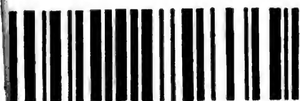
image
not
available



JOURNAL DES SÇAVANS,

AVEC DES EXTRAITS

Des meilleurs Journaux

de FRANCE & D'ANGLETERRE.

Suite des CLXX. Volumes du JOURNAL DES SÇAVANS, & des LXXIX. Volumes du même *Journal combiné avec les Mémoires de Trévoux.*

OCTOBRE 1771. VOLUME I.

TOME LV.

N°. II.

A AMSTERDAM,

Chez MARC-MICHEL REY.

MDCCLXX

CATALOGUE
DES
LIVRES NOUVEAUX

Qu'on trouve chez MARC-MICHEL REY, *Libraire sur le* Cingle.

Recueil de Pieces détachées relatives au Clergé Séculier & Régulier, grand in 8vo. 3 Vol. Amst. 1771. à *f* 3: 15.

Traductions de diverses Oeuvres composées en Allemand en vers & en Prose par Mr. Jacobi chanoine d'Halberstat. 8vo. 1 vol. fig. Paris. 1771. à *f* 1: 10.

Essai Politique sur la véritable liberté civile Discours adressé au peuple d'Angleterre. 8o, 1771. à 10 *sols*.

Mercure de France depuis Janvier 1770. jusques en Octobre 1771. en 16 Volumes par année pour *f* 12: - prix de souscription & chaque partie separée à *f* 1:

Mysteres (les) du Christianisme approfondis radicalement, & reconnus Physiquement vrais. Le nom de *la Vérité* déclarera sur chaque feuillet de ce livre, qu'elle seule en a dicté le contenu à celui qui le met au jour: il devoit ce tribut à sa gloire. L'Ordre, que demandoit cet ouvrage, a nécessité sa division en *deux parties*: chaque partie forme un Volume. La premiere développe l'*Histoire - Genésiale du Monde*; Base des Saints livres, qui constitüent l'Ancien Testament des Chrétiens. La seconde éclaircit les 3 *Grands Mysteres*, ainsi que les IV *Evangiles de Jésus*; Base de nos VII *Sacremens*, de tous nos Dogmes théologaux, & de toutes les Cérémonies de nôtre Loi Nouvelle. *grand Octavo* 2 vol. fig. Londres. 1771. à *f* 9: -

LE JOURNAL DES SÇAVANS.



OCTOBRE 1771.

BIBLIOTHEQUE DES ANCIENS PHILOSOPHES *contenant la vie de Pythagore, ses Symboles, la vie d'Hieroclès & ses vers dorés, les Oeuvres de Platon, traduites en François avec des remarques.* A Paris, chez Sailland & Nyon. Pissot, Desaint, in-12. 1771.

(*Se trouve à Amsterdam chez Rey.*)

Le discours Préliminaire, destiné à l'exposition du plan de cet Ouvrage, débute par l'éloge des Grecs à qui les habitans de l'Europe moderne sont redevables de tout ce qu'ils ont de lumieres, de goût, & de Philosophie. Cette Nation eut des Maîtres & des modeles, mais elle embellit & perfectionna bientôt tout ce qu'elle emprunta des autres Peuples. Elle semble n'avoir point eu d'enfance, & les progrès qu'elle fit dans les Arts & dans toutes les Sciences la porterent presqu'en un instant de la barbarie au plus haut degré de politesse & de lumieres. Elle communiqua le mouvement, l'ordre; l'élégance & la vie à tout ce qu'elle imita, & par-là s'acquit presque le titre de Créatrice. La Philosophie, triste, mystérieuse, renfermée dans l'intérieur des Temples, étoit en Egypte un instrument de despotisme & de superstition: transportée en Grece, elle y prit un essor plus libre & plus hardi, en même-tems qu'elle y servit à étendre

& à perfectionner la liberté même. Elle y éclaira tous les Etats, s'étendit sur tous les objets, & s'embellit de tous les Arts. „ Un Philosophe, à Athenes, sacrifioit aux „ Muses & aux Graces : il tenoit „ une Ecole de politesse comme de „ science : il jugeoit les Artistes, „ couronnoit les Poëtes, éclairoit „ les hommes d'Etat, & disputoit „ aux Orateurs l'art de persuader „ & d'émouvoir. Ce portrait est „ celui de Platon, & ses Ouvrages „ sont le tableau le plus fidele & le „ plus intéressant de l'état de la „ Philosophie chez les Grecs ".

Mais Platon, qui de son tems jouit de la plus brillante réputation, fruit de son génie, dont l'Ecole a subsisté plusieurs siecles après que celles de ses Contemporains avoient disparu, est de tous les Philosophes de l'antiquité celui dont on parle le plus, qu'on lit peut-être le moins, & sur lequel on porte en général les jugemens les plus divers. L'Auteur n'entreprend pas l'éloge du Philosophe

Grec, quoique ſes admirateurs ayent laiſſé beaucoup de choſes à dire. Il ſe contente, en jettant un coup d'œil rapide ſur les Ouvrages qui nous reſtent de lui, d'indiquer le point de vue ſous lequel il lui ſemble qu'on doit l'enviſager pour en juger ſainement & avec impartialité.

Né avec les talens propres à la Poëſie, & déſeſpérant d'égaler Homere, il aima mieux être le plus éloquent des Philoſophes, que le ſecond des Poëtes. Sa naiſſance lui donnoit droit d'aſpirer aux plus grands emplois de la République; mais il crut la ſervir plus utilement, en formant des Citoyens plus ſages & plus vertueux. Tel eſt le caractere de la vraie Philoſophie: reconnoît-on à ce trait celle de notre ſiecle, qui ſe parant d'un nom reſpectable, ſemble prendre à tâche de tout renverſer, juſqu'aux principes fondamentaux de la Morale & de toute Société?

Platon parcourut la Grece pour étudier les Gouvernemens divers, &

quelques-uns lui dûrent des Loix. On trouve dans ses Ouvrages mille traits précieux qui sont le fruit de ses voyages dans la Grande Grece, en Egypte, & dans l'Inde. Il embellit la Langue Grecque: il perfectiona l'artifice de l'élocution: il fut un des premiers qui fixerent les regles de la Dialectique; Art qu'Aristote son Disciple soumit ensuite à des formules Mathématiques. Il introduisit la Géometrie dans la Physique: ,, il enrichit la Langue Philosophique de nouveaux mots, ,, tels que ceux d'*idée* & *d'élément*, ,, & de celui de *Providence*, qu'il ,, substitua au *Fatum*; & l'on sçait, ,, ajoute l'Auteur, que des mots ,, nouveaux sont des signes d'idées ,, nouvelles ". Cette assertion prise dans sa généralité, ne seroit pas exacte: on ne sçait que trop que des termes nouveaux n'ont été & ne sont encore souvent que des mots.

Mais on accuse Platon d'être un *Théologien mystique & visionnaire*, *un politique chimérique*, *un Ecrivain*

enflé, diffus, & obſcur, un raiſonneur plus ſubtil qu'exact. Au riſque de répéter ce que pluſieurs Sçavans ont répondu à cette critique, l'Auteur propoſe quelques réflexions ſur la nature des Ouvrages du Philoſophe Grec, ſur le but qu'il s'y propoſoit, & ſur la maniere dont on doit les enviſager. Preſque tous ces reproches, dit-il, ne ſont fondés que ſur l'*impoſſibilité* de ſentir toutes les beautés & les fineſſes de ſon langage, même pour les Sçavans qui entendent le Grec. Comment juger par une Traduction ſéche, froide, & décharnée, du mérite d'un Ecrivain, qui de l'aveu du Peuple le plus ſenſible & le plus exercé à tous les artifices de l'élocution, mit dans ſon ſtyle le plus de chaleur, de nobleſſe, de variété, de graces & d'harmonie? „ C'eſt vouloir juger des formes & des proportions d'une belle femme par ſon ſquelette ".

Rien n'eſt plus vrai; mais ce n'eſt point ſur des Traductions froi-

des & arides que ceux qui entendent le Grec jugent de Platon. Il y a ſans doute bien des traits particuliers, des alluſions fines que l'éloignement des tems fait diſparoître à leurs yeux; mais où eſt celui qui, à proportion qu'il ſera plus verſé dans la connoiſſance du Grec, ne ſentira pas plus vivement & n'admirera pas la nobleſſe, la chaleur, la variété, les graces & l'harmonie qui caractériſent le ſtyle de Platon? A cet égard, plus on le connoît, plus on eſt diſpoſé à lui rendre justice, lors-même qu'on ſe croit permis de le cenſurer ſous d'autres points de vue.

Socrate, continue l'Auteur, dans les Dialogues où il refute ou tourne en ridicule quelque Sophiſte, emploie avec un art merveilleux cette plaiſanterie légere, cette ironie *fine qui* ſe cache ſous un air de *politeſſe* & de bonne foi, & que nous avons nommé *perſifflage*. „ On chercheroit vainement cet art dans la „ plûpart des Traducteurs de Pla-

„ ton „. C'eſt nous dire qu'on le trouveroit du moins dans quelques-uns. Il n'étoit donc pas *impoſſible* de le découvrir ; il a été ſenti au moins par l'Auteur. Mais eût-il été méconnu, ignoré ; tous ceux qui ont pu lire les Ouvrages du Philoſophe Grec, n'en ont pas moins applaudi aux *beautés* & aux *fineſſes* de ſon langage ; tous, comme de concert, ſe ſont réunis pour ce genre d'éloge.

Les autres défauts qu'on reproche à Platon, continue l'Auteur, tiennent peut-être uniquement à la forme même de ſes Ouvrages. Il n'a laiſſé que des Dialogues, forme de compoſition aſſujettie aux mœurs & aux uſages de ſon tems, mais qui entraîne des inconvéniens, ſur-tout celui de la lenteur dans le raiſonnement. Le fond même des Ouvrages du Philoſophe intéreſſe peu notre curioſité. Il a voulu principalement attaquer les Sophiſtes qui jouant alors un grand rôle à Athenes, y corrompoient la Philoſo-

phie & l'éloquence. Nous ne connoiſſons point aujourd'hui le caractere & les principes de ces Sophiſtes; *Socrate nous paroît mettre beaucoup d'appareil à refuter des opinions qui n'excitent que nos mépris.* Enſuite l'Auteur comparant aux Ouvrages de Platon les Lettres Provinciales, dont quelques-unes du moins, ſont peut-être l'Ouvrage de notre Langue qui reſſemble le plus aux Dialogues de l'ancien Philoſophe, croit-„ on, ajoute-t il, que la lecture „ en fût bien piquante pour un „ Anglois, qui ne s'intéreſſe point „ aux querelles des Jéſuites & des „ Janſéniſtes, & qui ne poſſede „ pas aſſez parfaitement notre Lan-„ gue pour ſentir toutes les beau-„ tés du ſtyle de Paſchal "? Nous ne dirons rien de la ſolidité de ce raiſonnement, après avoir obſervé *qu'on* n'a jamais conteſté à Platon la beauté de ſon ſtyle.

Puiſque le *fond des diſcuſſions nous intéreſſe peu*, ne cherchons, continue l'Auteur, que le mérite que

nous pouvons ſentir dans les Dialogues du Philoſophe Grec ; „ la „ vérité des portraits ne peut nous „ frapper ; le charme du ſtyle a „ preſque entiérement diſparu pour „ nous ". C'eſt préciſément ce dont ne conviendront pas ceux qui liſent Platon en ſa Langue. Ils ne nieront pas qu'à cet égard, bien des choſes qui pouvoient plaire à ſes Contemporains ne leur échappent, mais ils nieront que le charme de ſon ſtyle ait preſqu'entierement diſparu pour eux, Ils diront qu'il n'y a perſonne qui ne l'ait ſenti & avoué.

A quoi ſe réduit donc ce que nous pouvons, ſuivant l'Auteur, ſentir dans les Dialogues du Philoſophe ? C'eſt l'art avec lequel ils ſont compoſés, c'eſt l'adreſſe avec laquelle Socrate ſçait analyſer une queſtion, la dégager de tout ce qui lui eſt étranger, la préſenter ſous toutes ſes faces, la réduire à ſes termes les plus ſimples, céder d'abord du terrein à ſon adverſaire,

afin de l'attirer dans un piege, soit pour l'engager dans un défilé embarrassant qui le presse entre l'ab*surdité* & la contradiction. Ensuite *il* cite un morceau d'un Mémoire de M. l'Abbé Arnaud, lu à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, dans lequel cet habile Académicien fait effectivement sentir l'art qui regne dans les Ouvrages de Platon. Vérité dans les débuts, caracteres bien annoncès & bien soutenus, conformité & proportion admirable entre le style & la matiere, adresse singuliere à se prêter aux dispositions personnelles d'un Interlocuteur pour l'amener insensiblement au point que l'on désire, &c. N'est-ce donc que cela que nous devons chercher dans Platon ? Lui a-t on fait quelques reproches à cet égard ? Le fond de *ses Ouvrages* ne nous présente-t-il donc rien qui puisse nous intéresser ? N'est ce pas rabaisser leur mérite, & réduire à peu de cho-

ſe l'utilité qu'on peut tirer de leur lecture?

Mais, ſelon l'Auteur, la mépriſe la plus grave & la plus commune où ſoient tombés les Cenſeurs de Platon, c'eſt de lui attribuer des opinions & des principes qui ne ſont pas les ſiens. ,, On parle ſans ceſſe ,, d'idées archétypes, de modeles ,, éternels, d'hierarchie de ſubſtan- ,, ces incorporelles, d'une chaîne ,, des êtres, de la préexiſtence des ,, ames, de la Métempſycoſe, &c. ,, comme d'autant d'opinions rédui- ,, tes en ſyſtême par Platon, quoi- ,, que Platon n'établiſſe jamais au- ,, cune théorie métaphyſique, qu'il ,, ne parle jamais en ſon nom.... ,, qu'il mette toujours ce qu'il a de ,, grand & de raiſonnable à dire dans ,, la bouche de Socrate qui attaquoit ,, tous les ſyſtêmes, & ne reconnoiſ- ,, ſoit de principes vrais & utiles ,, qu'en Morale. Il n'y a peut-être ,, rien de ſi difficile à démêler dans ,, les écrits de ce Philoſophe que ,, ſes véritables opinions; mais c'eſt

„ peut être aussi ce qu'il importe le
„ moins de sçavoir. J'y trouve,
„ ajoute-t-il, des principes d'une
„ morale grande & saine, des vues
„ Philosophiques. présentées sous
„ de magnifiques images...... Je
„ trouve dans Platon des observa-
„ tions instructives & curieuses sur
„ les Gouvernemens de la Grece,
„ sur les mœurs & les usages des
„ Athéniens, sur la nature & les
„ effets de la Poësie & de la Musi-
„ que; j'y trouve enfin un tableau
„ assez fidéle des progrès qu'avoient
„ faits ses Contemporains dans les
„ différentes branches de la Philoso-
„ phie; & je suis bien moins curieux
„ de sçavoir ce que Platon pensoit
„ de Dieu, de l'ame, de la vie à
„ venir, que de connoître les opi-
„ nions diverses qu'on en avoit de son
„ tems".

L'Auteur voudroit-il donc dire qu'on ne doit même pas mettre sur le compte du Philosophe Grec, ces grands principes de Morale dont il fait honneur à Socrate; parce qu'il

se plaît seulement à exposer successivement les opinions des diverses Ecoles, ou pour les tourner en ridicule, ou pour les embellir des graces de son style, sans prétendre rejetter les unes, ni adopter sérieusement les autres? *Si* quelquefois il est arrivé à Platon de traiter d'une maniere problématique des objets très-importans pour les mœurs, auroit-il pu alléguer, pour une excuse légitime, qu'il ne prenoit rien sur lui, & qu'au lieu d'exposer ses pensées, il se bornoit à développer celles des autres? L'Auteur convient que le Livre *des Loix* est le seul Ouvrage où Platon paroisse exposer ses propres sentimens sous le nom du Citoyen d'Athenes; „ c'est aussi ajou-„ te-t-il, un des plus curieux & des „ plus intéressans ". Et pourquoi dans la plupart des autres Ouvrages ne nous exposeroit-il pas ses propres sentimens sous un nom différent du sien? S'il ne l'a pas fait, c'est un défaut qui, selon la réflexion de l'Auteur, rend ces Ouvrages moins

intéressans & moins propres à piquer la curiosité. Il a manqué son but. Et puis il y a une foule d'objets intéressans pour les mœurs & pour la Société, sur lesquels il importe bien moins de connoître les opinions diverses, que de sçavoir laquelle il faut adopter.

On a traité de chimériques les principes de gouvernement établis par Platon; cette critique, suivant l'Auteur, est encore trop exagerée. Pour en bien juger, il faudroit nous dépouiller de toutes les idées & de tous les préjugés que nous tenons de nos mœurs, & nous transporter aux tems du Philosophe.

On prend ordinairement pour un plan systématique de gouvernement la République de Platon. On se trompe, dit l'Auteur. Le véritable titre du Dialogue est *de la justice* ou *de la vertu.* Le Philosophe, après avoir établi les principes du juste & de l'injuste, dont il fait l'application successivement aux Etats politiques

aux individus, conclut que les mêmes principes qui servent à régler la conduite d'un homme peuvent servir à régler celle d'une Rèpublique, & que la vertu seule assure le bonheur de l'un & la prospérité de l'autre. Quoi! ce n'est pas-là un plan de gouvernement? L'Auteur bientôt en convient lui-même.

» On a traité Platon de Visionaire, dit-il, parce qu'il propose de former une République fondée sur la justice, où les passions de chaque individu seront tournées à l'avantage de tous. Mais, ajoute-t'il, quand on examine les moyens que le Philosophe indique, on voit qu'il connoissoit la nature humaine; „ il „ avoit d'ailleurs sous les yeux les „ Républiques de Crete & de La„ cédemone ". Il convient pourtant que vraisemblablement *son plan* étoit impraticable, même de son tems, & qu'il l'est certainement aujourd'hui. „ Mais est-ce à nous „ à le traiter de chimérique? Sça-

„ vons-nous jufqu'à quel point l'é-
„ ducation, les Loix & l'exemple
„ pourroient perfectionner la So-
„ *ciété*.... Qui peut prefcrire des
„ *limites* à l'enthoufiafme de la ver-
„ tu, de l'honneur, & du Patrioti-
„ fme "? Ce qu'on doit conclure de ceci c'eft, ce femble, que Platon a effectivement donné un plan de gouvernement, très-beau, très-grand, très-noble, que ce plan n'eft ni chimérique ni impraticable en lui-même, quoiqu'il le foit dans certaines circonftances avec lefquelles fon exécution ne peut fe concilier.

L'Auteur fait enfuite fur les politiques modernes une réflexion plaifante. „ La plûpart des hommes
„ qui s'occuppent aujourd'hui des
„ objets d'adminiftration & d'éco-
„ *nomie* publique, femblent croire
„ *que* toute la fcience du gouver-
„ nement fe réduit à produire
„ *la* plus grande quantité de bled
„ poffible, à évaleur le *produit* net,
„ & le *revenu difponible*, à trouver

„ la meilleure répartition de l'impôt, „ à multiplier les Manufactures, ou „ les Vaisseaux; tout cela est fort „ utile sans doute; mais l'art de gou- „ verner les hommes, c'est à-dire de „ dompter les passions de chaque „ individu & de les diriger au bien „ commun de tous, est un art plus „ profond & plus compliqué ". C'est avec raison que le Philosophe Grec jugeoit que l'éducation des enfans étoit la base de toute bonne législation, parce qu'il importe plus de prévenir les crimes que de les punir; il estimoit que les Loix pénales n'étoient faites que pour suppléer à l'influence combinée de l'éducation, de l'exemple & des mœurs publiques. „ Je suis persuadé, a- „ joute l'Auteur, que Platon a pous- „ sé trop loin l'application & l'usa- „ ge de ces principes; mais je suis „ encore bien plus persuadé que sans „ ces principes, on n'aura jamais „ que des Législations imparfaites & „ tyranniques ". C'est nous faire sentir l'importance des mœurs & de la

vertu pour la ſolidité & le bonheur d'un Etat politique.

Paſſons maintenant avec l'Auteur du *Diſcours* Préliminaire, à la nature & à l'objet de la Collection qu'on publie ſous le titre de *Bibliotheque des Anciens Philoſophes*. „ On s'eſt „ propoſé de réunir en un corps „ les différens Ouvrages de Philo- „ ſophie des Anciens qui ont été „ traduits en notre Langue. Ce „ Recueil commence par les vers „ dorés de Pythagore, avec les „ Commentaires d'Hieroclès, tra- „ duits par Dacier". Les Vers dorés, les Commentaires, la Préface, les vies de Pythagore & d'Hieroclès données par Dacier occupent les deux premiers Volumes. Les trois ſuivans contiennent les Dialogues de Platon traduits par Dacier, à quoi on a ajouté le *Grand Hippias*, & *l'Euthydemus*, traduits par Maucroix, avec le *Banquet* de Platon, traduit en partie par le grand Racine, & en partie par une Abbeſ-

ſe de Malnoue, Madame de Roche-chouard.

„ La Traduction de la *Républi-*
„ *que*, par M. Grou, vient à la
„ ſuite.... Le Traité *des Loix*, &
„ huit nouveaux Dialogues traduits
„ de la même main, forment les
„ quatre Volumes ſuivans de cette
„ Collection. Parmi ces huit nou-
„ veaux Dialogues, il y en a deux
„ qui avoient déjà été traduits, le
„ *Protagoras* par Dacier, & l'*Eut-*
„ *hydeme* par Maucroix ".

On verra aiſément, dit-on, en comparant les différentes Traductions, combien la nouvelle eſt préférable aux anciennes, pour la fidélité comme pour l'élégance. Nous ne doutons pas que les ſuffrages du Public ne déterminent M. Grou à publier, comme il le fait eſpérer, le reſte des Ouvrages de Platon qui n'ont pas encore été traduits.

A la ſuite du Diſcours préliminaire ſe trouve dans le premier Volume de

ce Recueil un *Discours* sur Platon, composé par le célebre Abbé Fleury, & imprimé à la fin de son *Traité des Etudes*. Ce petit Ouvrage plein de sens & de raison, est suivi de *Refléxions sur deux Ouvrages que M. Dacier a mis a la tête de sa Traduction de Platon, dont l'un est intitulé* Discours sur Platon; l'*autre* la Doctrine de Platon.

Le principal objet de ces réflexions est de prévenir le Lecteur contre les éloges excessifs que Dacier, dans le feu de son enthousiasme, a donnés à Platon. On lui reproche sur-tout d'avoir avancé que le Philosophe Grec, éclairé par une raison surnaturelle, avoit connu le Pere & le Fils, & celui qui procéde de l'un & de l'autre, c'est-à-dire le S. Esprit. Dacier à cet égard avoit cru suivre le sentiment de plusieurs Peres de l'Eglise, & avoit fait dire à S. Augustin que Jesus-Christ avoit révelé à Platon plusieurs de nos Mysteres. C'est une discussion dans laquelle on entre ici, & dont le ré-

ſultat eſt que les ſentimens des Peres, ſur la connoiſſance que Platon a eue de nos Myſteres, ne préſentent pas „ cette unanimité reſpec„ table qui force d'adopter leurs en„ ſeignemens ". Qu'ils oppoſent aux Payens quelques paſſages tirés des écrits de ce Philoſophe qui paroiſſent avoir quelque analogie avec notre Doctrine, mais qu'ils ſe gardent bien de donner leur opinion, leur interprétation comme un Dogme: que les uns, comme S. Juſtin & S. Clément d'Alexandrie, ſuppoſent que Platon, par le moyen de la révélation faite aux Juifs, a eu connoiſſance de nom plutot que de la choſe même; les autres, tels que St. Cyrille, une connoiſſance mêlée d'erreurs: que les autres, tels que St. Auguſtin & Oripéne, ont nié expreſſément que Platon ait connû le S. Eſprit.

Au reſte, nous ne doutons pas que le Public n'applaudiſſe au projet de réunir en un corps les anciens Ouvrages Philoſophiques traduits en notre

tre Langue, & ne fasse à cette Collection tout l'accueil qu'elle mérite. Le titre général de *Bibliotheque des anciens Philosophes* nous fait présumer qu'on ne se bornera pas aux seuls Ouvrages dont nous avons parlé après l'Auteur du *Discours Préliminaire.*

VOYAGE LITTÉRAIRE DE LA GRECE, *ou Lettres sur les Grecs. Anciens & Modernes, avec un parallele de leurs mœurs. Par M. Guys Négociant, de l'Académie de Marseille.* A Paris, chez la Veuve Duchesne, 1771. Avec Approbation & Privilege du Roi, 2 Vol. *in*-12. Le 1 de 420; le 2 de 244 pages. *Se trouve chez Rey Libraire à Amsterdam.*

CES Lettres intéressantes sur la Grece & sur les mœurs de ses habitans n'ont point été fabriquées dans un Cabinet par un homme qui n'eut jamais voyagé. Elles ont été réellement écrites sur les lieux. par

M. Guys qui les a adreſſées à M. Bourlat de Montredon, & qui a vu toutes les choſes dont il parle. M. Guys eſt un Négociant diſtingué par ſes connoiſſances & par ſon ſçavoir, on en jugera ainſi aprés la lecture de ſon Ouvrage: perſuadé que les belles Lettres ne ſont point incompatibles avec le Commerce, il les a cultivées avec ſoin. La maniere dont il a traité ſon ſujet prouve qu'il a approfondi les Anciens: il les a eus continuellement ſous les yeux & dans la mémoire, & il en fait par-tout un uſage utile. Il nous repréſente les Grecs actuels vivans encore, en beaucoup de circonſtances comme les Anciens, ayant les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, les mêmes préjugés. Ces Lettres ſont au nombre de quarante une. Nous nous arrêterons ſur quelques-unes, n'étant pas poſſible de préſenter dans un ſimple extrait l'analyſe de toutes en particulier.

J'ai trouvé, dit l'Auteur, dans ſa

troisieme Lettre, les Grecs tels que nous les peignent leurs Historiens & Thucidide sur-tout, artificieux, *vains*, souples, inconstans, avides *de gain*, amateurs de la nouveauté, peu scrupuleux sur les sermens, &c. On trouve parmi eux de bons *Pilotes*, des Marchands, des Voyageurs, des Anacréons modernes dont on répete les chansons : mais ces Peuples sont généralement abattus sous le joug qui les accable. Ils mettent dans quelques Provinces des Princes qui sont nommés par le Grand Seigneur, ce sont les mêmes passions, les mêmes brigues & les mêmes divisions domestiques qu'autrefois qui élevent & déplacent successivement ces Princes. Quoique soumis à un joug honteux, on retrouve encore parmi eux cet amour de la *liberté* dont ils donnerent tant de preu*ves autrefois*, ils le font éclater de *tems en tems*. Ils ont le même attachement pour] leurs anciens usages. S'il ont conservé leur caractere, leurs habillemens, leurs coutu-

mes, &c. c'est qu'ils ont regardé leurs usages comme la seule propriété qui leur restoit. Ils font encore tout ce que faisoient leurs peres, & on observe parmi eux le caractere particulier & distinctif des divers cantons.

IV. Lettre. Les maisons des Grecs ne sont pas à beaucoup près aussi élevées que les nôtres, elles n'ont ordinairemenr qu'un étage, les femmes en sortent très-rarement, & elles y ont comme autrefois leur appartement séparé. Chez les personnes aisées, c'est un ancien usage d'avoir dans la chambre à coucher une lampe qui brûle toute la nuit. On retrouve cet usage dans un événement de l'Histoire de Pausanias qui commandoit à la bataille de Platée Parmi le Peuple aujourd'hui, c'est une dévotion. Ils ont encore conservé l'ancien usage d'avoir dans les chambres des brasiers au lieu de cheminées. La broderie est l'occupation des femmes Grecques; on sçait que cet usage existoit chez les Anciens.

V. Lettre. Dans toutes les bonnes maiſons des Grecs la Nourrice du Maître ou de la Maîtreſſe fait partie de la famille. Chez les Anciens une femme qui avoit nourri une jeune perſonne ne la quittoit plus, même après ſon Mariage, elle devenoit ſa gouvernante, ſa confidente, ſon conſeil ; c'eſt ce qui fait que dans les anciennes Tragédies Grecques une Princeſſe ne paroît preſque jamais ſans ſa Nourrice. On les appelle aujourd'hui *Paramana*, mot doux & même plus expreſſif que l'ancien, puiſqu'il ſignifie *ſeconde mere*. Les femmes Grecques refuſent conſtamment de nourrir leurs enfans ; quelques Anciens Philoſophes Grecs ont écrit ſur ce ſujet avec beaucoup de force, & n'ont rien gagné à cet égard. Les filles eſclaves ſont traitées à préſent comme elles l'étoient anciennement, avec beaucoup de douceur & d'humanité, & après un certain tems on a ſoin de les affranchir ; elles travaillent comme anciennement à la bro-

derie avec leurs Maîtresses, elles les suivent lorsque celles-ci sortent.

☞ L'Auteur parle ensuite de la toilette, de la coëffure, de l'habillement, des bijoux, de l'éventail, du voile, des ceintures, du fard, de la peinture, des sourcils, des yeux noirs, &c, & cite une infinité de passages des Anciens qui se trouvent expliqués par les usages modernes, ou qui établissent l'ancienneté de ces usages, il suit ce plan dans toutes ses Lettres.

VIII. Lettre. Les Grecs Modernes ont conservé tout ce qui caractérise les Anciens, vivacité, saillies, abondance, énergie, chaleur, facilité d'expression, opiniâtreté dans la dispute; ils ont l'esprit remuant, inquiet, mais ils sont aussi prompts à s'enflammer qu'à s'éteindre. A cette occasion l'Auteur en fait un parallele avec les Marseillois qui sont Grecs d'origine. Tous les Grecs qui ont quelque éducation sçavent le Grec littéral & le parlent aisément, leur

prononciation eſt beaucoup plus douce que la nôtre. Ils ſont toujours ſententieux, ils aiment beaucoup les *contes* & les proverbes, il ſemble que *la tradition* les a conſervés comme les uſages.

X. Lettre. Ils aiment toujours les *Fêtes*. Les plus grandes ſolemnités de leur Religion ſont pour eux des réjouiſſances publiques: mais ils courent avec encore plus d'empreſſement à ces dévotions particulieres qui les attirent à la Campagne; les *jeux*, les feſtins, les danſes ſont de la partie; & les femmes s'y montrent avec plus de liberté.

C'eſt parmi le peuple que l'Auteur recherche toujours les anciennes coutumes, parce que le Peuple, qui rafine peu, fidéle aux traditions qu'il a reçues, eſt toujours attaché à ſes uſages qui ſont ſes principales Loix. M. Guys retrouve donc dans les repas Grecs, non ſeulement les anciens excès & l'antique *ſimplicité*, mais encore les couronnes de fleurs qui peignent ſi bien la

joie des convives. Leurs repas pour peu qu'ils ſoient animés ne finiſſent que par des chaſons qui reviennent aux Scholies des anciens Grecs. Ils ont encore des Anacréons & des Muſes. La guittarre & la lyre ſont encore les principaux inſtrumens uſités chez eux. Voici une Chanſon qui a été faite dans le tems que l'Auteur étoit en Grece. Elle a été compoſée pour une femme qui demeuroit dans ſon voiſinage.

„ Tes beaux yeux, dont les re-
„ gards ne ſont comparables qu'aux
„ rayons de l'aſtre du jour, peu-
„ vent ſeuls me guérir. Laiſſe donc
„ échapper ſur moi un ſeul de tes
„ regards : ma vive douleur ſe ſou-
„ lage envain par des torrens de
„ larmes. O ma lumiere ! viens,
„ laiſſe toi attendrir par l'excès de
„ mes maux, & accorde-moi du
„ moins la plus légere eſpérance.
„ O ma lumiere ! ſois plus ſenſible
„ à la pitié ; j'éprouve depuis aſſez
„ long-tems ta cruauté & ton in-
diffé-

„ différence. Hélas! malheureux
„ que je ſuis, je ne vis plus & n'eſt-
„ ce pas un crime de me laiſſer mourir
„ ainſi ”.

M. Guys dans une autre Lettre parle de la Religion des Grecs, de leurs ſuperſtitions, de leurs préſages, de leurs ſonges, &c. Leur Religion eſt couverte des épaiſſes ténebres de l'ignorance, & défigurée par un amas de ſuperſtitions. Cette Nation n'ayant pas changé de génie, a dû multiplier les objets de ſa dévotion; ils ont encore la même crédulité pour les préſages, pour les ſonges; l'Auteur fait enſuite quelques réflexions ſur la prononciation de leur Langue. „ Le Peuple, dit-
„ il, a pu corrompre & altérer la
„ pureté de ſa Langue par de nou-
„ veaux mots qu'il a adoptés, par
„ une maniere différente de décli-
„ *ner* & de conjuguer; mais les oreil-
„ *les* Athéniennes, toujours délica-
„ *tes*, ont conſervé par tradition
„ *la* douceur de la bonne & ancien-
„ ne prononciation : c'eſt celle de

„ tous les Grecs qui parlent bien „ & qui sont toujours choqués de „ la prononciation ou de l'accent „ grossier de certains Insulaires ". Ainsi l'Auteur pense que les Anciens, au lieu d'*einai* prononçoient *iné*, au lieu de *Palai*, *Palé*, au lieu de *Basileos*, *vasileos*. Aujourd'hui au lieu de dire *ton pono* la *douleur*, on dit *ton bono* prononciation qui est plus douce. Il conclut delà que celle de l'Athénien moderne est celle qui nous représente le plus fidélement l'ancienne, & qui doit nous servir de regle.

Dans les Lettres suivantes l'Auteur parle des danses, des jeux, des bains, des Mariages & de tous les différens usages des Grecs. Ces Peuples ont des danses nationales qui ne peuvent être que fort anciennes & qui sont héréditaires. L'amour de la danse fut toujours dans la Grece une passion commune aux jeunes gens des deux sexes. Les principales danses usitées aujourd'hui dans la Grece sont la Candiote, la dan-

ſe Grecque, l'Arnaoute, les danſes de la Campagne, la Valaque & la Pyrrique. L'Auteur retrouve une image de la Candiote dans la diſcription du bouclier d'Achille (Iliade L. 18.) l'air de cette danſe eſt tendre & débute lentement, enſuite il devient plus vif & plus animé. Celle qui mene la danſe deſſine quantité de figures & de contours dont la variété forme un ſpectacle auſſi agréable qu'intéreſſant. Celle qui eſt décrite par Homere avoit été inventée par Dédale dans la Ville de Gnoſſe pour Ariadne, les Danſeurs décrivoient une infinité de tours & de détours.

La danſe appellée Grecque eſt une imitation de la Candiote, mais elle eſt plus compoſée; on voit que cette danſe eſt une repréſentation du Labyrinte de Grece. C'eſt la danſe de *Thèſée* dont il eſt parlé dans *Homere* : l'Arnoaute eſt une danſe Militaire, ainſi que la Pyrrhique. Nous ne parlerons point dans cet extrait d'une infinité d'autres uſages

cités par l'Auteur & toujours comparés avec les anciens usages, méthode qui rend son Ouvrage utile & même nécessaire pour ceux qui s'appliquent aux antiquités. Nous nous arrêterons un moment sur ce qu'il dit de l'amour de la Patrie chez les Grecs.

Malgré l'état actuel d'Athenes, de Sparte, de Mytilene & de Corinthe, les Citoyens de ces anciennes Villes montrent encore le plus tendre amour pour leur Pays. Le seul nom de Patrie les remue puissamment, les attendrit, les échauffe & les rend éloquens. Les Grecs toujours enchantés de leur Pays, ne voyagent que pour s'instruire ou pour commercer, & reviennent chez eux pour jouir. Il semble que sous le joug des Turcs, leurs propres chaînes les attachent au Pays de leurs ancêtres. La Grece Moderne, dit l'Auteur, couverte du long voile des esclaves, est une mere captive affligée, que ses enfans embrassent avec tendresse & promettent de ne

point abandonner. M. Guys fait quelques réflexions ſur ce Patriotiſme des Grecs Modernes en le comparant avec celui de leurs Peres & même avec celui des Romains ; mais nous renvoyons le Lecteur à l'Ouvrage même, ſur lequel nous n'entrerons pas dans un plus grand détail. On lira avec plaiſir la Lettre concernant la peſte, celle dans laquelle il fait quelques remarques ſur différens endroits de l'*Eſprit des Loix*. M. de Monteſquieu, dit-il, qui n'a vu les Orientaux que de ſon Cabinet, explique cependant leurs uſages comme s'il avoit vécu parmi eux ; auſſi s'eſt-il trompé à cet égard, & M. Guys releve ſes erreurs. Par exemple M. de Monteſquieu a dit qu'il étoit permis à un Maître d'ôter la vie à ſon eſclave. Suivant la Loi Turque, dit M. Guys, le Maître a droit de vie & de mort ſur ſon eſclave, mais la Loi civile ne le lui permet pas.

M. de Monteſquieu a dit que les Turcs n'ont à l'égard de la peſte aucune police, qu'ils achetent les

habits des pestiférés s'en vêtent & vont leur train. Les Grecs, les Arméniens & les Juifs, dit M. Guys, ne prennent également aucunes précautions, l'usage est chez eux plus fort que la crainte. Cependant les Turcs s'en préservent autant qu'ils peuvent; & font des prieres publiques.

La Lettre de M. le Comte de Bonneval (Osman Pacha) adressée à l'Auteur, est très-curieuse, elle contient des détails intéressans sur une Histoire de Mahomet que le Comte avoit composée.

L'HONNEUR FRANÇOIS, OU HISTOIRE *des Vertus & des exploits de notre Nation, depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'à nos jours.*

L'honneur parle ; il suffit : ce sont-là nos Oracles. *Racine.*

A Paris, chez J. P. Costard, 1769. & 1770. Avec Approbation & Privilege du Roi. 4 Volumes in-12. d'environ 500 pages chacun. Les 5e & 6e

Volumes sont sous presse & ne tarderont pas à paroître.

Tableau de l'Histoire de France, depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à la fin du Regne de Louis XIV inclusivement; représentant le caractere & les actions principales de chaque Roi; les événemens les plus intéressans de son regne; les hommes célebres, soit dans la Paix, soit dans la Guerre; les progrès des Sciences & des Arts, & les changemens arrivés dans les mœurs, dans les différens âges de la Monarchie. Abrégé d'une forme nouvelle, & propre à faciliter aux jeunes gens la connoissance de notre Histoire. Nouvelle Edition corrigée & augmentée. Deux Volumes in-12. L'un de 415 pages & les Préliminaires 12; l'autre de 400; les deux Volumes reliés 5 livres. *A Paris*, aux dépens de Lottin le jeune, 1769. Avec Approbation & Privilege du Roi.

Usages & Mœurs des François; Ou-

vrage où l'on traite de l'origine de la Nation, de l'origine de la Monarchie, & de son Gouvernement Politique, Civil, Militaire & Ecclésiastique: Par M. Poullin de Summa. A Lyon, chez Joseph Berthoud, à Paris, chez Saillant & Nyon, 1769. Avec Approbation & Privilege du Roi. 2 Volumes in-12. l'un de 265 pages, & les Préliminaires 36; l'autre de 262. Prix 3 livres 10 sols, brochés.

CES trois Ouvrages que nous joignons ensemble, ont le même objet général; ce sont de véritables histoires de France, abrégées & déguisées sous différens titres, qui énoncent le point de vue principal que chaque Auteur a saisi. L'Auteur de l'Ouvrage intitulé: *L'honneur François*, ne s'occupe que des vertus & des exploits de sa Nation, il faut l'entendre lui-même exposer son plan avec l'éloquence qui lui est propre.

„ J'ai dépouillé notre Hiſtoire de „ tous les incidens dont le hazard „ ſeul ou la politique peuvent ré- „ clamer la gloire. Je ne louerai „ les François que de ce qu'ils ont „ fait & non de ce que la Fortune „ a fait pour eux. Je parlerai moins „ de leurs exploits que de leurs ver- „ tus... Qu'on ne cherche point ici „ les cauſes des guerres, les condi- „ tions des Traités, les affaires de „ l'Egliſe, les intrigues des Cours; „ ces objets ſont étrangers à mon „ plan. Je n'écris point l'Hiſtoire „ de la Nation, mais celle de ſes „ vertus. C'eſt la plus conſolante „ fonction de l'Hiſtorien, & peut- „ être elle devroit être la ſeule ".

Mais alors on feroit un Panégy- rique, plutôt qu'une Hiſtoire, & c'eſt réellement ce que fait l'Auteur de cet Ouvrage. Si l'Hiſtoire dit *qu'elle ne peint les monſtres que pour les empêcher de renaître*, notre Auteur rejette cette excuſe, (légitime cependant & dont l'Hiſtoire d'ailleurs n'a pas beſoin) il obſerve

que le ſpectacle même du châtiment n'arrête point le crime, qu'on vole aux pieds des gibets ; „ ainſi, dit-„ il, l'aveugle politique des hom-„ mes, en multipliant les ſuppli-„ ces, n'a fait que multiplier les „ forfaits ": c'eſt aller trop loin, la Politique ou la Légiſlation pénale peut ne pas réprimer ſuffiſamment les forfaits, mais elle ne les multiplie pas; qui peut même prononcer qu'elle ne les réprime pas juſqu'à un certain point, & que ſans les ſupplices les crimes ne feroient pas plus fréquens. Or l'Hiſtoire fait juſtice des monſtres heureux ou puiſſans que la juſtice humaine n'a pas été en état de punir.

„ L'Hiſtoire, dit l'Auteur, croit-„ elle, en déchirant les morts, „ inſpirer l'effroi aux vivans. Non: „ les monſtres ne ſe forment jamais „ qu'en voyant d'autres monſtres. „ L'homme ne puiſe point au fond „ de ſon cœur l'idée du crime; *il* „ ne le conçoit que lorſqu'il frap-„ pe ſes yeux. Un méchant ſe con-

„ ſole en découvrant dans l'hiſtoire
„ des hommes plus méchans que
„ lui, & ſouvent c'eſt de ces morts
„ déteſtés qu'il apprend l'art d'être
„ un heureux ſcélérat ".

Ces idées ſont ingénieuſes, elles ſont exprimées avec force, mais elles ſont exagérées; il n'eſt pas vrai que les Monſtres ne ſe forment jamais qu'en voyant d'autres Monſtres. Quel auroit été le modele du premier homme qui fut méchant? Et comment ce premier Monſtre auroit-il exiſté s'il eut fallu d'autres Monſtres pour le former?

Il eſt peut-être arrivé qu'un cœur naturellement corrompu a étudié dans l'Hiſtoire les moyens d'être ſcélérat avec grandeur & avec ſuccès, mais la corruption, mais le crime étoient déja au fond de ce cœur.

„ O! s'écrie notre Auteur dans
„ *l'enthouſiaſme de ſes erreurs ver-*
„ *tueuſes*, ô ſi les Hiſtoriens, Juges
„ Suprêmes des Rois & des Grands,
„ avoient condamné à l'oubli les
„ Tyrans & les traitres... L'hom-

„ me croiroit que le monde n'a ja-
„ mais été habité que par la vertu;
„ en promenant ſes regards ſur les
„ ſiecles... il ne rencontreroit que
„ des Héros & des gens de bien.
„ Frappé de ce ſpectacle, il s'écrie-
„ roit : *Je ſuis donc un Monſtre,*
„ *que la nature rejette avec effroi,*
„ *ſi j'ai pu concevoir un crime. Tous*
„ *les hommes ont été vertueux* ".

Non. Il verroit autour de lui des paſſions & des crimes, & il diroit. „ *Les Hiſtoriens m'ont trompé* ". *Je*
„ *voulois connoître l'homme de tous les*
„ *lieux & de tous les tems, ils m'ont*
„ *donné l'homme choiſi, l'homme du*
„ *moment, ils ne m'ont préſenté que*
„ *de profil le tableau que j'avois inté-*
„ *rêt de voir tout entier* ".

L'Auteur veut prouver contre M. Rouſſeau de Geneve, qu'on peut mériter le titre de Citoyen dans les Monarchies auſſi bien que dans les Républiques. J'appelle Citoyen, dit-il, tout homme qui chérit ſa Patrie,... qui eſt prêt à faire à la Société dans laquelle il vit, le ſacrifi-

ce de ſon repos, de ſa liberté, de ſa vie... Non, Rome n'a point eu de Héros dont nous puiſſions être *jaloux*.

„ *Un* Soldat Romain arrêta une „ armée ſur un pont & ſauva ſa Pa- „ trie. Louis IX. à la Bataille de „ *Taillebourg*, ſoutint de même ſur „ un Pont le choc de l'armée An- „ gloiſe, & cet exploit fut ſuivi „ d'une victoire. *Si* Régulus re- „ tourna à Carthage, Jean II. alla „ *reprendre* ſes *fers* à Londres. Ba- „ yard ne le céde point à Scipion... „ Le combat des trente n'efface-t- „ il par celui des Horaces ? Pour- quoi l'effaceroit-il ? eſt-ce parce que trente eſt décuple de trois ?

Le combat des Trente ne fut qu'un exploit de Chevalerie, celui des Horaces décida du ſort d'Albe & de Rome. Quant aux exemples de S. *Louis* & de notre Roi Jean, ils ne *peuvent* ſervir à prouver que les *particuliers* aiment autant la Patrie dans une Monarchie que dans une République.

Notre Auteur va plus loin, il prétend qu'on doit l'aimer davantage dans une Monarchie. ,, Plus on gé-
,, néralise les affections des hom-
,, mes, dit-il, plus on les affoi-
,, blit.... Le sentiment s'énerve &
,, s'éteint en se partageant. Or quel-
,, le est la Patrie du Républicain ?
,, C'est l'assemblage d'une multitu-
,, de d'hommes soumis aux mêmes
,, Loix, habitans le même sol, réu-
,, nis par les même intérêts ".

L'amour du Citoyen partagé entre tous les membres de l'Etat, s'affoiblira par cette cause même, & n'aimant aucun objet déterminé, mais une foule d'objets confus, il ne sentira pour le tout qu'une affection languissante. ,, Dans un Etat
,, Monarchique au contraire, la Pa-
,, trie n'est point pour le sujet un
,, objet vague, un être de raison ;
,, il la voit, il l'entend, il lui par-
,, le, & ses sens ne sont pas moins
,, affectés par elle que son cœur.
,, Cette Patrie est le Monarque lui-
,, même, elle réside toute entiere

„ dans ſon ame ; elle eſt identifiée „ avec lui. Ce n'eſt point un fan- „ tôme que la raiſon pourſuit ; c'eſt „ un être réel & ſenſible. Le Peuple „ *n'aime* que ce qu'il *ſent* ; il ne „ ſuffit pas que la vérité parle à „ ſon cœur ; il n'entend que par les „ *oreilles* ; il ne voit que par les „ yeux. Si vous voulez lui donner „ une idée de la Patrie, il faut lui „ montrer le Souverain. Eh ! quels „ prodiges n'opere pas un ſeul de „ ſes regards ? A ſon approche tous „ les cœurs palpitent ; il ſe fait une „ révolution ſoudaine, & chaque „ ſujet croit voir la Nation toute „ entiere qui fixe les yeux ſur lui „ ſeul. Le lâche prend un nouvel „ être ; il ſe ſent animé d'un nou- „ veau ſang, il eſt prêt à voler au „ milieu des dangers. L'homme in- „ juſte oublie ſes projets criminels ; „ *le Monarque lui ſemble un Dieu* „ *terrible*, qui leve, malgré le cou- „ *pable*, le voile dont ſon ame ſe „ *couvre*. L'homme de bien appro- „ proche du Trône avec confiance :

„ un ſourire de ſon Roi eſt un prix
„ aſſez beau pour ſes vertus, parce
„ que ce ſourire eſt celui de la Pa-
„ trie".

On ne peut qu'applaudir au ſentiment qui a mis dans ce morceau l'enthouſiaſme à la place du raiſonnement. Un Républicain répondroit peut-être que pour bien aimer la Patrie, il faut y être compté pour quelque choſe, ce qui n'arrive pas toujours aux Citoyens dans une Monarchie.

Au reſte, quoiqu'en général l'Hiſtoire doive tout dire, chacun peut choiſir dans l'Hiſtoire les ſujets particuliers qu'il veut traiter. Notre Auteur étoit fort le maître de ne porter ſes regards que ſur des objets intéreſſans & reſpectables. D'autres lui avoient déjà donné l'exemple d'écarter tout le mal & de ne s'occupper que du bien. Le P. Antoine Girard, Jéſuite avoit publié en 1646. ſous le titre de *Journées Mémorables des François*, une Hiſtoire de nos ſuccès & de nos triomphes. Un au-

autre Auteur en 1754. a rajeuni ce ſujet ſous le titre de *Victoires mémorables des François*. L'Ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, eſt ſuffiſamment diſtingué des deux précédens, non ſeulement par l'exécution, mais encore par le ſujet; les autres Auteurs s'occupoient de nos proſpérités, celui-ci s'occupe principalement de nos vertus ſujet que le cœur ſeul a dû indiquer & qui donne une idée avantageuſe de celui qui s'en eſt emparé. On a auſſi le même éloge à faire de l'Ouvrage qui a pour titre le *Patriotiſme François*; nous ignorons ce qu'on doit penſer de l'exécution, l'Ouvrage ne nous étant point parvenu. " J'ai ,, rendu graces au Ciel & à l'huma- ,, nité, s'écrie l'Auteur de l'*Honneur* ,, *François*, de ce qu'il s'étoit trou- ,, vé un Citoyen qui eût conçu avant ,, moi le deſſein de rendre à la Pa- ,, trie un hommage qu'elle attendoit ,, depuis long-tems. Ce ſentiment Grec ou Romain eſt très-bien appliqué ici. Au reſte ces deux Ouvra-

ges sont plus distingués par le sujet qu'ils ne le paroissent. L'Auteur *du Patriotisme François* ne fait l'Histoire que d'une seule vertu, qui à la vérité en suppose & en fait naître un grand nombre d'autres, l'Auteur de l'*Honneur François* célebre toutes les vertus de la Nation. Son plan embrasse tout ce qui honore le nom François, il peut dire : *Honesti nihil à me alienum puto.* Quelques recherches que cet Auteur ait pu faire, les événemens qu'il raconte sont trop connus pour que nous les retracions ici. Nous nous contenterons d'observer qu'il les retrace avec intérêt & avec chaleur ; qu'il pense beaucoup, qu'il sent vivement, qu'il s'exprime énergiquement, qu'il a une touche remarquable, & que sa jeunesse & son talent donnent les plus grandes esperances.

Les deux premiers Volumes qui ne s'étendoient que jusqu'a Charles VII. avoient paru dès 1769. L'Auteur avoue qu'on lui a reproché de l'enthousiasme. „ *Nous avons cru*,

„ dit-il *qu'il ne nous étoit pas per-* „ *mis de parler froidement de la ver-* „ *tu* ". Cette excuſe étoit la meilleure qu'il pût donner, mais peut-être ne fait elle qu'éluder l'objection.

Nous ſoupçonnons qu'on a reproché à l'Auteur tous les défauts d'un talent naiſſant, trop d'éclat, trop de poëſie, ce qu'on appelle jeuneſſe dans le ſtyle. Mais quiconque n'a jamais eû le ſtyle jeune devient rarement un grand Ecrivain; l'Ecrivain trop riche parvient bien-tôt à ne l'être qu'autant qu'il le faut, le talent même amene le goût; mais que ſert le goût où manque le talent? Nous ſerions bien ſurpris ſi l'Auteur de cet Ouvrage n'étoit pas un jour au rang des bons Ecrivains de la Nation, Le quatrieme Volume finit avec François I. L'Auteur s'eſt empreſſé très-honnêtement de publier les obligations qu'il pouvoit avoir au moderne Hiſtorien de ce grand Roi Nous avons cru démêler que dans le regne de Philippe de Va-

lois, il en avoit eu aussi quelques-unes à l'Auteur de la Tragédie du Siege de Calais, auquel peut-être on doit la naissance de tous ces Livres Patriotiques.

Le titre détaillé du *Tableau de l'Histoire de France* qui est le second des trois Ouvrages que nous annonçons, suffit pour le faire connoître. C'est un abrégé des plus complets de notre Histoire. Sous chaque regne, chaque objet digne de remarque est désigné par un titre particulier qui fixe l'attention & qui prévient toute confusion.

Les faits qui ne sont que désignés dans l'Abrégé Chronologique de M. le Président Hénault, sont racontés ici, mais la maniere de M. le Président Hénault n'est qu'à lui, & le nouvel abrégé ressemble un peu plus au commun des bons Livres Elémentaires. Il est à la portée des jeunes gens, on assûre qu'il est déja d'un usage assez général dans les Colleges, il nous paroît mériter cette distinction par l'exactitude

des faits, l'heureuſe diſtribution des matieres & la ſimplicité correcte du ſtyle. C'eſt une ſeconde Edition que *nous* annonçons.

Le titre du Livre de M. Poullin de Lumina (Uſages & mœurs des François) rappelle un très-bon Ouvrage de l'Abbé le Gendre, dont M. de Lumina ne parle point, mais qu'on ne peut oublier. Celui de M. de Lumina eſt diviſé eu ſeize Chapitres qui traitent 1°. de l'origine des François. 2°. Des conquêtes de Clovis & de ſa politique. 3°. Du gouvernement politique & civil de Clovis & de ſes ſucceſſeurs. 4°. Du partage de terres, des Bénéfices, des Alleux & des Finances. 5°. De l'adminiſtration de la Juſtice. 6°. De la Milice Françoiſe au commencement de la Monarchie. 7°. De l'Egliſe ſous les Rois de la premiere *Race.* 8°. Des Maires du Palais. 9°. De *Pepin* & du Pape Zacharie. 10°. Des Fiefs. 11°. Du Clergé ſous les Rois de la ſeconde Race. 12°. De la décadence de la Maiſon de Char-

lemagne. 13°. De Hugues Capet. 14°. Des Etats Généraux. 15°. Du Parlement. 16°. De la Milice sous la seconde Race & au commencement de la troisieme. L'Auteur convient qu'il ne fait qu'effleurer tous ces grands objets; il veut du moins être utile aux Lecteurs superficiels, & c'est l'être à la multitude.

L'Auteur *de l'Honneur François*, c'est-à-dire du premier des trois Ouvrages, dont on vient de parler, a été célébré, par son Libraire dans les vers suivans que nos Lecteurs verront avec plaisir.

Vers à l'Auteur de l'honneur François.

Il est bien doux, bien flatteur, à votre âge,
D'avoir servi son Prince & chanté son Pays!
Vous jouissez de ce double avantage.
Quand vous nous retracez les vertus, le courage
D'un Peuple heureux par les soins de LOUIS,
Des bons cœurs & des beaux esprits
Vous réunissez le suffrage.

L'honneur, ce doux besoin du cœur de tout
François,
Ce feu pur & sacré qui l'anime & l'enflamme,
L'honneur, sous vos pinceaux, prend de
nouveaux attraits:
Vous le peignez d'après votre ame.
De nos Héros ne cessez de parler,
Bon Citoyen, qui méritez d'en être;
Continuez: vous faites naître
Le desir de vous ressembler.

Par M. J. P. COSTARD.

LES HISTOIRES DE SALUSTE, TRADUITES *en François avec le Latin revu & corrigé. des notes critiques & une Table Géographique; par M. Beauzée, de l'Académie* della Crusca, *des Académies Royales de Rouen & de Metz, des Sociétés Littéraires d'Arras & d'Auxerre, Professeur de Grammaire à l'Ecole Royale Militaire.* A Paris, chez Barbou, 1769. in-12. 455 pages & les Préliminaires 12.

CETTE Traduction est dédiée à M. le Duc de Nivernois. La

Dédicace eſt d'un goût piquant & nouveau. Après l'énumération de tous les titres de Dignité & de Littérature dont ce Seigneur eſt revêtu, & auxquels la voix Publique ajoute encore, l'Epître conſiſte uniquement dans l'application de ces deux lignes du Panégyrique de Trajan :

Non alius ergà te novus honor ſupereſt, quàm ſi aliquando de te tacere audeamus.

La Traduction de M. Beauzée ſervira de pendant à celle du Pere Dotteville, qui a eu trois Editions & qui les méritoit. M. Beauzée parle de ſon Auteur ſans enthouſiaſme & de ſon Rival ſans envie, il rend juſtice à tous deux. Nous croyons devoir renvoyer nos Lecteurs à l'extrait que nous avons donné dans notre Journal d'Août 1763 de la Traduction du P. Dotteville. Nous renverrons auſſi à deux Lettres inſérées l'une dans notre Journal de Décembre 1769. ſecond Volume, l'autre dans celui de

de juin 1770. ſecond Volume, pour ce qui concerne une note de M. Beauzée ſur un paſſage de Saluſte où le pere Dotteville & M. Beauzée ont fait des changemens différens, & où l'Auteur de la Lettre inſérée dans le mois de Juin 1770 ne veut point qu'on faſſe de changemens ; on pourra choiſir entre ces trois avis.

La Traduction de M. Beauzée nous paroît en général exacte, élégante, quoique d'une tournure quelquefois un peu plus longue que celle de l'original. Il ſeroit aiſé d'y trouver, comme dans les meilleures Traductions quelques taches légeres. Par exemple : *Jugurt. ch.* 85.

Romanos, ſicuti pleroſque remota metu, laxiùs licentiùſque futuros.

„ Que les Romains, ainſi que la plû-
„ *part* des autres Nations, ne man-
„ queroient pas de tomber *de la*
„ *ſecurité dans le relâchement* & dans
„ la licence ".

Tomber de la sécurité dans le relâchement, cette tournure annonce un passage d'un état à un autre qui n'est point dans le Latin, où le relâchement est représenté avec raison comme l'effet de la sécurité & non comme un nouvel état qui succede à celui-là. Il semble qu'il falloit plutôt dire : *Tomber par la sécurité dans le relâchement*, &c.

Metellus intereà, Romam profectus, contrà spem suam lætissimis animis excipitur, plebi patribusque, postquam invidia decesserat, juxtà carus

„ Metellus cependant qui étoit
„ parti pour Rome, y fut reçu con-
„ tre son attente avec les plus gran-
„ des démonstrations de joie : &
„ *lorsque l'envie fut dissipée*, fut
„ également chéri du peuple & du
„ Sénat ".

Le Traducteur distingue ici deux tems, où il nous semble que Salluste n'en distingue point. La faute que nous croyons appercevoir est

dans cette tournure, & *lorsque l'envie fut dissipée*; remarquons que dans le Latin il n'y a point de &, mais seulement *postquam invidia decesserat*, ce qui veut dire: *comme l'envie étoit dissipée, ou l'envie étant dès lors dissipée*; ou *depuis que l'envie étoit dissipée*, trois tournures qui signifient la même chose. *Postquam* signifie souvent *depuis que* chez les Auteurs Latins.

Postquam nos Amaryllis habet, Galathea reliquit.
Postquam primus amor deceptam morte fefellit.

VIE DE LOUIS IX. DAUPHIN DE *France, depuis* 1729 *jusqu'en* 1757. *dédiée à Monseigneur le Dauphin, par M. l'Abbé de Villiers, Prêtre & Licentié ès Loix.* A Paris, chez d'Houry, 1769. Avec Approbation & Permission du Roi. *in*-12. 400 pages.

L'HISTOIRE de ce Prince si justement pleuré de toute la Fran-

ce, & auquel les regrets de Virgile ſur la mort de Marcellus s'appliquent d'eux-mêmes, ne peut manquer d'intéreſſer par ſon objet. Cette Hiſtoire d'ailleurs eſt faite ſur les Mémoires les plus fidéles ; c'eſt le réſultat & l'extrait des Gazettes de France & autres, des Lettres du Roi, des Mandemens des Evêques, des Oraiſons Funébres, &c. Elle ne contient rien qu'on n'ait vu ailleurs, mais auſſi elle contient tout, ou du moins elle rappelle tout, l'Auteur ſe conſidere ſans doute comme parlant à la poſtérité, c'eſt ce qui l'autoriſe à négliger certaines formules de politeſſe dont on ne ſe diſpenſe gueres à l'égard de ſes Contemporains Ici les Auteurs les plus diſtingués, ſoit par leur mérite, ſoit par leurs rangs ſont appellés, ſimplement par leur nom, ou ce qui eſt encore moins d'uſage; ils ſont nommés les ſieurs *tel* & *tel*. L'Auteur a auſſi une orthographe qui lui eſt particuliére; il écrit *util*, *habil nouvau*, *cavau*, *fidel*,

nécessair, *extraordinair*, *maleur*, *cor*, *éloquament*, &c. Quoique M. le Dauphin soit mort le 20 Décembre 1765, cette histoire s'étend jusqu'en 1767. pour réunir les cendres de l'Epouse à celles de l'Epoux. Celle du fils (M. le Duc de Bourgogne) y sont réunies aussi, & pour ce qui le concerne, l'Ouvrage de M. de Pompignan n'a pas peu servi à M. l'Abbé de Villiers? On peut remarquer que feu M. le Dauphin est distingué parmi les Dauphins de Viennois par le même nom de Louis IX. qui distingue S. Louis parmi les Rois de France. M. l'Abbé de Villiers célébre en détail & rapporte à des titres particuliers les principales qualités de M. le Dauphin. Sa Religion, sa charité, son attachement à la Famille Royale, l'étendue de ses connoissances, la sagesse de ses maximes, enfin toutes ses qualités diverses sont traitées en autant de Chapitres séparés; ce qui donne de la méthode & de la netteté au tableau total La notice que nous avons donnée des prin-

cipales Oraiſons Funébres de M. le Dauphin nous diſpenſe de nous arrêter plus long-tems ſur cet Ouvrage.

HISTOIRE NATURELLE ET CIVILE *de l'Iſle de Minorque, traduite ſur la deuxieme Edition Angloiſe de J. Armtrong.* A Amſterdam, chez Arkſtée & Merkus, à Paris, chez de Hanſy le jeune, 1769. *in*-12. 288 pages, & les Préliminaires 14. la Brochure eſt ornée d'une Carte de l'Iſle & de deux autres planches.

L'HISTOIRE du *Royaume Baléare* par Dameto, une autre pareille Hiſtoire de Vincent Mut ont été conſultées par l'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, mais il a vu par lui-même, & il ne s'en rapporte qu'à lui pour tout ce qu'il décrit.

L'Iſle de Minorque, ſituée dans la Méditerrannée, au midi des côtes de la Catalogne vers le 4e de-

gré de latitude Septentrionale & le vingt-deuxieme de longitude à plus de trente-trois milles de longueur. Sa largeur varie depuis huit jusqu'à douze milles. Elle en a soixante deux de circonférence. Sa superficie contient 151040 acres ou 236. milles quarrés. On la divise par Terminos, & il y en a cinq; Mahon, Alaïor, Mercadal, Férérias, Citadella; chaque Termino tire son nom de sa Capitale. Le Termino de Mahon est environné de la Mer au Nord, au Levant & au Midi; le Termino d'Alaïor lui sert de borne du côté du Couchant. Celui-ci a au Nord le Termino de Mercadal, au Levant, celui de Mahon, au Sud & à l'Ouest la Mer. Le Termino de Mercadal a la Mer au Nord, les Terminos d'Alaior & de Mahon, au Levant & au Midi, le Termino de Férérias au Couchant. Celui-ci est une langue de terre qui traverse l'Isle du Nord au Sud & n'est borné de ces deux côtés que par la Mer; borné à l'Est par Mercadal & Alaïor, il l'est au

couchant par Citadella. Ce dernier Termino a la Mer au Nord, au Couchant & au Midi, & Fererias au Levant. Le Termino de Mahon dans un espace de quatorze milles de long sur huit de large, contient treize mille habitans, Alaïor a huit milles de long sur sept de large & possede cinq mille habitans. Mercadal qui est au centre de l'Isle compte à peine dix-sept cents habitans dans une étendue de douze mille de long, sur dix de large. Férerias a dix milles de long sur une largeur fort inégale qui n'excede pas quatre milles; on y compte onze cents habitans. Citadella en a sept mille dans une étendue de dix milles de long sur une largeur qui varie depuis cinq jusqu'à huit milles. On sçait que Minorque est une des Isles qui formoient autrefois le Royaume des Baléares. Les Cartaginois, les Romains, les Goths, les Maures, les Espagnols, les Anglois, les François l'ont possédée tour-à-

tour. L'Auteur de cet Ouvrage, qui s'annonçant comme Traducteur de l'Anglois de J. Armſtrong, prend la liberté de contredire ſouvent ſon original, détaille un peu toutes les révolutions que nous ne faiſons qu'indiquer ici, & laiſſe la derniere à décrire à M. de la Dixmerie. Cette derniere révolution eſt la conquête de Minorque par M. le Maréchal de Richelieu, & ce morceau hiſtorique ſervira comme de ſuite & de ſeconde partie à cet Ouvrage.

Le Cardinal de Rets dans ſes Mémoires a fait de Port-Mahon une deſcription brillante qui eſt contredite ici :

„ Port Mahon, dit-il, eſt le
„ plus beau de la Méditerranée......
„ Son embouchure eſt fort étroite,
„ & je ne crois pas que deux Ga-
„ leres à la fois y puſſent paſſer
„ en voguant. Il s'élargit tout d'un
„ coup, & fait un grand baſſin
„ oblong, qui a une demi lieue de
„ long. Une grande Montagne,

„ qui l'environne de tous les cô-
„ tés, fait un Théâtre, qui par la
„ multitude & la hauteur des ar-
„ bres dont elle est couverte, &
„ par les ruisseaux qu'elle jette avec
„ une abondance prodigieuse, ou-
„ vre mille & mille scenes, qui
„ sont, sans exagération, plus bel-
„ les que celles de l'Opéra: cette
„ même montagne, ces arbres, ces
„ rochers couvrent le Port de tous
„ les vents, & dans les plus grandes
„ tempêtes, il est toujours aussi cal-
„ me qu'un bassin de fontaine, &
„ aussi uni qu'une glace. Minorque
„ donne encore plus de chair, &
„ de toutes sortes de victuailles né-
„ cessaires à la navigation, que Ma-
„ jorque ne produit de grénades,
„ d'oranges & de limons. Dans ce
„ beau lieu la chasse étoit la plus
„ belle du monde en toute sorte
„ de gibier, & la pêche en profu-
„ sion.

C'est ainsi, reprend notre Auteur, que l'on pourroit décrire les Isles de Circé & de Calypso. „ Mais ce

„ brillant coloris ne convient gue-
„ res à Mahon. Le Port n'eſt point
„ environné par une montagne,
„ quoique les bords en ſoient élevés
„ en certains endroits. Loin qu'il y
„ ait une multitude de grands ar-
„ bres, les petits mêmes y ſont ra-
„ res & il n'y a pas d'apparence qu'il
„ y en ait jamais eu un plus grand
„ nombre. Ces ruiſſeaux, ces caſ-
„ cades ſi agréables n'exiſtent pas;
„ ce port calme & tranquille eſt
„ ſouvent agité par des coups de
„ vent ſubits & terribles, qui font
„ périr les bateaux; & ce que le Car-
„ dinal dit de Majorque, n'eſt pas
„ plus vrai. Elle a toujours pro-
„ duit ce qui eſt néceſſaire à la
„ vie, bien plus abondamment que
„ Minorque ".

Notre Auteur voudroit que le *Cardinal* de Rets eût réſervé ſes éloges pour la Ferme d'Adaïa, lieu ſitué dans le Termino de Mercadal.
„ Les Jardins, qui ſont d'un aſſez
„ bon goût, y produiſent tous les
„ végétaux potagers dont la cul-

„ ture réussit dans l'Isle. On y
„ voit des promenades délicieuse-
„ ment ombragées, tandis que d'au-
„ tres sont ouvertes à l'air libre
„ pour y prendre le frais, quand
„ le Soleil est retiré derriere les
„ montagnes occidentales. Les rai-
„ sins, les oranges, les limons, les
„ grenades y présentent leur jus ra-
„ fraîchissant. Les melons d'eau,
„ que les Minorquains regardent
„ comme un des plus grands bien-
„ faits du Tout-Puissant, dans un
„ Pays chaud, y offrent aussi leur
„ délicieuse liqueur : une source
„ voisine y épanche le cristal de
„ ses eaux, qui, après s'être repo-
„ sées dans un bassin entouré de
„ verdure, coulent lentement pour
„ arroser toutes les parties de ce Jar-
„ din enchanté.

„ La perspective du Port est très-
„ agréable.... Il a l'apparence d'un
„ grand fleuve dont les bords sont
„ ornés d'arbrisseaux toujours verds...
„ Enfin, on ne voit point Adaïa sans
„ désirer d'y rester toujours : on ne

„ le quitte point ſans ſouhaiter d'y
„ retourner. Le Port ne ſemble
„ fait que pour l'embellir. Il eſt
„ abſolument inutile à la navigation
„ de l'Iſle, à cauſe de ſes rochers &
„ de ſes bas fonds".

Quant au Gouvernement, les habitans de Minorque ne conſentirent de ſe ſoumettre à la domination Angloiſe qu'à condition de conſerver leurs Loix & leur Religion, ce qui leur fut accordé. Il faut voir dans le Livre même ce qui concerne l'adminiſtration de la Juſtice, la forme & l'autorité des Tribunaux, les revenus de la Couronne, les monnoies du Pays, &c. Le Commerce de Minorque a peu d'étendue & d'activité; les Minorquains tirent plus de l'Etranger qu'ils ne lui fourniſſent, & ſans l'argent qu'ils reçoivent des Anglois pour leurs denrées, ils auroient peine à ſoutenir long-tems ce Commerce onéreux. L'Auteur impute au caractere des habitans, à leur pareſſe, à leur défaut d'induſtrie le peu de produit de leur Com-

merce & de leurs Manufactures; il prétend que le seul Commerce du sel suffiroit pour les enrichir, s'ils sçavoient en tirer parti. ,, Il est constant, dit-il, que ce Peuple ne
,, sera jamais riche à moins qu'il ne
,, devienne industrieux (on en peut
,, dire autant de tous les Peuples).
,, La Mer lui est aussi bien ouver-
,, te qu'à ses voisins, lesquels s'en-
,, richissent par le Commerce, &
,, cependant il n'y en a aucun qui
,, puisse avitailler ses vaisseaux à
,, aussi bas prix que ces paresseux
,, Minorquains, qui, étant envi-
,, ronnés de tant de Ports, n'ont
,, jamais sçu profiter de cet avan-
,, tage, & aiment mieux tirer de l'E-
,, tranger les choses dont ils ont be-
,, soin pour subsister.

,, Ils sont naturellement paresseux,
,, & pourvu qu'ils puissent mettre
,, leurs familles à l'abri de la pau-
,, vreté, & des soucis cuisans qu'el-
,, le entraîne après elle, ils se sou-
,, cient très-peu des Arts & des
,, Manufactures qui procurent à leurs

„ voiſins tant de fortunes rapides.
„ *Dites*-leur que les Malthois s'en-
„ richiſſent par l'exportation de l'a-
„ nis & du cumin, que la plante qui
„ produit la graine de Canarie, croît
„ naturellement dans leur Iſle, que
„ le maſtic eſt très recherché des
„ Etrangers, ils vous traitent de Vi-
„ ſionnaires, & vous diſent d'un air
„ de mépris, qu'ils ſont ennemis des
„ projets, & qu'ils ſont contents de
„ marcher ſur les traces de leurs
„ Peres ".

L'Hiſtoire naturelle de Minorque ne nous offre que les productions ordinaires de nos climats, toujours plus négligées chez eux que chez leurs voiſins. „ Les Minor-
„ quains, ſi l'on en excepte la
„ vigne, ne ſçavent ce que c'eſt
„ que de tailler les arbres, & lorſ-
„ qu'on leur en demande la rai-
„ ſon, ils répondent gravement que
„ *Dieu* en ſçait là-deſſus plus que
„ nous ".

Le ſeizieme & dernier Chapitre fait connoître quelques-unes des anti-

quités qu'on trouve dans l'Isle Minorque.

ASTRONOMIE PAR M. DE LA LANDE, *Lecteur Royal en Mathématiques; de l'Académie Royale des Sciences de Paris; de celles de Londres, de Pétersbourg, de Berlin, de Stockholm, de Bologne, &c, Censeur Royal.* Seconde Edition, revue & augmentée, 3 Volumes *in*-4o. de 850 pages chacun, avec 42 planches en taille douce. A Paris, chez la Veuve Desaint, 1771.

LE compte que nous avons rendu en 1765 de la premiere Edition de cet Ouvrage, nous dispensera d'entrer dans les détails du grand nombre de matieres qui y sont renfermées; nous nous contenterons d'indiquer les augmentations qui caractérisent cette seconde Edition, & qui font la valeur d'un Volume in-4o. y compris une collection de Tables Astronomiques de 250 pages. On

On trouve parmi ces Tables celles du Soleil de M. l'Abbé de la Caille, les nouvelles Tables de Mayer pour la Lune, publiées à Londres au mois de Mars de l'année derniere, & qui ont merité un prix considérable aux héritiers de l'Auteur; de nouvelles Tables de toutes les planetes, par M. de la Lande, faites sur les observations les plus récentes & les plus exactes; de nouvelles Tables des quatre satellites de Jupiter calculées par M. Wargentin; le Catalogue de quatre cents étoiles de M. l'Abbé de la Caille, auxquelles M. de la Lande a joint non-seulement les longitudes & les latitudes de 250 que M. de la Caille n'avoit pas calculées, mais encore la précession en assencion droite & en déclinaison de chaque étoile pour 1750, 1770 & 1800. ce qui suffit pour la trouver à toute autre époque. A la suite de ce Catalogue, est une Table générale de précession pour tous les jours de l'année, des Tables particulieres d'a-

bérration & de nutation pour les principales étoiles, disposées pour l'année 1780, une Table nouvelle de réfractions avec les variations qui dépendent de l'athmosphere, calculée sur les expériences nouvelles & avec plus de détail que celles de M. Mayer & M. de la Caille; cette Table est de M. Bonne qui a traité cette matiere avec beaucoup de soin.

Le premier Volume de matiere qui comprend les plus simples élémens de l'Astronomie & l'histoire de cette science a été considérablement augmenté par de nouveaux détails sur les premiers principes, sur les usages du globe, & sur l'histoire des Astronomes célébres de tous les tems & de tous les pays qui sont morts jusqu'à l'année 1770.

On a de même augmenté l'histoire, la nomenclature & le détail des constellations, la maniere de les reconnoître toutes par des allignemens, sans le secours des cartes

ni des globes, la maniere de trouver les moyens mouvemens du Soleil & des Etoiles, par les anciennes obſervations, & de corriger à cet égard l'Almageſte de Prolomée; on y trouve ſur-tout une Table nouvelle de réfraction pour le lever & le coucher des aſtres, & une Table plus exacte qu'on ne l'avoit fait autrefois des nombres néceſſaires pour trouver dans la nuit l'heure qu'il eſt par le moyen des étoiles. L'Auteur eſt entré auſſi dans différens détails ſur les périodes par leſquelles on trouve à-peu-près le lieu des planetes vues de la terre ſans recourir aux calculs ordinaires, & en conſultant ſeulement les anciennes éphémérides ou ſeulement les Livres d'obſervations.

Le ſecond Volume commence par la théorie des ſix planetes. On y trouve les fondemens de toutes les Tables nouvelles que M. de la Lande a calculées, & le Recueil des obſervations ſur leſquelles elles ſont fondées. Les dimenſions des planetes

& de leurs orbites, & toutes les circonſtances ou les élémens de leurs cours.

Le ſeptieme Livre qui traite des mouvemens de la Lune, contient auſſi le fondement des nouvelles Tables de Mayer, avec des détails ſur le mouvement horaire & ſur le diametre de Lune. Le huitieme Livre qui traite du Calendrier, a été augmenté de toutes les explications néceſſaires pour l'intelligence des Epactes, pour la réduction des années Egyptiennes & Turques, d'une Table des levers & des chouchers coſmique, heliaque & acronyque des principales étoiles, pour ſervir à l'intelligence des Auteurs Grecs & Latins qui en parlent ſouvent, & dont les paſſages ſont fort obſcurs.

Le neuvieme Livre eſt un Traité des parallaxes dans lequel on trouve des calculs ſur la parallaxe du *Soleil* deduite des obſervations du paſſage de venus obſervé en 1769. qui feront encore long-tems le réſultat le plus exact que l'on puiſſe

efpérer dans cette matiere ; l'Auteur y donne auffi une Table très-étendue des équations de la parallaxe *lunaire* pour toutes les latitudes terreftres & pour toutes les fituations de la Lune, avec les démonftrations des formules d'applatiffement par une méthode plus fimple & plus détaillée que celle de M. de Maupertuis, dans fon Traité de la Parallaxe.

Dans le dixieme Livre qui traite des Eclipfes, l'Auteur a *placé* à la fuite des trois méthodes Aftronomiques, la méthode analitique de M. du Sejour pour le calcul des Eclipfes, appliquée à celle de 1764, & un très-ample détail fur les courbes d'illumination & fur les lignes des phafes pour toute la furface de la terre; de même qu'un article nouveau fur l'inflexion des rayons *folaires* que l'on n'avoit point encore employée dans ces fortes de calculs, avant les Mémoires de *M.* du *Sejour*; il a le premier reconnu la quantité exacte de cette ré-

fraction de l'athmosphere lunaire, de quatre secondes & demie qui devient un élément important du calcul des Eclipses, dont M. de la Lande n'avoit pû traiter dans sa premiere Edition.

Le Onzieme Livre qui traite des passages de Vénus & Mercure sur le Soleil, renferme les observations de 1769 & les résultats qu'on en a deduits pour la parallaxe du Soleil, que M. de la Lande juge être de 8'' 8. On y trouve aussi une Table plus ample de tous les passages de Mercure que l'on attend pour les siécles prochains, calculée sur les nouvelles Tables de Mercure de M. de la Lande, par M. Trebuchet habile Astronome d'Auxerre.

Dans le Livre des refractions, l'Auteur emploie la méthode du P. Boscowich pour démontrer la regle de Bradley, parce qu'il l'a trouvée beaucoup plus élégante & plus simple que la méthode de Simpson, dont il avoit fait usage dans sa premiere Edition: on y trouve l'avanta-

ge de renfermer dans une ſeule formule les réfractions terreſtres & céleſtes, à une hauteur quelconque au *deſſus* du niveau, & à une dépreſſion quelconque audeſſous de l'horiſon Ce Livre renferme auſſi l'uſage des réfractions pour corriger les diametres apparens des planetes; la théorie du plus court crépuſcule, & des variations de l'athmoſphere.

Les Livres treize & quatorze qui traitent des inſtrumens d'Aſtronomie & de leurs uſages ſont augmentés de divers détails ſur les inſtrumens des anciens, & de pluſieurs formules pour la correction & la réduction des obſervations.

Dans le quatorzieme qui traite de la figure de la terre, on trouve des démonſtrations fort ſimples pour les *propriétés* d'une ellipſe peu excentrique, qui ſervent à calculer le ſphéroide de la terre; le réſultat des différens degrés qui ont été meſurés depuis quelques années dans le Piémont, dans l'Autriche, dans la Hon-

grie, & dans la nouvelle Angleterre; ils tendent à faire croire que la terre eſt moins aplattie même que dans l'hypotheſe de l'homogénéité, qui donneroit $\frac{1}{231}$ pour la différence des diametres terreſtres.

Les Livres ſeize & dix-ſept qui ont pour objet les divers mouvemens des étoiles, contiennet pluſieurs formules & pluſieurs méthodes nouvelles, pour démontrer les circonſtances de la préceſſion, de la nutation & de l'aberration, plus facilement qu'on ne l'avoit fait par la conſidération des poles mobiles.

Le Livre dix huitieme où il s'agit des Satellites de Jupiter & de Saturne, contient les réſultats curieux de toutes les obſervations faites depuis quelques années, pour trouver la période de l'inclinaiſon du troiſieme Satellite: la cauſe de ces changemens ſi ſinguliers en apparence, découverte par M. de la Lande: le détail de la conſtruction des

des Tables des Satellites, & plusieurs méthodes simplifiées pour calculer leurs équations & la durée de leurs Eclipses. Le résultat des théories & des calculs de M. Bailly, pour les attractions réciproques des Satellites, les uns sur les autres; enfin la description & la figure d'un instrument pour trouver les configurations des Satellites de Saturne, à l'imitation de celui que M. de la Lande avoit déjà décrit pour les Satellites de Jupiter.

Le dix-neuvieme livre qui a pour objet les Cometes, est augmenté d'une Table des élémens de 60 Cometas qui ont été calculées jusqu'à ce jour, y compris celle que M. Messier a apperçue le premier Avril de cette année; la Table pour calculer les Cometes dans un orbe parabolique est aussi beaucoup mieux, l'Auteur ayant engagé M. de Chaligny à revoir, à vérifier, & à étendre cette table; enfin l'exemple du calcul d'une Comete par trois observations

que l'Auteur y a ajouté, rend ce dix-neuvieme Livre encore complet

Dans le vingt-deuxieme Livre qui traite de l'attraction universelle, M. de la Lande a ajouté entre autres choses un petit traité du flux & reflux de la mer, où toutes les circonstances & les calculs des marées sont réduits à des méthodes très-simples, sans que l'on ait rien omis de ce que M. Bernoulli avoit démontré dans sa piece de 1741. La maniere de trouver la parallaxe de la Lune par la longueur du pendule, & plusieurs autres méthodes curieuses, y sont également démontrées.

Dans le vingt-troisieme Livre à la suite de la Trigonometrie, on trouve un petit Traité des Cartes Géographiques, & des projections de toute espece, une démonstration plus simple de la regle de Halley pour les latidudes croissantes, plusieurs formules de Trigonometrie

rectiligne & ſphérique rendues plus ſimples; enfin une idée de la Gnomonique reduite à un triangle ſphérique, quelle que ſoit la ſituation du plan du cadran incliné ou déclinant.

Le vingt-quatrieme & dernier Livre eſt celui où l'Auteur à donné le détail des calculs Aſtronomiques, pour les interpolations, les logarithmes. les obſervations faites ſur terre & ſur mer. On y trouve la démonſtration de toutes les formules & de toutes les Tables qui ont été données dans le *Nautical Almanac*, depuis 1767 juſqu'à 1772 pour la correction de la réfraction & de la parallaxe que l'on emploie ſur mer. Dans ce Livre, comme dans les vingt-trois précédens, les calculs ont été refaits, les citations vérifiées & multipliées, la Table même de matieres a été extrêmementt étendue, enfin tous les articles perfectionnés.

Un des grands avantages de ce Livre eſt l'uſage de citer continuelle-

ment toutes les bonnes ſources, & tous les Auteurs qui ont approfondi les matieres dont parle M. de la Lande: malgré l'étendue conſidérable de ſon Traité, il a ſuppoſé par tout que les Aſtrônomes voudroient aller plus loin, & il a donné ſur chaque partie toutes les indications que l'on pouvoit déſirer. Il ſe propoſe de publier encore une *Bibliographie Aſtronomique*, ou Catalogue général de tous les Livres d'Aſtronomie, tant anciens que modernes, avec des notes ſur les plus importans.

M. de la Lande déclare qu'il auroit fort deſiré que les augmentations renfermées dans cette ſeconde Edition fuſſent de nature à pouvoir former un ſupplément en faveur de ceux qui ont déjà l'Edition de 1764. Mais après avoir travaillé pendant ſept ans à perfectionner ſon Livre, il s'eſt trouvé avoir fait un Ouvrage nouveau, ſi différent du premier qu'il ſeroit impoſſible de les rapprocher par la voie des ſupplé-

mens. Cependant comme les Tables Aſtronomiques ſont la partie eſſentielle de ces augmentations, elles ſe vendront ſéparément pour être jointes à la premiere Edition.

On trouve à la fin du troiſieme Volume deux pages d'additions ou de corrections: une impreſſion qui a duré depuis le mois d'Avril 1769 juſqu'au 8 Juillet 1771 devoit donner lieu à bien des idées nouvelles & à bien des attentions qui ſont toujours le fruit de l'habitude, des occaſions & du tems. C'eſt dans ces additions que l'on trouve la Comete de 1771 ſuivant les calculs préſentés à l'Académie au mois de Juin par M. Pingré. M. de la Lande s'engage à donner à l'avenir ces ſortes d'additions par forme de ſupplément à cette ſeconde Edition de ſon *Aſtronomie*, à meſure que les travaux des Aſtranomes auront procuré de nouvelles richeſſes à cette Science.

Les planches qui enrichiſſent cet Ouvrage ont été auſſi augmentées; on y voit une figure de la Lune,

gravée nouvellement d'après un dessein original de M. de la Hire, qui étant lui-même & Peintre & Astronome, avoit exécuté cette figure avec plus de précision qu'aucun autre n'auroit pu faire, M. de la Lande y a ajouté la nomenclature des taches d'après Riccioli, qui a été suivie par Cassini & par tous les François, tandis que les Allemands ont adopté celle de Hevelius en donnant aux taches de la Lune d'anciens noms Géographiques qui n'ont pas plus de rapport à la figure de la Lune que les noms de Copernic, de Tycho, de Ptolomée : quel avantage trouve-t-on à charger de noms inutiles & presque inconnus, la mémoire des Astronomes, en leur ôtant l'occasion de prononcer souvent des noms qui leur sont familiers, & qui doivent leur être chers?

On y trouve aussi une Carte de toute la partie du globe terrestre, où l'Eclipse de 1764 à été visible, dressée sur des calculs rigoureux des

phases de cette Eclipse, avec toutes les phases tracées d'après les mêmes calculs; sur-tout cette courbe d'illumination qui ressemble presque à un huit de chiffre ordinaire, à cause du nœud de ses deux branches; mais M. de la Lande a eu soin d'y marquer trois intersections & trois points de contact qui séparent les diverses branches de cette courbe, & il en a expliqué les symptomes d'une maniere à faire connoître la nature, l'origine & les propriétés de cette courbe, dont aucun Astronome n'avoit encore traité.

MÉMOIRE SUR LES FEUX DE HOUILLE *ou charbon de terre. Par M.* MORAND *le Médecin, de l'Académie Royale des Sciences, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin Adjoint de l'Hôtel Royal des Invalides. Aggrégé honoraire au Collége Royal des Médecins de Nancy, des Académies de Stockolm, de Madrid, de Harlem & de Florence, & Asseseur*

honoraire du College des Médecins de Liege, 44 pages in *folio*. A Paris, chez Delalain, Il y en a aussi une Edition in-12.

CES Mémoires sont une suite de l'art d'exploiter les mines de charbon de terre, publié par M. Morand en 1768. En démontrant la tres-grande abondance des mines de charbon de terre que posséde la France, son dessein a été d'être utile, de faire connoître & de rendre faciles les travaux qu'exige l'exploitation de ce fossile. Il est devenu indispensable, si l'on veut rendre leurs premiers avantages à nos forêts; & M. Morand desire que l'on profite de l'exemple de l'Angleterre, pour accroître le Commerce intérieur d'une branche à laquelle on n'a pas encore fait assez d'attention.

Le bois qui devient chaque jour plus rare & plus cher, a été l'objet de l'attention de cet Académicien qui est également bon Citoyen ; il a desiré de soulager la misére du

Peuple en lui fourniſſant un chaufage moins cher. M. le Duc de la Vrilliere par une Lettre écrite à l'Académie le 14 Octobre 1769, à l'occaſion des premieres expériences de M. Morand, diſoit qu'il ſeroit important pour le Peuple de Paris, & même de la plûpart des Provinces, de pouvoir ſubſtituer le charbon de terre à celui de bois, dont le prix eſt preſque par-tout inacceſſible pour lui; qu'il eſt de plus intéreſſant pour la Ville de Paris en particulieur, de diminuer cette conſommation de premiere néceſſité, qui s'augmente tous les jours, & qui devient effrayante.

M. Morand ſçavoit la répugnance que l'on auroit à Paris pour l'uſage de la houille, à cauſe des vapeurs qui s'en exhalent; mais il a imaginé une manipulation qui ôte au charbon cet inconvénient, il ſe propoſe de la publier dans la ſeconde partie de l'art d'exploiter les mines de charbon de terre. Il a raſſemblé dans les deux Mémoires que nous annonçons, ce qu'il ſe propoſoit de don-

ner sur l'utilité & la salubrité du charbon de terre; sur-tout quand on fait usage de sa nouvelle méthode par laquelle, il procure une économie sur la matiere même. Les habitans de Londres, ainsi que ceux de S. Etienne emploient sans crainte le charbon crud, ou pour s'expliquer plus correctement, tel qu'il sort de la mine. Dans cette maniere simple de s'en servir, le tas ou l'amas de houille que l'on allume, donne dès le premier moment, & pendant tout le tems qu'elle brûle jusqu'à ce qu'elle soit reduite en braise, une masse de fumée proportionnée à la quantité de matiere qui est en feu, cependant il faut bien que cette fumée ne soit pas aussi dangereuse qu'on se l'imaginoit à Paris: car M. Morand publie dans ses Mémoires les témoignages de plusieurs Compagnies sçavantes, de plusieurs Colleges & Facultés de Médecine en faveur de l'usage de la houille, & sur-tout, une Lettre intéressante de M. Dellewaide sur l'o-

pinion que lon a que la grande quantité de houille dont on se sert à Liege dans les cheminées, rend ses habitans sujets aux maladies de poitrine, c'étoit une idée de Hoffmann; mais la décision des Médecins, qui exercent dans cette Capitale, est formellement contraire à l'allégation du sçavant Professeur de Hall; les réflexions qu'ils lui ont opposées se sont trouvées les memes que celles que M. Morand a fait entrer dans un des Mémoires que nous annonçons, auquel il assure n'avoir fait sur cet article ni addition ni changement, d'après la déclaration du College de Liege. La coutume d'appliquer le feu de houille aux usages domestiques a passé dans le Hainaut François; & c'est depuis que les travaux de m. le Vicomte des Androuins ont mis cette Province en *possession* d'un trésor qui n'y étoit pas connu. Cette heureuse époque n'est ni trop récente ni trop éloignée pour qu'on puisse avoir de l'in-

certitude ſur ce qui s'en eſt ſuivi d'avantageux & de déſavantageux.

Les Médecins de Valenciennes doivent par cette raiſon être conſultés ; ils ſont à portée de voir les effets qu'a produits ſur la ſanté des habitans, l'exhalaiſon continuelle des feux de charbon de terre, en comparant la conſtitution actuelle de leurs Citoyens, avec celle dont ils jouiſſoient avant l'introduction du chauffage de la houille, & ils s'en ſont expliqués favorablement.

Les Mémoires que nous annonçons renferment un détail de toutes les propriétés du feu de houille, ſurtout avec les pelotes apprêtées à la maniere de l'Auteur ; il refute tous les Ecrivains qui ont donné dans le préjugé ordinaire contre cette eſpece de chauffage : le Dictionnaire Oeconomique, le Traité de la Police, M. Bomare, & ſpécialement M. Groſley, qui fait entrer le charbon parmi les cauſes phyſique de la mélancolie des Anglois, dans l'Ouvra-

ge intitulé LONDRES, (trois Volumes in-12. 1770) M. Morand lui oppose le témoignage des Médecins *Anglois*, celui de l'Observateur *François*, &c. Les Physiciens, dit-il, à qui il appartient de raisonner sur les effets de la santé & de la maladie, ne peuvent passer à M. Grosley ses inductions ou ses opinions sur la mélancolie, non plus que la cause à laquelle il attribue, (& l'on ne voit pas sur quel fondement) toutes les modifications extraordinaires de l'ame. Un état de maladie, telle que la mélancolie. le mal-aise, la lenteur, l'affaissement qu'elle répand dans l'habitude de l'ame & dans celle des corps, ne comporte pas cette obstination extrême qne l'on sçait être ordinaire aux Anglois, pour des objets difficiles, cette bravoure, cette ardeur pour la liberté *qui échauffa* Rome & la Grece, & *qui produit* les mêmes effets en Angleterre. M. Grosley est le premier à qui l'idée soit venue de donner à une fiévre quarte de sept ans de du-

rée une influence ſur la réputation & le courage du Chevalier Bayard, d'attribuer en partie la victoire de Fontenoy au délabrement de la ſanté du Maréchal de Saxe; d'expliquer enfin par l'affection hypocondriaque & mélancolique le caractere d'une Nation.

L'Ouvrage eſt terminé par une délibération de la Société de Médecine de Londres ſignée par les hommes les plus célébres, dans laquelle on trouve ces paroles. L'opinion établie parmi vos compatriotes & d'autres Etrangers ſur les maladies propres & naturelles aux habitans de Londres, paroît abſolument imaginaire, car nous ne connoiſſons ici aucune maladie endemique ou nationale; nous regardons comme un fait que la pthiſie, la péripneumonie ſont plus fréquentes dans diverſes parties de cette Iſle, quoique dans ces mêmes endroits on y faſſe peu ou point d'uſage de charbon de terre; en conſéquence, c'eſt à tort qu'on s'en prendroit aux charbons foſſiles;

& on ne trouvera peut-être dans aucune autre partie du monde la ſanté des habitans plus intacte & plus entiere que dans notre Capitale, où l'air eſt continuellement engraiſſé des vapeurs de ce chauffage. Le Mémoire de M. Morand nous paroît en général devoir contribuer à raſſurer les Pariſiens, & à leur faire déſirer le nouvel objet d'œconomie qu'on leur préſente.

DELLA VERE INFLUENZA DE GLI *Aſtri, delle Stagioni e Mutazioni di tempo, Saggio Meteorologico, fondato ſopra lunghe oſſervazioni, ed applicato agli uſi dell' Agricultura, Medecina, Nautica, &c. di Giuſeppe* TOALDO *prepoſito della SS. Trinità, e publico Profeſſore di Aſtronomia, Geografia, e Meteore, nell' Univerſita' di Padova. Si Aggiungono i pronoſtici di Arato, tradotti dal Sig. Antonio Luigi Bricci, e la deſcrizione d'un nuovo pendolo a correzione del Ch. P. Boſcowich in Padova* 1770. *Nella Stam-*

peria del Seminario Appresso gio. Manfré con licenza de' Superiori 222 pages in-4°. avec 5 feuilles de Tables & une planche repréſentant le pendule dont il s'agit.

La Science Météorologique a été négligée juſqu'à préſent au point qu'on n'a pas même daigné publier des Recueils d'obſervations ſuivies par leſquelles on put eſpérer de la perfectionner ; ainſi l'on aura obligation à M. *Toaldo*, qui non-ſeulement publie une Collection d'obſervations, mais qui déjà s'efforce de les comparer pour en tirer des rapports, & faire entrevoir les Loix que l'on peut eſpérer d'y découvrir.

Il examine dans la premiere partie les influences Phyſiques du Soleil & de la Lune, & les effets qu'ils produiſent ſur les marées & ſur les vents. Dans la ſeconde, il rapporte une ſuite d'obſervations faites à Veniſe en 1755 par M. Temanza ; & un extrait de celles de M. le Marquis Poleni, depuis 1725 juſqu'en 1761;

1761 ; il fait remarquer dans ces résultats les principales circonstances du mouvement de la Lune, telles que ses conjonctions, ses oppositions, son apogée, son périgée, & ses passages par les équinoxes ; il fait voir par exemple, que de sept nouvelles Lunes il y en a six qui occasionnent des changemens de tems, il rapporte beaucoup d'observations & de témoignages des Sçavans Etrangers qui viennent à l'appui de ce sentiment : nous pouvons aussi rappeller que M. l'Abbé de Gua entretint beaucoup l'Académie & la Cour il y a quelques années des regles par lesquelles il croyoit pouvoir prédire les changemens de tems, & que M. de la Lande publia pendant quelques années dans la Gazette de Médecine les circonstances des mouvemens Lunaires pour que les Médecins eussent occasion de vérifier les rapports que les crises générales des maladies pouvoient avoir avec ces périodes.

Le Chapitre où M. *Toaldo* parle

de la quantité de pluie, renferme plusieurs remarques intéressantes. M. Mariotte fut le premier qui proposa d'observer exactement la quantité de pluie à l'occasion de ses recherches sur l'origine des fleuves; il fit voir par observation, que la quantité de pluie qui tombe sur le bassin de la Seine, c'est-à-dire sur la surface des Provinces qui envoient leurs eaux à cette grande Riviere, étoit neuf fois plus grande que la quantite d'eau qu'elle renferme.

A Paris, à Berlin, à Rome la quantité moyenne de pluie est de 20 pouces mesure du Rhin (le pied n'a que 11 pouces 7 lignes de France) à Leide c'est 19½, à Zurig 32, à Dordrecht 40, à Charle-Toun 51, à Padoue le résultat moyen d'un grand nombre d'observations est de 34½ mesure d'Angleterre (le pied n'a que 11 pouc. 3 lignes). La saison la plus seche dans ce pays-là est l'hyver, la plus humide est l'automne, l'année la plus pluvieuse fut 1728. il y eut 53 pouces, les plus

ſeches ont été 1740 & 1762. qui ne donnerent que 22 pouces. Les mois le plus aqueux ſont ceux de Décembre 1728 & de Mai 1763 qui donnent 12 pouces, Février 1725 & 1768, Novembre 1735 ſe paſſerent abſolument ſans pluie ; le mois de Février qui eſt en général le plus ſec, donna ſix pouces de pluie en 1736. mais un réſultat très curieux & dont l'Auteur fait grand cas avec juſte raiſon, c'eſt que les ſommes priſes de neuf en neuf ans, ſe trouvent preſque toujours égales ; c'eſt la révolution du périgée de la Lune ; Pline avoit dit que l'eſpace de 8 ans ramenoit les ſaiſons & les marées à-peu-près dans le même ordre ; on n'y avoit fait aucune attention, parce que cette période de 8 ans ne rentre dans aucun des principaux mouvemens céleſtes ; mais *l'obſervation* de M. Toaldo eſt auſſi *lumineuſe* dans la théorie qu'elle eſt exacte dans la pratique. Il a compulſé les obſervations de Paris qui ſont dans les Mémoires de l'Aca-

démie depuis 1699 jusqu'en 1752, la quantité moyenne de neuf années qui est de 152½ pouces n'a jamais donné une différence plus grande que de trois pouces par année, la quantité moyenne s'est trouvée de 17 pouces par année. Si la période de 9 ans peut servir à juger à peu près de la bonté des années, & à prévoir l'abondance ou la disette, elle sera d'une grande utilité au genre humain; l'attention & l'industrie des Agriculteurs en profitera pour varier la culture, les semences, & les travaux.

L'Auteur a porté l'attention jusqu'à calculer séparément le nombre des jours pluvieux ou des jours sérains: il trouve qu'à Padoue on a 105 jours de l'année qui sont à-peu-près perdus pour les travaux de la Campagne, il en tire diverses conséquences pour le bien de l'Agriculture.

Dans la Table des observations du vent, on voit que le vent du Nord est le plus sujet à la pluie à

Padoue, & que le Sirocco ou Sud eſt le moins pluvieux, cependant il paſſe communément pour très-humide ; mais M. Toaldo penſe que ſouvent le vrai Sirocco paroît un vent de Nord quand il eſt réfléchi par les Alpes ; auſſi Montanari avoit obſervé dans le dernier ſiecle, que le vent du Nord qui eſt frais & utile aux Campagnes de la Lombardie & de la Romagne pendant l'été, devient ſec, brûlant, & nuiſible à l'Agriculture, quand on a paſſé l'Appennin, & qu'on eſt du côté de Sienne & de Piſe.

La déclinaiſon de l'aiguille aimantée qui en 1725 étoit de 13 degrès à Padoue, eſt actuellement de 16, ſuivant l'obſervation de M. Toaldo, de ſorte qu'elle paroît augmenter de 4 ½ par année, tandis qu'à Paris elle augmente de 9′, & ſe trouvoit en 1770 de 20°.

A l'égard du Thermometre, l'Auteur obſerve que le réſultat de la plus grande & de la moindre hauteur qu'on a long-tems publié dans

la connoiſſance des tems, ne donne qu'une idée fauſſe de la température de l'année : il en cite des exemples ; il faut avoir au moins la ſomme des hauteurs de mois en mois ; mais il étoit bien plus avantageux d'avoir la ſomme totale de 40 ans, d'en tirer la hauteur moyenne, & d'y comparer celle de chaque mois, & enſuite de chaque année, pour voir celles où le froid l'a emporté ſur le chaud; c'eſt ce que M. Toaldo nous donne dans des Tables très-détaillées & très-dignes de ſervir de modele à ceux qui s'occupent des obſervations météorologiques. Quoiqu'on ait beaucoup parlé de l'hyver de 1740, ceux de 1755, & 1757 ont eu une plus grande ſomme de froid, l'année la plus chaude des 40 qu'il a raſſemblées, eſt 1728 ; depuis 1728. juſqu'en 1739 la ſomme de chaleur alla en diminuant ; en 1740 le froid commença de prendre le deſſus, a augmenté pendant 15 ans, & parvenu comme à ſon *Maximum*, il s'y eſt

ſoutenu pendant trois ans, & cela 30 ans après les années de la plus grande chaleur. Cela ſemble autoriſer les plaintes que l'on fait aſſez ſouvent dans le public ſur le réfroidiſſement des ſaiſons, mais non pas les bruits ridicules d'un changement dans l'axe ou dans le pole de la terre, qui ont couru dans Paris même plus d'une fois.

La Table de mortalité à Padoue, ſemble avoir des rapports ſenſibles avec les périodes lunaires, de même que les tempêtes extraordinaires dont M. Toaldo a raſſemblé le Catalogue, qui paroiſſent pour la plupart dans le périgée de la Lune; il ſeroit utile que l'on fît cet examen ſur un Catalogue plus détaillé, tel qu'on le trouve dans la *Collection Académique* Tom. VI de la partie étrangere, & I. de la Phyſique expérimentale ſéparée, imprimé en 1761.

Parmi les obſervations du Barometre, on voit que de 1175 jours d'obſervations, il y en eu 758 contre 417, où le mercure en deſcen-

dant a été ſuivi de pluie ; ainſi il y a preſque deux contre un à parier pour la pluie quand le Barometre deſcend ; la hauteur moyenne priſe par un milieu entre 14610 jours d'obſervations, eſt de 27 pouces 11 lignes $\frac{1}{3}$, qui comme l'obſerve avec raiſon M. Toaldo, n'eſt pas le milieu entre la plus grande & la plus petite hauteur ; celui-ci eſt de 27 pouces 9 lignes. M. Lambert dans les volumes 3 & 4 du Journal de Suiſſe avoit propoſé d'examiner les changemens du Barometre qui peuvent ſe rapporter à la période de 9 ans, mais il manquoit d'obſervations. M. Toaldo en a raſſemblé, calculé & diſcuté un très grand nombre qui paroiſſent prouver quelque influence de la Lune ſur les hauteurs du Barometre.

Cet Ouvrage eſt terminé par diverſes remarques ſur l'électricité de l'air, ſur le tonnerre, ſur les ſignes des changemens de tems, tirés du Ciel, de l'air, des animaux, de la terre, &c. avec une Traduction Italienne

lienne des prognostics d'Aratus, par M. Bricci, & une description d'un nouveau pendule composé, du P. Boscowich, que nous avons annoncé séparément. Le genre de travail que contient ce livre de M. Toaldo, est assez utile & assez curieux pour faire rechercher & traduire son Ouvrage; il est rempli d'érudition & de connoissances Astronomiques & Physiques, sans lesquelles on ne sçauroit tirer parti des observations Météorologiques.

EXTRAIT DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES *faites à Montmorenci pendant le mois de Mai* 1771.

CE mois a encore été sec & chaud, mais il est venu des pluies d'orage qui ont très-bien fait; les productions de la terre sembloient regagner le tems perdu, elles ne paroissoient point avoir été retardées; tous les grains sont beaux, & bien nets, les seigles épierent le 12, & fleurirent le 28.

Les chenilles, les vers & les pucerons faisoient beaucoup de tort aux arbres fruitiers; on ne voyoit point d'hannetons. Le mûrier rouge commença le 18 à se charger de feuilles, & on sortit les orangers le 15.

Le vent dominant a été le Sud & le sud Ouest : *Plus grand degré de chaleur* 23 degrés; à 2 heures du soir le 25, le vent étant Sud-Ouest & le Ciel beau avec vent. *Moindre degré de chaleur* $3\frac{1}{4}$ degrés, le 2 à $4\frac{1}{2}$ heures du matin le vent étant Nord-Ouest & le Ciel beau avec nuage; *plus grande élévation du mercure* 27 pouces 10 lignes, le 23 le vent étant Nord-Ouest & le Ciel beau. *Moindre élevation* 27 pouces, 4 lignes, le 7 le vent étant Sud & le Ciel beau, avec nuages. La différence est 6 lignes. *Somme des élevations du mercure* $\frac{854}{31}$ pouces = 27 pouces $6\frac{1}{2}$ lignes, *élévation moyenne*. Le mercure monta beaucoup le 27 après l'orage & le 28, & descendit le 30.

Il est tombé de la pluie les 1, 2,

4, 5, 8, 9, 11, 12, 17, 26, 27 & 30, elle a fourni $23\frac{1}{4}$ lignes d'eau, & l'évaporation a été de $4\frac{1}{2}$ pouces. Il est tombé le 9 par une pluie d'orage en moins de 2 heures 8 lignes d'eau. Il y eut le 28 un beau parhélie qui dura une partie de la journée; l'aiguille aimantée déclina un peu en s'approchant du Nord, les 11, 13, 20. 25 & 26. La variation a été depuis 5 jusqu'à 10 minutes. Aux fluxions de poitrine du mois dernier ont succédé les fievres malignes, elles ont surtout régné sur les enfans, mais elle n'étoient point mortelles.

Il tonna ici le 9 pendant la nuit, & le 27 le matin & le soir; j'essayai pendant ce dernier orage un conducteur électrique que j'avois fait placer le 22. Il consiste en 45 toises de fil d'archal divisé par bouts de 16 pouces de longueur chacun, & noués ensemble de maniere qu'on a ménagé une pointe saillante d'un pouce à chaque bout; ce fil est isolé & retenu par quatre cordons de

ſoie enduits de réſine & enfermés dans des tubes de verre; il eſt élevé à environ 80 pieds au-deſſus de notre terraſſe.

Au premier coup de tonnerre que j'entendis le 27 au matin, je conſultai mon Conducteur & je tirai de fortes étincelles d'une groſſe pomme de fer ſuſpendue à la chaîne qui établit la communication entre le Conducteur, & la fenêtre de ma chambre. L'orage du ſoir fut plus conſidérable; auſſi les étincelles furent elles beaucoup plus vives que celles du matin, & toujours accompagnées de commotions qui alloient juſqu'au coude. Pour éviter les accidens je tire les étincelles, quand je crains le danger, avec l'anneau d'une clef attaché à un bout de tube de verre. Lorſque je tirai la premiere étincelle pendant l'orage du ſoir, j'avois par mégarde dans mon autre main un paquet de clefs, & quoiqu'elle fût éloignée de plus d'un demi pied de la pomme de fer, je vis partir dans le même inſtant une très groſſe étin-

celle bleue qui ſe dirigea vers mon paquet de clefs, & me fit reſſentir la plus forte commotion que j'aie jamais reçue en faiſant les expériences d'électricité, ſoit naturelle, ſoit artificielle; cette petite imprudence m'apprendra à me précautionner davantage une autrefois; j'ai remarqué que les ſignes d'électricité ont duré, mais plus foiblement pendant tout le tems de la pluie.

Je ſuis, &c.

A Montmorenci, ce 3 Juin 1771.

MESSIEURS,

COTTE Prêtre de l'Oratoire, Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences.

Comme le goût des obſervations Phyſiques & de l'examen des Phénomenes de la nature ſe répand de plus en plus, & eſt beaucoup plus

général à présent qu'il ne l'étoit autrefois, nous croyons faire une chose agréable à nos Lecteurs, en leur présentant ces résultats d'observations Météorologiques que M. Cotte Correspondant de l'Académie des Sciences fait habituellement à Montmorenci, avec beaucoup d'intelligence & d'exactitude. Il veut bien en notre faveur, & pour ménager la place, les réduire à ce qu'il y a de plus essentiel, & nous continuerons à les insérer sous cette forme dans notre Journal, à mesure qu'il nous les communiquera.

TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES *en couche, avec la méthode de les guérir; fait par ordre du Ministere. Par M. Raulin, Docteur en Médecine Conseiller Médecin ordinaire du Roi, Censeur Royal de Londres, des Académies des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, de Rouen, & de celle des Arcades de Rome.* A Paris, chez Vincent, 1771. Avec Ap-

probation & Privilege du Roi. Un Vol. *in*-12. de 368 pages.

Il n'y a point de maladies plus communes & plus meurtrieres que celles qui accompagnent & qui ſuivent les couches des femmes. C'eſt par conſéquent un objet des plus dignes de l'attention d'un Gouvernement ami de l'humanité & du zele d'un Médecin éclairé. M. Raulin après avoir compoſé & publié par ordre du Miniſtere d'excellentes inſtructions ſur les accouchemens dont nous avons rendu compte, guidé par le même zèle, mét la derniere main à ce ſalutaire ouvrage par ce Traité des maladies des femmes en couche qu'il vient de faire paroître.

Ce Livre étant deſtiné à ſauver la vie à un grand nombre de femmes qui périſſent tous les jours, faute d'être à portée de recevoir les ſecours des bons Médecins, devoit être clair, concis, d'un ſtyle ſimple, exempt des grands raiſonnemens de

théorie, enfin à la portée de tout le monde; c'eſt à quoi l'Auteur s'eſt principalement appliqué, & il nous paroît y avoir bien réuſſi. A l'aide d'une méthode naturelle & claire, venant toujours au point eſſentiel de pratique, & ſe contenant exactement dans ſon objet, il eſt parvenu à renfermer la matiere très-étendue qu'il avoit à traiter dans un petit volume, où il ne manque rien d'eſſentiel ni même d'utile, & dans lequel ſans les longueurs trop ordinaires dans beaucoup de Diſſertations médicinales, on ſent que la pratique la plus ſûre eſt fondée par-tout ſur une théorie ſaine & éclairée. Le Livre de M. Raulin eſt diviſé en quatre Sections, leſquelles ſont ſubdiviſées en Chapitres, & ceux-ci en articles.

La premiere Section, qui eſt la plus courte, ne traite que de la maniere de conduire les femmes en couche lorſque l'accouchement a été heureux, que tout ſe paſſe dans l'ordre ordinaire, & qu'elles jouiſſent

de la ſanté que comporte leur état. Le traitement qui leur convient, quoique fort ſimple, n'en eſt pas moins eſſentiel, car il eſt certain que les femmes nouvellement accouchées, quelque bonne ſanté qu'elles aient, ſont dans un état critique, qui peut ſe changer promptement en un état morbifique très-dangereux, par la moindre imprudence.

Il s'agit dans la ſeconde Section des accidens qui ſont occaſionnés par le travail de l'enfantement, ils ſont nombreux & graves pour la plûpart. La mauvaiſe ſituation de l'enfant, ſa groſſeur, les vices de conformation de la mere, les efforts qu'elle eſt obligée de faire, & de ſouffrir; „ les „ mauvaiſes manœuvres des Accou- „ cheuſes ou Accoucheurs, n'oc- „ caſionnent malheureuſement que „ trop ſouvent des contuſions, des „ *déchirures*, le relâchement & le „ renverſement de la matrice & des „ parties qui en dépendent; des her- „ nies ou deſcentes, des hémorrhoï- „ des, l'incontinence d'urine, les

„ pertes de ſang, l'inflammation
„ de la matrice, celle du vagin,
„ &c ".

L'accouchement quelque naturel & heureux qu'il puiſſe être, a des ſuites néceſſaires qui expoſent encore les femmes à beaucoup d'autres dangers. Tous les vaiſſeaux de la matrice, qui pendant la groſſeſſe eſt d'un Volume énorme, en comparaiſon de ſon état ordinaire, ſe trouvent au tems de l'accouchement remplis d'une quantité de ſang, de limphe & autres liqueurs, dont il faut qu'ils ſe vuident, lorſque ce viſcere débarraſſé du fœtus & de l'arriere-faix, ſe reſſerre & reprend ſes dimenſions ordinaires; c'eſt ce qui occaſionne l'écoulement appelle *vuidanges*, *purgations*, ou *lochies*. Il eſt aiſé de ſentir que ces évacuations, qui durent plus ou moins long-tems, peuvent éprouver des dérangemens d'où dérivent encore une infinité de maladies cruelles &
„ dangereuſes, „ telles que des
„ tranchées, des convulſions, le

„ vomiſſement, le cours de ventre,
„ la jauniſſe, la tympanite, la toux,
„ l'eſquinancie, la pleureſie, la
„ fluxion de poitrine, les fievres
„ utérines humorales & utérines ner-
„ veuſes, les éruptions pourprées,
„ les œdemes, ou enflures". La deſcription & le traitement de toutes ces maladies ſont l'objet de la troiſieme Section.

Enfin, il ſe fait encore une autre révolution dans les femmes après l'accouchement. C'eſt celle du lait deſtiné à la nourriture de l'enfant nouveau né. Cette liqueur nourriciere, ou celle qui en tient la place, ſe porte vers la matrice pendant tout le tems du ſéjour que le fœtus y fait; mais après qu'il en eſt ſorti, elle change de route & va remplir les mamelles que l'enfant doit ſuccer, pour continuer à vivre *encore* pendant long-tems de la propre ſubſtance de ſa mere. Mille contretems peuvent auſſi altérer cette liqueur, en déranger le cours, la retenir dans ſes vaiſſeaux ou la ré-

pandre dans d'autres vaisseaux de tous les genres, sur-tout chez les meres qui se refusent au devoir sacré de nourrir elles-mêmes leur enfant. „ De-là naissent un grand nombre „ de maladies qui sont l'objet de la „ quatrieme & derniere section du „ Livre de M. Raulin; telles que „ les fievres laiteuses, putrides, „ malignes, pourprées, des furon- „ cles qui en sont souvent la suite, „ des douleurs rhumatismales, des „ bouffisseurs de la peau & du tis- „ su cellulaire, des diarrhées, des „ dépôts laiteux à l'extérieur du „ corps principalement aux mammel- „ les & aux aînes; des dépôts de „ la même nature, à la tête, à la „ poitrine, au bas ventre & dans „ les différens visceres de ces ca- „ pacités ".

Si l'on est effrayé par la seule énumération des maux auxquels les femmes sont exposées pendant leurs couches, combien n'est point estimable le travail d'un Médecin sçavant & expérimenté, qui comme

M. Raulin, en multiplie la connoiſſance, ainſi que celles des moyens de les éviter, de les diminuer & de les guérir ?

OBSERVACIONES METEOROLOGICAS *de los ultimos nueve meſes de el ano* 1769, *hechas en eſta Ciudad de Mexico, por D. Joſeph Antonio* DE ALZATE *y Ramirez.*

ECLYPSE *de Luna del* 12 *de Deciembre de* 1769 *obſervado en la Impérial ciudad de Mexico. Impreſſo en Mexico en la imprenta del Lic. D. Joſeph de Jauregui en la Calle de S. Bernardo.* 1770.

DES Obſervations Aſtronomiques & Météorologiques faites à Mexico & imprimées dans cette Capitale du nouveau monde, ſont un événement remarquable dans les Sciences, & qui mérite d'être annoncé dans notre Journal; nous n'avions encore reçu aucune obſervation faite dans ce pays-là, & la ſi-

tuation même de la plus grande Ville d'Amérique étoit si peu connue qu'on étoit en erreur de près de 100 lieues sur la longitude ; cela prouve les obligations que nous avons à M. de Alzate qui le premier a ressenti la noble émulation qui le porte à observer & à faire part au public de ses observations. Il a envoyé à l'Académie des Sciences diverses curiosités d'histoire naturelle, & plusieurs remarques qu'on a jugées fort intéressantes ; M. Cassini le fils se propose de les joindre à la relation du voyage de M. l'Abbé Chappe en Californie, tirée des Manuscrits que M. Pauli a rapportés après la mort cet Académicien ; & ces Mémoires ont mérité à l'Auteur le titre de Correspondant de l'Académie.

M. Alzate a observé le contact intérieur ou l'entrée totale de Vénus sur le Soleil le 3 Juin 1769 à Midi 55′ 34″ & M. Bartolache a 55′ 36″, ils n'ont pas pu observer la sortie ; à 3 heures 50′ le Soleil fut couvert par les nuages. Il observa aussi le lendemain l'entrée tota-

le de Mercure à midi 55′ 22″. Cette observation ne nous étoit point encore parvenue d'aucun pays de la terre ; elle est d'autant plus curieuse, qu'on ne pouvoit la faire en Europe.

Le commencement de l'Eclipse de Lune fut observé le 12 Décembre 1769 à 10^h. 16′ à-peu près ; suivant le calcul de la *Connoissance des Tems* de M. de la Lande, elle devoit commencer à Paris à 5 heures 7′ du matin, ce qui donneroit la différence des Méridiens entre Paris & Mexico de 6 heures 51′ au lieu de 7 heures 4′ qu'on l'estimoit ci-devant. Quelques autres observations de M. Alzate la donnent encore plus petite, & par un milieu entre toutes, M. de la Lande juge que cette différence n'est que de 6 heures 45′.

A l'égard de la latitude de Mexico M. Alzate ne l'estime que de 19°. 54′, quoique jusqu'à présent on l'ait cru de 20° 0′, mais il n'est pas encore bien sûr de cette détermination.

L'aiguille aimantée déclinoit au mois de Juin 1769 à Mexico de 5° 45, au Nord Eſt.

Le Barometre ne monte jamais à Mexico au-delà de 21 pouces 6 lignes, à cauſe de la hauteur du terrein où cette Ville eſt ſituée; & il ne deſcend jamais plus bas que 21 pouces deux lignes environ.

Le Thermometre de M. Alzate eſt de Mercure, il eſt diviſé en 100 parties depuis la congélation juſqu'à l'eau bouillante. M. Alzate ne l'a pas vu plus bas que 8 degrés, ni plus haut que 24½, ce qui annonce une température bien agréable dans le climat de Mexico; il faut ôter un cinquieme de ces hauteurs pour les réduire au Thermometre ordinaire de M. de Réaumur, ce qui fait 6½ & 19½ pour les hauteurs extrêmes.

L'Auteur a donné avis à l'Académie du tremblement de terre qu'on reſſentit le 4 Avril 1768 dans les deux Amériques & d'une éruption de volcan arrivée aux environs de Qui-

Quito. Persuadé qu'il y a du rapport entre les volcans & les tremblemens de terre, il donne une idée succinte de la situation des volcans connus de l'Amérique Septentrionale. Le plus boréal de tous est le mont de sainte Claire dans la Province de Sonora. M. d'Alzate regarde pourtant comme très-probable qu'il doit y en avoir quelques-uns dans les montagnes couvertes de neige du Cap Mendocin, au Nord-Ouest de sainte Claire, on trouve les volcans des Vierges dans la presqu'Isle de la Californie; au Sud-Est de ceux-ci est celui de Colima ou Zaporian : au Nord de celui de Colima s'est formé il n'y a pas long-tems celui de Jorullo. Sur la même ligne du Sud-Est relativement à ces derniers volcans est celui de Mexico; on le nomme Popocatepeque; il y a encore d'autres anciens volcans autour de cette Ville. De Mexico, en suivant toujours le même rumb on arrive au volcan de Guatimala. Quelques uns assurent qu'entre Mexico

& Guatimala il s'eſt formé il n'y a pas long-tems un nouveau volcan qu'ils nomment la montagne brûlée; au delà de Guatimala, toujours au Sud-Eſt on trouve les volcans de la Province de Nicaragua. Ainſi la chaîne des volcans de l'Amérique Septentrionale ſuit preſque la ligne Nord & Sud, ou Nord-Oueſt & Sud Eſt, excepté ceux de Colima & de Mexico qui vont de l'Oueſt à l'Eſt.

Les derniers jours de Mars 1768 on éprouva à Mexico une chaleur exceſſive, par un air embrumé qui permettoit de regarder le Soleil à l'œil nud. Le premier Avril le froid fut auſſi perçant qu'en hiver. Le deux, pluſieurs pointes de montagnes qui environnent cette Ville parurent couvertes de neige, & le même jour au ſoir il plut abondamment. Le trois de gros nuages ſembloient devoir donner de la pluie, cependant il n'y en eut point. Le quatre au matin le Ciel étoit un peu chargé de nuées qui n'étoient ni trop épaiſ-

ſes ni trop rares, il ne faiſoit point de vent. Le tremblement de terre commença à ſix heures & demi à peu-près ; les premieres vibrations furent lentes, les ſuivantes ſi terribles qu'on ne ſe ſouvient point d'en avoir jamais éprouvé de ſemblables en cette Ville ; les fontaines furent vuidées preſque juſqu'à moitié. Les agitations de la terre paroiſſoient ſuivre deux directions différentes, l'une du Nord au Sud, l'autre de l'Eſt à l'Oueſt ; conſéquence que M. d'Alzate tire de deux expériences : 1°. deux horloges, dont l'une exécutoit les vibrations de ſon pendule du Nord au Sud, & l'autre de l'Eſt à l'Oueſt, furent également arrêtées. 2°. Les luſtres de cryſtal de la Chapelle de Notre-Dame de Lorette en l'Egliſe de S. Auguſtin & ceux du Couvent de S. François ou de l'Egliſe de S. Antoine, ſe briſerent les uns contre les autres ; la direction des premiers étoit Nord & Sud, celle des ſeconds Eſt & Oueſt ; cependant la

plûpart des balancemens parurent être du Nord au Sud. Il pense qu'il y eut encore un autre mouvement comme d'élévation, ou une espece d'intumescence de la terre à laquelle on peut attribuer les crevasses qui se sont formées en plusieurs endroits de la Ville: l'eau du marais de Tezuco s'abaissa trés-sensiblement. M. d'Alzate croit que le tremblement dura plus de sept minutes, quelques-uns bornent cette durée à cinq minutes, d'autres l'étendent à un quart d'heure, mais ceux-ci exagerent, dit l'Auteur. Vers les 8 heures & demie du matin il y eut une seconde secousse, mais légere. Quelques-uns prétendent qu'on en avoit ressenti une dès le 30 Mars à 4 heures du matin, & une seconde le trois Avril, peu après huit heures du soir. Quoiqu'il en soit, il n'y a à Mexico aucune maison ni grande ni petite, qui ne porte l'empreinte de la premiere secousse du quatre Avril: on fait monter à plus d'un million les réparations qu'il a fallu faire.

Quant aux circonstances de ce tremblement de terre dans le Pérou, M. Alzate emploie les propres termes d'une Capitaine Espagnol. ,, Le ,, lundi de Pâques, dit il (le 4 A- ,, vril) je navigeois dans la mer du ,, Sud à la vue de la côte par un de- ,, gré 15 minutes de latitude Nord. ,, Nous entendîmes comme une sal- ,, ve générale de grosse artillerie, ,, qui dura depuis 6 heures jusqu'à ,, 7 du matin, m'étant ensuite ap- ,, proché de la terre & y étant des- ,, cendu, j'appris que le jour sui- ,, vant à la pointe du jour toutes les ,, côtes avoient paru couvertes de ,, cendre: à deux journées de Quito ,, est une célebre montage couverte ,, de neige, nommée *Cotopacci*; c'est ,, un volcan sujet à des éruptions; ,, celle du quatre Avril avoit occa- ,, sionné le bruit dont j'ai parlé; on ,, l'avoit entendu de 300 lieues à la ,, ronde: les lieux les plus voisins ,, de ce volcan ont beaucoup souffert; ,, outre l'horreur que ce bruit causa ,, parmi les habitans ils éprouve-

„ rent des ténebres, pires que la „ nuit la plus obſcure, juſques vers „ les cinq heures du ſoir ; la fumée, „ la terre & la cendre obſcurciſſoient „ l'atmoſphere ; on croyoit être au „ jour du jugement ". Quito fut dans ce cas-là, ce fut en cette Ville que j'appris tout ce que je viens de raconter ; paſſant peu après par la croupe de ce volcan je le vis fumant encore ; toutes les Campagnes voiſines reſpiroient la triſteſſe & l'horreur, elles étoient couvertes de ſables, de pierres ponces, & de gros rochers vomis par le volcan. Les débordemens d'eau qui ſuivirent furent tels qu'une des rivieres qui prend ſa ſource au pied de cette montagne emporta une partie des maiſons du Village de *Tacunga*, détruiſit pluſieurs fermes & habitations, & fit périr pluſieurs habitans. Cette Riviere eſt une des principales ſources de la Riviere des Amazones ou du Maragnon.

Cette éruption du Catopacci peut ſans doute avoir quelques rélations

avec le désastre éprouvé le même jour à Mexico; on ne voit cependant dans la relation du Capitaine Espagnol aucun mot qui ait directement trait à un tremblement de terre.

M. Alzate rend compte de la maladie dont est mort M. l'Abbé Chappe, c'est une peste que l'on appelle à Mexico *Matlasahualt*. Cette maladie est la même que celle qu'on appelle *Vomissement noir* à la Vera Cruz, à Cartagene & ailleurs. C'est le fléau du Royaume de Mexico; elle s'y fit sentir avec violence en 1736 & 37. où cette Ville même perdit un tiers de ses habitans; en 1761, & 62, il y mourut au moins 25 mille personnes. Il est vrai que cette maladie étoit alors accompagnée de l'épidémie & de la petite vérole, qui contribuoient à la mortalité.

Cette maladie paroît n'avoir d'autre cause que le mêlange de la bile noire avec le sang, car tous ceux qui en sont attaqués ont une couleur pâle, & rendent presque tous

le sang par le nez & par la bouche, ce qui arrive peu après les crises. La rechûte est beaucoup plus dangereuse que la premiere attaque qui est rarement seule. Dans l'épidémie M. Alzate a observé que les purgatifs & les saignées étoient très-dangereux, & que ceux même qui se faisoient saigner ou purger pour d'autres maladies étoient aussitôt attaqués du *Matlasahualt*. Cette maladie est encore beaucoup plus fréquente aux Indiens qu'à tous les autres, & c'est toujours par eux qu'elle commence; en 1761 & 62 dans l'intervalle de 12 mois seulement il entra dans l'Hôpital Royal 9000 Indiens sur les quels il en mourut plus de 7000.

M. Alzate a fait aussi une Carte du Mexique, d'après plusieurs Manuscrits & différentes notes qu'il a recueillies d'un grand nombre de Voyageurs, & il l'a présentée à l'Académie des Sciences; il a vu depuis plusieurs Voyageurs qui s'en sont servi & qui l'ont trouvée beaucoup plus exacte que toutes celles qui ont été fai-

faites par les Géographes: la détermination qu'il avoit donnée à la Californie s'est trouvée confirmée par les observations du passage de Vénus, ce qui fait voir de nouveau à M. Alzate que sa carte, quoique plus petite de l'Est à l'Ouest que celles qu'on a eues jusqu'à présent, est beaucoup *plus* exacte. Suivant l'observation du passage de Vénus, le Village de S. Joseph, près le Cap S. Lucas en Californie est de 7 heures 28′ 10″ à l'occident de Paris & à 23° 3′ 37″ de latitude Septentrionale.

M. Alzate parle d'une plante appellée *Cascalote* qui est celle qu'on emploie avec le plus de succès pour faire la teinture noire à Mexico. L'arbre est grand & croît seulement dans les pays très-chauds, sa feuille est petite & ressemble beaucoup à celle de l'*Husiache* (qui est une plante qui sert aussi à faire de la teinture noire, mais avec beaucoup moins de perfection; l'on s'en sert en Californie pour faire de l'encre): la fleur

de la *Cascalote* est jaune, l'accroissement de l'arbre est aussi lent & même peut-être plus lent que celui du chêne. La teinture que cette plante fournit est la meilleure de toutes, parce qu'elle est la moins corrosive, les chapeaux même les plus communs ne perdent jamais rien de leur premier éclat, & se mettent en lambeaux avant que cette teinture soit altérée le moins du monde.

Le *Sabino* est un arbre monstrueux; il y en a un dans le Cimétiere de Popotta, Village distant d'une demie lieue de Mexico, son tronc bien mesuré a 16 vares & demie de circonférence, ce qui fait environ de 48 à 50 pieds de Roi, car la vare de ce Pays là a environ trois pieds de Roi ou un peu moins Le *Sapote blanco* est un arbre qui porte des fruits très-agréables, le Chia est une semence que l'on met en infusion pendant 2 heures; on y mêle du sucre, & l'on boit cette liqueur. C'est de cette même semence que

les Peintres tirent l'huile dont ils se servent pour la peinture à l'huile, & qui fait, dit M. Alzate, un effet charmant. Le moyen dont on se sert pour extraire l'huile du Chia, est de faire griller ou rôtir la semence, & ensuite de la presser avec force.

Les cristallisations naturelles que les Indiens appellent pelistlès, se trouvent dans tout le Royaume de Mexico; elles abondent sur-tout dans la partie septentrionale; mais l'endroit où elles se trouvent en plus grande quantité est le Village de Zinapequaxo, près de Valladolid; on y voit des montagnes qui en sont totalement composées; c'est delà que ce Village a tiré son nom, qui est celui que l'on a donné à ces cristallisations dans l'idiôme de *Michoacon*.

Dans le domaine Royal des mines de Pachuca, en la dépendance immédiate du département *del Salto* est une montagne formée de pierres qui ont toutes les figures ima-

ginables, de maniere que tous les édifices, qu'on y conſtruit en grand nombre pour y travailler à l'affinage des métaux, ont tous été conſtruits de ces pierres, ſans avoir eu beſoin d'employer aucun Tailleur de pierre; on y en trouve de toutes les groſſeurs & de toutes les figures dont on les déſire; on n'a que la peine de les détacher du monceau; ces pierres ſont rangées perpendiculairement à l'horizon, de maniere que quand l'on voit une de ces pierres, on eſt aſſuré que toutes celles qui ſont au-deſſus ou au-deſſous lui reſſemblent parfaitement.

M. Alzate avoit remis à M. l'Abbé Chappe une dent molaire d'une groſſeur extraordinaire, elle peſoit plus de 8 livres, & avoit plus de dix pouces de long, le reſte à proportion. L'on ignore de quel animal vient cette dent, mais l'émail étoit en grande partie conſervé. Un curieux de ce Pays là a un os de jambe qui n'eſt point entier, il en manque une partie, mais la rotule a un pied & demi

de diametre.* Cet os fut trouvé près de Toluca, & l'Indien de qui on l'a acheté s'en servoit pour barrer sa porte par derriere; ce qui est fort aisé à croire, vu que ce qui reste de cet os a encore plus de cinq pieds de longueur. On a assuré à M. Alzate que le Curé du Village de Tecali vient de découvrir des os d'une grandeur prodigieuse, & ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'on dit qu'il a trouvé des sépulcres proportionnés à ces os. Il nous promet de faire tout ce qui lui sera possible pour s'assurer de ce fait, & de nous communiquer ce qu'il aura découvert.

Dans les Mémoires de l'Académie de 1744 on parle des poissons morts, trouvés dans les puits de Mexico à l'occasion d'un volcan qui fit éruption à la Veracruz; l'Auteur conteste *ce fait*, qui passe ici, dit-il, pour une *fable*.

M. Alzate a observé qu'un Manguey fournit plus de deux arrobes ou cinquante-deux livres par jour de

pulque, espèce de boisson qui supplée à la rareté du vin

Il donne la description du *Cacahuate* & la maniere dont on cultive cette plante; elle est remarquable en ce qu'elle porte son fruit dans sa racine même; elle s'éleve à la hauteur d'un demi pied; pour la manger, on la fait rôtir à un feu lent, mais elle est très mal saine, sur-tout pour la gorge, & l'on n'en fait un grand usage que dans des tems de disetre; quand il fait du Soleil cette plante est dans sa plus grande beauté, & se fanne sitôt qu'il est caché.

Le Mariposa Plateada, ou Papillon argenté que M Alzate a envoyé aussi à l'Académie, n'est point décrit dans M. de Réaumur, quoiqu'on en ait dans nos Cabinets. Les Crysalides en sont curieuses par leur structure, & l'Auteur ne croit pas qu'on en trouve de semblables en Europe. Il laisse aux Naturalistes de l'Académie le soin d'expliquer la façon dont le petit papillon ouvre en naissant le couvercle de

ſon cocon, lorſqu'ils auront examiné la maniere avec laquelle il eſt ajuſté: il a tous les ans, dit il, une une infinité de cocons & n'a pas encore pu s'aſſûter de la maniere dont le Papillon ſort, ni de l'induſtrie qu'emploie le ver pour travailler ſi artiſtement ſon cocon: on a peine à concevoir comment les fils étant très-gelutineux, ne ſe collent point enſemble dans le tems de la formation du cocon.

Entre les inſectes ſinguliers dont il parle, il y a une Araignée qui raſſemble fort pour la figure aux Tarentules du Royaume de Naples, elle a à-peu-près 8 lignes de long; elle eſt de couleur cendrée, & velue; elle ne paroît jamais de jour; on la voit la nuit dans un tems ſerein mais lorſqu'il doit pleuvoir; cette araignée eſt un Barometre infaillible que M. Alzate dit avoir obſervé pluſieurs fois quelques heures auparavant, ainſi que beaucoup d'autres perſonnes ſans jamais y avoir été trompé.

Dans une terre de Dom Alonze de Gomez Secrétaire du Vice Roi en la Jurifdiction de Singuiluca, au Nord-Eft de Mexico, à vingt lieues de diftance, il y avoit un domeftique perclus de fes deux bras depuis fon enfance. Un foir il fut pris par un ouragan terrible dans une Campagne, ce qui l'obligea de fe mettre à couvert fous un arbre : là il fut frappé d'un coup de foudre qui le laiffa quelque tems évanoui ; il ne fut cependant point bleffé, au contraire quand il fut revenu à lui il fe trouva avoir l'ufage de fes bras & de fes mains, ce qui reffemble beaucoup aux guérifons électriques dons nous avons parlé plufieurs fois : l'Auteur tient ce fait de perfonnes dignes de foi & qui ne peuvent être fufpectes d'avoir été prévenues en faveur de l'Electricité, puifqu'elles n'en avoient aucune idee.

M. Alzate doit entreprendre dans peu un voyage dans différentes parties du Mexique, pour avoir une connoiffance plus approfondie des

différentes especes de pétrifications qu'on y trouve ; il a vu des coquilles très-précieuses trouvées à Sonora, leur matiere est précisément celle dont on tire l'or & l'argent. On lui assûre que dans la même Province, en creusant dans une mine, on a trouvé des corps humains pétrifiés. Il envoie à l'Académie des pétrifications des mines de Huanajuato, dont la beauté est inimitable. On trouve dans une de ces mines un grand nombre de dendrites ; de quelque maniere qu'on les divise, on y voit toujours l'image d'un cédre, très parfaitement imitée ; il se trouve même dans quelques-unes de ces pierres une singularité remarquable, c'est que la partie qui forme l'image du cedre est d'argent pur, & le reste de la mine propre à en fournir. Ces mines sont connues sous le nom de mines du cedre. Ces différentes observations ne sont encore qu'une ébauche de ce que la curiosité active & éclairée de M. Alzate lui a fait entrepren-

dre de recherches en différens genres, nous nous ferons un devoir de les annoncer à mesure qu'elles parviendront dans notre hémispere.

NOUVELLE MÉTHODE EGALEMENT *prompte & facile pour guérir la Gonorrhée virulente & pour s'en garantir; à laquelle on a joint l'examen Chymique d'un remede appellé,* Eau antivénérienne préservative, *Par J. Warren, Anglois, Docteur en Médecine de l'Université d'Edimbourg*

Neglecta solent incendia sumere vires.

Horat.

A Paris, chez Quillau, Prault, Rozette 1771. Brochure in-12 de 42 pages.

M. WARREN, animé d'un zele très-louable pour le bien de l'humanité, expose dans ce petit Ouvrage, qu'ayant eu connoissance par un imprimé des vertus d'une eau antivénérienne préservative; & s'é-

tant procuré de cette liqueur, qui commence à avoir de la vogue, mais dont la composition est inconnue, a entrepris d'en découvrir la nature à l'aide de l'examen Chymique. Il fait le détail des expériences par le moyen desquelles il s'est assuré que ce remede n'est autre chose que de l'alkali fixe, rendu caustique par la chaux, affoibli par une quantité d'eau assez grande, pour pouvoir être injecté dans l'urethre sans danger, & enfin aromatisé par une très-petite quantité de camphre pour le déguiser. M. Warren rappelle à l'occasion de ses expériences sur l'alkali caustique, l'ingénieuse théorie de l'air fixe du célebre M. Black Docteur en Médecine d'Edimbourg. Il donne lui-même une théorie, très plausible & fondée sur ses observations, de la gonorrhée virulente; & il en déduit la maniere d'agir du nouveau remede dont la propriété est de prévenir l'action du virus, & même de la détruire entiérement, quand il n'y a encore que

très peu de tems qu'il a commencé à agir. L'Auteur dit s'être assuré un grand nombre de fois, qu'en faisant les injections convenables de cette liqueur, dès qu'on commence à s'appercevoir des premiers symptomes de la gonorrhée, on la guérit infailliblement, sans courir aucun risque qu'elle produise ensuite la maladie vénérienne complete, comme cela arrive pourtant quand, dans le traitement ordinaire, on arrête trop tôt cet écoulement par l'usage prématuré des injections astringentes.

Quoiqu'il soit aisé de sentir qu'un médicament de la nature de l'alkali caustique, injecté intérieurement dans des organes très sensibles, demande beaucoup de circonspection & de prudence, M. Warren ne laisse pas que d'insister & avec grande raison, sur cet objet, & en cela il se trouve d'accord avec tous les bons Médecins, & en particulier avec M. Poissonnier, Censeur de son Ouvrage qui dit que l'*Auteur en indiquant la préparation de ce remede, ainsi que*

les précautions à prendre dans son usage, met tout le monde à portée de juger ce qu'il est permis ou non d'en attendre, & garantit par là des abus dangereux auxquels le même remede présenté comme un secret par quelques personnes, exposeroit celles qui lui donneroient une confiance aveugle.

ESSAI SUR LA PEINTURE ET SUR *l'Académie de France établie à Rome. Par M. Algarotti, Chambellan de Sa Majesté Prussienne. Traduit de l'Italien par M. Pingeron, Capitaine d'Artillerie & Ingénieur au Service de Pologne.*

Χαλεπά τά Καλά.

Les belles choses sont difficiles.

A Paris, chez Merlin, 1769. in-12 336 pages & les Preliminaires 24.

M. ALGAROTTI dans l'essai sur la Peinture n'oublie rien de ce qui peut seconder les progrés de cet-

art; il traite de la premiere éducation du Peintre, de l'étude de l'Anatomie, de la Perspective, de la symétrie, du coloris, de l'usage de la chambre noire, des plis & des draperies; de l'étude du paysage & de l'Architecture du costume, de l'invention, de la disposition, de l'expression des passions, des livres qui conviennent à un Peintre, de l'utilité des conseils d'un ami, de l'importance du jugement du Public, de la critique nécessaire à un Peintre, de la balance des Peintres, de l'imitation, des amusemens du Peintre, de l'heureuse condition d'un Peintre.

Dans son Introduction, l'Auteur remarque deux causes principales qui s'opposent en général à la perfection des Sciences & des Arts. L'une est que les Parens disposent de la vocation de leurs enfans, sans consulter la Nature & leur inclination, l'autre est que même en appliquant les enfans aux objets où la Nature les appelle, on ne prend pas la rou-

te la plus courte pour atteindre le but ; M. Algarotti voudroit qu'on épiât avec soin les goûts des enfans, les indices du talent naturel, & que, quand on auroit fait cette découverte, on livrât les enfans sans distraction & sans partage à la culture de ce talent naturel, & aux études propres à le perfectionner.

Dans sa conclusion, au lieu de dire, comme le commun des hommes, qu'on ne manqueroit point d'Appellès, de Raphaëls, de Titiens, si l'on trouvoit des Alexandres & des Léons X. pour les encourager, il prétend qu'on trouveroit toujours des Alexandres & des Léons X. si l'on trouvoit des Appellès, des Raphaëls, des Titiens, & que si les Princes ne récompensent plus les Artistes comme autrefois, c'est qu'ils n'y sont pas excités par les talens de ces Artistes.

Nos Lecteurs verront avec plaisir les jugemens de M. Algarotti sur quelques-uns des Peintres les plus célebres de l'Italie.

Cimabué vers la fin du treizieme ſiecle y reſſuſcita la Peinture il forma le Giotto, Maſſacio, &c. Deux cents ans après la renaiſſance de cet Art, le Ghirlandaio, Jean Bellino, Mantegna, Pierre Pérugin, Léonard de Vincy faiſoient déjà d'excellens ouvrages, mais qui ſe reſſentoient encore plus ou moins de ce *faire* dur & ſec qui caractériſe Cimabué. Tel étoit l'état de la peinture, lorſque Raphaël quitta l'Ecole de Pierre Pérugin, & porta l'art à ſa perfection, en étudiant les ſtatues Grecques, ſans perdre jamais la Nature de vue.... C'eſt avec raiſon qu'on a donné à Raphaël le ſurnom de *Divin* pour cette beauté d'expreſſion, cette intelligence, cette nobleſſe, cette pureté de deſſein, cette élégance des formes, cette ingénuité naturelle, ces graces touchantes qui regnent dans ſes compoſitions. Carle Maratte avoit placé au deſſus d'un tableau de Raphaël les Graces deſcendantes du Ciel, avec cette Inſcription:

Senza

Senza di noi ogni fatica è vana.

Le Parmesan & le Correge furent les Rivaux de Raphaël pour cet heureux don des Graces. Le tableau du Correge, qui est à Parme, & qui représente S. Jérôme & la Madeleine à genoux devant l'Enfant Jesus, *est peut-être*, dit M. Algarotti, le plus bel ouvrage de ce genre qui soit sorti de la main des hommes.

„ On voit quelques rayons du „ style du Correge dans les ouvra- „ ges du Baroche, mais en général „ cet Artiste chercha plutôt dans ses „ airs de tête, les Graces de l'E- „ cole de Lombardie que l'élégan- „ ce des Grecs & de Raphaël son „ Compatriote ".

Michel-Ange, Dessinateur sçavant, profond & févere, ne fut point gracieux. Ses compositions sont pleines de feu; il peignit les sujets les plus terribles.

Jules Romain, génie brillant & plein de feu approche plus de Michel Ange que de Raphaël.

L'Ecole de Florence marcha ſur les traces de Michel-Ange.

Le Titien a ſçu rendre tous les objets avec la plus grande vérité.... Ses productions ſont pleines de vie. Le ſang coule ſous les chairs de ſes figures; elles ſemblent reſpirer. Perſonne n'a égalé le Titien dans le portrait ni dans le payſage; il ne perdit jamais de vue la Nature.

La plus grande difficulté qu'il eut à vaincre, étoit de cacher le travail que lui coûtoient ſes ouvrages; ils paroiſſent plutôt créés que ſortis de la main d'un homme. Charles-Quint, François I. Jules II. Léon X. donnerent au Titien les plus grandes marque d'eſtime.

Jacques Baſſan ſe diſtingua par la force du coloris, par une juſte diſtribution des lumieres, par ces heureuſes oppoſitions qui font ſortir les objets. Il ſçut tromper Annibal Carache, comme Parrhaſius trompa Xeuxis.

Paul Véroneſe créa pour ainſi dire une nouvelle maniere de peindre.

Incorrect dans le dessein, il négligea aussi le *Costume*, mais tout plaît dans ses ouvrages jusqu'à ses défauts.

Le Tintoret ne le cede à aucun Peintre de l'Ecole de Venise dans ses bons tableaux; celui de l'Ecole de S. Marc qu'on voit à Venise, *réunit* tous les avantages, dessein, coloris, composition, effets de lumiere, mouvement, expression.

Après ces grands Maîtres qui n'eurent pour guides & pour modeles que la Nature & les statues Grecques, viennent ces autres Artistes, qui furent moins les Disciples de la Nature que ceux de ces premiers Peintres. Tels furent les Carachee qui chercherent à rassembler dans leur maniere le mérite des plus fameuses Ecoles de l'Italie; ils prirent de l'Ecole Romaine l'élégance du dessein & celle des formes; de *l'Ecole* Florentine, ce qu'on appelle ici la profondeur du dessein; des Ecoles Vénitienne & Lombarde le coloris. Ce n'est ni un caractere original, ni une imitation immédia-

te & parfaite de la Nature qui distingue les Caraches, c'eſt leur reſſemblance avec le *faire* du Titien, de Raphaël, du Parmeſan & du Correge; le Dominicain & le Guide tiennent le premier rang dans l'Ecole de Boulogne, ils ſurpaſſerent les Caraches. Le Guerchin élevé d'abord dans cette Ecole, ſe fit enſuite une maniere fondée ſur la nature & ſur la vérité; il donnoit à tout ce qu'il peignoit un relief étonnant, il rendoit les objets palpables. Le Caravage ne repréſentoit gueres que des ſujets bas, mais ſon intelligence du clair obſcur & les charmes qu'il ſçut répandre dans ſes ouvrages ſéduiſirent même le Dominicain & le Guide.

M. Algarotti juge auſſi quelques Peintres étrangers aux Ecoles de l'Italie; Velaſquez, chef de l'Ecole Eſpagnole, & Ribeira qui s'établit en Italie où il fut connu ſous le nom de l'Eſpagnolet. Tous deux marcherent ſur les traces du Caravage. C'eſt de Ribeira que le bi-

zarre Salvator Roſa apprit les principes de ſon art, ainſi que Luc Giordan, génie fécond, qui fut nommé *le Prothée de la Peinture*.

Rubens, Chef de l'Ecole Flamande, étudia les Ouvrages des grands Maîtres Italiens; il tient à la fois du Titien, du Tintoret, du Caravage & de Paul Véroneſe; mais ſa maniere domine, elle conſiſte dans une vigueur de pinceau & une grandeur de ſtyle, qui lui eſt particuliere. Plus modéré dans ſes mouvemens que le Tintoret, plus doux dans le clair obſcur que le Caravage, il eſt moins riche dans ſes compoſitions, moins gracieux dans ſa touche que Paul Véroneſe; ſes chairs ſont moins vraies que celles du Titien, & moins délicates que celles de Vandrik ſon Eleve.

Le Pouſſin qui tient le premier rang parmi les Peintres François, étudia beaucoup les ſtatues Grecques & les anciens monumens, il ſçut choiſir ſes ſujets & leurs donner de l'ame & de la nobleſſe. Il au-

roit égalé Raphaël dont il ſuivoit les traces, ſi l'étude pouvoit donner le naturel, les graces & la vivacité; mais ces figures, ſelon M. Algarotti, ſemblent ſeulement contrefaire celles de Raphaël.

L'Eſſai ſur l'Académie de France établie à Rome fut composé à l'occaſion d'un bruit qui ſe répandit en France & en Italie, que cette Académie établie par Louis XIV. alloit être détruite.

Ce bruit allarma tous les Artiſtes. Les Italiens qui peut-être auroient dû voir d'un œil content périr une Inſtitution dont l'objet eſt de mettre les François à côté d'eux, prirent la plume pour démontrer l'utilité d'un tel établiſſement. Ils préférerent la gloire des Arts à leur intérêt particulier. M. Algarotti prouve que la France devroit entretenir une Académie de Peinture, non-ſeulement à Rome, mais encore à Florence, à Bologne, à Veniſe pour remplir entiérement l'objet que Louis XIV s'étoit proposé. Les ennemis

de l'Académie établie à Rome, alléguoient deux choses: l'une qu'il y a en France assez de bons tableaux Italiens & de statues antiques pour guider les jeunes Artistes: l'autre qu'on a vu plusieurs Peintres François devenir excellens sans avoir fait le voyage d'Italie.

M. Algarotti répond au premier de ces argumens par l'énumération des modeles qui manquent en France, & qu'on rencontre à chaque pas en Italie; il répond au second en discutant le mérite des grands Peintres François qui n'ont pas fait le voyage d'Italie. Il réduit ces grands Peintres à deux, Jouvenet & le Sueur. M. Algarotti convient des talens du dernier qu'il regarde comme un imitateur de Raphaël dans le petit nombre de tableaux de cet Artiste Italien qui sont en France: mais si le *Sueur* est parvenu à un tel mérite en *puisant* aux petits ruisseaux, que n'auroit-il pas fait s'il eût vu les peintures immortelles du Vatican; qu'on peut regarder comme la sour-

ce du beau dans tous les genres! Quant à Jouvenet, il eſt fort maltraité ici; ſon coloris, dit on, eſt jaunâtre, ſon deſſein n'eſt point pur, ſes compoſitions ont l'air gêné, ſes figures n'ont que des attitudes Françoiſes, ce Peintre enfin eſt maniéré. Le Traducteur, en admettant le fond du ſyſtême de M. Algarotti, prend contre lui la défenſe de Jouvenet, il obſerve que les Italiens ne rendent point juſtice à cet Artiſte, parce que les morceaux où il s'eſt ſurpaſſé leur ſont inconnus; tels ſont, par exemple, les tableaux de l'Egliſe de S. Martin des Champs à Paris. Il y avoit au-deſſus du grand Autel des Capucins de Paris une deſcente de Croix du même Peintre, mais tellement dégradée qu'on n'y faiſoit plus aucune attention, & qu'on n'y pouvoit plus rien diſtinguer. M. de Marigny a fait réparer ce tableau & l'a fait placer au Louvre dans une des Salles de l'Académie de Peinture dont il fait le principal ornement. „ Ce Monu-
„ ment

„ ment des grands talens de M. Jouvenet, dit le Traducteur, repousse d'une maniere victorieuse les „ satyres des Etrangers ". Mais si deux Peintres François à force de génie sont parvenus à se passer des secours que leur eût fournis l'Italie, s'ensuit-il qu'il faille en priver *tous* les Peintres François, & ces deux seuls Peintres que l'Italie sans doute eût encore perfectionnés, doivent-ils prévaloir sur la multitude des grands Peintres François qui réclament en faveur de l'Italie? Telle est la réflexion de M. Algarotti, & son Traducteur pense comme lui. Ces deux ouvrages de M. Algarotti méritoient d'être connus, & son Traducteur a rendu service aux François. Nous sommes pourtant forcés de convenir que cette Traduction n'est ni écrite ni imprimée assez correctement.

ESSAI SUR LES MOYENS D'AMÉLIORER *les Etudes actuelles des Colleges.* A Paris, chez Fetil. Avec Approbation & Permiſſion Royale. 1769. in-12. 127 pages, & les Préliminaires.

CE petit Ouvrage nous paroit contenir des idées grandes, juſtes & pratiquables. L'Auteur ne propoſe point de ces vaſtes réformes qui ſont des renverſemens plutôt que des changemens, il conſerve le ſyſtême établi de l'éducation publique, il le rend digne de former des hommes & des Citoyens, il adapte les principes de l'Education à la nature de la Société, aux Loix du Gouvernement ſous lequel on doit vivre; il releve les défauts de l'éducation actuelle & ne les exagere pas, il en indique le remede; il propoſe une maniere de préſenter aux jeunes gens les Poëtes, les Hiſtoriens, ſur-tout les Philoſophes Moraliſtes; il veut qu'on joigne l'étude des tems modernes à celle de l'antiquité, la

lecture des Poëtes & des Auteurs Nationaux à celle des Anciens ; il recommande les paralleles, soit d'Ecrivains, soit de Héros, soit d'événemens, lorsqu'ils ont entre eux quelque rapport qu'il peut-être utile de saisir ; il veut sur-tout qu'on fasse tourner toutes les lectures & toutes le études au profit de la Morale : qu'on accoutume l'esprit à juger les actions & les hommes, le cœur à sentir le prix de la vertu ; il expose sa méthode en détail. Tout ce qu'il dit sur cela est simple, lumineux & facile. L'article des châtimens est traité d'une maniere qui plaira beaucoup à quiconque respecte la décence & l'humanité. „ L'Auteur ne „ veut point qu'on frappe les en- „ fans, c'est les avilir, c'est les dé- „ courager ; il demande que les pu- „ nitions soient liées entr'elles & „ forment comme une suite d'in- „ structions séveres, qui partent „ d'un principe fondamental que „ l'Instituteur aura adopté : elles doi-

„ vent amener le repentir d'avoir „ mal fait & le desir de bien faire... „ Faites que le châtiment naisse de „ la faute, qu'il en soit comme une „ suite indispensable.... Otez les Li- „ vres à l'enfant qui refuse d'étu- „ dier & qui s'endort dans la pares- „ se; forcez-le à jouer & à se di- „ vertir: que ses plus agréables pas- „ se-tems lui deviennent insuppor- „ tables! Fatiguez-le de ses jeux. „ Forcez au repos un enfant vif & „ pétulent; opposez perpétuelle- „ ment les contraires ". L'Auteur tire de ses principes deux consé-quences importantes qui sont le ré-sultat de toutes sa Doctrine sur cet article. „ 1°. Ne jamais punir quand „ la passion nous emporte, 2°. Ne „ pas punir non plus lorsque l'en- „ fant est lui-même dans l'accès „ de la passion ". On doit appren-dre avec plaisir qu'une partie de ce Chapitre, ainsi que d'un autre, qui a pour objet l'étude de la Religion, est d'un Professeur. C'est une preu-

ve sensible du progrès des lumieres & de la disposition où sont les bons esprits dans les Colleges d'adopter les idées saines de réforme. Il regne en général dans cet Ouvrage un esprit d'impartialité, un amour du bon dans tous les genres qui attirent l'estime & la confiance.

Nous croyons devoir montrer à nos Lecteurs par un exemple la maniere dont l'Auteur s'y prend pour dévélopper à ses Eleves la moralité renfermée dans les traits d'histoire qu'il leur présente.

„ Brutus fait mourir ses fils attachés aux Tarquins & conjurant „ pour eux ; l'amour de la Patrie „ l'emporte sur la tendresse pater- „ nelle. Le sentiment dicté par la „ nature, est étouffé par l'amour „ du bien public. On loue l'action „ de Brutus, nous ne la louerons „ point. C'est le fanatisme patrio- „ tique qui l'arme d'une hache, „ comme le fanatisme religieux ar- „ moit Jean Châtel d'un poignard.

„ On ſe déguiſe ſa penſée, on
„ croit remplir le vœu de la Pa-
„ trie, & l'on n'eſt que féroce.
„ Le rage de la célébrité nous a-
„ veugle, nous ſacrifions bien moins
„ à la Patrie ou à la Réligion qu'à
„ notre réputation; nous voulons
„ vivre dans la poſtérité, & nous
„ y vivons en effet, parce qu'il
„ eſt des enthouſiaſtes pour nous
„ louer ".

Il nous ſemble que voilà une belle & juſte Paraphraſe de ces vers d'Horace;

Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines
Quos ultrà citràque nequit conſiſtere rectum.

Et de ces deux autres vers du même Poëte, moins cités, mais non moins beaux.

Inſani ſapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultrà quàm ſatis, virtutem ſi petat ipſam.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE NAPLES.

INSCRIPTION *à l'honneur du Czar Pierre le Grand, &c.* A Naples de l'Imprimerie de Raimondi. Cette Inſcription que M. TORCIA vient de faire imprimer à Naples, eſt en Latin & en ſtyle Lapidaire, accompagnée de la Traduction en Italien & en François; elle fut compoſée à Londres par M. Torcia, lorſqu'on parloit de la ſtatue Equeſtre que l'Impératrice fait faire par le célebre M. Falconet, & qui doit être érigée à la mémoire du Fondateur de Pétersbourg & du Créateur des Arts en Ruſſie. Elle eſt dédiée au Comte de Czernicheff, Miniſtre de la *Marine*, & qui étoit alors Ambaſſadeur de Ruſſie en Angleterre.

FRANCE.

DE PARIS.

Traité de Perſpective Linéaire, avec une planche en taille-douce. Par S. N. Michel, de l'Académie Royale d'Ecriture, & Maître de Mathématiques des Pages de feu S. A. S. Monſeigneur le Comte de Clermont. A Paris, chez Lottin l'aîné, 1771. 34 pages *in*-8°.

Dans ces Elémens de perſpective, M. Michel explique d'abord ce qu'on appelle en perſpective point de vue, point de diſtance, cercle viſuel, ligne de terre, points de fuite, points accidentels; il explique enſuite la maniere de mettre en perſpective un cube poſé horizontalement, dont deux faces ſoient paralleles au plan du tableau, & les quatre autres perpendiculaires à ce plan; il ſuppoſe dans les figures ſuivantes que le cube tourne ſur ſa baſe, dans différens ſens. Il explique auſſi la ré-

gle des ombres, avec ses applications; le grand nombre de figures que l'Auteur emploie rendent ses explications fort simples & fort intelligibles. Il finit par annoncer la méthode ingénieuse, générale & neuve de Taylor pour la perspective, que le P. Jacquier avoit traduite en Italien, & qu'un Professeur de l'Ecole Militaire se propose de donner en François.

Astronomie, par M. de la Lande, Lecteur Royal en Mathématiques, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de la Société Royale de Londres, des Académies de Berlin, de Pétersbourg, de Stockolm, de l'Institut de Bologne, de la Société Royale de Gottingen, des Académies de Rome, de Florence, de Cortone, de Mantoue, de Harlem; de l'Académie des Arts établie en Angleterre, de l'Académie Royale de Marine établie à Brest, &c. Censeur Royal des Livres. Seconde Edition, revue & aumentée d'un tiers. 3 Vol. *in*-4°. de de 900 pages chacun, avec 42 plan-

ches en taille-douce. A Paris, chez la Veuve Desaint.

La premiere Edition de ce grand Ouvrage, imprimée en 1764, a été traduite en Allemand, & l'on se préparoit à la traduire en d'autres Langues, lorsque le prompt débit de ce Livre obligea l'Auteur d'annoncer la nouvelle Edition, dont il s'occupe depuis sept ans; elle contient un Volume de plus, ce qui suffit pour faire connoître combien toutes les parties de l'Ouvrage ont été augmentées & améliorées. On y trouve sur-tout un Recueil complet de Tables Astronomiques, les plus étendues & les plus exactes qu'on ait eues jusqu'à ce jour, & qui donnent à l'Astronomie un nouveau degré de perfection. Nous rendrons compte plus en détail de cette nouvelle Edition & des articles nouveaux qu'elle renferme.

M. Bernouilli, dans le Recueil pour les Astronomes qu'il vient de publier, a mis la note suivante. M. Scheibel, Professeur de Physi-

que & de Mathématiques & habile Astronome à Breslau, qui avoit commencé de traduire l'Astronomie d'abord après qu'elle fut publiée, & qui avoit ensuite été obligé d'abandonner ce travail, n'attend à présent pour le reprendre, que la publication de la nouvelle Edition.

Observations sur les Boussoles.

M. d'Après avoit communiqué à l'Académie Royale de Marine quelques observations qu'il a faites, par lesquelles il s'est apperçu que, lorsqu'on approche deux boussoles l'une de l'autre, elles ne conservent plus la même direction respective qu'elles affectoient à une plus grande distance, & il proposoit de ne se plus servir désormais que d'une *seule* boussole dans les habitacles des Vaisseaux.

L'Académie Royale de Marine a observé ces différences & elle en a cherché la cause; on a trouvé qu'elle

étoit l'effet de la différente force de l'aimant dans les aiguilles : on a comparé deux bouſſoles ttès -inégales ; & en les rapprochant à un pied de diſtance, il eſt arrivé que l'une déclinoit de 30° pendant que l'autre déclinoit ſeulement de 21°; ceci fournit un moyen facile de comparer la force des aiguilles aimantées : la plus forte réſiſte le plus à leur action réciproque, & ſe maintient plus près de la direction qu'elle affectoit lorſqu'elle étoit iſolée. Ainſi l'uſage généralement ſuivi, de placer deux bouſſoles dans les habitacles des vaiſſeaux, a, comme on voit, des inconvéniens conſidérables. Les erreurs dont cette mauvaiſe diſpoſition eſt la ſource, peuvent avoir les ſuites les plus fâcheuſes. Le deſir de les prévenir a porté l'Académie Royale de Marine à publier des expériences auſſi importantes pour la ſûreté de la Navigation, & elle les a fait imprimer à Breſt en 4 pages in-4°.

Principes Physiques dans lesquels la nature consultée par des expériences nouvelles décide les questions qui partageoient tous les Physiciens Modernes. Par le R. P. Bertier de l'Oratoire, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Membre de la Société Royale de Londres. Tome IV.

Explosis qualitatibus occultis... & attractione non quæ cum saniore philosophandi ratione non potest consistere. *Euler.*

A Paris, de l'Imprimerie Royale 1770. 203 pages in-12.

Nous avons annoncé en 1763 les premiers Volumes des *Principes Physiques* du Pere Bertier, dans lesquels il exposoit avec une sorte d'impartialité les preuves du Neutonianisme, & les objections qu'on peut faire contre ce systême fameux, adopté aujourd'hui par tous les Astronomes & par tous les Géometres. L'expérience par laquelle M. Coultaud,

Professeur de Physique à Turin, a trouvé qu'une pendule avançoit au haut des Alpes, a fait renaître le penchant que le Pere Bertier avoit toujours eu à rejetter l'attraction & le vuide, il regarde cette expérience comme décisive; mais il rapporte cependant le raisonnement par lequel M. Bouguer l'avoit expliquée d'avance dans les principes de l'attraction Neutonienne. L'Auteur revient aussi dans cet Ouvrage sur l'article des Cometes qu'il avoit traité dans un autre Volume, & appuie par de nouveaux raisonnemens le sentiment qu'il a adopté, que les Cometes ne sont point des Planetes, mais des corps produits de tems en tems par le choc des tourbillons, & qui disparoissent quelquefois tout-à-coup; il cite à ce sujet une Lettre de M. le Gentil à M. de la Lande, où il est dit que la Comete de 1770 qu'il avoit observée le 30 Juin, avoit disparu le 1 Juillet; mais M. le Gentil ne sçavoit pas que cette Comete qui faisoit plus de 40° par jour à cause

de ſa proximité de la terre, étoit parvenue le premier Juillet juſques vers le pole boréal, & qu'on l'obſervoit à Paris, dans le tems où M. le Gentil ne la voyoit plus dans l'hémiſphere auſtral. L'Auteur cite auſſi Hevelius comme ayant vu avec pluſieurs perſonnes la Comete de 1661 ſe diviſer en pluſieurs parties; mais nous ne pouvons nous diſpenſer d'obſerver que dans ce qu'il dit à la page 721 de ſa Cométographie, il renvoie à la figure de la page 458, où l'on voit clairement que le noyau unique étoit ſeulement marqué de différentes taches que l'on pouvoit appeller des noyaux différens, mais dont l'apparence pouvoit très-bien être produite par la denſité inégale des différentes parties de l'atmoſphere de la Comete. Au reſte Hevelius eſt le même qui prétendoit avoir vu Saturne composé de trois globes diſtincts & ſéparés; on n'avoit pas dans ce tems-là d'auſſi bonnes lunettes qu'on en a actuellement. Le Livre du Pere *Bertier* n'en ſera pas moins utile

pour ceux qui conſervant encore quelques doutes dans ces matieres voudront apprécier par eux-mêmes toutes les objections qu'on a pu faire contre la nouvelle Phyſique adoptée aujourd'hui dans toutes les Académies de l'Europe.

Manuel des Créanciers & des Débiteurs de rentes, où l'on trouve d'un coup d'œil ce qu'un capital quelconque (depuis vingt ſols juſqu'à cinquante mille livres) donne de rente, pour tel nombre d'années, de mois & de jours que ce ſoit, à cinq pour cent; 1°. *ſans retenue du vingtieme,* 2°. *avec déduction du premier,* 3°. *avec déduction du ſecond & des quatre ſols pour livre.* Le tout conformément aux Edits & Déclarations du Roi ſur ces matieres. A Mirecourt, chez Chriſtophe Gauthier, Libraire, vis-à-vis les Cordeliers; & ſe trouve à Paris, chez Ganeau, Libraire, rue S. Severin. Avec Approbation & Privilege du Roi. Brochure in-4°. de 128 pages.

L'Eſprit de la Ligue, ou hiſtoire poli-

politique des troubles de France pendant les XVI *&* XVII *siecles. Par M. Anquetil, Chanoine Régulier de la Congrégation de France, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, &c. Seconde Edition, corrigée & augmentée.* A Paris chez Delalain, Libraire, 1771. Avec Approbation & Privilege du Roi, 3 Vol. in-12. Le 1 de 417; le 2 de 342, & le 3 de 392 pages.

La premiere Edition de cet Ouvrage a paru en 1767, & nous en avons rendu compte alors dans notre Journal, ainsi nous nous croyons dispensés d'en donner un nouvel extrait. Nous nous bornons à dire que l'Auteur a recueilli avec soin les observations que plusieurs personnes ont bien voulu lui communiquer, & qu'il en a fait usage dans cette nouvelle Edition qui est véritablement corrigée & augmentée considérablement. Il répond à quelques objections qui lui avoient été faites, & avoue en avoir profité quand

elles lui ont paru fondées. Nous ne doutons point que cette nouvelle Edition n'ait le même ſuccès que la premiere. Le ſoin que l'Auteur a pris de conſulter les ſources, ſon exactitude & la maniere dont il préſente les événemens, rendent ſon Ouvrage très-intéreſſant pour toute ſorte de Lecteurs. M. Anquetil a choiſi entre les faits ceux qui ont le plus contribué à la marche & au dénouement de l'intrigue, ceux principalement qui en montrent les reſſorts ſecrets; ainſi il a cru devoir intituler ſon Ouvrage l'*Eſprit de la Ligue*; parce qu'à proprement parler, il ne s'attache qu'à développer les cauſes de cette fameuſe action. Il a mis à la tête la liſte des Auteurs qu'il a conſultés, & il y joint les obſervations & les jugemens que la lecture de leurs Ouvrages lui a fait naître. Indépendamment des additions qui ſe trouvent dans le texte, l'Auteur y ajoute encore quelques notes. Cet Ouvrage eſt terminé par une Table des matieres.

Histoire Moderne des Chinois, des Japponnois, des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russiens, & des Américains, pour servir de suite à l'Histoire Ancienne de M. Rollin; continuée par M. Richer, depuis le douzieme Volume. A Paris, chez Saillant & Nyon, & Dessaint, 1771. Avec Approbation & Privilege du Roi. 2 Volumes. Le Tome dix-neuvieme de 478. Le Tome vingtieme de 468 pages. Prix de trois livres relié. (*Se trouve chez Rey Libraire à Amsterdam*)

Comète observée à Paris le premier Avril 1771.

Cette Comète est la 60e dont l'orbite ait été calculée de maniere à pouvoir la reconnoître dans une seconde apparition; les Elémens que nous en avons publiés n'étoient établis que sur un petit nombre d'observations; les voici calculés de nouveau & plus exactement par M. Pingré;

Lieu du nœud aſcendant,	0ˢ 27° 51′ 0″
Inclinaiſon,	11 15 29
Lieu du périhélie,	3 13 28 13
Diſtance périhélie,	0, 905 76

Paſſage au périhélie le 18 Avril a 22h 14′ 27″ t. m.

Son mouvement eſt direct, c'eſt-à dire ſelon l'ordre des ſignes.

AVIS.

On trouve chez Ganeau, Libraire, rue S. Severin, les Tomes 33 & 34 de l'Hiſtoire Univerſelle depuis le commencement du monde juſqu'à préſent; traduite de l'Anglois par une Société de Gens de Lettres. Ces deux Volumes in-4°. imprimés à Amſterdam en 1771, contiennent l'hiſtoire de la République de Veniſe.

Livres nouveaux qui ſe trouvent chez Cavelier, Libraire à Paris.

Heineccii (Joſ.) Elementa Juris

Civilis, secundum ordinem Pandectarum commoda auditoribus adornata. Editio novissima, aucta & emendata, 2 Vol. *in*.8o. Francofurti 1770. broché, 8 liv.

Artis Medicæ Principes Præfatus est Albert de Haller. Tom. IVe. *in*-8o. Lausannæ, 1771. broché, 3 livres.

Haller (Albert) Primæ Lineæ Physiologiæ, in usum Prælectionum Academicarum. Editio quarta aucta & emendata 12. Lausannæ, 1771. broché 2 liv. 10 sols.

Médecine Véterinaire, contenant l'exposition des maladies du cheval, du bœuf & de la brebis. Par M. Vitet D. M. 3 Vol. *in* 8o. Lyon, 1771. broché 18 liv.

Avis aux Meres qui veulent traiter leurs enfans dans la Rougeole & la petite vérole, suivis d'une question sur l'Innoculation. Par M. Menuret D. M. de Montpellier, *in*-12. Lyon, 1770. broché 2 livres.

De la fermentation des vins, & de la meilleure maniere de faire de

l'eau de-vie, *in*-8°. Lyon, 1770. broché 3 liv.

Autres Avis.

Globes Céleste & Terrestre de Guillaume Delisle, d'un pied de diamètre, revus & augmentés par Philippe Buache: prix 84 livres chacun. — Hemisphères Septentrional & Méridional, avec les Nouvelles Découvertes. — Carte de la Turquie, Arabie & Perse, nouvelle Edition, augmentée. — Suite des Cartes & Tables de la Géographie Physique, où l'on représente la Terre, divisée naturellement par les chaînes de Montagnes & les terreins ou bassins de fleuves, avec leurs rivieres. Cette suite consiste en une Carte de la France Physique, une Carte du bassin de la Seine, trois Tables analytiques & relatives à ces deux Cartes, & un Tableau de la crue & de la diminution des eaux de la Seine, depuis 1730, jusqu'en 1767.

EXTRAITS
DES
MEILLEURS JOURNAUX
DE L'EUROPE.



ARTICLE I.

INSTRUCTION PASTORALE DE S. E. *Mgr. le Cardinal* DE LUYNES, *Archevêque de Sens, Primat des Gaules & de Germanie, &c. contre la Doctrine des Incrédules; & portant condamnation du Livre intitulé:* Système de la Nature, ou des Loix du Monde physique & du Monde moral, &c. *Londres* 1770. A Sens, chez Tarbé, Imprim. de S. E. & à Paris, chez Despilly rue St. Jacques, 1771, *in-12. Prix rel.* 15 *s.*

EXAMEN DU MATÉRIALISME: OU *Réfutation du* Système de la Nature

Par M. BERGIER, *Docteur en Théologie, Chanoine de l'Eglise de Paris, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon.* A Paris, chez Humblot, rue Saint Jacques, 1771, 2 vol. *in* 12. *Prix 6 liv. rel.*

PENSÉES DIVERSES CONTRE LE SYSTÊME *des Matérialistes, à l'occasion d'un Ecrit intitulé:* Systême de la Nature. (*Par M.* DE ROCHEFORT.) A Paris, chez Lambert, rue de la Harpe, 1771, 1 volume *in*-12. *Prix rel. 2 liv.* 10 *f.*

PRINCIPES CONTRE L'INCRÉDULTÉ, *à l'occasion du* Systême de la Nature. *Par M.* CAMUSET. A Paris, chez Pillot, rue St. Jacques, & Edme, quai des Augustins, 1771, 1 vol. *in*-12. *Prix.* 2 *liv. br.* (1).

(1) A ces quatre principaux Ouvrages con-

En voici un nouveau.

OBSERVATIONS fur le livre intitulé *Systême de la Nature* par M. J. *de Castillon.* Docteur en Droit & en Philosophie, de l'Académie Royale des Sciences, & Belles-Lettres de Berlin &c. de 550 *pages, Grand in* 8vo. *imprimé à Berlin en* 1771. (Note de l'Editeur de Hollande.)

„ C'est, dit Bourdaloue, un
„ devoir propre de toutes

tre le *Système de la Nature*, il en faut joindre deux autres moins considérables, qui sont, 1o. des *Réflexions de M.* DUVAL, *Proffesseur de Philosophie au Collége de Harcourt*. Paris, Brocas, rue St. Jacques, brochure *in*-12. *Prix* 12. *S*. 2o. Une *Lettre sur les Ouvrages philosophiques condamnés par l'Arrêt du Parlement du 18 Août* 1770. Paris, Vente, montagne St. Genevieve, *in*-8o. *Prix* 3 *liv.* 4. *s.*

Dans le premier Ecrit, on fait voir que le Livre sur lequel les Incrédules s'extasient, n'est au fond qu'un tissu d'inconséquences révoltantes, d'extravagances inouies, de contradictions manifestes. On releve, dès le commencement, l'injustice criante de l'Auteur, qui en répétant souvent, d'après son principe que *tout est nécessaire*, qu'il y a de l'absurdité a exiger d'un homme qu'il pense comme nous, que le fataliste doit plaindre ses semblables, doit gémir sur leurs égaremens, doit chercher à les détromper, *sans jamais s'irriter contre eux*, sans leur montrer *ni haine ni mépris*, ne laisse cependant pas de traiter ceux qui pensent autrement que lui, d'*ignorans*, d'*imbécilles*, d'*hommes cruels*, *atroces*, *pervers*, de *geoliers inhumains*, d'*empiriques*, de *fanatiques*, d'*hommes de sang*, & d'*ennemis du genre humain*. Après l'avoir opposé à lui même dans la plupart de ses raisonnemens, on finit par examiner sa maniere d'écrire. On applique à son style, qui n'est

„ les conditions, quoique différent
„ dans la pratique selon la différen-
„ ce des rangs & la diversité des
„ ministeres, de prendre les inté-
„ rêts de Dieu, s'élever pour la
„ défense de la cause de Dieu, de
„ combattre les ennemis de sa gloi-

rien moins que simple, net, précis, & digne en un mot de la vérité, ce qu'Appelles dit d'un mauvais peintre de son tems: *n'ayant pu la faire belle, il l'a faite riche.*
„ Il l'a enluminée de son mieux, pour, au
„ défaut de la justesse des proportions & de
„ l'ensemble, nous séduire par le charme du
„ coloris. Vains efforts! l'idole sonne creux
„ aux oreilles du Philosophe, & se brise au
„ plus légers de ses coups".

Dans la Lettre sur les Livres condamnés, Ouvrage foible, mais dont les vues sont louables, on releve principalement les maximes qui attaquent les Souverains, les Loix, le Gouvernement, la Société. On en montre la fausseté & le danger. On suit par ordre les différens articles du *Système de la Nature*: on fait voir que ce Système n'est que celui d'Epicure, plus étendu. On oppose aux assertions impies & séditieuses de l'Auteur, des faits historiques avérés & incontestables. On examine en dernier lieu, sa priere à la Nature, priere visiblement contraire aux principes qu'il a établis, & qui seule détruit tout son échafaudage.

„ re, & de maintenir la pureté de „ ſon culte ". Garder un lâche ſilence quand ſon nom eſt blaſphêmé, quand ſon ſanctuaire eſt profané, quand ſa loi eſt tranſgreſſée, quand les inſultes, les ſcandales, les déréglemens ſe multiplient chaque jour, c'eſt mettre l'impiété & le vice en poſſeſſion du regne qu'ils tâchent d'uſurper. „ Voilà ce qui „ a nourri dans tous les ſiecles la li„ cence de certains eſprits conta„ gieux, qui ont infecté le mon„ de ". Les ménagemens qu'on a d'abord eus pour leurs pernicieuſes maximes, les ont laiſſé ſe fortifier & s'étendre; bientôt elles ſont devenues un mal preſque incurable. Tel a été le progrès de l'impiété parmi nous; & aujourd'hui qu'elle a fait un dernier effort, aujourd'hui qu'*un Auteur enhardi par l'impunité, & ayant perdu toute pudeur, arrache tous les voiles, même tranſparens*, comme s'exprime M. le Cardinal de Luynes, *ſous leſquels elle s'étoit juſqu'ici cachée*; qu'il déclare *qu'écrire à mots*

couverts, c'eſt ſouvent n'écrire pour perſonne; qu'il vomit, & contre Dieu, & contre la Religion, les blaſphêmes, le fiel, l'amertume, on ſent peut-être trop tard le danger de n'avoir point étouffé dans ſa naiſſance, un feu qui, après avoir jetté de tems en tems de fortes étincelles, a enfin produit un incendie générale.

A la vue de ce dernier déſaſtre, les Miniſtres de la Religion ont fait entendre leur voix, ceux de la Juſtice ont tonné; le Clergé a ouvert ſous les yeux des Fideles, l'abîme dans lequel l'incrédulité les faiſoit tomber, le Parlement a ſévi contre les fauteurs de l'abominable complot qui les y précipitoit. Le zèle des Écrivains pieux & ſages s'eſt allumé: „ cette crainte mondaine qui nous „ lie tout-à-la-fois & la langue & „ les mains, pour ne rien dire & pour „ ne rien entreprendre, dans des „ occaſions qui demandent toute la „ liberté de la parole & toute la „ force de l'action ", s'eſt diſſipée. Enfin pluſieurs de ceux à qui leurs

talens & leurs lumieres font une obligation plus étroite d'attaquer les scandales du siecle, ont rempli, au gré du premier des Prédicateurs, le devoir indispensable d'oser tenir pour le Dieu qu'ils adorent, & d'en faire une profession ouverte (1).

Nous réunissons ici les principaux témoignages de ce zèle éclatant, en commençant par l'Ouvrage d'un Prélat dont l'éloquence naturelle est bien propre à confondre ces *hommes pervers*, qui ont formé le dessein d'anéantir toute espece de religion dans le monde. Son objet, dans l'Instruction pastorale que nous allons parcourir, est ,, de faire voir combien la haute idée que les Docteurs de l'incrédulité veulent nous donner d'eux-mêmes, est mal fondée; combien leur philosophie est inconséquente; combien leur

(1) Voyez l'Exorde & la premiere partie du Sermon de Bourdaloue *sur le zèle pour la défense des intérêts de Dieu.* Tome II des Sermons pour les Dimanches, page 233-254 & suiv.

„ morale eſt pernicieuſe & déteſta-
„ ble ; & enfin de venger Dieu &
„ la Religion de leurs atroces ca-
„ lomnies ". Ce qui forme quatre parties, également lumineuſes, & où le raiſonnement eſt par-tout accompagné d'exemples frappans qui le fortifient & l'éclairent.

Dans la premiere, on voit que les Philoſophes modernes, qui vantent tant la ſupériorité de leur génie, qui font une ſi grande parade de la ſagacité de leurs recherches, ne font que d'impudens plagiaires ; qu'ils ne font que répéter ce que nombre d'impies ont dit avant eux ; que les Ouvrages de Bayle, ſur-tout, ſont l'arſenal où ils prennent leurs armes contre la Religion, & qu'ils n'ont de particulier dans les leurs que l'audace avec laquelle ils oſent y mettre à découvert des conſéquences, que ce même Bayle, plus prudent qu'eux, n'avoit laiſſé qu'entrevoir ; ce qui a fait dire de lui,
„ qu'il étoit l'Avocat général des
„ Philoſophes, mais qu'il ne don-

„ noit jamais ſes concluſions ". On voit qu'à la mort, ces hommes ſi hardis, ces hommes qui aſſurent que tout ce qu'ils enſeignent eſt démontré, ou tremblent, ou perdent la tête. Combien ſont morts en déſeſpérés ! M. le Cardinal de Luynes cite, entre autres, un Diſciple de *Spinoſa*, qui, à ce dernier moment, „ après être reſté quelque tems dans „ une ſorte d'inſenſibilité & d'indo- „ lence, à l'imitation de ſon maî- „ tre, rompit enfin le ſilence par ces „ terribles paroles : *Je crois main-* „ *tenant tout ce que j'avois nié au-* „ *paravant ; mais il eſt trop tard pour* „ *eſpérer miſéricorde* ".

Dans la ſeconde partie, l'éloquent Prélat examine les inconſéquences de leur extravagante philoſophie. Il répond ſolidement aux argumens favoris de l'Auteur du Syſtême de la Nature, contre la Création, contre l'exiſtence d'un Etre ſuprême. Il pulvériſe tous ſes raiſonnemens ſur la matiere. Il fait voir par quelle étrange obſtination, lui & ſes ſem-

blables, quand on leur oppoſe cette harmonie admirable qui regne dans l'Univers, appellent à leur ſecours le haſard, la fatalité, la nature, „ mots „ vuides de ſens, qu'ils prononcent „ ſans pouvoir en donner aucune idée „ nette, & par conſéquent ſans les „ entendre, & auxquels ils n'ont „ recours que pour éviter de pro„ noncer le nom de Dieu, dont ils „ démontrent ainſi par leur em„ barras l'exiſtance, dans le tems „ même qu'ils affectent de la mé„ connoître ".

Dans la troiſieme partie, l'affreuſe morale du Chef des Philoſophes modernes eſt préſentée avec toute l'horreur qu'elle doit inſpirer. Le reproche que lui a fait l'Auteur d'une Brochure intitulée *Dieu* (1), que, *quoiqu'il en diſe, ſa Doctrine peut encourager les Néron & les Cartouche*, y eſt juſtifié de la maniere la plus évidente. Sa doctrine ſur le Suicide y eſt combattue avec une éloquen-

(1) *Réponſe au Syſtême de la Nature.*

ce admirable. On en jugera par ce morceau : „ Philoſophe cruel &
„ barbare, une mere tendre te re-
„ demandera ſon fils, dont ta doc-
„ tiine a fait couler le ſang ſous
„ ſes yeux ; une épouſe chérie, ſon
„ époux, que tu as arraché de ſes
„ bras, pour le précipiter dans l'hor-
„ reur du tombeau; la Patrie, des
„ Citoyens dont la valeur l'auroit
„ défendue, & dont les vertus &
„ les talens l'auroient illuſtrée; la
„ Nature elle même, dont tu te
„ ventes d'être le Diſciple, s'éle-
„ vera contre toi, pour te repro-
„ cher de l'avoir ainſi méconnue,
„ trahie & deshonorée. Il te ſied
„ bien, après cela, d'oſer accuſer
„ le Dieu que nous adorons, d'ê-
„ tre barbare & ſanguinaire, & de
„ t'en faire un titre pour nier ſon
„ exiſtence, & pour blaſphémer
„ contre lui ? En ne laiſſant à l'hom-
„ me d'autre reſſource dans les grands
„ malheurs, que ſa deſtruction, d'au-
„ tre conſolation & d'autre ami que
„ le fer qui tranche ſes jours, pou-

„ vois-tu mieux démontrer à l'U-
„ nivers l'inutilité, l'horreur &
„ la barbarie de ton absurde Phi-
„ losophie "?

La quatrieme partie, qui est la plus étendue, répond invinciblement à tous les sujets de scandale que cet Auteur impie croit trouver dans les œuvres de Dieu. On y écarte ses déclamations contre les Dieux des Païens, contre la Religion de Mahomet, pour ne s'attacher qu'à celles qui regardent le vrai Dieu, & la Religion Chrétienne révélée. On y oppose aux reproches de méchanceté, de cruauté & de tyrannie dont il a l'audace de noircir l'Etre suprême que nous adorons, une foule de traits de l'ancien & du nouveau Testament, qui caractérisent sa bonté, sa tendresse, sa miséricorde infinie envers les hommes. On lui prouve, par l'exposition de la morale sublime de notre Religion, que la pratique de cette Religion sainte, qu'il accuse d'être le principe *de tous les maux & de tous les désordres qui ont*

été & qui ſont dans le monde, établit au contraire l'ordre le plus parfait dans toutes les conditions, dans tous les états: ,, La créature intel-
,, ligente aime, honore & reſpecte
,, ſon Créateur de préférence à tout,
,, les ſujets ſont ſoumis à leurs Sou-
,, verains, les inférieurs à leurs ſu-
,, périeurs, les enfans à leurs pa-
,, rens; une charité la plus tendre
,, & la plus univerſelle fournit aux
,, beſoins de tous les malheureux;
,, toute ſemence de haine, d'ani-
,, moſité, de diſſentions & de dis-
,, cordes, eſt détruite entre les hom-
,, mes; cette paix univerſelle que
,, notre divin Légiſlateur fit annon-
,, cer *aux hommes de bonne volonté*,
,, dès le premier moment de ſa ve-
,, nue, eſt établie ſur la terre ". Comment donc l'Auteur que l'on combat, peut-il traiter auſſi indignement qu'il le fait une Religion auſſi pure, auſſi bienfaiſante! Que met-il à ſa place, s'écrie ici le Prélat? ,, l'homme ſans Dieu, ſans
,, culte, ſans loi, ſans frein, ſans

„ ſubordination, ſans liberté, ſans
„ conſolation, ſans émulation, ſans
„ crainte, ſans eſpérance, ſans pu-
„ deur, ſans mœurs, ſans remords;
„ vil eſclave de l'énergie de ſes paſ-
„ ſions, & de l'organiſation de ſa
„ machine, qui peuvent à chaque
„ inſtant le conduire aux plus grands
„ crimes par une fatale néceſſité;
„ en un mot, l'être le plus mal-
„ heureux, le plus inſupportable
„ pour lui-même, le plus dange-
„ reux, & même le plus à craindre
„ pour la ſociété ".

Nous terminerons par ce tableau l'Extrait de cette belle Inſtruction. Le peu que nous en avons cité, ſuffit pour en donner une juſte idée. Clarté, ſolidité, méthode, application heureuſe des paſſages de l'Ecriture ſainte, facilité admirable dans l'élocution; elle réunit toutes les qualités qu'on exige dans ces ſortes d'ouvrages. Paſſons à celui de M. Bergier.

L'*Examen du Matérialiſme* renferme deux parties. La premiere traite

de la Nature & de ses Loix; de l'Homme; de l'Ame & de ses facultés; du Dogme de l'Immortalité; du Bonheur: la seconde regarde la Divinité, les preuves de son existence, ses attributs, & la maniere dont elle influe sur le bonheur des hommes. M. Bergier y suit pied-à-pied l'Auteur du *Systême de la Nature* (il conserve même presque tous les titres de ses Chapitres); il l'approche, il le serre, & il le renverse à chaque pas. Il prévient que pour avoir une idée générale de son pernicieux Ouvrage, on peut se borner à lire le Chapitre XVIIe de la premiere partie de l'examen, & le XIVe de la seconde. Il fait observer dans l'un & dans l'autre, que, loin de favoriser les progrès de l'incrédulité, cet Ecrit est peut-être le coup décisif qui doit déconcerter ses projets; que *les erreurs monstrueuses qui y sont rassemblées sont un des plus beaux trophées que la Philosophie ait pu élever à la Religion.*

Bornés à jetter un simple coup

d'œil sur une réfutation que l'Auteur n'a pu abréger, parce qu'il a affaire, dit-il, à des adversaires pointilleux, qui l'accuseroient de passer sous silence des objections essentielles, nous indiquerons seulement quelques endroits où la supériorité de sa cause est tellement sensible, que le plus déterminé Matérialiste, s'il étoit de bonne foi, ne pourroit s'empêcher d'en convenir.

Voyons d'abord un échantillon des contradictions énormes du coryphée des Philosophes.

„ *S*elon lui, la foi d'un Dieu, „ l'espérance d'une autre vie, la mo„ rale religieuse, ne servent de rien „ pour réprimer les passions des „ hommes; & il prétend que ces „ mêmes ressorts ont été assez puis„ sans pour asservir les peuples sous „ le joug des Souverains & sous la „ tyrannie des Prêtres. Par quelle „ fatalité la Religion, si efficace con„ tre l'esprit d'indépendance, ne peut„ elle rien sur les autres passions?

„ Selon lui, la Religion nous peint

„ Dieu comme un despote impitoya-
„ ble, dont rien n'adoucira les ar-
„ rêts; & elle fournit aux plus mé-
„ chans hommes, des moyens de
„ détourner la foudre de dessus leur
„ tête : elle effraie donc les bons
„ pour rassurer les méchans;

„ Selon lui, le dogme de l'immor-
„ talité de l'ame est un effet de la
„ politique profonde des Théolo-
„ giens; & il est né de l'envie na-
„ turelle qu'ont les hommes d'exis-
„ ter toujours: aussi rien de plus ré-
„ pandu que ce dogme, ni de plus
„ populaire.

„ Selon lui, la créance d'une vie
„ future est une illusion; & l'ambi-
„ tion de vivre dans la mémoire des
„ hommes est une passion noble fon-
„ dée sur la nature. La premiere ne
„ sert de rien pour arrêter les cri-
„ mes; la seconde a enfanté les ver-
„ tus les plus héroïques.

„ En raisonnant sur le Suicide l'Au-
„ teur fait paroître la même justesse
„ & la même sagacité. Après avoir
„ posé pour principe que le but de

„ la Nature eſt la conſervation de
„ tous les êtres, il ſoutient que
„ l'homme, en ſe détruiſant lui-
„ même, accomplit un arrêt de la
„ nature. Il avoue que le Suicide
„ eſt l'effet d'une maladie, d'un tem-
„ pérament vicié, d'un dérangement
„ de la machine; & il le ſoutient rai-
„ ſonnable & légitime. Il blâme la
„ peine de mort rendue trop fré-
„ quente par les loix civiles; & il
„ accorde à tout particulier la liber-
„ té de ſe l'infliger ſans l'avoir mé-
„ ritée ".

Ce ne ſont là que les moindres inconſéquences d'un Auteur qui attaque tout, qui détruit tout. Au volume où il tâche d'échafauder ſon Syſtême inextricable, M. Bergier en oppoſe un où il démontre „ que le
„ Matérialiſme, qui en fait la baſe,
„ loin d'être appuyé ſur des raiſons
„ ſolides, n'a pas même des preu-
„ ves apparentes; qu'il n'eſt établi
„ que ſur des abſurdités, ſur des
„ contradictions, ſur un abus groſ-
„ ſier des termes; que pour l'em-
„ braſ-

„ braſſer, il faut fermer les yeux à
„ la lumiere naturelle, s'expoſer aux
„ plus terribles conſéquences ; que
„ ſi ce dangereux Syſtême s'intro-
„ duiſoit dans la ſociété, il la ſap-
„ peroit par les fondemens, déchaî-
„ neroit contre elle toutes les paſ-
„ ſions, établiroit l'anarchie, rédui-
„ roit par dégré les peuples à la vie
„ brutale & ſauvage ". Mais l'é-
chafaud une fois dreſſé, quoique ne tenant à rien, quoique prêt à crouler ſous les pieds de l'audacieux Architecte, il y monte avec une téméraire confiance, & de là il lance mille traits contre Dieu, contre la *Religion.* C'eſt à les repouſſer que M. Bergier conſacre ſon ſecond volume. Il fait voir la foibleſſe, la ſtupidité du nouvel Encelade : il dévoile l'illuſion de ſon ridicule projet ; il peint ſon aveuglement, ſa frénéſie, ſa rage : „ Laiſſons, s'é-
„ crie-t-il, laiſſons ce fougueux
„ Matérialiſte rouler dans ſa tête
„ les idées noires & ſiniſtres qu'une
„ bile échauffée y a fait naître, ſe

„ battre les flancs comme un lion en
„ fureur, pour s'animer davantage;
„ ſuppoſer dans l'eſprit des autres
„ hommes, un trouble une frayeur,
„ un déréglement qui n'exiſtent que
„ dans le ſien. Qu'il nous diſe d'un
„ ton d'énergumene que la Religion
„ eſt le plus funeſte préſent qu'un
„ Miſantrope auroit pu faire à la
„ race humaine; qu'elle a couvert
„ la terre d'un déluge de maux; que
„ celui qui parviendroit à ôter du
„ monde la *notion funeſte* d'un Dieu,
„ ſeroit à coup ſûr l'ami du genre
„ humain. Quand une fois un cer-
„ veau eſt dérangé au point d'en-
„ viſager ainſi la Religion, à quel
„ excès n'eſt-il pas capable de ſe
„ porter? Si la ſociété étoit gou-
„ vernée par de tels hommes, *il*
„ *vaudroit autant être ſous l'empire*
„ *immédiat de ces êtres infernaux*,
„ *qu'on nous peint acharnés contre*
„ *leurs victimes* ".

Qu'enſeigne-t-elle donc cette Religion, qui puiſſe exciter contre elle une haine auſſi violente, qui puiſſe

en faire désirer la proscription, l'anéantissemunt ? On va le voir dans quelques traits du parallele de sa morale avec la morale naturelle. Il est peu d'exemples aussi frappans de méchanceté, de mauvaise foi.

La Nature, dit notre Philosophe, *invite l'homme à s'aimer, à se conserver, à augmenter incessamment la somme de son bonheur; la Religion lui ordonne d'aimer uniquement un Dieu redoutable & digne de haîne, & de se détester lui-même.*

„ Nous ne répondrons rien, re-
„ prend M. Bergier, au blasphême
„ qu'il vomit contre Dieu; nous nous
„ bornerons à rapporter les paroles
„ de la Loi, répétées dans l'Evan-
„ gile. *Vous aimerez le Seigneur vo-*
„ *tre Dieu de tout votre cœur, de*
„ *toute votre ame & de tout votre es-*
„ *prit, & vous aimerez votre prochain*
„ *comme vous-même.* Cela signifie
„ sans doute que nous devons nous
„ détester nous-mêmes, & par con-
„ séquent détester notre prochain ".

Le Philosophe prétend ailleurs,

que *la Nature dit à l'être amoureux de lui-même de modérer ses passions, de leur résister* lorsqu'elles sont destructives pour lui-même; & que *la Religion dit à l'être sensible de n'avoir point de passion, d'être une masse insensible.*

M. Bergier répond, 1o. qu'il seroit bon d'accorder ce précepte de la Nature avec l'innocence du suicide. 2o. Qu'il faudroit savoir si la nature dit aussi à l'homme de résister à ses passions, *lorsqu'elles sont destructives de la société*, & quel motif elle fournit pour l'y engager. 3o. Que la Religion d'accord avec la Nature ordonne à l'homme, non pas de n'avoir point de passions, *mais de ne pas suivre ses passions.*

Selon l'Auteur de la Contagion sacrée, que celui du Systême de la Nature ne fait souvent que copier, *la Nature, dit à l'homme d'être sociable, d'aimer ses semblables, d'être juste, paisible, indulgent, bienfaisant; de faire jouir & de laisser jouir ses associés; la Religion lui conseille de*

fuir la société, de se détacher créatures, de les haïr, quand leur imagination ne leur procure point des rêves conformes aux siens; de briser, en faveur de son Dieu, tous les liens les plus sacrés; de tourmenter, d'affliger, de persécuter, de massacrer ceux qui ne veulent point délirer à sa maniere.

M. Bergier invite à lire le Ve, le VIe & le VIIe Chapitre de Saint Mathieu, à comparer la morale qui y est enseignée avec celle des Philosophes; on verra, dit-il, laquelle des deux est la plus douce & la plus sociable. ,, La Religion nous commande, non point de fuir la société en général, mais la Société des méchans; de nous détacher des créatures, lorsqu'elles sont pour nous une occasion prochaine de crime; de haïr & de quitter ceux qui nous sollicitent au mal. Loin d'ordonner la violence & la persécution, elle nous exhorte à la souffrir: *bienheureux ceux qui souffrent persécution pour*

„ *la justice* (1). La Nature, ajou-
„ te l'habile Théologien, dit aux
„ Incrédules d'être sociables; mais
„ leurs Ecrits ne se sentent point
„ de cette leçon : ils prêchent la
„ sociabilité & la douceur dans le
„ style de Néron & de Caligula.
„ Nous ferons donc très bien de
„ ne point avoir des rêves confor-
„ mes aux leurs; de ne point déli-
„ rer à leur maniere, & sur-tout de
„ ne point copier leurs fureurs ".

Il faut voir la suite de ce parallele dans l'Ouvrage même. Il y faut voir aussi les réponses aux questions qui tendent à prouver que les attributs divins ne peuvent fonder un culte. Nous en rapporterons quelques-unes. *Si Dieu sait tout, pourquoi l'avertir de nos besoins & le fatiguer par nos prieres?* „ Parce qu'il
„ veut que nous méritions ses fa-
„ veurs par notre soumission & no-
„ tre confiance; les prieres ne peu-
„ vent fatiguer qu'un être dur &

(1) *Mathieu*, 5, 10.

„ impuiſſant ". *S'il eſt par-tout, pourquoi lui élever des Temples?* „ Afin de contenir notre imagination „ vagabonde, en multipliant autour „ de nous les ſignes de la préſence „ divine". *S'il eſt le maître de tout, pourquoi lui faire des ſacrifices & des offrandes?* „ Afin de nous „ répéter continuellement à nous-„ mêmes cette vérité, que Dieu „ eſt le maître de tout, que nos „ biens ſont un don de ſa libérali-„ té, qu'il peut nous les ôter quand „ il lui plaira. Le culte extérieur, „ les Temples, les ſacrifices, les „ prieres, ne ſont pas néceſſaires à „ Dieu, mais il ſont néceſſaires pour „ nous ". *S'il eſt juſte, comment croire qu'il puniſſe des créatures qu'il a remplies de foibleſſes?* „ Nos foi-„ bleſſes ne nous ôtent point la li-„ berté; Dieu remédie à ces foibleſ-„ ſes par des ſecours continuels, „ quand nous ſommes fideles à les „ lui demander. Si Dieu ne puniſ-„ ſoit pas le crime, la ſociété ne „ pourroit ſubſiſter ". *S'il eſt rai-*

ſonnable, comment ſe met-il en colere contre des aveugles, à qui il a laiſſé la liberté de déraiſonner? „ La liberté phyſique n'emporte point
„ l'indépendance ou l'affranchiſſe-
„ ment de toute loi: il eſt un aveu-
„ glement volontaire, & qui méri-
„ te punition, tel que celui des Ma-
„ térialiſtes ". *S'il eſt inconcevable, pourquoi nous en occuper?* Parce que
„ cela eſt néceſſaire pour nous re-
„ tenir dans l'ordre; nous le con-
„ cevons aſſez pour ſentir ce qu'il
„ exige de nous ". *S'il a parlé, pourquoi l'Univers n'eſt-il pas convaincu?* „ Parce que l'Univers li-
„ bre n'a pas voulu écouter, non
„ plus que les Athées d'aujourd'hui ".
Si la connoiſſance d'un Dieu eſt la plus néceſſaire, pourquoi n'eſt-elle pas la plus évidente & la plus claire? „ Elle eſt très évidente & très
„ claire pour tous ceux qui ont le
„ cœur bon & l'eſprit droit; auſſi
„ tous les hommes l'acquierent ſans
„ difficulté, à la réſerve d'un très

petit

„ petit nombre aveuglé par la folie
„ des systêmes ".

Dans le second paragraphe du Chapitre XIV, au sujet de la haine que tous les hommes ont pour l'Athéisme, M. Bergier rapporte cet aveu du Matérialiste forcené qu'il combat: *Le Disciple de la Nature est communément reçu de ses Concitoyens de la même maniere que l'oiseau lugubre de la nuit, que tous les autres oiseaux, dès qu'il sort de sa retraite, poursuivent avec une haine commune & des cris différens.* „ C'est que
„ l'oiseau de la nuit, reprend le Cri-
„ tique, ne sort de sa retraite que
„ pour dévorer; un instinct sûr ani-
„ me les autres contre l'ennemi com-
„ mun: c'est la nature qui les in-
„ struit. Le cri perçant & lugubre
„ de cet animal sinistre annonce assez
„ son caractere malfaisant. Heureu-
„ sement il ne peut soutenir l'éclat
„ du jour; au premier lever de l'au-
„ rore, il est forcé de rentrer dans
„ les ténebres auxquelles la nature

„ l'a condamné. L'application eſt „ facile ". Elle l'eſt en effet, ſurtout après avoir lu l'Ouvrage de M. Bergier. Cette diſcuſſion victorieuſe & pleine de ſagacité, de chaleur & de lumiere, porte un ſi grand jour ſur la production ténébreuſe du fougueux diſciple de la Nature, qu'elle doit le couvrir de honte & de confuſion. Son Syſtême y eſt ruiné de fond en comble. Ses ſemblables, déja combattus avec tant d'avantage par le même Athlete, y ſont terraſſés ſans eſpoir de pouvoir ſe relever. Comment auroient-ils encore des partiſans ? Chacun doit ſe dire intérieurement, après une auſſi humiliante défaite, abandonnons à leur jugement pervers ces hommes opiniâtres & inſenſés, qui ne cherchent à en égarer d'autres que pour leur faire partager une ignominie inévitable. „ Obſtinés à ſe précipi- „ ter dans un abîme, ils veulent „ nous entraîner avec eux, faiſons „ un pas en arriere, & nous rou- „ girons de les avoir écoutés un

„ ſeul inſtant. *Je me repréſente*, dit „ un Ecrivain célebre, *je me repré-* „ *ſente les Philoſophes vrais ou pré-* „ *tendus, qui ont quelque réforme à* „ *faire ou à prêcher, comme étant* „ *ſur le bord d'un fleuve très rapide* „ *qu'ils ſe propoſent de franchir; ils* „ *aſſemblent leur ſiecle ſur le bord du* „ *fleuve, le haranguent, & l'exhor-* „ *tent à les imiter. Ils ſe jettent en-* „ *ſuite dans le fleuve, & à travers* „ *une foule de traits que leur lancent* „ *la ſuperſtition & le deſpotiſme, ils* „ *paſſent à la nage, ne doutant point* „ *que leur ſiecle ne les ſuive. A pei-* „ *ne ont-ils paſſé, qu'ils ſe retour-* „ *nent & voient leur ſiecle à l'autre* „ *bord, qui les regarde, qui ſe mo-* „ *que d'eux & qui s'en va* (1). Mais „ ſi le Philoſophe ſe noie au paſſa- „ ge, avons-nous tort de reculer" ? Non, ſans doute; & c'eſt ce que fait l'Auteur du Syſtême de la Nature, comme le prouve évidemment M.

(1) Mélanges de Litterature, d'Hiſtoire & de Philoſophie, par M. d'Alembert, T. IV, p. 400.

Bergier, & comme acheveront d'en convaincre les deux autres Ouvrages dont nous avons à rendre compte. Nous nous y arrêterons moins qu'aux précédens. Un homme qui nie Dieu est du nombre de ceux dont la Bruyere a dit que *c'est abréger & s'épargner mille discussions, de penser d'eux qu'ils sont incapables de parler juste, & de condamner ce qu'ils disent, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils diront.*

Aussi M. de Rochefort, dans ses *Pensées diverses sur les Matérialistes*, n'oppose-t-il gueres à l'inconséquence de leurs principes, que des preuves de sentiment. Peut-être étoit-ce une raison de ne point tant ménager dans ses Observations préliminaires, *la bonne foi* de leur nouveau Chef. Ecoutons encore la Bruyere : *Je sens qu'il y a un Dieu, & je ne sens pas qu'il n'y en ait point ; cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile : je conclus que Dieu existe. Cette conclusion est dans ma nature : j'en ai reçu les principes trop aisément dans mon enfance, & je les*

ai conservés depuis trop naturellement dans un age plus avancé, pour les soupçonner de fausseté. Mais il y a des esprits qui se défont de ces principes. C'est une grande question s'il s'en trouve de tels; & quand il seroit ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des monstres. Est n'est-ce pas l'être en effet, que de prodiguer avec la plus cynique insolence, comme le fait l'Athée moderne, les injures, les invectives, les blasphêmes; que d'attribuer à un homme qui n'existe plus, un Ouvrage aussi dangereux, & d'exposer, par cet impudent mensonge, le nom de cet homme „ à l'exécration de ceux à qui ce systême „ semble un attentat criminel contre la paix de la société"? Comment, après cela, M. de Rochefort se croit-il obligé de *protester du fond de son cœur, qu'il ne prétend point attaquer* la bonne foi *de celui qui a mis au jour un pareil Ecrit?* S'il a pu en manquer aussi ouvertement dès le titre, ne peut-il pas être légitimement soupçonné d'en

manquer encore dans tout le reste de l'Ouvrage?

Quel est le reproche sur lequel M. de Rochefort insiste le plus à l'égard de cet impie, c'est de pousser la témérité jusqu'à dire, au sujet de la notion d'un Dieu, qu'*il est évident* que celui qui parviendroit à détruire cette notion fatale, seroit à coup sûr l'ami du genre humain?
„ Jamais la fureur la plus aveugle,
„ s'écrie-t-il, n'a peut-être avan-
„ cé de proposition aussi téméraire,
„ pour ne rien dire de plus. Ne
„ croiroit-on pas, sur le mot *il est*
„ *évident*, que l'Auteur a épuisé
„ toutes les ressources du raisonne-
„ ment humain, qu'il a pesé le pour
„ & le contre, qu'il a parcouru tous
„ les fastes de l'Histoire pour mettre
„ en balance le bien & le mal que
„ cette connoissance d'un Dieu a in-
„ troduits dans le monde; qu'il au-
„ roit été chercher le pauvre dans
„ sa cabane, l'homme modeste au
„ sein de sa famille, pour leur de-
„ mander quels biens, quels sou-

„ lagemens l'idée d'un Dieu leur a
„ procurés ; que sur la déposition
„ de l'Univers, il eût enfin conclu,
„ avec quelque fondement, que la
„ notion d'un Dieu est nuisible, &
„ qu'il faut la détruite ?

„ Cette pensée fait frémir, qu'un
„ homme luttant contre l'opinion de
„ toutes les nations, les voyant tou-
„ tes subsister avec cette opinion qui
„ a formé une partie de leur existen-
„ ce morale, soit en bien, soit en
„ mal, ose entreprendre de la ren-
„ verser, & y substituer des principes
„ qui n'ont jamais existé dans aucu-
„ ne société humaine ". Que veut-
il faire, continue ici M. de Roche-
fort (& on va voir qu'il est bien
forcé de trouver de la *mauvoise foi*
dans cet Ecrivain audacieux, à qui
il sembloit craindre d'en imputer) ?
„ Pense-t-il que de pareilles asser-
„ tions seront sans effet ? Pourquoi
„ les écrit-il ? Quel avantage peut-
„ il en retirer qui puisse entrer en
„ balance avec un seul moment de
„ peine & d'incertitude que la lec-

„ ture de ſon Livre aura jettées
„ dans une ame auparavant heureuſe
„ & tranquille? A cet égard ne
„ peut-il pas ſe regarder comme un
„ barbare qui vient troubler la tran-
„ quillité des familles, enlever la
„ conſolation aux malheureux, an-
„ éantir les idées dont les hommes
„ étoient nourris, pour leur en ſubſ-
„ tituer d'autres qui leur ſont infini-
„ ment moins naturelles? Si vous
„ apportez l'évidence, ſi vos propoſi-
„ tions n'ont plus rien de douteux,
„ ſi vous ôtez à l'homme la ſource
„ de ſes maux, vous êtes le bien-
„ faiteur du genre humain. Mais
„ l'évidence a une force qui en-
„ traîne tout & à laquelle on ne
„ ſauroit réſiſter. Où eſt-elle cette
„ évidence dans un ſyſtême où tout
„ eſt obſcur, problématique & con-
„ tradictoire? Le penſez-vous de
„ *bonne foi*, que vos propoſitions
„ ſoient aſſez claires, aſſez ſimples,
„ aſſez conſéquentes pour être ap-
„ prouvées par tout homme faiſant
„ uſage de ſa raiſon? Je crois faire

„ uſage de la mienne, & je ne trou-
„ ve dans vos principes qu'aveugle-
„ ment, préſomption, inconſéquen-
„ ce. Repentez-vous, ſi vous
„ êtes Philoſophe; vous êtes plus
„ barbare que vous ne le croyez".

M. de Rochefort eſt perſuadé que le meilleur moyen de combattre avec ſuccès ces ſortes d'Ouvrages. n'eſt pas tant d'argumenter contre eux, que de les faire argumenter contre eux-mêmes. Pour juſtifier ſon ſentiment, nous tranſcrirons un paragraphe où il ſe ſert très avantageuſement de cette derniere méthode. „ Je voudrois, dit-il que ceux
„ qui, ſans égard aux impreſſions
„ générales de la Nature, accuſent
„ les Prêtres & les Rois d'avoir été
„ des impoſteurs qui ne croyoient
„ rien, mais qui obligeoient le peu-
„ ple à tout croire, viſſent de quel-
„ le conſéquence feroit cette ſup-
„ poſition. Il faudroit qu'ils raiſon-
„ naſſent ainſi: *Nous ne croyons ni à*
„ *l'exiſtence de Dieu, ni à l'immor-*
„ *talité de l'ame, ni aux opinions qui*

„ *en dérivent; & par cela même que*
„ *nous sommes élevés au dessus du vul-*
„ *gaire, nous méritons le titre de*
„ *Philosophes. Les Prêtres & les*
„ *Rois ne croyoient rien non plus que*
„ *nous de toutes ces choses. C'étoient*
„ *donc des Sages & des Philosphes,*
„ *& d'autant plus Philosophes qu'ils*
„ *surent connoître les foiblesses de la*
„ *nature humaine, & inventer ces*
„ *simulacres de terreur avec lesquels*
„ *ils l'ont gouvernée. L'existence d'un*
„ *Dieu fut un de ces mensonges fabri-*
„ *qués par leur génie pour lier de chaî-*
„ *nes d'airain ceux sur lesquels ils re-*
„ *gnoient.* Voilà donc nécessaire-
„ ment des Philosophes traités de
„ fourbes, ou des fourbes mis au
„ rang des Philosophes. Tel est
„ le vice des assertions généra-
„ les fondées sur des cas particu-
„ liers ".

Un article que nous invitons à lire, & qui devoit naturellement trouver place dans une discussion dont l'assentiment universel fait le principal fondement, c'est celui où M. de

Rochefort fait voir *combien peu de Philoſophes ont profeſſé l'Athéiſme.* „ Parcourez, dit-il, les faſtes de la „ Philoſophie, vous n'y trouverez „ des veſtiges de ce ſyſtême déſeſ- „ pérant que comme, dans un long „ eſpace d'un terrein fertile, on „ rencontre par intervalles quelques „ plantes vénéneuſes ”. Cette preuve de fait forme un argument démonſtratif contre l'évidence que l'Auteur du Syſtême de la Nature annonce. Son Adverſaire, dans d'autres paragraphes, emprunte de Schaftesbury, des penſées ſublimes, & qui reſpirent le ſentiment & la vertu. Celles qu'il y joint ne ſont ni moins ſages, ni moins propres à élever & à toucher l'ame du Lecteur. C'eſt de l'exercice de nos facultés qu'il tire ſes argumens les plus preſſans: c'eſt à notre ſenſibilité qu'il en appelle. „ Vous êtes convaincu, dit- „ il en finiſſant, que le Dieu que „ vous ſentez dans votre cœur, „ n'eſt pas un Dieu fait de la main „ des hommes; que ſi l'homme peut

„ combiner des idées, il ne se don-
„ ne point des affections; que cel-
„ les que vous éprouvez, sont l'ou-
„ vrage de la Nature même, & que
„ dire *j'aime Dieu*, c'est en prouver
„ l'existence ".

Une Métaphysique plus profonde, mais peut-être aussi moins convaincante, distingue les *Principes contre l'Incrédulité*. M. Camuset y établit des vérités qui détruisent le fatalisme, qui en montrent les dangers. Il s'attache à suivre les titres du nouveau Philosophe. Il dit d'excellentes choses sur chacun des objets mis en question par cet Athée. Il s'éleve avec force contre le Suicide:
„ Un Chrétien éclairé n'attente point
„ à sa vie: un véritable Philosophe
„ regarde le Suicide comme un
„ crime énorme. Tous deux savent
„ qu'ils ne sont point nés pour eux
„ seuls; que la société est un grand
„ Tout, dout ils ne sont que de
„ très petites parties. Et qui m'a
„ dit que mon existence ne sera
„ pas utile, nécessaire à quelques

„ malheureux ? Je ſuis malheureux
„ moi-même. Le ſerai-je long-tems ?
„ Du moins je ceſſerai de l'être lorſ-
„ que la mort viendra, ſans que je
„ l'appelle, me décharger de mon far-
„ deau. Je ſuis certain qu'elle ne m'ou-
„ bliera pas ; que ſes délais ne ſont au
„ *plus* que de quelques années. Et per-
„ ſonne n'aura-t-il beſoin dans ce
„ court eſpace de mes ſervices, de
„ mes conſeils, de mon ſecours ? Je
„ me trouve dans l'impoſſibilité d'être
„ utile. Il eſt rare, il n'arrive peut-
„ être jamais qu'un homme en ſoit
„ réduit à ce point. D'ailleurs,
„ combien de retours ! combien de
„ changemens inopinés ! combien
„ de guériſons ſubites s'operent ſur
„ les fortunes ! Quand vous n'au-
„ riez d'autre avantage que de don-
„ ner un exemple de patience à
„ *ceux qui* ſeront témoins de vos
„ *douleurs*, & dont l'exiſtence eſt
„ ou pourra être utile à leur fa-
„ mille, à leur patrie, au genre
„ humain ! Nous ſavons nous ſa-
„ crifier pour la ſociété, en mou-

„ rant, ou en vivant lorſqu'il le faut.
„ Qui l'aime d'avantage, de vous
„ qui ne voulez point vivre ni peut-
„ être mourir pour elle, ou de nous
„ qui ſommes également prêts à tout,
„ pour la ſervir"?

Avant cela, l'Auteur, traitant de l'immortalité, & de la vie future, fait obſerver que Socrate définiſſoit la Philoſophie, *une méditation de la mort*, & qu'il en donnoit cette raiſon: „ Pour bien penſer dès cet-
„ te vie, il faut, autant qu'il eſt
„ poſſible, s'élever au deſſus des ſens,
„ & interrompre le commerce trop
„ étroit qui regne entre l'ame & ſon
„ corps: or, diſoit-il, la mort les
„ ſéparera l'un de l'autre entiére-
„ ment, C'eſt donc pour lors que
„ nous ſerons Philoſophes parfaits!
„ Le nom de Philoſophie, ajoute M.
„ Camuſet, n'a pas la même ſigni-
„ fication dans notre ſiecle: il s'eſt
„ chargé de quelques idées qui ont
„ plus de corps".

Du moins ſi ceux qui en font trophée aujourd'hui ſe contentoient de

déraisonner seuls ! mais ils tâchent d'associer à leurs extravagances, de vrais Philosophes, des Philosophes Chrétiens. Il faut voir avec quelle chaleur M. Camuset venge ceux-ci, principalement Mallebranche & Descartes.

Dans un de ses derniers paragraphes, il passe en revue, comme M. Bergier, ces questions sans fin sur les attributs de l'Etre suprême, par lesquelles ont pensé anéantir son culte. Il fait voir qu'elles n'effraient que par le nombre. Il finit en rendant à la Religion ce témoignage, qu'il n'a rien trouvé dans le Systême de la Nature, qui pût lui inspirer la moindre défiance sur aucun des dogmes qu'elle nous enseigne. ,, Ce ,, Livre même, continue-t-il, n'a ,, servi qu'à m'attacher de plus en ,, *plus* aux vérités démontrées si so-,, *lidement*, & si foiblement réfu-,, tées. Je n'ai point été ébloui de ,, la morale de nos Incrédules : j'ai ,, remarqué qu'en derniere analy-,, se, elle établit chaque Individu

„ le centre de tous les êtres. Je „ penſe donc que la doctrine de „ l'Evangile eſt toujours la plus „ ſublime & la plus pure : & je „ crois que le Teſtament qui por- „ te le nom de Mirabaud, a dû „ être caſſé. ".

On ne nous ſaura pas mauvais gré, ſans doute. d'avoir réuni dans un même Article les réfutations de cette production infernale. Toutes ont leur mérite ; toutes préſentent un contre-poiſon aſſorti aux différens genres d'eſprits que le venin a pu gagner ; toutes font valoir, entre une infinité d'autres preuves de l'exiſtence de Dieu, *l'univerſalité* de la notion d'un Etre ſouverain, univerſalité qui eſt telle que c'eſt encore un problême aujourd'hui, s'il exiſte de vrais Athées :

Tant la Nature même, en toute Nation,
Grava l'Etre ſuprême & la Religion !

L'Orphelin de la Chine, Acte I.

A R-

ARTICLE II.

C. CORNELLII TACITI OPERA RECOGNOVIT, *emendavit*, *Supplementis explevit*, *Notis*, *Dissertationibus*, *Tabulis Geographicis illustravit* GABRIEL BROTIER. *Parisiis*, *ex Typographia Ludovici Francisci* DELATOUR, *viâ San-Jacobeâ*. 1771, 4 vol. *in*-4to. *Prix* 42 *florins d'Hollande se trouve chez Rey Libraire à Amsterdam.*) On en a tiré quelques exemplaires en très grand papier.

CETTE magnifique Edition de Tacite, qu'on a été plus de dix ans à faire, pour la porter à un degré de perfection admirable, sera regardée par tous les Connoisseurs comme un vrai chef-d'œuvre de Typographie. Elle est du même format que le Cicéron de l'Abbé d'Olivet. On a fait choix des plus beaux caracteres: ils ont tous été fondus pour l'*Ouvrage*; & leurs différentes especes sont en grand nombre. On a fait fabriquer exprès le papier. L'at-

tention de l'Auteur & de l'Imprimeur s'eſt portée ſur les légers détails. Les plus grands ſoins ont été donnés à la correction des épreuves. On ne s'eſt pas permis dans les notes au bas des pages, une ſeule colonne boiteuſe. Le tirage en a été également ſoigné; & il regne une telle uniformité dans la teinte de l'impreſſion, qu'il ſemble que toutes les feuilles en ont été tirées en un ſeul jour.

Il faut avouer qu'on ne pouvoit employer ſur un meilleur fonds ces reſſources de l'art, trop ſouvent prodiguées à des productions éphémeres, dont le deſtin eſt de périr dans la pouſſiere d'un magaſin.

Une excellente Préface ouvre le premier volume. Le ſavant Editeur nous y montre Tacite dans tous les détails de ſa vie publique & privée. Né ſous un Prince qui ſembloit fait pour dégrader l'humanité, ſa vertu demeura pure au milieu de la corruption qui l'environnoit. Les troubles dont fut agité l'Empire ſous Galba, Othon & Vitellius, contribuerent à

donner à ſon ame encore tendre, cette énergie que nous admirons dans ſes Ouvrages. Le regne paiſible de Veſpaſien & du premier de ſes fils, lui laiſſa le loiſir de développer ſes talens. La cruauté réfléchie de Domitien réprima ſon génie, & le forçant à ſe replier ſur lui-même, lui fit acquérir plus de profondeur. Toujours également éloigné de l'auſtérité qui rebute, & de la baſſeſſe qui dégrade, il reçut enfin, ſous Nerva & Trajan, le prix de ſa vertu ; & , parvenu aux dignités de l'Empire, il acquit, par ſes ſervices, le droit d'inſtruire l'Univers.

L'Editeur nous donne enſuite une idée des Ouvrages de Tacite. Il le juſtifie des reproches qu'on lui a faits. L'accuſation d'Athéiſme lui eſt commune avec pluſieurs grands hommes: ceux qui le prêchent, ainſi qu'on l'a pu voir par l'Article précédent, ne manquent pas d'en impliquer dans leur cauſe, afin d'en impoſer davantage à la multitude. On le taxe de miſantropie, parce-

qu'il eut le malheur de bien voir, & le courage de dire ce qu'il voyoit. Enfin les descendans des Sicambres & des Bructeres ont osé lui reprocher d'avoir mal parlé sa langue. Exposer de pareils reproches, c'est les avoir réfutés.

Après avoir passé en revue les principales Editions de Tacite & les différentes Traductions qu'on en a données, l'Editeur rend compte de son travail. Nous ne pouvons mieux le faire connoître qu'en parlant d'après lui, persuadés que sa modestie ne lui fera rien perdre aux yeux de nos Lecteurs, & qu'ils sauront distinguer le vrai Savant, qui dit ce qu'il a exécuté, de ces Charlatans à longues préfaces, qui se vantent d'avoir fait ce qu'ils ont essayé à peine de faire.

Comparer une foule de manuscrits aux meilleures éditions, fixer avec précision les époques & les adapter à la Chronologie moderne, expliquer la Géographie ancienne & les changemens que le tems y a faits,

comparer les monnoies Romaines aux monnoies Françoiſes, ſe ſervir des médailles, des inſcriptions, des écrivains Grecs ou Romains, pour répandre du jour ſur ſon Auteur, & appuyer ſon témoignage, voilà ce qu'a fait l'habile Editeur; & ce n'eſt encore qu'une partie de la tâche qu'il s'eſt impoſée. Il a cru néceſſaire de tracer les arbres généalogiques des Céſars & de pluſieurs autres familles illuſtres, de détailler le nombre de légions, leur force, le poſte qu'elles occupoient, les revenus de l'Empire, les tributs, les libéralités des Princes, la grandeur de Rome, ſa magnificence, ſon luxe: „ Mes ſoins ajoute-t-il, ne ſe „ ſont point bornés là. Affligé de „ voir mon Auteur tronqué & mu„ tilé, j'ai ſongé à ſuppléer ce que „ le tems nous a fait perdre. J'ai „ recueilli les faits dans les anciens „ Auteurs & dans les monumens, & „ je me ſuis attaché à leur donner „ le ſtyle & le coloris de Tacite, „ non que j'eſpéraſſe l'égaler, mais

„ dans le dessein de rendre sa narra-
„ tion plus pleine & plus coulante.
„ C'est ainsi que j'ai cherché à pein-
„ dre la chûte de Séjan, qui man-
„ quoit au cinquieme Livre".

Nous allons mettre nos Lecteurs à portée de juger de ce morceau. Nous ne doutons pas que ce que nous en rapporterons ne fasse sur eux l'impression la plus avantageuse.

Nunquam summæ rei propior fuit Sejanus: at quò altior, eò magis in lubrico; eniti valuit, assequi non potuit. Cùm callidum Tiberii ingenium haud aliàs magis innotuerit, nihilque ad memoriam, ad exemplum illustrius habeant annales, id diligentiùs exsequar.

Tiberius, gravescente ætate, libidinum immodicus, principatûs tamen minimé incuriosus, ipsis étiam vitis, ad occulenda consilia tutandamque dominationem utebatur. Specie quidem iners summam rerum Sejano permittebat, sed nunquam fuit oculatior, ut virum introspiceret, quem socium dignitatis volebat, eversorem verebatur.

Et plus loin : *Sejanus, vel exutâ dignitate (Consulatûs), potentiâ haud imminutâ, par Principi, id maxime sategit, ut Capreas repeteret, senem certiùs obsequiis devincturus, vel facilius si facultas daretur, oppressurus : „ morbum Liviæ, „ diuturnam absentiam, suum in Cæ„ sarem studium " obtendit. Callidior Tiberius „ urbana negotia, suumque „ Romam reditum " objicit : mox datis ad Senatum literis, Sejanum obliquè perstringit, vel laudando modicè, vel malignè silendo : deinde ut pronos ad nova animos incitet simul ac retardet, modò se „ annis & morbo gra„ vem, in principalibus curis opis alie„ næ indigum simulat, modò se, refec„ tis viribus, & confirmatâ valetu„ dine, quàm primùm Romam ven„ turum, & reipublicæ consultu„ rum " nuntiat.*

Prudentibus, sed paucis, subboluêre Principis consilia.

Passons à la catastrophe. Toutes les précautions ont été prises pour que Séjan ne puisse échapper. On lit en plein Sénat l'ordre de l'arrêter :

c'est pour lui un coup de foudre. *Sejanus, statim solus, & in subitâ vastitate trepidus, pallescere; prætoribus ac tribunis plebis cinctus, exhorrescere; al vocem consulis inclamantis, „ Ades huc, Sejane ", non fastu, sed parendi desuetudine, & captus animi, auribus non competere. Consule iterum & tertiùm, protentâ manu, inclamante, „ Adesdum, Se-„ jane ", cùm surgeret examinus, Laco adstitit, vinque paravit. Versâ fortunâ, confestim senatorum confusis clamoribus & maledictis undique impetitur.*

Achevons cet intéressant récit. Nous regrettons d'être forcés de l'abréger. *Disrupto Sejaniano jugo, effusa civitas omnia principatûs facinora in Sejanum congerere, Principem laudare; plebs tanto insolentior, quando reus excelsior, ipsaque miserior, lætari, insultare, exprobrare crimina, spes inridere, &, ut ad infamiam pateat, velatam faciem retegere: discerpere imagines, statuas devellere, raptare, confringere, &, quasi in Seja-*

num sævirent, furere. Ipse, in lacenris præteritæ fortunæ reliquiis imminentium sibi testis, clauditur.

Nec mora. Patres ad ædem Concordiæ coacti, cùm nihil turbaret populus, neque Prætoriani apparerent, „ ut properatâ Sejani morte Principi „ gratificarentur " censuêre. Confestim misso mortis exactore, supplicio adfectus est; & in Gemonias projectus, deos, ob fortunata scelera diu invisos, absolvit, ruinâ quàm fortunâ insignitior.

Voilà pour ce qui concerne l'habileté avec laquelle l'Editeur a rempli les vuides de Tacite. Examinons maintenant la partie de son travail où il l'éclaircit, où il le commente. Nous nous fixerons, pour cet effet, à l'excellent Traité des mœurs des Germains.

„ Tacite, dit M. de Montesquieu, „ a fait un Ouvrage exprès sur les „ mœurs des Germains: il est court „ cet Ouvrage; mais c'est l'Ouvra„ ge de Tacite, qui abrégeoit tout, „ parce qu'il voyoit tout ". L'Edi-

teur s'eſt attaché à faire ſentir le peu de fondement d'une opinion aſſez commune, que Tacite, dans ce Traité, a donné carriere à ſon génie, ſans ſe piquer d'une exactitude ſcrupuleuſe. J'ai rapproché, dit-il, le récit de Tacite, tant des anciennes loix & de l'Hiſtoire des peuples Germaniques, que des uſages encore ſubſiſtans des peuples que nous nommons ſauvages, parce qu'ils n'ont point encore oublié la bonté ſimple & naïve de l'âge d'or; & je ſuis parvenu à prouver que Tacite avoit réuni dans ſon tableau la vérité des traits, qu'on veut lui conteſter, à cette énergie que perſonne ne lui refuſe.

Tacite, Chapitre IV. dit que les Germains ſont d'une taille démeſurée; il ajoute, Chapitre V, que leurs troupeaux nombreux ſont petits, & que le gros bétail n'a pas de cornes. Sur ces deux paſſages; l'Editeur cite Sidonius Apollinaris, qui vivoit au milieu des Germains vainqueurs. Ma Muſe, dit cet Auteur, dédaigne

les vers de six pieds, depuis qu'elle voit des patrons hauts de sept :. Le pied romain avoit près de onze de nos pouces ; ainsi les Germains étoient hauts d'environ six pieds cinq pouces... Et pourquoi donc, ajoute l'Editeur, les hommes & les animaux étoient-ils d'une proportion si différente sous le même climat ? C'est que les hommes faisoient des exercices violens & continuels, menoient une vie très libre & exempte de toute inquiétude, prenoient une nourriture abondante, & buvoient largement : au contraire, les troupeaux exposés à des pluies fréquentes, transis de froid pendant la plus grande partie de l'année, n'ayant qu'une mauvaise nourriture, ne pouvoient manquer de perdre de leur grandeur & de leur force. L'espece s'est améliorée depuis que la Germanie a changé de face par la culture.

La naissance, dit Tacite, déterminoit le choix des Rois, & la valeur celui des Généraux. . . . C'est à cet usage qu'il faut rapporter l'origi-

ne de la dignité des Maires du Palais, suivant l'opinion de MM. de Vertot & de Montesquieu. Si à une naissance illustre les Rois joignoient la bravoure, ils réunissoient les deux dignités.... Le Chef étoit élevé sur un bouclier, & porté sur les épaules des Soldats. Dans une Nation toute guerriere la même cérémonie dut avoir lieu pour les Rois. Aussi ce fut de la sorte que se fit l'inauguration de Clovis, au rapport de Grégoire de Tours, Liv. II, Ch. 40.

L'érudition de notre savant Editeur est toujours intéressante, parcequ'elle n'est jamais inutile & qu'elle fait penser. Ainsi, à l'occasion de la divination par les baguettes, usitée chez les Germains, il fait voir, d'après Hérodote, qu'elle étoit la même chez les Scythes, comme chez les Alains, d'après Ammien Marcellin; chez les Rugiens qui habitoient la mer Baltique, d'après Saxon le Grammairien; chez les Hébreux, d'après Ezéchiel & Osée: enfin, dans des tems plus modernes, chez

les Friſons, comme le prouve leur propre loi. On aime à voir chez tous les peuples naiſſans des traits de reſſemblance ; c'eſt, pour ainſi dire, l'empreinte de la nature encore brute.

La Germanie, dit l'Editeur, relativement au paſſage de Tacite qui concerne les Juges des cantons & des bourgs, étoit habitée par différens peuples : les uns étoient ſoumis à des Rois, d'autres ſe gouvernoient en forme de République. Dans l'un & l'autre gouvernement, la Nation ſe choiſiſſoit des Chefs pour la guerre. Chaque peuple étoit diviſé en cantons, *pagi* : à la tête de chaque canton étoit un Prince ou plutôt un Comte, qui rendoit la Juſtice. Les cantons étoient diviſés en bourgs, *vici*, *hundredæ ſeu centenæ* : dans chaque bourg il y avoit un Juge ou Centenier. Les bourgs étoient appellés centaines, parce qu'ils étoient formés de cent manoirs. Les plaids ſe tenoient en plein champ, ordinairement ſur un terte, à l'ombre d'un Orme ou de quelque autre arbre touf-

ſu. Nous obſerverons ici, 1°. que ce ſont vraiſemblablement ces Centeniers qui ont donné naiſſance aux Juges de village, qu'on appelle encore *Juges ſous l'orme*; 2°. que M. de Monteſquieu, qui rapporte au tems de Clotaire I la diviſion des peuples en cantons & la ſubdiviſion en bourgs, s'eſt ſans doute trompé, puiſqu'elle paroît avoir exiſté dès le tems de Tacite.

Cet Hiſtorien dit que l'on ne payoit aucun tribut au Roi ou au Chef, mais qu'on leur offroit des préſens volontaires. L'Editeur fait très bien remarquer, d'après l'Auteur de l'Eſprit des Loix, que c'eſt de là que ſont venus les tributs. On ne trouve, dit-il, aucune trace de tribut impoſé aux Francs dans les premiers tems; ſeulement on obligea, dans quelques occaſions, les peuples vaincus à payer par devoir ce que les Francs donnoient par amour: ce fût ainſi que Clotaire I & Pepin impoſerent aux Saxons un tribut annuel de cinq cens bœufs ou vaches. Les pré-

ſens volontaires s'offroient dans les aſſemblées générales de la Nation, au champ de Mars, & depuis au champ de Mai. Attribuons à la même origine les préſens qui s'offrent encore pour le joyeux avénement.

L'Editeur s'appuie ſouvent de l'autorité de M. de Monteſquieu, auquel il donne des éloges très fréquents & bien mérités. Cependant il n'eſt point aveuglé par la prévention. M. de Monteſquieu a dit, Livre XXX, Chap. XIX, que les Germains ſembloient être encore dans l'état de nature du tems de Tacite. L'Editeur obſerve très judicieuſement qu'on n'eſt plus dans l'état de nature, lorſqu'il y a des Rois établis, des Républiques, des peines pour les crimes, des amendes ou *freda* qui ſe paient à l'Etat ou au Roi, des compoſitions qui ſe paient à l'offenſé ou aux parens. Là ceſſe l'état de nature, & commence l'empire de la loi.

Nous en avons dit aſſez pour faire connoître, en qualité d'Auteur & de Commentateur, le nouvel Edi-

teur de Tacite. Son ſtyle, auſſi pur qu'énergique, eſt exactement conforme à celui de cet Hiſtorien. Il s'eſt tellement familiariſé avec ſon eſprit, qu'on diroit qu'il ne lui en a rien coûté pour purger le texte des vices qui s'y étoient introduits. Il l'à d'ailleurs enrichi de tout ce qui eſt capable d'en rendre la lecture plus claire & plus intéreſſante. Quel ſervice n'a-t-il pas rendu aux Lettres par une Edition auſſi précieuſe! On voit dans toutes les parties de ſon travail, qu'il joint à des connoiſſances très étendues, le goût & le jugement dont manquoient presque toujours les Gronovius, les *Hauffius*, & tant d'autres qui ont couru avant lui la même carriere. Nous ne connoiſſons point de Commentateurs qui aient ſû rendre auſſi utile, auſſi agréable, une érudition également vaſte & profonde.

ARTICLE III.

TRAITÉ DE LA NUTRITION ET DE *l'Accroiſſement, précédé d'une Dis-*

sertation sur l'usage des Eaux de l'Amnios ; *par* JEAN PIERRE DAVID, *Docteur en Médecine, Maître-ès-Arts & en Chirurgie de Paris, Professeur Royal de Chirurgie & d'Anatomie à Rouen, Lithotomiste Pensionnaire, Chirurgien en Chef de l'Hôtel-Dieu, & Membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de la même ville.* A Paris, chez Didot le jeune, Libraire, quai des Augustins, & Valat-la Chapelle, au Palais ; & à Rouen, chez le Boucher fils, 1771, 1 vol. in-8°. de 350 pages.

LA premiere origine de l'homme est si obscure, qu'on ne doit pas s'occuper du soin de la découvrir ; mais dès qu'il est un être organisé l'œuf fécondé forme un embryon, & présente un animal en mignature, qui a, en très petit, toutes les parties que l'homme fait a en très grand. A peine sont-elles sensibles & distinctes, que la vie dont elles jouissent est active, & tend,

autant qu'il eſt en elle, à porter à ſa perfection le nouvel individu qu'elle vient d'animer. Pour acquérir le dégré de perfection où il doit parvenir, il n'eſt beſoin que d'un agent qui étende & développe ces premiers linéamens, cet homme en petit, tel qu'il eſt dans les premiers jours de la conception. Cet agent exiſte, & ſon action, conſtamment continuée, opere des effets qui ne ſuivent pas la progreſſion des tems qu'il emploie à les produire; car l'embryon ne prend pas un accroiſſement bien marqué dans le premier mois; dans le ſecond cet effet eſt plus ſenſible; il eſt encore plus conſidérable dans les mois ſuivans juſqu'au ſeptieme; & enfin pendant le huitieme & le neuvieme, le fœtus augmente plus en maſſe & en volume que dans les 4 ou 5 mois antérieurs. L'accroiſſement eſt d'autant plus rapide, que le fœtus approche plus du terme de ſon expulſion.

Mais auſſi-tôt après ſa naiſſance, l'accroiſſement ſe fait dans un ordre

renverſé. La premiere année eſt celle où il croît le plus; & ainſi de ſuite: il croît de moins en moins juſqu'à la quatorzieme ou quinzieme année, où la nature, après avoir paru faire une pauſe, ſort d'une eſpéce d'aſſoupiſſement; & dans un eſpace de tems très court, elle porte l'homme à ſon plus haut terme d'accroiſſement, du moins quant à la longueur. L'homme parvenu à la plus grande hauteur, ne laiſſe pas de croître; mais c'eſt en épaiſſeur. Cette ſorte d'accroiſſement ſe fait dans l'âge viril; l'état de perfection paroît durer quelques années ſans changemens bien remarquables; il s'en opere cependant d'inſenſibles; car rien dans la nature ne demeure un inſtant dans le même état. La vieilleſſe arrive, & c'eſt alors que la graiſſe ſe fond, que l'embonpoint commence à diſparoître; l'homme ſe rapetiſſe réellement, & par un dépériſſement inſenſible, il avance du côté de la décrépitude & de la mort.

Les phénomenes & les loix de l'ac-

croiſſement la cauſe & la maniere d'agir que M. David a conſacré l'Ouvrage que nous analyſons. Il adopte les principes de M. Bonnet, qui, dans ſes Conſidérations ſur les corps organiſés, regarde l'accroiſſement comme un développement ſucceſſif de vaiſſeaux qui ſe déplient & s'allongent par la force impulſive du cœur qui y pouſſe le fluide qui doit les parcourir.

Dans les premiers tems de la conception, le fœtus croît moins que dans les derniers mois de ſon ſéjour dans le ſein de ſa mere; c'eſt un fait conſtant. Il ſembleroit néanmoins que les choſes devroient être autrement: car les liqueurs qui circulent dans les vaiſſeaux du fœtus y ſont pouſſées par une force qui tend à les étendre; ce ſont même là les vœux de la nature. Or, ces vaiſſeaux étant très mous d'abord, & entourés d'une plus grande quantité relative d'eau, que dans tout autre tems, il paroîtroit au premier aſpect, qu'ils devroient prêter plus promtement, &

que l'accroiſſement devroit être plus rapide dans les premiers tems que dans la ſuite.

M. David, qui fait cet objection, la réſout par un principe de phyſique, qui eſt que les efforts des liquides étant en raiſon de leur hauteur & de leur baſe, & le calibre des vaiſſeaux du fœtus étant dans les premiers tems de ſa formation infiniment plus petit que vers les derniers mois, ils ne peuvent alors donner auſſi que des baſes aſſez peu étendues. Or, il faut regarder toute la ſurface intérieure des vaiſſeaux comme baſe, & l'agent qui y pouſſe les liqueurs qui doivent les parcourir, comme tenant lieu d'un liquide qui peſeroit par ſa hauteur ſur une baſe donnée. Ainſi, en conſidérant le fœtus dans les premiers tems, la baſe de ſes vaiſſeaux eſt alors ſi petite, & la force qui tient lieu de hauteur du liquide ſi peu conſidérable, que la dilatation & l'allongement des vaiſſeaux doivent être preſque inſenſibles.

On voit par cette explication méchanique pourquoi l'accroiſſement du fœtus eſt fort lent d'abord, & pourquoi il augmente par des degrés d'autant moins uniformes, relativement à des tems donnés, que la force du cœur & la baſe des vaiſſeaux augmentent davantage.

Après la naiſſance, lorſque l'accroiſſement progreſſif eſt le plus ſenſible, & que les agens qui l'operent, ſavoir la ſyſtole du cœur plus forte & la baſe des liquides plus conſidérable, ſembleroient promettre en peu de tems le dévelòppement le plus parfait, l'accroiſſement ſe fait dans une progreſſion renverſée. M. David en trouve la raiſon dans le changement des circonſtances. Les conditions qui déterminent l'accroiſſement progreſſif ont diſparu. 1°. L'enfant né n'eſt plus entourré d'un liquide relâchant & lubréfiant. 2o. Une dilatation qui, parvenue à un certain degré, ouvre de nouveaux canaux de communication, rend plus libres ceux qui étoient déja ouverts, &

diminue par là, & les chocs, qui ſont la ſuite d'une circulation plus gênée, & les effets qu'ils doivent produire: 3°. un nouveau milieu, l'air qui, touchant l'enfant de toutes parts, ſe charge promptement de l'humeur qui s'échappe de ſa périphérie: 4°. de nouvelles voies d'excrétion ouvertes pour l'enfant, & qui étoient auparavant fermées ou moins libres: voilà les différences que le ſavant Auteur établit, comme devant néceſſairement faire varier les produits.

Il donne à ce ſujet une expérience démonſtrative. Si une veſſie ſoufflée juſqu'à un certain point, offroit à ſa circonférence quelques petits trous, ſuite de la dilatation qu'elle avoit déja acquiſe, l'on n'auroit ſur ſes parois, en continuant à la ſouffler avec une force même plus conſidérable qu'auparavant, que l'effort de l'excès de l'air introduit, ſur celui qui s'échapperoit, & lorſque ces ouvertures ſeroient à la fois aſſez grandes ou aſſez nombreuſes pour que

la quantité d'air, à laquelle elles donneroient sortie, fût égale à celle qu'on y pousseroit, la vessie resteroit alors au point de dilatation où elle seroit parvenue. L'accroissement présente quelque chose de semblable; & c'est en exposant son curieux méchanisme que M. David prouve, qu'à proportion que l'animal croît d'avantage, & approche de plus près de son état de perfection, moins la force qui tend à dilater & à allonger les vaisseaux doit avoir d'effet.

La cause qui détermine la loi générale suivant laquelle se fait l'accroissement dans les animaux & même dans les végetaux, agit uniformément. Cependant cette loi ne suit pas toujours une progression harmonique. Il s'opere par une espece de secousse un accroissement extraordinaire & bien marqué, dans un espace de tems très court, à l'âge de puberté. Cet accroissement est tel qu'en six ou huit mois l'homme devient plus grand, qu'il ne l'avoit fait pendant les deux ou trois années anté-

térieures. Mais alors de nouvelles causes auxiliaires viennent se joindre à celles que l'on connoissoit déja pour produire cet accroissement subit. Il a lieu aussi pendant les grandes maladies qui arrivent dans un tems même où l'accroissement en longueur paroît presque borné. Nous nous contenterons d'exposer les raisons qui expliquent le phénomene de l'accroissement subit dans le tems des maladies de quelque durée qui surviennent aux jeunes gens, même après leur vingtieme année.

L'érétisme, qui pendant la fievre, s'empare des solides, rend le cours des liqueurs plus difficile; le nombre & la force des contractions du cœur & des arteres augmentent, les liqueurs s'échauffent & se raréfient, & le systême vasculeux est à la longue obligé de céder à la fréquence & à la force des impressions qu'il reçoit des liquides. Cette extension arrive sur-tout vers la fin de la maladie, où l'action des vaisseaux, ayant changé en matiere douce,

onctueuse & lubréfiante, une portion de nos humeurs, parvient par ce moyen à assouplir, à détendre les solides, après avoir enchaîné, détruit & expulsé, par cette nouvelle production, l'âcre fronçant & irritant qui avoit produit l'érétisme. La situation horisontale qu'on garde alors, concourt encore à cet accroissement précipité, qu'on acquiert surement pendant une maladie qui survient dans l'adolescence.

Quoique ces faits soient très connus, M. David joint à leur résultat une observation particuliere. Une femme de moyenne taille ayant accouché à l'âge de dix-huit ans quatre mois, de son premier enfant, ne prit aucun accroissement pendant sa couche, qui fut des plus heureuses; prête d'accoucher de son second enfant, à l'âge de vingt ans passés, elle eut une maladie qui la retint six semaines au lit, au bout desquelles elle mit au monde un enfant qu'elle allaita: elle jouit bientôt d'une bonne santé, & se trouva grande de

plus d'un pouce. Ce ſont peut-être ces phénomenes un peu hors des voies ordinaires, dit l'Auteur, qui ont fait dire que l'accroiſſement en longueur ne ceſſoit que vers l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans, pendant qu'il eſt aſſez ordinairement borné à dix-huit.

Après avoir traité du méchaniſme de l'accroiſſement, M. David parle de la nutrition en général, & examine comment elle ſe fait chez l'enfant nouveau né. Il paſſe aux phénomenes particuliers à l'adoléſcence, à l'âge viril, à celui de la maturité, & à la vieilleſſe, dont il détermine les cauſes. Il donne enſuite les moyens que la nature offre pour en reculer le terme. L'art n'a de reſſource contre la néceſſité de mourir, que celle d'écarter pour un tems le deſſéchement qui fait la décrépitude & qui amene la mort.

Parmi les principaux moyens capables de procurer un pareil avantage, ſont le régime, l'exercice modéré, la tranquillité d'ame, la nature

du sol qu'on habite. Pour reculer le terme de la vieillesse de la part du régime, il faut n'user que d'alimens peu fournis de particules terreuses, ou bien dans lesquels ces particules soient si bien liées aux sels & aux huiles que contiennent ces alimens, qu'elles puissent passer par les plus petites filieres sans s'y déposer, du moins en assez grande quantité pour les obstruer avant le tems. La nourriture végétale, quoique paroissant la plus naturelle à l'homme, ne doit pas être exclusive. La tempérance est sur-tout recommandée. M. David pense que la briéveté de notre existence est nécessairement liée à la maniere d'être de notre globe, & qu'avec d'autres conditions nous eussions pu vivre plusieurs siecles.

De cette proposition naissent des conjectures sur la *longévité* des hommes avant le déluge, dans lesquelles l'Auteur respecte le texte de l'Ecriture qui admet la durée de la vie jusqu'à neuf cents & mille ans. Suit

un Chapitre ſur le méchaniſme de l'oſſification & de l'accroiſſement des os.

Une comparaiſon très ſuivie du regne animal & du végétal, ſert à faire connoître plus particuliérement comment les germes ſe développent, & comment ils prennent leur accroiſſement. On examine les arbres dans leur enfance, dans leur état de jeuneſſe & de vigueur, & dans leur caducité. Le Traité de la contemplation de la nature par M. Bonnet, eſt ſouvent cité avec diſtinction dans l'expoſition des principes qui éclairent ſur tous les phénomenes qu'on explique.

Le méchaniſme de l'accroiſſement des animaux & des végétaux dépend de l'action de l'eau, laquelle, ſuivant l'expreſſion de M. David, eſt l'excipient & le voiturier de toutes les ſubſtances qui entrent dans la compoſition des individus des deux regnes; mais l'eau elle-même n'eſt qu'un agent ſubordonné qui tire ſa fluidité, & par conſéquent ſon mou-

vement, d'un autre principe, qui eſt le feu, dont nous n'avons encore, ſuivant l'Auteur, que des notions aſſez imparfaites, malgré le Traité ſublime de Boerhaave ſur cet élément, & ce qu'en ont pu dire les Phyſiciens & les Chymiſtes les plus accrédités. C'eſt pourquoi M. David traite dans ſon avant-dernier Chapitre, du feu & de quelques unes de ſes propriétés, & termine ſon Ouvrage par l'analogie qu'il y a entre les eſprits animaux & le feu.

Dans la Diſſertation ſur l'uſage des eaux de l'Amnios, qui forme le premier Chapitre du Traité de la nutrition, M. David établit qu'elles ſont l'agent de la premiere inſpiration, en ce qu'elles compriment la poitrine en tout ſens dans le fœtus, & en reſſerrent la capacité; & ainſi, lorſque l'enfant eſt au monde, cette compreſſion venant à ceſſer, les côtes, qui ſont des démi-cercles élaſtiques, ſe débandent, & agrandiſſent par-là la capacité de la poitrine, ce qui détermine la premiere inſpira-

tion. Les eaux servent aussi à rafraîchir le sang qui circule dans les vaisseaux du fœtus, comme l'air dans l'adulte. M. David a fait des expériences curieuses pour prouver que les eaux qui entourent le fœtus ont un moindre degré de chaleur que son sang, & par conséquent qu'il est rafaîchi par le contact de ces mêmes eaux, qui agissent sur toute la surface extérieure du corps.

L'Ouvrage de M. David est dédié à M. de la Martiniere, Conseiller d'Etat, Chevalier de l'Ordre du Roi, & premier Chirurgien de Sa Majesté, à qui l'Auteur rend les hommages qui lui sont si justement dus pour toutes les obligations que lui a la Chirurgie, à l'illustration & aux progrès de laquelle il donne si constamment ses soins pour le bonheur de l'humanité.

ARTICLE IV.

TRAITÉ DE L'ELECTRICITÉ, DANS *lequel on expose & on démontre par*

expérience toutes les découvertes électriques, faites jusqu'à ce jour; pour servir de suite aux Leçons de Physique du même Auteur. Par M. SIGAUD DE LA FOND, *Professeur de Mathématiques, Démonstrateur de Physique Expérimentale, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, des Académies des Sciences & Belles-Lettres d'Angers, Electorale de Baviere, &c.* A Paris, chez Desventes Deladoué, Libraire, rue Saint-Jacques, 1771. 1 volume *in*-12, avec figures. *Prix* 3 *liv. rel.*

M. L'ABBÉ NOLLET a dit quelque part, que *l'amour du merveilleux est un poison séduisant dont les meilleurs esprits ont peine à se garantir;* qu'*il fait peut-être autant de mauvais Physiciens que l'étude & les plus heureuses dispositions en forment de bons;* que *ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que, si l'on aime à produire des découvertes d'éclat, ceux qui les apprennent les reçoivent aussi avec beaucoup*

coup d'avidité; de sorte que, si quelqu'un a la foiblesse de mentir, ou d'exagérer en annonçant des nouveautés singulieres, il est presque sûr qu'on n'aura pas le courage d'en douter. Telle a été, en grande partie, la maniere dont on a procédé à l'égard de l'Electricité. On ne s'étoit appliqué d'abord qu'à suivre les effets de la vertu électrique, qu'à rassembler des faits, & à examiner leurs rapports: mais bientôt l'esprit de systême s'empara des Physiciens; bientôt ils abandonnerent le flambeau de l'expérience, pour se livrer à la fougue de leur imagination. Dès-lors, plus de progrès dans les connoissances relatives à cette intéréssante matiere. Les Ouvrages qui en traiterent ne furent plus remplis que de discussions & de contestations qui n'apprennoient rien. „ On eût dit qu'ils „ n'étoient uniquement faits que „ pour exposer la théorie de leur „ Auteur, & la réfutation des idées „ des autres ". Quel fruit retirer de pareils Ecrits? Le dégoût pour

la recherche même qui en fait l'objet, s'empare du Lecteur; il y voit les plus grands Maîtres s'égarer, ou ne s'attacher qu'à déclarer la guerre à ceux qui ne sont point de leur avis: il laisse là & l'Ouvrage & la matiere qui y est traitée. Voilà, dès-lors, l'Electricité tombée dans le discrédit, la voilà réduite à occuper seulement le loisir des gens désœuvrés, & à satisfaire la curiosité de ceux qui aiment le merveilleux.

C'est ainsi que M. Sigaud de la Fond trace en peu de mots l'histoire de l'Electricité. Il en conclut, qu'il seroit très important pour le bien de la Physique, de faire paroître un Ouvrage où l'on rassembleroit les principaux faits qu'on a découverts jusqu'à ce jour sur cette matiere; où l'on concilieroit ces faits les uns avec les autres; où l'on ne laisseroit aucun doute sur la certitude de ceux qui sont contestés; où l'on suivroit, autant qu'il seroit possible, les analogies que la matiere électri-

que paroit avoir avec quantité d'autres fluides qui jouent les plus grands rôles dans la nature, tels que la matiere du feu, celle du tonnerre, & la matiere magnétique ; où enfin, après avoir constaté les avantages qu'on peut espérer de la vertu électrique, on engageroit ceux qui viendront après nous, à profiter des découvertes certaines qu'on a déja faites, pour pousser plus loin leurs recherches.

C'est ce que M. Sigaud de la Fond a essayé de faire dans le Livre que nous annonçons ; & il en a disposé le plan de maniere qu'il remplit parfaitement les vues que nous venons de présenter. Il a divisé en deux classes les corps susceptibles de contracter la vertu électrique, eu égard aux deux méthodes différentes qu'on est obligé d'employer pour leur faire acquérir cette vertu. Ainsi, il parle d'abord de ceux qui s'électrisent par frottement & ensuite de ceux qui ne s'électrisent que par communication Il traite après cela, de tout ce qui concerne les Expériences de l'Elec-

tricité, & en particulier, des machines qu'on y emploie, des propriétés & de la nature du feu électrique, de son identité avec le feu ordinaire & le feu solaire, &c.

Il consacre à cette importante partie de la Physique, vingt-cinq Chapitres plus ou moins étendus, parmi lesquels il y en a de très curieux. Nous ne nous attacherons qu'à ce qu'on trouve de plus piquant dans ceux-ci.

Celui où il est question de l'Expérience de Leyde, qui peut être regardée, dit l'Auteur, *comme la plus glorieuse époque de l'Electricité*. expose les différentes manieres selon lesquelles on a voulu modifier cette Expérience, & ce qu'on doit attendre de la variété de ses procédés.

„ Ce fut au commencement de l'an-
„ née 1746 que le célébre Mussen-
„ broek, se proposant d'examiner
„ si l'eau étoit un milieu bien pro-
„ pre à recevoir & à transmettre
„ l'Electricité, fit plonger un fil de
„ laiton attaché à un conducteur,

„ dans un grand vaſe de verre en
„ partie rempli d'eau, & fit enſuite
„ électriſer le conducteur. Lorſ-
„ qu'il imagina que cette eau de-
„ voit être ſuffiſamment électriſée,
„ il eſſaya de tirer une étincelle du
„ conducteur, tandis qu'il tenoit le
„ vaſe d'une autre main; il ſe ſen-
„ tit à l'inſtant frapper aux deux
„ bras, aux épaules & dans la poi-
„ trine, au point de perdre la reſpi-
„ ration; & il fut plus de deux
„ jours à revenir de la frayeur que
„ cette terrible commotion lui avoit
„ occaſionnée. Quelques jours après
„ il fit part de cette découverte à
„ M. de Réaumur, dans une lettre
„ qu'il lui écrivit: il étoit encore ſi
„ étonné de cet événement, auquel
„ il ne s'étoit point attendu, qu'il
„ proteſta qu'il ne voudroit point
„ recommencer cette Expérience,
„ *pour la couronne de France* ". Ce-
pendant il n'y a eu depuis, aucun
Phyſicien qui n'ait voulu la répéter.
M. le Monnier eſt le premier qui
l'ait fait éprouver à une chaine com-

posée de cent quarante personnes. Elle réussit communément assez bien au College de Navarre, où la chaine n'en contient pas moins de 3 à 4 cents.

M. Sigaud de la Fond, à la fin de ce Chapitre, parle des carreaux de verre étamés que le Docteur Bevis a substitués aux bouteilles de Leyde, ainsi que du tableau magique que M. Franklin a imaginé pour déguiser cette Expérience. On ne sera pas fâché de trouver ici la description & l'effet de cet ingénieux tableau.

„ Ayant un cadre, une glace, &
„ un portrait, supposons, dit M.
„ Franklin, que ce soit celui du
„ Roi; ôtez-en l'estampe, & cou-
„ pez en une bande, à la distance
„ d'environ deux pouces du cadre,
„ tout autour: quand la coupure
„ prendroit sur le portrait, il n'y
„ auroit pas d'inconvénient. Avec
„ de la colle légere, ou de l'eau
„ gommée, fixez, sur le revers de
„ la glace, la bande du portrait,
„ séparée du reste, en la serrant &

„ l'uniſſant bien : alors, rempliſſez
„ l'eſpace vuide (par l'abſence du
„ portrait), en dorant la glace avec
„ de l'or ou du cuivre en feuille :
„ dorez pareillement le bord inté-
„ rieur du derriere du cadre tout au-
„ tour, excepté le haut, & établiſ-
„ ſez une communication entre cet-
„ te dorure & la dorure du derriere
„ de la glace; remettez la planche
„ ou le carton ſur la glace, & ce
„ côté eſt fini. Retournez la glace,
„ & dorez exactement le côté anté-
„ rieur ſur la dorure de derriere; &
„ lorſqu'elle ſera ſéche, couvrez-la,
„ en collant deſſus, le milieu de
„ l'eſtampe, qui avoit été ſéparé de
„ la bande, obſervant de rapprocher
„ les parties correſpondantes de ce
„ portrait. Par ce moyen, le por-
„ trait paroîtra tout d'une piece,
„ comme auparavant; ſeulement
„ une partie eſt derriere la glace,
„ & l'autre par devant. Tenez le
„ portrait horizontalement par le
„ haut, & poſez ſur la tête du Roi
„ une couronne dorée & mobile.

„ Maintenant, ſi le portrait eſt élec-
„ triſé modérément, & qu'une au-
„ tre perſonne empoigne le cadre
„ d'une main, deſorte que les doigts
„ touchent toute la dorure poſté-
„ rieure, & que de l'autre main elle
„ tâche d'enlever la couronne; elle
„ recevra une commotion épouvan-
„ table, & manquera ſon coup, . .
„ L'Opérateur, dit plus bas M.
„ Franklin, qui tient ce portrait par
„ l'extrémité ſupérieure ou l'inté-
„ rieur du cadre n'eſt pas doré, à
„ deſſein d'empêcher ſa chûte, ne
„ ſent rien du coup, & peut tou-
„ cher le viſage du portrait ſans au-
„ cun danger; ce qu'il donne comme
„ un témoignage de ſa fidélité. . ..
„ Si pluſieurs perſonnes en cercle re-
„ çoivent le coup, M. Franklin nom-
„ me cette Expérince, *l'Expérience*
„ *des Conjurés* ".

Dans les Chapitres XVIII & XIX, M. Sigaud de la Fond diſcute fort au long la théorie du Phyſicien de Philadelphie, ſur l'Electricité poſitive & négative, & ſur l'imperméa-

bilité du verre à la matiere électrique. Il y combat avec tous les égards dus au vrai mérite, les objections de M. l'Abbé Nollet contre cette théorie. Dans le XXe il traite de l'analogie de la matiere électrique avec le tonnerre; & dans le XXIe, du pouvoir des points par lesquelles *M. Franklin*, comme il s'exprime, *peu épouvanté des suites qui paroissoient menacer sa témérité, voulut dérober le feu du ciel, l'enchaîner dans ses conducteurs, & lui assigner les corps sur lesquels il devoit développer son action.* On peut voir à ce sujet un morceau très curieux. qui nous fut remis en 1767 par cet habile Physicien, & que nous insérâmes dans le Journal de Novembre de la même année. Personne n'ignore que ces Expériences dangereuses ne réussirent que trop bien à Moscou, & que le célébre Richman, Professeur de Physique, y fut tué le 6 Août 1753, par une explosion qui partit de son appareil, & qui l'étendit sur le carreau. ,, Si M. le Mon-

„ nier & le P. Berthier de l'Ora-
„ toire, ne furent point aussi mal-
„ traités dans leurs essais, ils ne fu-
„ rent point trop encouragés à les
„ continuer: ils reçurent l'un & l'au-
„ tre de violentes commotions, qui
„ les renverserent, le premier à St.
„ Germain-en-Laye, & l'autre à
„ Montmorency. Il est cependant
„ constant, ajoute M. Sigaud de la
„ Fond, qu'en apportant beaucoup
„ de prudence dans ces sortes d'Ex-
„ périences, & qu'en prenant des
„ précautions fort simples, on peut
„ se promettre de très grands suc-
„ cès; sans courir aucun risque ".

Le Chapitre concernant l'analogie de la matiere électrique avec la matiere magnétique, offre pour preuve de cette analogie, ce qu'on lit dans les Transactions philosophiques, „ que
„ le tonnerre étant tombé chez un
„ Marchand, il aimanta plusieurs
„ couteaux qui n'avoient jamais été
„ frottés sur les poles d'aucun
„ aimant ". Diverses Expériences que M. Sigaud de la Fond a recueil-

lies, servent à confirmer le rapport de ces deux substances. Il y joint un phénomene qui étonna beaucoup les Physiciens vers la fin du dernier siecle; c'est cette vertu magnétique qu'on découvrit dans les ferremens des vieux édifices élevés. „ La „ croix du clocher de Chartres, qui „ se trouva, dit-il, convertie en „ véritable aimant, ne peut-elle pas „ être regardée comme un effet de „ la foudre, ou de la matiere élec- „ trique des nuages qui l'avoient pé- „ nétrée plusieurs fois" ?

Une suite d'Expériences plus curieuses les unes que les autres, remplit tout le Chapitre qui concerne les effets de l'Electricité dans le vuide. Ceux qu'elle opere sur différentes substances, sont constatés dans le XXIVe par une foule d'autres observations non moins intéressantes. Nous nous bornerons aux deux suivantes. „ Dès le mois d'Octobre de l'année „ 1746, le Docteur Mimbray éprou- „ va que deux myrtes électrisés pous- „ serent de petites branches & des „ boutons; ce que ne firent pas de

„ pareils arbuſtes non électriſés. M.
„ Jallabert éprouva la même choſe
„ à Geneve. Il nous apprend,
„ *qu'une partie du mois d'Avril &*
„ *du mois de Mai fut employée à élec-*
„ *triſer régulièrement une ou deux*
„ *heures par jour diverſes plantes,*
„ *entre-autres, un giroflier jaune ou*
„ *violet, placé dans une caiſſe de ter-*
„ *re. Toutes ces plantes augmente-*
„ *rent conſidérablement en tiges & en*
„ *branches* ".

Le dernier Chapitre, qui contient l'expoſition des effets de l'Electricité ſur l'économie animale, paroîtra à bien des perſonnes le plus intéreſſant de tous, puiſqu'il prouve inconteſtablement, „ qu'il eſt plu-
„ ſieurs circonſtances où l'Electri-
„ cité peut être d'un très grand ſe-
„ cours, & apporter du ſoulage-
„ ment à diverſes maladies, qu'on
„ ne guérit pas toujours par les moyens uſités ". C'eſt encore M. Jallabert qui fournit à l'Auteur l'exemple le plus frappant de ces guériſons miraculeuſes. „ En 1733, vers la

„ fin du mois de Juin, un Serrurier
„ nommé Nogués, âgé de cinquan-
„ te-deux ans, & d'une complexion
„ très délicate, forgeant une barre
„ de fer fut jetté à la renverse sans
„ connoissance & sans mouvement,
„ par un coup porté à faux. Il ne
„ reprit connoissance que plusieurs
„ jours après son accident, malgré
„ les vésicatoires, les ventouses sça-
„ rifiées & divers autres remedes
„ appropriés, que MM. Cramer,
„ célébre Médecin, & Laurent,
„ Me Chirurgien, appellés à son se-
„ cours, lui firent administrer. Il
„ demeura muet, & paralytique de
„ tout le côté droit. Il prit les bains
„ d'Aix en Savoie pendant deux ans
„ consécutifs; & malgré le soulage-
„ ment qu'il en tira, il étoit resté
„ paralytique de presque toute la
„ partie inférieure du bras. Il ne
„ pouvoit remuer l'avant-bras, le
„ carpe, le pouce, & les doigts in-
„ dex & auriculaire. Il boitoit ou-
„ tre cela du côté droit, & il ne
„ marchoit qu'à l'aide d'une canne.

„ Ce fut en cet état qu'il se présen-
„ ta chez M. Jallabert, le 26 Dé-
„ cembre 1747, pour se faire élec-
„ triser. Il faut lire dans l'Ouvra-
„ ge de ce célébre Professeur (1),
„ ajoute l'Auteur du Traité, le dé-
„ tail des opérations qui conduisirent
„ le malheureux Nogués à une par-
„ faite guérison ".

Cet exemple, & nombre d'autres qui sont rapportés dans ce Chapitre, justifient l'annonce que nous avons faite au mois de Décembre dernier (2), des cures qu'a opéré M. l'Abbé Sans, en essayant l'Electricité sur la paralysie récente. Un papier public qui s'imprime à la Rochelle nous apprend qu'un Chanoine de la Cathédrale de cette ville, *paralytique de tout le côté droit depuis trois mois*, qui a été traité par la méthode de ce Professeur, *a déja recouvré presque toute la liberté des mouvemens & la sensibilité de son côté droit, ce qui fait espérer une guérison complette.*

(1) Expériences sur l'Electricité.
(2) Page 570 du Journal du même mois.

Nous terminerons là l'Extrait de ce nouvel Ouvrage de M. Sigaud de la Fond, recueil précieux des plus importans phénomenes de l'Electricité, & dont toutes les matieres nous ont paru traitées avec cette clarté & cette méthode qui regnent dans ses Leçons de Physique, & dans celles qu'il a données depuis sur l'Economie animale (1).
„ Puisse ce Traité, dirons-nous
„ avec lui, réveiller l'émulation des
„ Physiciens électrisans, & ranimer
„ leur zele pour les progrès de cet-
„ te science, qui peut étendre infi-
„ niment ceux de la Physique, &
„ concourir au bien-être de l'huma-
„ nité "!

ARTICLE V.

LA VÉRITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE, *prouvée à un Déiste : par*

(1) On peut voir le jugement que nous avons porté des unes & des autres, dans le Journal de Février 1767, p, 2115 ; & dans celui de Janvier 1768, p. 29.

M. l'Abbé PEY, *Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Toulon. ancien Vicaire général, & Official de feu M.* DE CHOIN. A Paris, chez Humblot, rue St. Jacques, 1771, 2 vol. *in*-12.

SI *ma Religion étoit fausse*, a dit la Bruyere, *je l'avoue, voilà le piege le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer; il ètoit inévitable de ne pas donner tout au travers, & de n'y être pas pris. Quelle majesté, quel éclat des mysteres! quelle suite & quel enchaînement de toute la doctrine! quelle raison éminente! quelle candeur! quelle innocence de mœurs! quelle force invincible & accablante des témoignages rendus successivement & pendant trois siecles entiers, par des millions de personnes les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, & que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort & du dernier supplice! Prenez l'Histoire, ouvrez, remontez jusqu'au*

qu'au commencement du monde, jusqu'à la veille de sa naissance, y a-t-il eu rien de semblable dans tous les tems? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me séduire?

Ce sont tous ces témoignages réunis, & qui déposent d'une maniere si frappante en faveur de la Religion, que M. l'Abbé Pey développe admirablemeut dans son Livre. Il l'avoit d'abord composé pour l'instruction d'un ami particulier, qui, au moyen d'une fausse philosophie, étoit parvenu, dit-il, à ne rien croire à force de raisonner. Il a réussi à le convaincre; & nous ne doutons pas que par la clarté & la solidité de ses preuves, par la maniere également touchante & persuasive dont il les présente, par son habileté à manier les couleurs vives & éclatantes qui montrent la grandeur, la sainteté, la sagesse, la douceur de cette sainte Religion, qui la montrent en tout digne de Dieu, proportionnée aux besoins de l'homme & seule capable de faire sa félicité, il n'en force d'au-

tres à ouvrir les yeux à la lumiere, & à s'écrier comme le fait la Bruyere à la fin du morceau que nous venons de citer : *Ou aller, ou me jetter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ?*

Comme l'illusion qui séduit ordinairement en faveur de l'incrédulité, est ,, l'espoir de trouver plus de raison parmi ceux qui font profession ,, de ne point croire à l'Evangile, ,, quelquefois même plus de probité, ou du moins une espece de ,, félicité qui satisfasse le cœur par ,, la jouissance des plaisirs & l'exemption des remords ", M. l'Abbé Pey commence par combattre ce préjugé, en montrant que les Incrédules sont *beaucoup moins raisonnables, moins vertueux & moins heureux que le reste des hommes.*

Il interroge d'abord les Sages de l'antiquité, & il fait voir combien ils étoient peu instruits sur ces trois questions : *Qu'est-ce que Dieu ? Quel est le bien de l'homme ? Quels sont ses*

devoirs ? ,, Rapprochons-nous, dit-
,, il ensuite, du siecle où nous vi-
,, vons, adressons-nous à cette
,, secte de Philosophes qui ont re-
,, noncé à l'Evangile, pour être plus
,, raisonnables. O hommes qui com-
,, battez contre Dieu pour éclairer
,, vos semblables, je cherche la vé-
,, rité, éclairez-moi. Quelle est vo-
,, tre doctrine sur les premiers prin-
,, cipes de la Religion naturelle, sur
,, la Divinité, sur la Providence,
,, sur la vie à venir, sur les devoirs
,, de l'homme & sa félicité, sur la
,, nature de la vertu, sur l'immor-
,, talité de l'ame ? Mais point de
,, réponse précise. Cherchons-la donc
,, dans leurs écrits". On ne l'y trou-
ve pas d'avantage. On n'y voit que
des contractions formelles sur tous
ces points. Le bel esprit y tient lieu
de bonnes raisons. *Des faits apocry-
phes ou douteux, des textes tronqués,
des raisonnemens cent fois pulvérisés,
des assertions qui ne peuvent séduire
que par un ton de confiance*; voilà tout
ce que ces écrits présentent.

Offrent-ils quelque chose de plus satisfaisant sur la morale? contiennent-ils des principes d'une vertu pure & exemplaire? Bien loin de là. Ils n'enseignent que d'horribles maximes qui dégradent l'homme, qui le rendent esclave de toutes ses passions, qui brisent tous les liens de la société. Nous ne suivrons pas M. l'Abbé Pey dans les preuves multipliées qu'il en donne, & qu'il tire principalement de deux des plus fameux Ouvrages des Incrédules.

On convient assez, dit-il en dernier lieu, *que la vertu n'est pas, en général, leur apanage*: mais n'en sont-ils pas plus heureux? Ils se proposent, au-moins, de le devenir en ce monde. Ne se trompent-ils pas? M. l'Abbé Pey fait voir qu'ils sont tourmentés de peines qui viennent de trois sources, du passé, du présent & de l'avenir. Nous nous bornerons aux dernieres. ,, Ce que l'a-
,, venir présente de certain, dit cet
,, éloquent Adversaire des Incrédu-
,, les, n'a rien que de triste pour la

„ nature. La privation des plaisirs
„ qui s'éloignent, le dépérissement
„ d'un corps qui se dissout, les in-
„ firmités de la vieillesse qui s'avan-
„ ce, la nuit du tombeau qui s'ou-
„ vre, &, a ce moment, l'incerti-
„ tude d'une autre vie, la crainte
„ d'un jugement qui s'annonce par
„ les remords, le desir d'un anéan-
„ tissement qui fait horreur & qu'on
„ invoque, mais qu'on n'ose se pro-
„ mettre. Ici le Philosophe Epicu-
„ rien, qui paroît à ses propres yeux
„ si fort au dessus du reste des hom-
„ mes, ce Philosophe qui méprise
„ le vulgaire ignorant, & qui croit
„ être en droit d'interroger la Di-
„ vinité même, ne voudroit être
„ que le jouet de sa puissance: il
„ ambitionne la destinée des brutes.
„ Mais tout mourra-t-il véritable-
„ ment avec son corps? & s'il sur-
„ vit au tombeau, quel sera son sort
„ pendant toute l'éternité? Ces ré-
„ flexions sont naturelles à l'hom-
„ me qui pense: elles sont cruelles
„ pour qui doute: elles sont acca-

„ blantes pour qui n'eſpere rien &
„ qui craint tout. Vous-même,
„ Monſieur, qui n'admettez point
„ la révélation, ajoute M. l'Abbé
„ Pey, en s'adreſſant à ſon ami,
„ êtes-vous bien ferme dans votre
„ croyance? Et lorſque vous envi-
„ ſagez cet avenir, n'en êtes-vous
„ pas épouvanté, par la crainte d'ê-
„ tre détruit, ou par celle d'être
„ puni"?

Ce premier Chapitre, ainſi que tous ceux qui forment la diviſion du Livre, eſt terminé par une réponſe aux objections que les Incrédules peuvent faire ſur ce qu'il renferme.

L'Auteur, après ces obſervations préliminaires, entre en matiere, & examine avec le Déiſte qu'il a entrepris de convertir, quelle eſt la Religion que nous devons ſuivre. Il traite d'abord de celle des Juifs, & des Livres hiſtoriques de l'ancien Teſtament; puis, des Prophéties qui ont éu leur accompliſſement ſous l'ancienne Loi: enſuite, de la vérité & de l'authenticité des Livres du

nouveau Teſtament, & principalement des quatre Evangiles; de la perſonne & de la doctrine de Jéſus-Chriſt; de ſes Miracles, de ſa Mort & de ſa Réſurrection. Ces différens chapitres rempliſſent tout le premier volume.

Le ſecond a pour objet l'établiſſement de la Religion Chrétienne, la réprobation des Juifs, l'accompliſſement des prophéties relatives à Jéſus-Chriſt & à ſon Egliſe, les caracteres qui diſtinguent eſſentiellement la Réligion Chrétienne des fauſſes Religions, & enfin les myſtères de cette religion ſublime, conſidérés en général & en particulier, relativement aux contradictions apparentes qu'ils renferment: deux points de vue bien importans, & que l'Auteur éclaircit avec une ſagacité admirable, en faiſant voir, 1°. que ces contradictions ne ſauroient affoiblir les preuves qu'il a établies précédemment; 2°. que ces contradictions apparentes n'ont aucun fondement réel.

Dans un Chapitre particulier, & qui termine l'Ouvrage, l'Auteur couronne les heureux efforts qu'il a employés jusques-là contre l'Incrédule, en répondant à un dernier raisonnement par lequel il prétendoit justifier son incrédulité, raisonnement qui fait encore illusion aujourd'hui à beaucoup de Philosophes, & qui consiste à dire: „ Si la Réligion Chré-
„ tienne étoit démontrée, tout le
„ monde croiroit; car personne ne
„ s'est encore avisé de contester
„ une démonstration géométrique,
„ dont l'évidence est cependant moins
„ nécessaire que celle de la Religion.
„ Quand même elle seroit démon-
„ trée, je ne serois pas coupable
„ d'ignorer une vérité que je ne puis
„ connoître. On doit exiger de moi
„ que je la cherche, & non que je
„ la trouve. Car est-ce ma faute,
„ si je n'ai pas plus d'esprit"? M. l'Abbé Pey discute dans deux articles cet argument spécieux & frivole; &, pour achever de juger l'Incrédule,

dule, il montre que sa prétendue bonne foi ne sauroit compatir, 1°. avec les dispositions de son cœur, 2. avec l'évidence des preuves de la Religion Chrétienne. La récapitulation de ces preuves forme dans le second Article, un ensemble lumineux, très propre en effet à lui faire sentir *que cette Religion est faite pour son cœur, & que son cœur est fait pour elle.* „ Peut-il, sans être „ l'ennemi de Dieu & de lui-même, „ s'écrie ici M. l'Abbé Pey, „ se refuser à une lumiere qui vient „ l'éclairer, le sanctifier, le consoler? Et, s'il ferme les yeux à „ cette lumiere, est-il bien persuadé que c'est l'amour de la vérité „ & de la vertu qui détermine son „ choix en faveur d'une secte qui, „ sous prétexte de suivre les lumieres de la raison, se divise sur les „ points les plus essentiels de la „ Religion, se jette par différentes „ voies dans toutes les absurdités, „ répand des obscurités sur les principes même les plus évidens, „ &

„ introduit, par de nouvelles maxi-
„ mes, la division & l'indépendan-
„ ce dans la société d'une secte,
„ dont la morale prend l'empreinte
„ des passions, & justifie la plus
„ honteuse de toutes; d'une secte
„ dont presque tous les Docteurs,
„ dévenus aussi les Apôtres du li-
„ bertinage, insultent à la pudeur
„ même dans leurs Ecrits, & à for-
„ ce de raisonner, ressuscitent tou-
„ tes les extravagances des anciens
„ Philosophes; d'une secte, en un
„ mot, que ses partisans deshono-
„ rent par leurs mœurs, & qui ne
„ doit ses progrès qu'aux frivolités,
„ aux plaisirs & aux vices"? Vérités dures, sans-doute, mais que tous ceux qui ont voulu tracer fidellement le caractere des Incrédules, moins comme désignant tel ou tel d'entre eux, que comme inhérent à leurs principes, se sont trouvés forcés d'articuler; témoin ce portrait crayonné par Massillon, dans un tems où l'incrédulité n'avoit pas fait les mêmes ravages que de nos jours:

L'Incrédule est un homme sans probité, sans mœurs; qui n'a plus d'autre regle que ses passions, d'autre loi que ses injustes penchans, d'autre maître que ses desirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même: enfant dénaturé, puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des peres; ami infidelle, puisqu'il ne regarde les hommes que comme les tristes fruits d'un assemblage bizarre & fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers; maître cruel, puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort & le plus heureux qui a toujours raison. Les crimes les plus affreux, & les vertus les plus pures, tout est égal selon lui, puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste & l'impie, & les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau (1).

Puisse l'Ouvrage de M. l'Abbé Pey, dont nous n'avons présenté que la substance, mais qui dans les dé-

(1) Carême, Sermon du Jeudi d'après les Cendres.

tails eſt un des plus ſolides & des plus lumineux qui aient encore paru, faire revenir de leur égarement une foule de gens, *qui*, comme le Déiste auquel il s'adreſſe, *ſont ébranlés au premier doute frivole que l'impie propoſe ; qui ſembleroient être ravis que la Religion fût fauſſe ; & qui ſont moins touchés de ce poids reſpectable de preuves qui accable une raiſon orgueilleuſe, & qui en établiſſent la vérité, que d'un diſcours en l'air qui la combat, où il n'y a ſouvent de ſérieux que la hardieſſe de l'impiété & du blaſphême* (1) ! Nous les exhortons à ne pas ſe borner au corps de l'Ouvrage, quoique tout y ſoit approfondi de maniere à prévenir & à réfoudre juſqu'aux moindres difficultés ; ils trouveront à la fin de chaque volume d'excellentes notes, qui viennent encore à l'appui des preuves, & qui acheveront de diſſiper les nuages que l'incrédulité a pu répandre au fond de leur ame.

(1) Avent. Sermon du Jour de Noël.

NOUVELLES LITTERAIRES.

Expoſitio in Canticum Canticorum Salominis, *&c.* „ Expoſition ſur le „ Cantique des Cantiques de Salo„ mon ". Par Dom *André-Joſeph Anſard*, Religieux Bénédictin, de l'Académie d'Arras. A Paris, chez *Edme*, rue des Carmes, au Collége de preſle. Vol. in-12 de 101 pag. Prix 24 ſ. CETTE Expoſition n'eſt point un Commentaire critique ſur l'Ouvrage de Salomon : c'eſt une ſorte de Gloſe Aſcétique, dont tout le but eſt de nourrir la piété. L'Auteur qui ſuit le ſens myſtique adopté par l'Egliſe, paroît l'avoir faite principalement, pour l'oppoſer à la Paraphraſe infidele, irréligieuſe & libertine qui a été répandue ſous le nom de M. de Volt.

Hiſtoire abrégée de la Bienheureuſe Colette Boellet, *Réformatrice de l'Ordre de Ste. Claire*, *avec l'Abrége de l'Hiſtoire de la vertueuſe* Philippe, *Ducheſſe de Gueldres*, *décédée dans le même Ordre.* Ouvrage poſthume de

M. *Collet*, revû, corrigé & mis au jour par M. l'Abbé *de Montis*, Docteur en Théologie & Censeur Royal. A Paris, chez *Lottin* l'aîné, rue S. Jacques, 1771. Vol. in-12 de 422 pag. Ce Livre offre à la piété des fideles le spectacle de deux Elues, qui nées dans le 15[e] siécle de conditions bien différentes, puisque la premiere n'étoit que la fille d'un Charpentier de Corbie, & que l'autre fut élevée sur le trône par son mariage avec René, Roi de Sicile & Duc de Lorraine, se sont sanctifiées dans le même Ordre.

Traité de Perspective Lineaire, avec une Planche en taille douce. Par S. N. *Michel*, de l'Académie Royale d'Ecriture, & Maître de Mathématiques des Pages de Mgr. le Comte de Clermont. A Paris, chez le même Libraire, 1771. Imprimé de 34 pages in-8°. La Planche qui fait la base de cet Ecrit peu volumineux, présente en 28 petits Tableaux les regles de la Perspective, dont la pratique est expliquée par le Discours qui précéde.

Dissertations sur la Mythologie Françoise & sur plusieurs Points curieux de l'Histoire de France. Par M. *Bullet*, Professeur, Doyen de l'Université de Besançon, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. A Paris, chez *Moutard*, Quai des Augustins, 1771. Vol. in-12 de 341 pag. CETTE Collection est très curieuse. Ce que l'Auteur nomme Mythologie Françoise, ce sont certaines fables consignées dans de vieilles Chroniques, ou accréditées dans quelques Provinces par la crédulité populaire; on feroit un assez gros livre de la simple exposition de toutes ces Fables. Les Dissertations de M. Bullet roulent sur Mélusine, sur la Reine Pédauque, sur le Chien duelliste de Montargis, sur les deux prises de Rome par les Gaulois, sur l'élection légitime de Hugues Capet, chef de la troisieme Race, sur le titre de *Très-Chrétien* que portent nos Rois, sur le titre de Dauphin, que porte le fils aîné du Prince régnant, sur l'institu-

tion des Pairs de France, ſur l'état des Evêques ſous la premiere race de nos Rois, ſur l'origine des Carroſſes. De ces dix Mémoires, celui qui concerne Hugues Capet nous paroît mériter principalement l'attention de nos Hiſtoriens.

Méditations d'Hervey, traduites de l'Anglois, en deux Parties: la premiere par M. *le Tourneur*, la seconde par M. *Peyron*. A Paris, chez *le Jay*, 1771. Vol. in 8e. de 393 pag.

LA Vie de l'Auteur Anglois, qui étoit Recteur de deux Villages dans la Province de Northamton, miſe à la tête du volume, eſt tellement édifiante, que, ſi l'on veut fermer les yeux ſur l'heterodoxie de ce pieux Miniſtre, on trouvera peu de vies plus apoſtoliques, dont l'exemple ſoit plus beau à propoſer à des Paſteurs Catholiques. Les premieres Méditations ſont appellées les *Tombeaux d'Hervey*, parce qu'elles n'ont réellement d'autre objet que notre triſte mortalité, notre néant, enfin les Tombeaux, où tout ſe perd, où

tout aboutit. Le goût singulier du Recteur pour ce genre de contemplation, inspiré d'abord & formé par l'esprit du Christianisme, avoit encore été fortifié par la lecture des Nuits d'Young qui faisoit les délices d'Hervey. Ainsi l'Angleterre possédoit dans le même tems deux Philosophes Chrétiens, dont l'un, par le tour de son esprit, méritoit, autant qu'Héraclite, le nom de Philosophe *ténébreux*; l'autre répréſentoit ses larmes. „ LES Tombeaux d'Hervey, dit son habile traducteur, „ respire une sensibilité douce, „ qui vous pénétre & vous attendrit par degrés; de tems-en-tems „ il lui échappe des mouvemens & „ des traits sublimes. Plus généralement, c'est un charme invisible & „ naturel qui attire l'ame du Lecteur à la suite de la sienne. Toujours à votre portée, il a l'air de „ s'entretenir familiérement avec „ vous d'objets touchans, qui intéressent également l'un & l'autre... „ C'est un ami pénétré de votre dou-

„ leur, qui vous remene, en vous
„ consolant, à la tombe de ceux qui
„ vous étoient chers, fait repasser
„ votre ame sur tous les objets qui
„ l'ont déchirée, & acheve d'épuiser
„ ainsi doucement ce qui vous res-
„ toit de l'armes, pour vous affer-
„ mir dans une tranquillité réligieuse
„ & durable". Quand on a un sentiment si délicat, quand on s'exprime si bien, que n'est-on pas digne de traduire, & sûr de rendre excellement! M. L. T. a joint aux Tombeaux une Elégie sur un Cimetiere de campagne, traduite de l'Anglois de M. *Cray*; il pouvoit y joindre encore un morceau du Spectateur Anglois, sur les tombeaux de Westminster, morceau très-philosophique & du genre. Les autres Méditations d'Hervey qui sont à la suite des Tombeaux, distinguées par un plus petit caractere, roulent sur tous les objets naturels, sur la contemplation de la nature, & sont toutes d'une grande piété. Le Livre est terminé par *les funérailles d'Arabere, Religieux de la*

Trappe. Poëme traduit de l'Anglois de M. Jeningham, par le Traducteur des secondes Méditations. C'est au fond le même sujet que celui du Comte de Comminge de M. d'*Arnaud*, (que l'on a très-bien nommé l'*Young François*), mais dessiné & colorié par une main Angloise,

L'Esprit du Militaire ou Entretiens avec moi-même. Par *M. d'Ey*, Sergent de Grenadiers aux Gardes Françoises. A Paris, chez *Lacombe*, rue Christine, & *Vente*, à la montagne Ste. Geneviéve, 1771. vol. in-12. de 170. pag. VOILA l'habitude de penser & le goût des Lettres introduits dans un des plus beaux corps militaires & dans les Troupes les mieux formées du Royaume M. *Desrivieres*, auteur des *Loisirs d'un Soldat* indiqués dans notre Feuille du 8 Juillet 1767, & de quelques autres Ecrits; a l'honneur d'avoir ouvert le premier la carriere à ses camarades, & son exemple, a fait naître une émulation d'autant plus utile que les Lettres sont ou doivent être l'asile

des mœurs. L'Ouvrage de M. d'Ey est en deux Parties. La premiere traite des devoirs de l'Homme & du Citoyen; la seconde, de ceux du Militaire. Il pose la Religion pour base de ces différens devoirs & de toutes les vertus. On aimera sa définition du *Courage*. „ Le Courage,
„ dans un Militaire, est sans contre-
„ dit le premier de ses devoirs, *on*
„ *ne doit même lui en sçavoir aucun*
„ *gré*. Semblable au feu pénétrant,
„ il doit s'être glissé dans ses veines,
„ & s'être incorporé dans toute son
„ existence. "

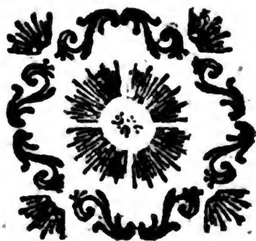


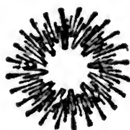
TABLE DES ARTICLES.

du Journal des Sçavans

OCTOBRE 1771

TABLE DES ARTICLES.

EXTRAITS DES MEILLEURS JOURNAUX DE L'EUROPE.



JOURNAL DES SÇAVANS,

AVEC DES EXTRAITS
Des meilleurs Journaux
de FRANCE & D'ANGLETERRE.
Suite des CLXX. Volumes du
JOURNAL DES SÇAVANS,
& des LXXIX. Volumes
du même Journal combiné avec les Mémoires de Trévoux.

OCTOBRE 1771. VOLUME II.

TOME LV.

N°. 12.

A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL REY.
MDCCLXXI.

CATALOGUE
DES
LIVRES NOUVEAUX

Qu'on trouve chez MARC-MICHEL REY, *Libraire sur le* Cingle.

Histoire des Poissons contenant la description Anatomique de leurs parties externes & internes, & le caractere des divers Genres rangés par Classes & par Ordres. Avec un Vocabulaire complet, des tables raisonnées en latin & en françois, des experiences sur le mouvement natatoire & musculaire, sur le Mécanisme de la respiration, sur les Organes de l'Ouïe & de la Génération, & des Estampes qui représentent *les principales* parties Anatomiques & quelques Genres nouveaux par Mr. Antoine Goüan 4o. 1. vol. fig. Strasbourg. 1770. *f* 6:

Des dernieres Révolutions du Globe ou, Conjectures physiques sur les causes *de la* dégradation actuelle des Tremblemens de Terre, & sur la vraisemblance de leur cessation prochaine. Par M. L. Castilhon. 8o. 1771. *f* 1 : 5.

Essai sur les maladies du Gens du Monde par M. Tissot. gr. 12o. Paris. 1771. *f* 1:

Histoire de l'Empire d'Allemagne, & principalement de ses Révolutions, depuis *son* établisement par Charlemagne jusqu'à *nos* jours: précédée d'une Introduction Historique & suivie d'une Exposition du Droit public, des Loix, des Constitutions, du Gouvernement civil & politique de cet Empire. 12o. 8 vol. Paris. 1771. *f* 12.

SEPTEMBRE 1771. EDIT. DE PARIS.

LE JOURNAL DES SÇAVANS.



OCTOBRE 1771.

LETTRE SUR DES TABLES DE SINUS *extrêmement rares, adressée à Messieurs les Auteurs du Journal des Sçavans. Par M. de la Lande de l'Académie Royale des Sciences.*

LES Tables de Sinus dont tous les Mathématiciens ont un besoin si fréquent, & qui ont servi à calculer les Logarithmes dont ils se servent, furent l'ouvrage d'un célé-

bre Professeur de Wittemberg, nommé Georges Joachim *Rheticus*; il étoit du Pays des Grisons, ou du voisinage, étant né à Feldkirch, dans la Suabe, près d'Apenzel, le 15 Février 1514. Copernic lui inspira le courage de se livrer à ce travail, & pendant 12 ans, il entretint chez lui des Calculateurs pour travailler ces Tables. Rheticus mourut en en 1576, *Valentinus* Otho ou Otto son Disciple, fit la revue de ces Tables & parvint à les publier en 1394, à Heidelberg, dans un gros Volume intitulé: *Opus Palatinum*, avec le secours de l'Empereur & de plusieurs Princes qui contribuerent à la dépense; on trouve dans ce Volume les Tables de Sinus & de Tangentes, avec ce titre: *Magnus Canon Doctrinæ Triangulorum.*

Barthelemi *Pitiscus* de Grunberg en Silesie étoit à Heidelberg vers 1610, le Prince Palatin Fréderic IV Duc de Baviere le chargea de travailler à la correction de ces Tables de Rheticus, où les Sinus étoient calcu-

lés pour un rayon de onze chiffres, & qui se trouvoient dans l'*Opus Palatinnm*. Cette correction étoit importante, mais pour la bien faire, il étoit nécessaire d'avoir sous les yeux des Sinus calculés avec un plus grand nombre de chiffres que ceux qui étoient imprimés; & il étoit fort embarrassé de se les procurer. Il soupçonnoit que Rheticus avoit calculé toute la Table des Sinus, en supposant quinze zéros dans le rayon, & de dix en dix secondes. Otto qui les avoit publiés autrefois sembloit en être persuadé, mais il étoit déjà vieux, sa mémoire étoit affoiblie & il ne put indiquer l'endroit où l'on devoit chercher ce Manuscrit. Il croyoit cependant l'avoir laissé à Wittemberg; Rheticus y envoya un copiste, qui revient sans avoir rien pu découvrir. Otto avoit toujours gardé les papiers de Rheticus; après sa mort ils tomberent entre les mains de Jacques Christman qui y trouva cette Table de Sinus tant desirée; Pitiscus visita ces papiers déjà effacés,

& prêts à tomber en pourriture, il les rangea avec le plus grand soin & la plus grande satisfaction.

Il y trouva 1°. une copie de toute la Table des Sinus de dix en dix secondes, pour un rayon de seize chiffres avec les différences premieres, secondes & troisiemes. 2°. Les Sinus du premier & du dernier degré, pour chaque seconde, avec les différences premieres & secondes. 3°. Le commencement d'une Table des tangentes & des secantes de dix en dix secondes, avec les différences premieres & secondes. 4°. Une Table complette des tangentes & secantes de minute en minute pour le même rayon.

Ces tables ne suffisoient cependant pas: afin de corriger complétement celles d'Otto, il falloit, surtout pour le commencement, des Sinus d'un plus grand nombre de chiffres; la principale difficulté étoit pour les premieres minutes, après quoi les calculs de Rheticus étoient suffisans; cela n'empécha pas Pi-

tiſcus de l'entreprendre & d'aller en aſſez peu de tems juſqu'au commencement du ſeptieme degré; & comme au-delà de ce terme les tangentes & les ſecantes des minutes étoient toutes très-exactes, & que dans celles des ſecondes, l'erreur ne paſſoit que rarement le dernier chiffre, & jamais le pénultieme, il ne croyoit pas la correction d'une grande importance; cependant il crut faire une choſe agréable & utile aux Mathématiciens que de publier ces tables de Rheticus, il fit pour cela pluſieurs tentatives, juſqu'à ce qu'enfin Jonas Roſe libraire de Francfort, voyant que la Trigonométrie de Pitiſcus ſe réimprimoit ſouvent, penſa que des tables qui paroîtroient avec ſon nom ſeroient bien reçues. David Origan célébre par ſes Ephémérides, écrivit à Pitiſcus dans le tems qu'il étoit à Francfort avec la Cour Palatine, une Lettre dont je traduirai un paſſage: „J'ai „appris, dit-il, par les Lettres de „Werner, que vous préparés une

„ édition des tables de Sinus où
„ il y a plus de chiffres que dans
„ l'*Opus Palatinum* d'Otto avec qui
„ j'ai été fort lié autrefois; ces sor-
„ tes d'études me plaisent infini-
„ ment par ce qu'elles ne nuisent
„ à personne, & nous mettent sans
„ cesse devant les yeux la sagesse
„ & la bonté du créateur; je vous
„ prie avec instance de suivre ce
„ projet avec ardeur, & de publier
„ ce livre inestimable (*Aureum im-
„ mo Gemmeum*); non-seulement
„ vous servirez aux études d'un
„ grand nombre de personnes, vous
„ rendrez service à la postérité, ces
„ sortes de connoissances étant de
„ plus en plus répandues, votre
„ nom & vos travaux seront con-
„ sacrés dans les plus célébres Bi-
„ bliotheques, & passeront à l'im-
„ mortalité. Et ne craignés pas
„ qu'il y ait à perdre pour vous ou
„ pour celui qui fera des dépenses
„ à cette occasion; quand on en ti-
„ reroit 1500 exemplaires on trou-
„ vera à les placer, & il y aura un

,, bénéfice certain, car nous voyons
,, presque par-tout les Sciences Ma-
,, thémaques prendre faveur, les nou-
,, velles découvertes déterminent cha-
,, cun à s'en occuper. "

Le libraire Rose à la vue de cette lettre fut confirmé dans sa résolution, & il promit qu'après la foire d'automne on commenceroit l'impression. De retour à Heidelberg, Pitiscus mit en ordre les deux tables de Rheticus, dont nous avons parlé, & qui sont imprimées, avec quinze chiffres, dans l'ouvrage dont il s'agit; il est intitulé: THESAURUS MATHEMATICUS, *sive canon sinuum ad radium* 1000000000000000, *& ad dena quæque scrupula secunda quadrantis; una cum sinibus primi & postremi gradûs ad eumdem radium & ad singula scrupula secunda quadrantis, adjunctis ubique differentiis primis & secundis, atque ubi res tulit etiam tertiis; jam olim quidem incredibili labore & sumptu à Georgio Joachimo* RHETICO *supputatus, at nunc primùm in ucem editus à Bartholomæo* PITISCO

Grunbergensi Silesio. Cujus etiam accesserunt 1°. *principia sinnum ad radium* 1 00000 00000 00000 00000 00000, *quàm accuratissimè supputata*, 2°, *Sinus decimorum tricesimorum & quinquagesimorum quorumque scrupulorum secundorum per prima, & postrema* 35 *scrupula prima ad radium* 1 00000 00000 00000 00000 00. *Francofurti, excudebat Nicolaus Hoffmanus, sumptibus Jonæ Rosæ anno* CIϽ IϽ XIII.

Tel eſt le Livre précieux que j'ai voulu faire connoître aux Mathématiciens, & dont je n'ai jamais pu voir que trois exemplaires, dont un eſt chez M. *Jousse*, célébre Conſeiller au Préſidial d'Orléans, qui poſſéde également le ſecond volume d'Hevelius & pluſieurs autres livres rares en aſtronomie ; il a cultivé cette ſcience avec ſuccès dans ſa jeuneſſe, & quoiqu'il en ait ſacrifié les détails aux devoirs importans de la magiſtrature & aux ouvrages de Juriſprudence qui lui ont mérité une ſi juſte réputation, il revient quelquefois

avec plaiſir ſur ſes premiers goûts pour les ſciences. M. Jouſſe a bien voulu me confier ce livre & me l'envoyer à Paris. En l'examinant j'ai été ſurpris de ne point trouver les deux articles que Pitiſcus dit y avoir ajoutés & qui ſont même anoncés dans le titre, ſçavoir le commencement des Sinus pour un rayon de 26 chiffres calculés algébriquement, & les Sinus des ſecondes en allant par 10, 30, & 50, depuis zéro juſqu'à 35 minutes avec leurs coſinus pour un rayon de 23 chiffres, afin que le lecteur pût être décidément aſſuré des 20 premiers chiffres. Il y avoit joint les différences premieres, ſecondes, troiſiemes, quatriemes & cinquiemes, pour faire voir la régularité de leur progrès. Ces deux objets ne ſont point dans l'exemplaire de M. Jouſſe; s'il exiſte quelque ſavant poſſeſſeur de cet ouvrage, je l'invite à nous apprendre comment il eſt terminé; la mort de Pitiſcus arrivée dans la même année que le livre parut, ſçavoir

en 1613, pourroit avoir empêché la publication des deux parties qu'il avoit résolu d'y faire entrer.

Il se proposoit même de publier la table entiere des sinus tangentes & Secantes de chaque minute, pour le rayon de seize chiffres, avec les différences; *Adrianus Romanus* l'en dissuada, en lui faisant observer que les sinus de chaque minute auroient été une répétition, que les tangentes & les Secantes vers la fin du quart de cercle auroient eu le même défaut que dans l'*Opus Palatinum* avant la correction de Pitiscus, & que personne n'avoit besoin de tangentes & de secantes plus grandes que celles qui sont dans cet ouvrage. Il céda à ces raisons & ne donna point à l'Imprimeur cette table, mais il offroit de la publier si on le desiroit, de même que le commencement de la table des tangentes & des secantes de dix en dix secondes, dans les deux premiers degrés; il ne les publia point pour ne pas augmenter trop le prix de ce volume.

Le principal usage de ces grandes tables publiées par Pitiscus est de pouvoir corriger & vérifier avec sûreté & avec exactitude toutes les tables de sinus, & reconnoître les fautes d'impression qui s'y seroient glissées, par l'examen des différences premieres, secondes & troisiemes ; cela est si important, dit Pitiscus, que si j'étois adonné aux Mathématiques par état, j'achéterois un pareil trésor à tout prix. Quand les Sinus sont vérifiés, il est facile de vérifier les tangentes & les secantes qui en dépendent, & Pitiscus les corrigea dans l'*Opus Palatinum*, comme il en avertit dans la préface de cet ouvrage corrigé. Il n'y avoit que les 35 premieres minutes où ces sinus ne suffisoient pas : il falloit des sinus de 20 chiffres, & ce fut pour cela que Pitiscus les calcula, & les donna à l'impression par le conseil d'Adrinanus Romanus, pour que tout le monde vît le fondement de la correction de l'*Opus Palatinum*, & pût la vérifier.

„ Si quelqu'un, ajoute-t-il, con-
„ tinuoit cette correction que j'ai
„ poussée jusqu'au 7e degré, & pu-
„ blioit les tangentes & les secan-
„ tes de dix chiffres, avec les sinus
„ de dix chiffres, & les deux de-
„ grés extrêmes de seconde en se-
„ conde, il mériteroit l'immortalité,
„ autant que celui qui combattit
„ l'Hydre de Lerne; pour moi, je
„ ne le dois ni ne le puis, à-moins
„ qu'il ne me vienne un calculateur,
„ sur qui je puisse compter comme
„ sur moi-même".

Ce que Pitiscus desiroit étoit trop difficile à trouver; d'ailleurs l'invention des Logarithmes dont on commença de faire usage en 1614, c'est-à-dire l'année d'après la mort de Pitiscus, a éloigné le goût d'une pareille entreprise, & rendu les sinus naturels, beaucoup moins importans qu'ils ne l'étoient autrefois; *mais* l'ouvrage dont j'ai parlé ci-dessus, a lui-même servi beaucoup à ceux qui ont calculé les tables de Logarithmes de dix en dix secondes.

L'Académie des Sciences possède un manuscrit précieux de même espece que ceux de Rheticus, c'est une table des Logarithmes, des sinus & des tangentes pour chaque seconde, avec onze chiffres, dans les quatre premiers degrés, & dans la même forme que les grandes Tables d'Ulacq, qui sont si rares actuellement; ce manuscrit est de M. Mouton, qui publia à Lyon en 1670 des observations intéressantes; il a été copié deux fois, pour M. de Mairan, & M. Maraldi, & j'ai procuré l'impression des 8 premiers chiffres des sinus & des tangentes dans la nouvelle édition des Logarithmes, donnée à Avignon depuis quelques mois par le P. Pézenas; il seroit à souhaiter qu'on publiat le manuscrit tout entier.

A l'occasion des livres rares d'Astronomie, je crois devoir dire un mot du plus rare & du plus curieux de tous, c'est le Livre des Observations d'Hévelius intitulé : *Joannis Hevelii Machinæ Cœlestis pars pos-*

terior, rerum uranicarum observationes tam éclipsium luminarium quam occultationum planetarum & fixarum, necnon altitudinum Meridianarum Solarium Solstitiorum & Equinoctiorum, unà cum reliquorum Planetarum fixarumque omnium hactenus cognitarum, globisque adscriptarum, æque ac plurimarum hucusque ignotarum observatis, pariter quoad distantias altitudines Meridianas & declinationes; additis innumeris aliis notatu dignissimis, atque ad Astronomiam excolendam maxime spectantibus rebus, plurimorum annorum summis vigiliis, indefessoque labore ex ipso æthere haustas, per multisque iconibus, authori manus æri incisis, illustratas & exornatas, tribus libris exhibens. Gedani in ædibus auctoris, ejusque Typis & sumptibus 1769.

Le second Livre qui commence ce volume a 840 pages *in folio*; le troisieme, & quatrieme livre 446 pages. Mais ces derniers livres manquent à l'exemplaire qui est au dépôt de la marine, & dont l'Au-

teur avoit fait préſent au célébre Picard, probablement dans un tems où le troiſieme & le quatrieme Livre n'étoient pas encore imprimés.

Je ne connois que quatre exemplaires en France de cet Ouvrage d'Hevelius, à la Bibliotheque du Roi, à celle de Sainte Genevieve, chez M. Maraldi, & chez M. Jouſſe à Orléans: il y en a ſi peu dans l'Europe, qu'on peut regarder cet ouvrage comme un manuſcrit: l'incendie affreux qui conſumat ſept maiſons, les machines, la bibliotheque & les papiers d'Hevelius, le 26 Septembre 1679, fut cauſe de la perte de cette édition, dont il n'eſt reſté que les préſens faits à divers aſtronomes de l'europe, parce qu'ils étoient déjà partis, l'ouvrage étant terminé depuis le 8 Janvier 1679, comme l'Auteur nous l'apprend dans ſon Ouvrage intitulé *Annus Climactericus*, imprimé en 1683.

Le livre de M. de la Caille intitulé *Aſtronomiæ Fundamenta*, eſt

un livre de même espèce, quoique d'un bien moindre volume, mais qui deviendra extrêmement rare à son tour, à cause du petit nombre d'exemplaires que l'auteur en avoit fait tirer; quant à-présent je n'en connois qu'un exemplaire en vente; chez M. Delatour, rue S. Jacques, au prix de 30 livres; c'est un avis qui pourra être agréable à quelque Astronome.

LA COLOMBIADE. POEMA DI MADAMA *du Boccage, tradotto dal Francese in Milano.*

Tu spiegherai Colombo a un nuovo Polo
Lontane si le fortunate Antenne,
Che appena seguirà con gli occhi il volo
La Fama che ha mille occhi, e mille penne,
Canti ella Alcide, e Bacco, e di te solo
Basti ai posteri tuoi, che alquanto accenne,
Che quel poco darà lunga memoria,
Di Poema degnissima, & d'Istoria.

Tasso Ger. Lib. Can. 15

n Milano, Nella Stamperia di Giuseppe Marelli. 1771. Con

Licenza de Superiori. Petit *in*-12. 251 pages, & les Prélimi- naires 20.

LE Poëme de la Colombiade par Madame du Boccage, eſt une des plus grandes & des plus difficiles entrepriſes qu'une femme ait ſçu exécuter. *Il piu bel pezzo di Poeſia che ſia ſortito dalla penna di'una Donna*, dit l'Auteur de l'Epître Dédicatoire de la traduction Italienne de de ce Poëme. Il nous ſemble qu'on n'a point été aſſez frappé des difficultés qu'offroit la nature du ſujet, & de la multitude de connoiſſances qu'elle exigeoit dans des genres peu familiers aux femmes les plus inſtruites, tels que la géographie, l'aſtronomie, la navigation, l'hiſtoire naturelle, les procédés des arts, &c. Il falloit non-ſeulement connoître tous ces objets, déjà très-difficiles à bien expoſer en proſe, mais encore avoir le talent de les exprimer d'une maniere ſenſible dans de beaux vers; il falloit peindre un

monde nouveau, où les hommes, les animaux, les plantes, l'ordre moral & physique n'ont presque rien de commun avec ce que nous connoissons dans nos climats, il falloit sur-tout, (& ce n'étoit pas l'article le plus aisé) ne présenter que dans le plus beau jour l'expédition de Christophe Colomb, & rendre les Espagnols intéressans, sans calomnier les Américains & sans trop altérer la vérité de l'histoire. C'est en voyant toutes ces difficultés, vaincues dans la Colombiade, qu'on apprend qu'il falloit les vaincre.

Nous avons rendu compte de ce Poëme dans notre Journal de Mars 1757. Il méritoit à tous égards les honneurs de la Traduction; il les avoit déjà obtenus en Allemagne. Dès 1762 on avoit imprimé à Glogau une traduction Allemande de ce Poëme. Nous n'avons pas *besoin* de remarquer combien est *heureuse* l'épigraphe qu'on lit à la tête de la Traduction Italienne. Le Tasse par ces vers sembloit prédire la Colom-

biade ou avertir de la faire. L'épître dédicatoire adressée à Son Excellence madame la Marquise *Artemisia Spinola Balbi*, est également obligeante pour cette Dame & pour la femme illustre à qui l'on doit le Poëme de la Colombiade. L'Introduction est un ouvrage important & qui fait sentir l'importance du sujet du Poëme. On y réfute l'Auteur des Recherches Philosophiques sur les Américains, auquel on reproche d'avoir trop dégradé l'Amérique & ses habitans.

Cet ingénieux auteur avoue qu'il n'a point été dans l'Amérique; il ne peut donc parler de ce pays que sur la foi des voyageurs, il adopte en effet de leurs récits, tout ce qu'il croit favorable à son système, il rejette sans preuves tout ce qui lui est contraire. Cela est commode, mais cela est-il juste?

Quant à l'objet physique, on observe ici qu'il en est de l'Amérique, comme des autres parties du monde; qu'on y trouve des terreins

de différente nature; que la largeur extraordinaire de quelques fleuves, la direction des vents & des montagnes, la combinaison de diverses causes météorlogiques & topographiques y rendent certains pays marécageux, aquatiques & mal-sains; que c'est plutôt une exception qu'une régle générale, & qu'il y a en Amérique des pays très étendus, où il ne pleut jamais. Tel est le Pérou, contrée où dans une espace immense on ne connoit ni la pluie ni le tonnerre: il ne pleut guéres au Méxique que dans deux ou trois mois de l'année. En général, le Méxique, le Pérou & le Chili, sont des Pays riches & fertiles, & l'Amérique, même septentrionale, n'est point dépourvue de ces avantages.

Quant au moral, les voyageurs les plus exacts & les plus *justes* ont jugé des Américains *bien* plus favorablement que l'Auteur des recherches philosophiques; ils nous ont vanté la sagesse du gouverne-

ment des Incas; la légiſlation, la politique, les principes d'éducation des grands Empires de l'Amérique, tels que le Méxique, le Pérou & le Chili, ont obtenu leurs éloges. Colden & la Hontan nous ont même peint avec avantage la République des Iroquois; la belle défenſe que firent les Peuples du Chili & diverſes peuplades des Sauvages, a mérité l'eſtime des Eſpagnols mêmes. Si Pizarre & Cortes ont trouvé moins de réſiſtance chez les Peuples du Pérou & du Méxique, on n'en peut tirer aucune conſéquence défavorables à ces peuples; ce fut l'effet naturel de la terreur que leur inſpiroient les armes à feu, dont l'uſage leur étoit abſolument inconnu, ce fut l'effet auſſi de la ſupériorité que les peuples des pays froids ont aſſez généralement ſur ceux qui habitent des pays chauds.

M. le Comte Algarotti ajoute aux cauſes phyſiques des cauſes morales & politiques d'un aſſez grand poids. La conquête de l'Amérique, ſelon

lui, eût éprouvé bien plus de difficultés sans le caractere des Princes qui regnoient alors au Méxique & au Pérou, Montezuma, Prince irrésolu & pusillanime qui ne pouvoit se déterminer à traiter les Espagnols ni en amis ni en ennemis; Athualpa, usurpareur cruel & odieux du Pérou, Etat alors déchiré par des factions.

L'Auteur de l'Introduction prouve par les meilleures autorités & principalement par celle de M. de la Condamine, que les Péruviens & les Méxicains, avoient une grande connoissance des Arts & que plusieurs de leurs anciens monumens en tout genre, annoncent le goût le plus éclairé. On en trouvera des preuves satisfaisantes dans cette Introduction, qui nous paroit écrite avec un esprit de modération & de sagesse propre à persuader. Ceux qui ont été séduits par les raisonnemens de l'Auteur des recherches sur les Américains, feront bien d'y opposer les raisons

que

que contient cette Introduction, où d'ailleurs on rend justice à l'érudition, à l'élégance du style & à tous les talens de l'Auteur des Recherches.

On y trouve de plus des observations curieuses sur la température des divers climats & sur les différences de l'espèce humaine.

La Traduction est l'Ouvrage d'une Société de Gens de Lettres, qui se sont distribué les dix Chants de la Colombiade; chacun a traduit le sien. Cette Traduction nous paroit en général élégante, fidéle & aussi voisine de l'original que peut l'être une Traduction en vers. Il nous semble qu'il n'y a qu'une profonde connoissance de la Langue Italienne, qui puisse faire appercevoir des différences dans le degré de mérite de chaque Traducteur. Un même modele, imité avec le même *soin*, leur a donné à tous une ressemblance générale. A l'œil de l'Etranger tout paroit aussi fidélement

traduit que le peu de morceaux que nous allons citer pour exemples.

Au commencement du second chant, Colomb instruit un Vieillard vertueux qui l'avoit reçu dans une des Antilles & qui avoit exercé envers les Espagnols tous les devoirs de l'Hospitalité: ce Sauvage croyoit l'Univers borné à son Isle, idée assez généralement répandue dans ces Isles, dont les habitans n'avoient de commerce avec aucun autre Peuple, il regardoit les Espagnols comme descendus du ciel ou nés de la mer.

Vénérable Vieillard, répondit le Génois,
Ici la vérité va parler par ma voix:
Vous montrez des vertus dignes de la connoître.
Sachez que dans les Cieux on ne m'a point vu naître;
Mais que tout est soumis au Dieu qui me conduit.
L'Astre brillant du jour, les flambeaux de la nuit.
La terre & ses enfans de ce Dieu sont l'ouvrage

J'en suis un tel que vous, mais d'un autre rivage.
Vous donnez à ce monde un cercle trop borné.
Avant de vous nommer les lieux où je suis né,
Je dois de l'Univers vous peindre l'étendue.
Aussi prompt qu'un oiseau qui se perd dans la nue,
Un Voyageur ardent à précéder le jour
Mille fois dans sa course en verroit le retour,
Avant qu'il parcourût l'enceinte de la terre.
Ce globe, suspendu dans l'Æther qui l'enserre,
Y tourne sur son axe; & depuis six mille ans
La marche du Soleil y partage les tems.
Son oblique carriere autour de notre monde
Divise en cinq climats les Cieux, la terre & l'onde.
La Zône où vous régnez sous ses brûlans aspects,
Reçoit des jours égaux, de ses rayons directs;
Cet Astre, deux fois l'an, cherchant le Sud ou l'Ourse,
Passe à votre Zénith, poursuit au loin sa course,
D'un pas alternatif y tempere les jours,
En abrége l'espace ou prolonge le cours;
Mais sa clarté perçant au travers de la nue,
Aux deux Pôles du monde à peine est apperçue;
Le jour fuit ces déserts; le globe lumineux
Qui pendant deux saisons les prive de ses feux,

N'y laisse pour flambeau qu'un foible crépuscule,
La Terre, aride alors, trompe l'espoir crédule;
Et les Fleuves, dont l'air crystallise les eaux,
Sans fléchir sous leur poids y portent des fardeaux,
A leur rapidité le froid donne des chaînes,

Ces descriptions n'étoient aisées ni à faire ni à traduire. La premiere dificulté, heureusement vaincue, a fait vaincre l'autre.

O venerando Veglio, il labbro miò,
Il Ligure rispose, a te palesa
La verita, che ben conoscer merti
Per le rare virtu, che in te ravviso.
Dal Ciel non vengo: ma quel Dio mi guida
Che all'universo impera. Ei fe l'ardente
Astro del giorno, e le notturne faci;
Ei fe la terra, e piante, uomini, e fiere,
E pesci, e augelli di sue man son opra.
Io son qual voi, mortal ma d'altra riva
Di questo mondo, a cui veggio che date.
Troppo Augusto confin. Pria che ti nomi
Il luogo u'nacqui, io vo'mostrarti quanto
S'estenda l'Universo. Il vasto cerchio
Di questa terra è tal, che in mille giorni

Uom nol potria tutto compir correndo,
Benche sempre tornasse innanzi l'alba
Infatigabilemente al suo viaggio,
Veloce come Augel, ch'occhio non segue.
In seno al liquid' Etra, ch'il circonda,
Il globo nostro sta sospeso, e gira
Sul proprio asse: e gia da sei mill' anni
Del sole in corso vi divide i tempi;
Del sole in corso obliquamente il cerchia,
E parte in cinque fascie e Cielo e terra.
Questa dove tu regni, ei cò suoi raggi
Direttamente infuoca, e giorni, e notti
Vi rende uguali. Due fiate all' anno,
L'Austro cercando, o i gelidi trioni,
Passa al vostro Zenit, segue lontano
Il suo cammino, ed a due fascie tempta
Alternamente i dì, che abbrevia o allunga.
Ma la sua forza, ond'ogni nebbia è venta,
per due Stagioni ai due Poli del Mondo
Debolissima giunge: e mentre fugge
Da què Deserti il dì, sol vi rimane
Que dubbioso chiaror, che a voi tramanda
Pe' riflessi suoi rai sulla prim' Alba,
O ricadendo in mar l'Astro maggiore:
Arsa la terra allor la speme inganna
Dell' avido cultor: l'orrido soffio
Dell' algente Aquilon dell' acque annoda
Le globulose parti, e fermo il corso
A minacciosi fiumi, il lor cristallo

Addensa, & indura si, che gravi pese
Senza piéger portan sul dorso.

On trouve au commencement du quatrieme chant une comparaison intéressante de ce vieillard instruit par Colomb, avec le propre pere de l'auteur, qui vivoit encore alors, sans aucune infirmité, quoiqu'il eût près de cent ans. „ L'égalité de son „ âme & sa raison éclairée le fai„ soient comparer aux plus sages „ Philosophes de l'antiquité.

Dans ta frugalité, trop fortuné sauvage !
De l'auteur de mes jours je retrouve l'image :
Pendant les cent hyvers qu'ont duré vos ressorts,
La tranquillité d'ame, & la santé du corps,
Furent à l'un & l'autre un don de la sagesse :
Qu'à votre exemple, ardente à braver la mollesse,
J'hérite de vos mœurs ! Puissent un jour mes vers
Des recherches du luxe affranchir l'Univers !

Nel tuo viver frugal, beato veglio
De l'autor de miei di l'immago io trovo,

Nel venti lustri d'innocente vita
Tranquillo core & sanità perfetta
Ad ambo far de la virtute un dono.
Deh perche non possio di tale esempio
Seguir la traccia onde co bei costumi
E colla forza de' miei versi un giorno
Renda sicuro l'universo intero.
Da le ricerche de l'audace lusso.

Remarquons que les cinq premiers vers sont rendus non-seulement vers par vers, mais encore mot pour mot.

Les notes ont été traduites ainsi que le Texte, & elles le méritoient; elles sont curieuses & instructives. Celui qui a traduit le neuvieme chant, auroit pu quitter un moment le personnage de traducteur pour celui de critique, en corrigeant une légere faute cachée dans la 61e note de ce chant, où l'on dit que la Maison de Bragance, qui avoit cessé de regner pendant près de deux cens ans fut rétablie en 1640. sur le trône de Portugal.

Premiérement la maison de bragance n'avoit jamais regné; mais

après la mort de Dom Sébastien roi de Portugal arrivée en 1578. & celle du Cardinal Dom Henri son grand oncle, arrivée en 1580. c'étoit Catherine, duchesse de bragance qui avoit les droits les plus apparens au trône de Portugal, comme fille de l'Infant Edouard fils de dom Emmanuel, Bis-ayeul de dom sébastien & pere de Henri. Philippe II. Roi d'Espagne, qui usurpa pour lors le Portugal, étoit aussi petit-fils de dom Emmanuel, mais par l'Impératrice Elisabeth, sœur d'Edouard, laquelle n'auroit pu succéder au préjudice d'Edouard, son frere.

Secondement de 1580 ou 1581. époque de l'usurpation de Philippe II. jusqu'à la conjuration du Portugal en faveur de la maison de bragance en 1640. il n'y a qu'environ 60 ans & non pas 200.

La sévérité avec laquelle nous révelons la seule faute peut-être qui soit échappée à un Auteur si exact & si instruit, prouve que nos éloges n'ont été dictés ni par les

égards dûs à son sexe, ni par les égards encore plus grands, dûs à sa réputation & à son mérite personnel.

Les noms & les qualités des traducteurs se trouvent à la fin de l'Induction.

On vient de faire à lyon une édition nouvelle des *Oeuvres de Madame du Boccage* en 3 Volumes, petit *in*-8o. Cette édition est supérieure à toutes les précédentes, non-seulement par l'exécution typographique, mais encore par l'addition de plusieurs Ouvrages, parmi lesquels il y en a un considérable; c'est *la mort d'Abel*, imitation du fameux poëme de M. Gessner. Madame du Boccage a regardé ce sujet comme la suite de celui qu'elle a traité d'après Milton & l'on retrouve sous son pinceau les traits touchans, la douceur pénétrante de l'original.

Voici des morceaux par lesquels on peut juger du ton de l'Ouvrage entier.

Chant ſecond. Adam & Eve racontent à leurs enfans les événemens qui précédent le ſujet du poëme, leur péché, leur punition. Chaſſés du paradis terreſtre, il cherchoient leur demeure nouvelle, fatigués de leur courſe, ils ſe repoſent dans un antre.

Sur un lit où l'hymen adouciſſoit nos maux,
Le ſommeil un inſtant répandit ſes pavots;
Le ſilence y régnoit; mais notre ame égarée,
Aux erreurs de la nuit dans l'ombre fut livrée.
Un ſonge nous ſaiſit, l'effroi troubla nos ſens
Quel réveil, diſions-nous! qu'eſt devenu ce tems,
Où, couchés ſur des fleurs, contens de nos demeures
De notre doux repos rien ne troubloit les heures:
Dans ce nouveau ſéjour ce calme heureux nous fuit...
Quittons cet antre obſcur. Dieu juſte que j'implore,
Vers ces riants côteaux guide nos pas errans.
Eve avec moi prioit & traverſoit les champs:
Bientôt d'un voile épais le Soleil ſe couronne,
Des fleurs, des fruits fanés le triſte aſpect l'étonne.

Le tronc des arbres morts l'arrête à chaque pas,
Et des hôtes de l'air tout lui peint les combats.
Un d'eux, en gémissant, tombe a ses pied sans vie,
Ses soins, pour l'animer secondoient son envie.
Vains projets! Quoi! dit-elle, il ne respire plus!
Est-ce un sommeil sans fin? mes pleurs sont superflus.
Le froid glace ses sens; cher Epoux, oui, sans doute,
C'est elle, la voici, la mort que je redoute,
Mon crime l'a fait naître! Ah! j'en frémis d'horreur,
Mais si ses coups affreux t'arrachoient à mon cœur!
Soutiens-moi, ce tableau m'épouvante & m'accable....
Ah! plutôt de ton Dieu, bénissons les présens;
Songe qu'il nous unit, nous éclaire & nous guide....
Tandis qu'au bord des eaux nous formons ces projets,
Des agneaux bondissans en couvroient le rivage.
En ces lieux, m'écriois-je, ont-ils l'abord sauvage?
Faut-il fuir? ... Je ne puis... les voici... quel bonheur!
De nos troupeaux d'Eden ils montrent la douceur!

Leurs petits, leur toison, feront nos biens
champêtres.

Au quatrieme Chant, Caïn qui a tué Abel, est en proie aux remords.

Le jour accroît sa honte & la nuit sa terreur.

Fort beau vers.

On me demande un frere.... il n'est plus....
c'est pour moi
Que la foudre sans doute ici répand l'effroi.

Il entend les Anges chanter les louanges d'Abel.

Et toi, me disent-ils, écoute tes destins ;
Le Ciel maudit tes champs, tes travaux seront vains ;
Il veut, pour te punir, que la honte t'opprime,
Vois le sang de ton frere, & gémis de ton crime.

Caïn malgré lui retourne à tout moment vers l'endroit où il a *laissé* le cadavre de son frere.

Que vois-je ici, dit-il ? C'est Abel chez les
Morts.

Chere Ombre, plains un frere abimé de remords;
Tes douleurs en mourant, furent bien moins cruelles.

Adam & Eve vont au devant de Caïn & lui portent des fruits pour le rafraichir, & le délasser de ses travaux. Au bord d'un bois un spectacle funeste vient les frapper, Eve s'écrie:

Adam, vois tu?
Grand-Dieu! Quel est l'objet à mes pieds abbattu?
J'en frémis....! c'est Abel! je vois sa chevelure....
Réveille-toi, mon fils tout brille en la nature
D'aucun nuage obscur l'horison n'est borné;
Pourquoi sans mouvement restes-tu prosterné?
Malgré moi, la frayeur de mon âme s'empare.
Approchons, dit Adam; ciel! quelle main barbare
A déchiré ses flancs? Son sang coule à grands flots!
A cet aspect, sa voix se perd dans ses sanglots;
Sur leur fils expirant tous deux se précipitent.

Caïn paroît:

C'eſt moi qui l'ai frappé, leur dit-il en ſurie,
Tous deux maudiſſez l'heure où j'ai reçu le jour,
Mon bras ſeul a détruit l'objet de votre amour,
Sous un roc, loin de vous, je vais fuir l'œil du monde.

Les regrets d'Adam & d'Eve ſont auſſi touchans que cette déclaration de Caïn eſt terrible.

ETATS FORMÉS EN EUROPE APRES *la chûte de l'Empire romain en occident. Par M. d'Anville, de l'Académie royale des Inſcriptions & belles-lettres, & de celle des Sciences de Péters-bourg; Secrétaire de S. A. S. Monſeigneur le duc d'Orléans.* A Paris, de l'Imprimerie royale. 1771. 1 volume *in*-4o. de 270 pages, avec une carte de grandeur d'atlas. Se trouve chez l'auteur, aux Galeries du Louvre, rue de l'ortie, & à l'hôtel de thou, rue des poitevins.

ON ne s'attache communément dans la géographie qu'à éclaircir ce qui a rapport à l'antiquité ou

aux tems préſens. La lecture de l'hiſtoire ancienne exige en effet la connoiſſance des différentes contrées qui ont été le théâtre des événemens ; par la même raiſon on eſt naturellement porté à connoître les états actuels. C'eſt paſſer trop bruſquement de l'Antiquité, qui ne deſcend guéres plus bas qu'au cinquieme ſiecle, à notre tems. L'intervalle doit être également étudié, puiſque c'eſt dans cet intervalle que les différens états qui exiſtent actuellement en Europe ont pris naiſſance. M. d'Anville qui a acquis des connoiſſances ſupérieures dans la géographie & qui par le grand nombre d'excellens ouvrages & de cartes exactes qu'il a publiées, a ſi fort contribué au progrès de cette ſcience, après avoir donné un traité de géographie ancienne, a cru ne pouvoir être plus utile au Public que de publier aujourdhui un ouvrage qui renfermât des connoiſſances préciſes ſur les différens états qui ſe ſont élevés ſur les ruines de l'Em-

pire romain. Il s'eſt renfermé dans de juſtes bornes & n'a parlé que des principales circonſtances : de plus grands détails, en même-tems qu'ils auroient été inutiles, l'auroient conduit trop loin.

Cet ouvrage eſt comme diviſé en cinq ſections, qui ont pour objet *la* Germanie, la France, l'Italie, l'Eſpagne & la Bretagne; ſous ces différens articles ſont rangées toutes les nations qui en dépendent.

L'Empire romain déchu de ſa puiſſance, quelquefois même ſoumis à des empereurs qui tiroient leur origine des nations barbares, fut contraint de tirer toute ſa force des peuples étrangers. On vit dans ſes armées des germains, des ſarmates, des ſcythes & une foule d'autres peuples qui s'établirent ſur ſes frontieres, qui enſuite pénétrerent dans l'empire, s'emparerent de pluſieurs provinces & y formerent des états conſidérables. Pluſieurs de ces pleuples barares ſe confédererent; de là vint en germanie la ligue des *Ale*

manni dont le nom commence à paroître dès le tems de Caracalla. Ils étoient Sueves d'origine, ils s'étendirent ſur les deux rives du mein, ils pénétrerent dans la Rhetie & l'Helvétie. Cette ligue reçut un coup mortel de la part des francs commandés par Clovis, & les peuples qui la compoſoient devinrent ſujets de Thierry roi d'Auſtraſie.

Une autre ligue formée vers la partie inférieure du rhin fut celle des Francs qui comprenoit auſſi différentes nations. M. d'Anville fait connoitre le pays qui fut habité par cette ligue, c'eſt ce que nous appellons la franconie ou *Francia Orientalis*.

Les ſaxons qui paſſerent dans la bretagne étoient ſortis de la cherſonnoiſe cimbrique. De la bretagne ils firent des courſes en germanie & ſur les bords du rhin. Clotaire I. les vainquit, ils avoient pour voiſins les friſons qui s'étendoient juſqu'à l'eſcaut.

Les Thuringi ſont encore une nation germanique. M. d'Anville fixe

la position de tous ces différens peuples, indique les époques dans lesquelles ils ont commencé à paroître, & discute en même-tems les difficultés qui se présentent. C'est sur le même plan qu'il examine ce qui concerne les nations Slavones sorties du pays des sarmates, & ensuite établis en germanie. Il n'est pas possible dans un Extrait d'entrer dans tous ces détails curieux & approfondis, il faut les voir dans l'ouvrage même. L'auteur termine cet article de la germanie par la Pologne, la Bohéme, & la Baviere.

Les francs étoient différentes nations germaniques, comme nous l'avons dit précédemment. M. d'Anville dans la seconde partie de son ouvrage traite de leur établissement sous un même nom dans les Gaules jusqu'au cinquieme siecle. Ils songerent plutôt à piller qu'à conquerir. Clodion est le premier qui se soit établi dans la Gaule. Clovis après la défaite des allemans à Tolbiac en 499 soumit les *Arborichi*

que plusieurs Sçavans confondent avec les Armoriques. Ces Sçavans font aller en conséquence Clovis chez les Bretons, mais il s'agit ici de peuples qui habitoient vers le bas rhin dans des marais. M. d'Anville pense qu'il est très-vraisemblable que c'est de ce peuple qui devint françois, que sortirent les *Ripuarii*.

Le nom d'*Austria* ou d'*Austrasia* désignoit dans la langue germanique le pays oriental. M. d'Anville examine la situation de cette contrée, ainsi que celle de la Neustrie, de la Bretagne, de la Gascogne, *Vosconia*, de la gothie ou septimanie. On sçait que les visigoths au commencement du cinquieme siecle s'étoient établis dans la Narbonnoise premiere. Toulouse fut conquise par Clovis; dans la suite les arabes d'Espagne pénétrerent dans cette gothie & s'emparerent de Narbonne, Charlemagne & son fils Louis roi d'Aquitaine ayant poussé leurs conquêtes jusqu'aux pyrenées, conferent le gouvernement du pays à des Officiers qui

n'étoint point propriétaires, & qui avoient le titre de ducs de septimanie ou de gothie. Cette frontiere s'appelloit *Marchia hispaniæ.*

Les *Bourgundiones* s'établirent aussi dans la gaule vers l'an 413. ils s'y étendirent beaucoup & formerent un royaume puissant qui fut conquis par les fils de Clovis. M. d'Anville traite ensuite de pays que nous nommons *Provincia*, la province qui fut d'abord soumise aux Goths.

La France dans son état actuel comprend tout ce qui fit le partage de Charles le chauve, à l'exception du nord de la Flandre ; on y a joint ensuite une grande partie de ce qui dans les anciennes limites de la France jusqu'au rhin & jusqu'aux alpes, étoit échu à l'empereur Lothaire.

L'Italie plus qu'aucune autre contrée de l'Europe a été sujette à quantité de révolutions. Après la ruine de l'Empire elle fut soumise aux Goths, aux Lombards, aux Grecs, aux François, aux Normands, &c.

M. d'Anville commence par examiner l'origine des Goths qu'il distingue des Gétes, il les suit pas-à-pas dans leurs différentes conquêtes jusqu'en Italie, il entré dans les mêmes détails pour les Lombards, ensuite il vient à la domination françoise en Italie, qui finit à Charles le gros; alors se forma le royaume d'Italie. Il finit ses recherches sur l'Italie par l'établissement que les Normands y firent.

L'Espagne au commencement du cinquieme siecle fut inondée comme le reste de l'Empire par une multide de barbares de différentes nations, Vandales & Silinges, Suéves, Alains, Visigoths qui tous se firent la guerre jusqu'à l'entier établissement de la Monarchie des Goths. Roderic leur dernier roi fut défait vers l'an 711, par les maures ou arabes qui se rendirent maîtres de l'Espagne. Ceux-ci y établirent d'abord des gouverneurs, ensuite une branche des Ommiades qui avoient été détruits en Syrie, s'y refugia & les princes de

cette branche prirent le titre de Khalifs ; enfin ils furent dépouillés par plusieurs princes Africains qui formerent différens petits états en Espagne.

Pendant que les Maures étoient maîtres de cette contrée, un prince descendant de la famille royale des Goths, nommé pélage s'établit dans la province des Asturies & s'y maintint; c'est ce que l'on appelle le royaume de Léon. La Castille fut d'abord gouvernée par des comtes qui en relevoient.

M. d'Anville examine ensuite ce qui concerne la Navarre, l'Aragon & la Marche d'Espagne ou la Catalogne.

Le royaume de Portugal s'est formé plûtard que tous les autres dont nous venons de parler; son nom vient de celui de la ville de Porto située sur la rive du douro; chez les anciens on la nommoit *Callé* ou *calé*. Ce que nous appellons aujourd'hui Portugal, avoit été soumis aux Maures, Entre plusieurs

princes françois qu'Alfonſe VI. roi de Caſtille reçut à ſa cour, il eſt fait mention de Henri que quelques uns font parent de Godefroy de bouillon, d'autres petit-fils de Robert, duc de bourgogne. Alfonſe lui donna un domaine avec titre de comté dans le canton de *Portu callé*. Henri fit pluſieurs conquêtes ſur les Maures; ſon fils prit le titre de duc & enſuite fut proclamé roi par ſon armée. Cet événement arriva vers l'an 1139.

La Bretagne ou comme nous diſons actuellemeet la Grande-Bretagne étoit habitée par les *Britones* qui lui ont donné ſon nom. Elle fut enſuite envahie par les Saxons & par des peuples nommés *Angli*. Ces peuples y formerent différens établiſſemens; les Danois les ſuivirent & y devinrent très-puiſſans. Tout le monde connoit la conquête que les Normands en firent enſuite. Pendant toutes ces incurſions les anciens habitans ou les Bretons ſe refugierent daus un canton appellé *Cambria* ou

Combria où ils furent gouvernés par des princes de leur nation.

La partie ſeptentrionale de la Grande-Bretagne étoit nommée Scotia. Les *Picti* y demeuroient, il s'y forma deux royaumes, celui de *Scoti* & celui des *Picti*. L'*Hibernie* ou l'Irlande a eu également ſes rois particuliers. S'il en faut croire les Irlandois leur Monarchie remonteroit juſqu'à des tems voiſins du déluge, mais ce ſont des fables ſur leſquelles M. d'Anville n'inſiſte pas.

Ce volume eſt terminé par un mémoire ſur les peuples qui habitent aujourd'hui le dace de trajan; comme il a déjà paru dans le trente deuxieme volume des Mémoires de l'académie des Inſcriptions, nous ne nous y arrêterons pas.

Dans tout cet ouvrage dont nous venons de rendre compte M. d'Anville, en examinant la formation des différens royaumes de l'*Europe* & en rapportant les principaux événemens qui ont concouru à leur établiſſement, s'attache particuliérement

ment à déterminer avec ſoin tous les pays & les villes dont il eſt parlé ; ainſi ſon ouvrage très-important pour l'hiſtoire de l'Europe ne l'eſt pas moins pour la géographie qui en eſt le principal objet. M. d'Anville a conſulté les originaux & les plus anciens monumens qui nous reſtent de ces tems barbares, il les cite partout & met par-là ſon lecteur en état de juger.

HISTOIRE DE LA RIVALITÉ DE LA *France & de l'Angleterre. Par M. Gaillard de l'académie françoiſe & de l'académie des Inſcriptions & belles-lettres.* A Paris, chez Saillant & Nyon, Libraires, rue ſaint Jean de beauvais. 1771. Avec approbation & privilége du roi. 3 volumes *in*-12.

ON a dit que le nom même de *rivalité* devroit être banni de deſſus la terre; c'eſt dire que celui de *guerre* devroit auſſi en être exclus. Il eſt ſans-doute dans la nature de l'homme de deſirer ce bonheur : il

est de son intérêt de diriger ses vues & ses efforts vers ce but: il est du devoir de sa raison de chercher les rou es qui peuvent y conduire. Mais peut il espérer d'y atteindre? Ne seroit-ce pas se flatter de voir un jour l'âge d'or, le *siecle de Saturne*, l'empire de la raison *établi partout* sur les débris de celui des passions? Néanmoins si les arts, pour perfectionner leurs productions, se proposent l'idée d'un beau parfait qui ne peut exister, il doit être permis à la Philosophie de tendre au bien & à la perfection de l'espèce humaine par l'idée d'un bonheur qui ne se réalisera peut-être jamais. Tel est l'objet que M. Gaillard a eu en vue, & qu'il développe dans sa préface.

On a reconnu que les ambitieux & les conquérans sont injustes, mais on n'a pas assez dit combien ils sont insensés. On a vu tout ce *que la* guerre à d'horrible. On *n'a* pas osé voir, dit-il, tout ce qu'elle a d'absurde, & même de ridicule, si la

matiere étoit moins grave. Il appelle ridicule un moyen qui manque nécessairement son objet. Puisque la guerre est un moyen affreux, pour devenir légitime, il faudroit que ce fût le seul qui remplit l'objet politique.

Loin d'exiger qu'il soit unique, il suffit de demander s'il est efficace, & l'expérience de tous les siecles nous répondra qu'il ne le fut jamais. Après bien des combats, bien du sang répandu, les puissances rivales, fatiguées, épuisées n'en sont pas plus assurées de la propriété des objets qui leur avoient mis les armes à la main. Après un sommeil momentané & forcé, elles se réveillent tour-à-tour pour se disputer leur proie avec un nouvel acharnement. La découverte du nouveau monde a fourni un nouvel aliment à la fureur de combattre & d'envahir. A peine est-il resté dans l'Amérique un azyle unique à la paix & à l'humanité. A qui en est-on redevable? à des hommes bien respecta-

bles ſans-doute, mais en même-tems les plus ridicules de l'Angleterre. Matiere de reflexions pour un Philoſophe. Les Penſylvains poußerent juſqu'à l'excès l'amour de *la paix*: *ils s'interdiſoient* même *la guerre défenſive*, ils refuſoient de conſtruire des fortereſſes, & de donner des barrieres à leur pays, mais la méchanceté des hommes les y força bientôt.

M. Gaillard ne ſe contente pas d'alléguer l'intérêt général de l'humanité pour prouver que toute guerre qui n'eſt pas abſolument inévitable, toute guerre qui n'eſt pas purement de défenſe, porte le caractere de l'injuſtice. C'eſt encore à l'intérêt perſonnel qu'il montre par l'expérience de tous les ſiecles, par la nature des choſes, par la marche invariable du cœur humain, que l'ambition même & l'injuſtice ne peuvent trouver leur compte dans la guerre, que le *mal* ne produit que du mal, que *les ſuccès des armes ſont détruits* par les armes, que tout vaincu ne fait que céder au tems, & attendre la ven-

geance, ou la préparer, que la crainte paſſe avec les cauſes qui l'ont fait naître, & laiſſe tôt ou tard éclater le reſſentiment, que l'empire de la force eſt toujours incertain, toujours agité; qu'il ſeroit tems enfin de vivre ſous l'empire de la ſageſſe; que depuis la découverte de la poudre & les progrès de l'artillerie, la guerre eſt devenue beaucoup plus abſurde pour nous qu'elle ne l'étoit dans ſon origine ſauvage & barbare, où la ſupériorité étoit du moins décidée par les qualités perſonnelles; qu'aujourd'hui un Prince, loin d'ajouter à ſon bonheur perſonnel par la conquête d'une Province étrangere, trouveroit un avantage bien plus réel à tirer de ſes propres états tout le parti poſſible, en y faiſant regner avec la juſtice l'agriculture, les arts, le commerce, la paix & l'abondance, ſource de la population.

La néceſſité de la paix a toujours été ſentie, toujours elle a été l'objet de l'état de guerre où il a plu aux

hommes de vivre jusqu'à présent, & dans lequel ils ont imaginé un *droit des gens* dont l'esprit est de faire dans la guerre le moins de mal possible. Comment n'ont-ils pas compris que le droit des gens est incompatible avec l'état de guerre ? Pourquoi ont-ils cherché à nuire, même dans la paix ; pourquoi la politique est-elle devenue malfaisante par systême? Pourquoi cette maxime tyrannique, *Qui ne sçait pas dissimuler ne sçait pas regner* ? „ La vraie politique, dit „ l'auteur, se réduit à la justice & „ à la bienfaisance. *Qui ne sçait* „ *pas être juste & bon, ne sçait pas* „ *regner*. Voilà la grande maxime „ qu'il s'agit de bien entendre & „ de bien pratiquer. Rendez vos „ peuples heureux, & donnez vos „ secrets à tous les rois ".

Mais d'où vient que chaque homme se porte naturellement à obliger son semblable, tandis que les nations sont si attachées à se nuire ? C'est, ajoute M. Gaillard, qu'indé-

pendamment des préjugés reçus, tout individu a un sentiment de sa foiblesse qui l'éclaire & le porte à la bienfaisance, au lieu que les nations ont un faux sentiment de force, qui les trompe & les enhardit au mal. C'est peut-être bien aussi quelquefois le sentiment d'une foiblesse réelle, dont on craint qu'une nation voisine ne profite pour son avantage. On cherche à détruire ou à prévenir une supériorité qu'on redoute. Mais enfin en Europe les combinaisons politiques donnent à tous les états une force à-peu-près égale, & comme le remarqne l'habile Académicien, si l'on vouloit s'élever jusqu'aux grands & vrais intérêts de tous les tems & de tous les lieux, on verroit qu'on n'en a point d'autre que de vivre en paix.

C'est dans cet esprit que, pour montrer au deux Nations l'intérêt qu'elles ont d'être amies, l'Auteur trace l'histoire de leurs haines & des erreurs de leurs peres. Il fait voir en même tems aux Anglois

qu'ils ont dû leurs ſuccès paſſagers à nos diviſions & à nos fautes, aux François qu'ils ont dû leurs ſuccès définitifs à des vertus trop paſſageres chez eux & qu'on devroit y fixer. Il s'étend ſur tous les objets de rivalité entre les deux nations; rivalité qui porte ſur-tout, ſur la Philoſophie & les Arts, ſur toutes les parties de l'adminiſtration, comme ſur la funeſte gloire des armes. Plus attaché à dévoiler les cauſes des guerres qu'à en ſuivre les opérations, il ne s'arrête aux détails militaires que lorſqu'ils font tableau, qu'ils annonçent quelque progrès ou quelque révolution dans l'art de la guerre, ou qu'ils deviennent intéreſſans par quelque particularité remarquable. Sans caractere public, ſans miſſion, traitant ſon ſujet uniquement par choix & par goût, *il n'en a que plus de liberté d'être impartial.* „ Je dis aux deux na„ tions, c'eſt ainſi qu'il termine ſa „ Preface, je dis à toutes les na„ tions, qu'elles ont toujours un in-

„ intérêt à la paix ; je parle de paix
„ aux hommes, parce qu'ils sont
„ hommes, & que la guerre ap-
„ partient en propre aux lions &
„ aux tigres". Encore ne voit on
pas ces animaux s'attrouper pour s'entredétruite dans des combats sanglans.

Ce n'est qu'à la conquête que fit de l'Angleterre Guillaume le Bâtard Duc de Normandie que commence la rivalité des deux nations. Avant d'arriver à cette époque, l'auteur suit les premiers pas qu'elles firent l'une & l'autre vers leur constitution ; il décrit les ravages des Danois en Angleterre, des Normands en France, l'effet de ces ravages, les progrès respectifs des mœurs & des connoissances, les nuances à peine sensibles qui, sur un même fond de barbarie, distinguoient les Francs des Saxons. Enfin il montre qu'elle fut l'influence des Ducs de Normandie sur la France, lorsque les Normands vers le commencement du dixieme siecle s'établirent dans une de nos

Provinces, & quelle fut celle de ces mêmes Ducs sur l'Angleterre, après les efforts qui leur en assurerent la conquête. Tous ces objets sont traités dans une *Introduction* écrite avec la concision qu'elle exige & le détail qu'elle comporte.

Après la journée de 1066, 14 octobre, qui assura le trône d'Angleterre à Guillaume, ce Prince s'attacha à ne former qu'un peuple & qu'une famille, des Danois, des Anglois & des Normands. Bientôt l'enthousiasme que causoit sa présence se refroidit. Des affaires l'ayant rappellé dans le continent, les Régens qu'il laissa en Angleterre abuserent de leur pouvoir; Guillaume, qui ne voyoit que par leurs yeux, autorisa leurs violences, croyant ne défendre que son autorité. On osa former le projet d'un massacre général des Normands, & l'on choisit le jour des cendres, & le tems du service divin où, suivant l'usage, les Normands devoient assister sans armes. Heureusement Guillaume ar-

riva, & les Conjurés qui ne l'attendoient pas, coururent se cacher dans le nord de l'Angleterre. Guillaume voyant qu'il n'étoit plus aimé, ne chercha qu'à mériter toute la haine qu'il inspiroit, & accabla les Anglois de tout le poids de la tyrannie, par des injustices, des vexations cruelles, & par des oppressions de toute espèce. Pour détruire jusqu'aux moindres traces du gouvernement Saxon; il introduisit en Angleterre les loix & les coutumes de Normandie. La langue se refusa en partie à son autorité, & il ne resulta qu'un mêlange de deux idiômes.

Les succès de Guillaume réveillerent enfin Philippe I. de son assoupissement. Il comprit combien il lui importoit d'affoiblir la puissance d'un voisin dangereux. Guillaume s'étoit engagé à donner à Robert, dit *Gambaron* ou *Courtes-cuisses*, son fils aîné, tous les Etats qu'il possédoit en France, lorsqu'il se seroit rendu maître de l'Angleterre; mais il étoit peu disposé à remplir cet engagement. Le

jeune Prince ſoutenu par la France, arme contre ſon père qu'il déſarçonne, ſans le connoître dans un combat au ſiege de Gerberoy dans le Beauvoiſis, & avec lequel il ſe reconcilie. Philippe ne laiſſe pas de ſuſciter de nouveaux ennemis à Guillaume, & de faire naître des troubles, ſoit en Normandie, ſoit dans le Maine. Guillaume de ſon côté ſe diſpoſe à la vengeance & en eſt la victime. Après avoir brûlé Mante, une bleſſure que lui fait ſon cheval abbatu ſous lui, termine ſes jours. Prince dont la vie, dans ſes différentes époques, fournit un égal ſujet d'éloges & de cenſures. „ Actif infatigable, prêt à tout, preſent à tout, brave Soldat, grand „ Capitaine, politique habile, Prin„ ce juſticier, il ſçut vaincre, dit „ M. Gaillard, il ſçut gouverner, „ il aima mieux opprimer... Il dut „ ſes ſuccès à ſon génie, ſes revers „ à ſa barbarie. On ne peut lui re„ fuſer des talens rares, des vues „ étendues, une ame élevée & for-

„ te, une majeſté impoſante, une
„ énergie faite pour entrainer ; mais
„ l'humanité défend à l'hiſtoire de
„ donner le nom de *Grand* à un
„ Prince qui a fait tant de malheu-
„ reux.... Le grand terrier qu'il fit
„ faire de l'Angleterre eſt le plus
„ beau monument de ſon regne, &
„ le morceau d'antiquité le plus pré-
„ cieux dont aucune Nation ſe puiſ-
„ ſe glorifier... Il voulut connoître
„ ſes Vaſſaux & ſes Fiefs, l'éten-
„ due & la valeur des divers terreins,
„ leur diſtribution en prairies, pâtu-
„ rages, bois & terres labourables,
„ le nombre même des Laboureurs
„ & des Payſans, autant qu'il fut
„ poſſible. C'eſt ce qu'on appelle
„ le *Dooms day-book*. Ce monu-
„ ment ſe conſerve dans l'Echi-
„ quier". Heureux ſans-doute ſi,
au lieu de l'avidité, & de l'envie de
ne laiſſer aux Anglois que ce qui étoit
préciſement néceſſaire pour leur ſub-
ſiſtance, l'amour du bien, de l'ordre
& de l'équité eût préſidé à l'exécution
de ce plan. Guillaume le Roux fils

& successeur de Guillaume le Bâtard fit revoir ce Terrier, pour augmenter les taxes....

Robert qui avoit hérité de la Normandie & du Maine fit quelques tentatives infructueuses sur l'Angleterre, & se vit réduit lui-même après quelques combats à vendre ses Etats à son frere, c'est-à-dire à son ennemi, pour dix mille marcs; & passa dans la Terre-Sainte. L'indolence de Philippe I. ne lui permit de prendre que peu de part aux divisions des deux freres. Louis le Gros qu'il avoit associé à la couronne, comprit tout ce qu'il avoit à craindre d'un Roi qui réunissoit à la couronne d'Angleterre, de vastes possessions en France. Guillaume le Roux après avoir réduit les ennemis qu'on lui avoit suscités, se disposoit à prendre possession du Duché de Guyenne & du Comté de Poitiers que le jeune *Duc* d'Aquitaine lui avoit vendus, pour aller cueillir quelques palmes stériles sur le bord du Jourdain, lorsqu'il périt à la chasse d'un coup de fléche.

Prince qui avec tous les défauts de ſon pere pouſſés juſqu'à l'excès, eût ſeulement quelques-unes de ſes qualités vigoureuſes ſans aucune vertu.

Henri I, dit Courmantel ſon frere, profita de l'abſence de Robert pour monter ſur le trône. Il accorda une Charte pour le rétabliſſement de la liberté, pour la réformation des abus, rappella Anſelme que ſon pere avoit perſécuté, & le mit dans ſes intérêts. Robert qui à ſon retour de la Terre-Sainte, étoit rentré en poſſeſſion de la Normandie & du Maine, vendit encore pour une penſion annuelle de trois mille marcs tous ſes droits ſur l'Angleterre, & ayant enſuite perdu ſes domaines à la bataille de Tinchebray en 1106, languit 28 ans dans les fers.

Louis le Gros avoit ſans-doute intérêt de ne pas laiſſer opprimer Robert par Henri, ni réunir les provinces de France à la couronne d'Angleterre. Mais le gouvernement féodal, comme le remarque

M. Gaillard, mettoit des obſtacles à ſon activité. Il s'attacha donc à diminuer la puiſſance des Seigneurs du Royaume & à reſtreindre celle de l'Angleterre qui étoit l'appui de l'autre. Pour réuſſir dans le premier projet, il employa la Juſtice & les armes. Il fit entrer dans ſon plan de juſtice politique, l'établiſſement des communes & l'affranchiſſement des ſerfs. Il diminua l'autorité des juſtices ſeigneuriales par l'inſtitution des *Miſſi Dominici* qui dans leurs tournées examinoient la conduite des Ducs & des Comtes, & recevoient les plaintes des parties lézées. Par ce moyen s'étant attaché une infinité de ſujets reconnoiſſans, il vint à bout de reduire des vaſſaux plus ſouverains que ſujets.

Il s'appliqua enſuite à borner la puiſſance Angloiſe dont il avoit été forcé de ſouffrir l'aggrandiſſement & les uſurpations. Les ſujets de guerre ne pouvoient manquer: mais après différens combats la victoire reſta indéciſe. Henri I. mourut

avec la honte d'avoir ajouté à la tyrannie qui avoit fait haïr les Princes de sa maison. Louis VI, dont la mémoire n'est peut-être pas assez respectée, est le premier de nos rois, dit l'historien, qui ait compté le peuple pour quelque chose, & qui ait saisi le vrai systême de la royauté. Sa politique eut toujours l'équite pour base, & si l'Abbé Suger & les Garlandes partagent avec lui le mérite d'une sage administration, l'activité lui reste toute entiere, comme une qualité personnelle, & cette qualité sauva l'état.

Louis le Jeune son fils & son successeur, guidé par une politique foible, fausse & inconstante, loin de suivre les traces de son pere, perdit de vue les affaires d'Angleterre au moment qu'il y avoit le plus d'intérêt. Il vit avec indifférence Geoffroy dit Plantagenet, Comte d'Anjou, disputer la couronne d'Angleterre à Etienne de Boulogne. Plantagenet, qui passoit pour

un homme doux, eſt connu par un trait de violence bien barbare. „ Pendant qu'il étoit maître de la Normandie, le Chapitre de Séez procéda ſans ſon conſentement à l'élection d'un Evêque: il fit mutiler honteuſement l'Evêque & les Chanoines & ſe fit apporter dans un baſſin la preuve de l'exécution de ſes ordres ".

L'Hiſtorien applaudit à la bonne foi avec laquelle Louis VII rendit à Eléonore d'Aquitaine toutes les Provinces qu'elle lui avoit apportées en mariage. „ Les politiques Machiavelliſtes n'ont pas manqué de dire qu'il auroit du renvoyer la femme & garder la dot: nous ne connoiſſons point de Loi qui autoriſe les rois à retenir le bien d'autrui ". Louis VII allarmé de l'agrandiſſement de Henri Duc de Normandie qui avoit épouſé Eléonore, revint par jalouſie, plus que par politique, au ſyſtême de Louis le Gros. Sous Henri II devenu maître de l'Angleterre, tout équilibre fut

rompu entre les deux nations, la puissance Angloise fut absolument prépondérante. Henri étoit juste, ami de l'ordre, protecteur du peuple, son joug étoit celui de la raison. L'affaire qu'il eut avec Thomas de Cantorbery, & qui est ici bien décrite, remplit d'amertume une partie de sa vie. L'Auteur termine l'histoire de cette querelle par l'éloge que M. Bossuet a fait dans le Liv. 7 des *Variations*, de l'Archevêque de Cantorbéry, en faisant remarquer les restrictions délicates que l'illustre Prélat y a mises, ne voulant pas s'expliquer davantage. Des chagrins domestiques empoisonnerent le reste de la vie de Henri II. Les enfans qu'il avoit eus d'Eléonore semblerent nés pour le haïr & pour le tourmenter. Comblés de biens, ils attenterent à sa vie, & l'histoire nous force d'avouer, dit M. Gaillard, que Louis VII fut leur complice, sinon dans leur parricide, du moins dans leurs révoltes. Il assembla la Noblesse & le Clergé pour

être les dépositaires du serment qu'il faisoit de ne poser les armes que quand il auroit chassé Henri II du trône. La noblesse fit le même serment, & le clergé le ratifia. Le Princes s'engagerent par un serment à-peu-près pareil. „ C'étoit une scandaleuse alliance que celle de ces „ fils impies, qui juroient de tou- „ jours haïr leur pere, & de ce Roi „ devot qui exigeoit d'eux un pareil „ serment ".

Philippe II ou Auguste, soutint le parti des fils contre leur pere qu'ils firent mourir de douleur. Henri II. un des plus grands rois d'Angleterre, „ eut, avec les vertus d'un particu- „ lier, la valeur d'un soldat, les ta- „ lens d'un général, l'autorité d'un „ maître, l'habileté d'un politique, „ les vues d'un législateur, la magna- „ nimité d'un héros ". Richard qui lui succéda parut d'abord ami de Philippe Auguste; mais il n'étoit gueres possible que leur union fût de longue durée. La haine qui succéda & qui dirigea toutes leurs démarches, présida aux ré-

cits de leurs hiſtoriens. L'Auteur en fait un Examen ſcrupuleux & impartial, pour parvenir à la vérité à travers les contradictions des François & des Anglois. Il adopte la conjecture naturelle de M. Falconnet (Tom. XVI & XVII des *Mémoires de l'Académie des Incriptions & Belles-Lettres*) qui fait tomber ſur Onfroi de Toron le ſoupçon de l'aſſaſſinat de Conrad Marquis de Montferrat, & en décharge Richard que Philippe Auguſte en avoit accuſé publiquement; regardant d'ailleurs comme ſuppoſée la lettre par laquelle le vieux de la Montagne ſe déclara l'Auteur du crime. Convaincu de la franchiſe & de la probité de Philippe, ſans néanmoins juſtifier ſa conduite, il détruit l'idée d'un ſyſtême de perfidie combiné dès le ſéjour des deux Rois dans la Terre-Sainte.

Leur rivalité, leurs diviſions, leurs combats, leurs avantages réciproques, leurs projets, tout eſt ici décrit avec intérêt & chaleur. La

valeur de Richard, ſelon l'Auteur, eut plus d'éclat que celle d'aucun Prince de la race Normande ou Angevine, peut-être plus que celle de Philippe, bien ſupérieur par d'autres qualités. Si on conſidere Richard ſur le trône, qu'a-t-il fait? Quelles loix bienfaiſantes & humaines, quels établiſſemens utiles le recommandent à la poſtérité? „ Il „ eut du lion, dont le nom lui fut „ donné, le courage, la fierté la „ colere, la cruauté, la fievre ar„ dente, la ſoif du ſang, & cette „ eſpece de magnanimité capricieu„ ſe & farouche qu'on attribue au „ lion".

Jean Sans-Terre, ſon frere, & ſon ſucceſſeur, vil aſſaſſin d'Arthur ſon neveu, Duc de Bretagne du chef de Conſtance, odieux par ſes injuſtices & ſon avidité, mépriſable par ſa molleſſe, ne mérite pas d'être conſidéré comme le *rival* de Philippe Auguſte qu'il ne *put* s'empêcher de redouter comme ſon Juge. La lâcheté avec laquelle il fit

hommage au S. Siége de sa couronne valut à l'Angleterre les deux fameuses Chartres, l'une nommée *Charta Magna*, l'autre *Charta de Foresta*, fondemens de la liberté, & de la constitution actuelle.

L'Auteur fixe les regards sur les évenemens qui leur ont donné naissance, sur la forme toute différente que prenoit le gouvernement en France, & sur les objets de ces deux pieces. L'article le plus important que toutes les monarchies, dit-il, doivent envier à l'Angleterre, „ c'est cet avantage inestima-
„ ble, autrefois commun à tous les
„ états de l'Europe, de ne pouvoir
„ être assujettis à aucun impôt sans
„ le consentement du grand conseil
„ de la nation ".

Il loue la modération & l'habileté des Barons qui accorderent au peuple des priviléges, auxquels il n'osoit gueres prétendre. Il montre que la constitution du gouvernement en France rouloit sur un au-

tre pivot qu'en Angleterre: qu'ici c'étoit le roi qui étoit tyran, & qu'ainsi les grands devoient s'unir contre lui avec le peuple: au lieu qu'en France, les grands ayant été & étant encore tyrans, le peuple devoit s'unir contr'eux avec le roi.

La rivalité politique & nationale parut dans sa plus grande activité après la mort du roi Jean, lorsque Louis VIII qui avoit accepté la couronne d'Angleterre de la main du Pape, ensuite de celle des Barons, quand le Pape voulut la lui arracher, cherchoit par des conquêtes à l'affermir sur sa tête. La mort de Jean, peu favorable à Louis, fut utile à Henri III, dont l'âge tendre inspiroit de l'intérêt. Le Prince François abandonna l'Angleterre après un traité conclu avec le jeune Henri, & rentra en France où l'on eut bientôt à déplorer dans Philippe son pere la perte d'un grand roi. De tous les rois de la troisieme race, c'est celui qui a le plus acquis

acquis de Domaines à la Couronne, & le plus laiſſé de puiſſance à ſes Succeſſeurs.

La guerre contre les Albigeois, auſſi injuſte qu'entrepriſe mal-à-propos, empêcha l'expulſion totale des Anglois. Elle fut auſſi fatale à Louis VIII, qui y mourut, après s'être rendu maître du Limoſin & du Périgord, & avoir entamé la Guyenne qui ſeule reſtoit aux Anglois. Ce fut ſous ſon regne que parut le vrai ou faux Baudouin comte de Flandre, qu'on croyoit mort depuis 20 ans, & que Jeanne Comteſſe de Flandre fit pendre. M. Gaillard paroît aſſez diſpoſé à croire que ce n'étoit pas un Impoſteur, on peut voir dans nos Journaux de cette année une Lettre qu'on nous a adreſſée ſur ce ſujet.

S. Louis chercha plus à étouffer tout germe de rivalité qu'à en tirer aucun avantage; ſi le ſyſtême de guerre & les principes de la politique commune exigeoient que

les Anglois fussent chassés de la France, le systême d'équité & de bien-faisance, la Politique sublime du saint Roi, lui inspiroient d'autres sentimens. Il préféra d'introduire & d'affermir l'état de paix, dans la la France & dans l'Europe. Il rendit donc à l'Angleterre le Limosin, le Périgord, le Quercy, la Saintonge, & l'Agénois, à la charge de l'hommage lige; & l'Anglois renonça aux Provinces de Normandie, d'Anjou, Maine, Touraine & Poitou; le Roi d'Angleterre prit rang parmi les Pairs de France, en qualité de Duc de Guyenne. Depuis ce Traité, on vit regner une paix constante entre les deux nations rivales, pendant tout le regne de Louis IX. Les guerres les plus heureuses ont elles jamais assuré un bonheur plus solide? Il ne tint pas au Monarque François, que l'Angleterre ne *vît* aussi la paix regner dans son sein. Dans la querelle de Henri III avec les Barons, en ménageant la pré-

rogative royale, il respecta les droits de l'homme & du citoyen. Il jugea que les deux Chartes étoient devenues la Loi constitutive du Gouvernement, & que de leur exécution dépendoit le repos public. La paix se maintint, sous le regne de Philippe le Hardi son fils, parmi toutes les occasions de guerre.

Sous Philippe le Bel, une querelle de deux matelots réveilla les anciennes disputes nationales, & aboutit à la confiscation & à une conquête rapide de la Guyenne : évenement que les François & les Anglois expliquent diversement. M. Gaillard avoue qu'il est difficile de disculper entierement Philippe le Bel d'artifice dans cette affaire, & que la politique qui le dirigea n'étoit pas celle dont Saint Louis avoit donné l'exemple. Dans la suite, après bien du sang répandu inutilement, Philippe restitua la Guyenne & ses dépendances à Edouard I. du nom de la race des Plantagenets, sous

la condition de l'hommage ordinaire.

La Bulle publiée quelque tems auparavant par Boniface VIII que les deux Rois avoient pris pour arbitre, & comparée avec les récits des Historiens, présente des difficultés auxquelles M. Gaillard a consacré une note instructive. L'idée qu'il donne de ces deux monarques n'est pas à leur avantage. Si Edouard, pour avoir perfectionné la législation, mérita le sur-nom de *Justinien de l'Angleterre*, il fit peut-être plus de mal par ses mœurs que de bien par ses Loix. Il fut semblable à Richard par sa valeur, par ses talens militaires & par ses fureurs despotiques. Philippe le Bel est, dit-il, un des plus durs & des plus injustes Rois que la France ait eus. Son regne est l'époque des grandes violences & des grandes déprédations. Son répentir & sa mort dissiperent des troubles prêts à éclater, qui suffisent pour prouver, dit l'Auteur, que par-tout la révolte est sur les pas de la tyrannie.

C'eſt ce qu'éprouva Edouard II, déclaré, d'une voix unanime, indigne du trône, condamné à une priſon perpétuelle, obligé de réſigner la couronne à ſon fils. Mais ce n'eſt pas toujours le Tyran qui eſt puni, c'eſt ſouvent, comme on le remarque ici, l'homme foible qui lui ſuccède; & tel fut Edouard II, le roi le plus doux qu'eût encore eu l'Angleterre, peut-être auſſi le plus incapable de regner, trop livré au vice & à la volupté, mais qui ne méritoit pas le ſupplice affreux qui termina ſes jours.

Toute la race maſculine de Philippe le Bel étant éteinte, la couronne, ſelon nos loix, paſſoit à Philippe de Valois, fils aîné de Charles: Edouard III la réclama comme petit-fils de Philippe le Bel par Iſabelle ſa mere, Princeſſe dont les crimes & le libertinage deshonnorent le ſiecle où elle vécut. Ici commence la ſeconde époque de la rivalité de la France & de l'Angleterre: ſous la premiere, il ne s'agiſſoit que de quel-

ques Provinces Françoiſes; ſous la ſeconde, qui fera la matiere des volumes ſuivans, s'agit du royaume entier. Une courte récapitulation, un parallele des rois des deux nations, un précis hiſtorique de l'état des lettres en France & en Angleterre avant Philippe de Valois & Edouard III, termine cette partie d'un ouvrage qu'on ne pourra lire ſans intérêt & ſans fruit.

Les objets y ſont préſentés dans le point de vue le plus frappant, les faits bien vus, & détaillés avec ordre: les cauſes en ſont développées avec ſagacité & préciſion, les ſuites prévues d'avance ou rapprochées de leurs principes, ou liées avec art à l'enſemble des événemens. Des réflexions philoſphiques, critiques, morales & politiques font honneur à l'eſprit & au cœur de l'habile Académicien. Quand la cenſure croiroit pouvoir s'exercer ſur la forme, la marche, le ton de l'ouvrage, comme peu aſſortis au

caractere de l'hiſtoire, elle n'en conteſtera certainement pas l'utilité; elle ne pourra s'empêcher d'applaudir aux vues ſages, à l'amour de l'ordre, du bien & de l'intérêt public qui s'y font par-tout remarquer. Nous le diſons avec l'Auteur, „ le „ devoir & l'intérêt des gens de let„ tres eſt de répandre ces ſenti„ mens, & d'en donner l'exemple: „ d'être unis entr'eux, attachés à „ l'ordre public, au Souverain, à „ l'état, aux Loix: de s'occuper „ du bonheur de l'humanité, ſur„ tout de celui de la patrie, d'y con„ tribuer par leurs talens & leurs „ lumieres ".

EXTRAIT DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES *faites à Montmorency pendant le mois de Juin* **1771.**

L'AIR a continué d'être chaud & ſec juſqu'au 15, le reſte du mois a été aſſez froid & pluvieux; cette température n'étoit pas favo-

rable à la vigne qui entra en fleur le 16 : les froments épioient le 8, les orges le 13, & les avoines épioient à raz de terre le 20, tous ces grains étoient beaux : les *pluies* qui sont venues à la fin de ce *mois* ont détruit les insectes *qui s'étoient* prodigieusement multipliés, sur-tout sur les ormes à petites feuilles, dont chaque feuille étoit chargée de 3 ou 4 vessies, il n'y en avoit pas une seule sur l'orme à larges feuilles. Le Rossignol cessa de chanter le 24.

Le vent dominant a été le Nord-Ouest. *Plus grand degré de chaleur*, 27 degrés le 10 à 2 heures du soir le vent étant Est-Nord-Est & le ciel beau, avec pluie & tonnerre au loin le soir. *Moindre degré de chaleur* $5\frac{1}{2}$ degré le 3 à 4 heures $\frac{1}{2}$ du matin, le vent étant Nord-Nord-Ouest, & le ciel beau avec nuages & gelée blanche le matin. Le thermometre descendit plus bas les 2, 3, 4, 5, 17, 19, 23 & 30 à 5 heures du matin, qu'il n'étoit descendu à pareille heure les 2, 3 & 31 Janvier.

Plus grande Elévation du mercure 27 pouces 10 ¼ lig. le 3, le vent étant Nord-Nord-Oueſt & le ciel beau avec nuages. *Moindre élévation* 27 pouces 1 ligne, le 16, le vent étant Oueſt avec pluie & tempête; il varia beaucoup ce jour-là & les 2 ſuivans. *Sommes des élévations du mercure* $\frac{822}{30}$ pouces = 27 pouces 7½ lig. *élévation moyenne.* Il eſt tombé de la pluie les 1, 2, 10, 13, 15, 16, 17, 18, 24, 25, 27, 28 & 29. Elle a fourni 32¼ lignes d'eau, il en tomba 6 lignes le 15, 7½ lignes le 17, & 5½ lig. le 24. L'évaporation a été de 39 lignes.

Il eſt tombé pendant les 3 mois du Printems 5 pouces d'eau ou 29 livres 3 onces 2 gros ſur la ſurface d'un pied quarré; il en eſt tombé 3 lignes de plus que dans les trois mois d'hiver. L'évaporation pendant le même tems a été de 9¾ pouces.

L'année derniere les pluies des trois mois du Printems avoient fourni 5 pouces 5½ lig. d'eau. Le nom-

bre des jours où il est tombé de la pluie ou de la neige pendant les six premiers mois de l'année est au nombre des jours où il n'en est pas tombé comme 73 est à 181, ce qui fait environ les deux tiers de ces six mois qui se sont passés sans pluie.

Nous n'entendîmes gronder le tonnerre qu'une fois, savoir le 10, & il étoit éloigné. L'aiguille aimantée ne varia sensiblement que le 1 & le 2. Il n'y a point eu de maladies pendant ce mois.

Le conducteur électrique donna des signes d'Electricité le 2, le 24, le 25 & le 27, pendant des pluies d'orages qui tomberent ces jours-là, sans être accompagnées de tonnerre. J'ai remarqué que l'Electricité n'avoit lieu qu'au moment précisément où la pluie commençoit à tomber, elle devenoit plus vive à mesure que la pluie augmentoit; si à la fin d'une pluie il survenoit une nouvelle nuée & un redoublement de pluie, les étincelles rede-

venoient aussi plus vives. Elles étoient toujours accompagnées de commotions, il y avoit des momens où ces commotions étoient insupportables. Les étincelles se montroient pendant tout le tems de la pluie & ne cessoient de paroître que lorsqu'elle finissoit; leur force étoit toujours proportionnelle à celle de la pluie.

Ces observations me font croire que l'on peut regarder la pluie d'orage, comme le véhicule de la matiere électrique. On sçait que l'eau est un milieu plus perméable à cette matiere que l'air, la pluie absorbe donc la matiere électrique de l'air, elle est outre cela chargée de celle qu'elle a puisée dans la nuée d'où elle vient : si elle rencontre un corps isolé comme un conducteur dressé à cet effet, elle lui communique le superflu de la matiere électrique dont elle est chargée, & lorsqu'elle a en quelque sorte épuisé l'air de celle qu'il contenoit, elle répompe pour ainsi dire l'électricité qu'elle avoit communiqué au conducteur.

& voilà pourquoi les étincelles doivent diminuer à mesure que la pluie se rallentit. Suivant cette idée, je ne doute pas qu'un homme qui auroit soin de s'isoler exactement au milieu d'un jardin & qui s'exposeroit dans cet état à une pluie d'orage, ne ressentit dans les premiers momens de la pluie des piquures & des commotions, si on lui présentoit un corps non isolé.

J'ai l'honneur d'être,

De Montmorenci, le 1 Juil. 1771.

FIGURE REMARQUABLE DE LOTHAIRE, *fils de Louis d'Outremer.*

MESSIEURS,

L'ON voit dans l'église de saint Remi de Reims, une figure de pierre de Lothaire, fils de Louis d'Outremer, qui paroît mériter l'attention des amateurs de notre histoire, à cause de la posture singuliere

d'un homme qui eſt aux pieds du Prince. Dom Montfaucon qui n'a pas manqué de donner place à ce monument parmi ceux de la Monarchie, (Tom. I. pag. 346.) dit, „ ce qu'il y a de fort particulier „ ici, c'eſt qu'à ſes pieds & ſur le „ marche-pied du trône eſt aſſis „ un homme qui lui tient un pied, „ & qui ſemble le chauſſer: ce que „ je n'avois jamais vu nulle part ". Dom Mabillon avoit donné dans ſes Annales Bénédictines, (Tom. IV. pag. 32. & ſuiv.) la même figure que celle dont nous parlons; mais il n'eſt entré dans aucun détail ſur ce qui fait le ſujet de ces réflexions.

Il n'eſt pas aiſé de déterminer ce que répréſente cet homme aux pieds de Lothaire. Ne voudroit il pas refuſer de baiſer le pied du Prince? ſon attitude fait au moins voir qu'il eſt gêné & comme forcé.

Je crois d'abord qu'il s'agit ici d'un hommage exigé. Quelles que ſoient les ténébres qui enveloppent ce fait,

on ſçait que le baiſement des pieds, en ſigne d'hommage, eut lieu. Ducange cite le roman de Rou manuſcrit (Voyez au mot *oſculum* col. 1405) comme une preuve de cette eſpece d'hommage. Mais ce roman de Rou n'eſt que l'hiſtoire de Rollon, & ce que du Cange en rapporte, ne dénote peut-être point aſſez un uſage, ni une coutume.

Rou devint homs le Roiz & ſez mains li livra,
Quant beiſier dut le pié, baiſſier ne ſe daigna,
La main tendi aval, le pié au Roi leva,
A ſa bouche le traiſt, & le Roi renverſa;
Aſſez s'en riſtrent tuit, & li Roiz ſe dreſcha.

Dans la Chronique abrégée de S. Martin de tours, rapportée au Tome VIIIe. de la Collection de Dom Bouquet, (pag. 316,) on voit mieux cette obligation de baiſer le pied du Seigneur à qui l'on doit l'hommage. Comme Rollon ne vouloit pas baiſer celui du roi Charles le ſimple, après la donation que celui ci venoit de lui faire de la Normandie, *jure beneficii*;

ſelon quelques Ecrivains, les Seigneurs & les Evêques qui l'accompagnoient lui repréſenterent qu'il devoit bien baiſer le pied du roi, après avoir reçu un ſi grand préſent, *ut pedem Regis in acceptionem tanti muneris oſcularetur.* On ſait la répugnance qu'il témoigna, & ce qui arriva a ce ſujet. Mais Dudon & Guillaume de Jumiéges font de ce baiſer une néceſſité: *Qui tale donum recipit oſculo debet expetere pedem Regis.* Selon une autre chronique de Tours plus étendue (Bouquet T. IX. pag. 50.) il eſt dit poſitivement que Rollon qui avoit pris le nom de Robert à ſon batême, fit hommage au roi de ſa donation de la Normandie & de la Bretagne, ſans cependant avoir voulu baiſer ſon pied, à moins qu'il ne l'élevât à la hauteur de ſa bouche.

Quoi qu'on ait droit de ſoupçonner d'ignorance ceux qui dans les XII & XIII ſiecle firent les figures de Lothaire & de Louis d'outremer; je crois néanmoins qu'il eſt hors de propos de vouloir qu'ils ayent eu deſſein de repréſenter Rollon, moins

encore soupçonneroit-on ici l'hommage que Lothaire exigea du jeune Richard, duc de Normandie. Cet homme dont nous parlons, est d'un certain âge. D'ailleurs le jeune Richard ne fit aucune difficulté *dans la prestation* de son hommage. *Ne seroit-il pas permis d'entendre* ceci d'Arnoul II. Comte de Flandres. Nous sçavons qu'il fit quelque difficulté de rendre à Lothaire le service qu'il lui devoit pour son comté, *Arnulphi ei militare & servire renuentis.* Auroit on voulu rappeller ce trait? Arnoul n'auroit il pas été contraint de se reconnoître l'homme du roi de France? Or le baiser du pied accompagnoit ces sortes d'hommages.

J'ai l'honneur d'être;

MESSIEURS,

Votre très-humble & très obéissant serviteur, DOM VINCENT. Bibliothécaire de l'Abbaye de saint remi de Reims.

LETTRE SUR UN MÉTÉORE EXTRAORDINAIRE. *Adressé à Messieurs les Auteurs du Journal des Sçavans, par M. de la Lande de l'Académie Royale des Sciences.*

LE 17 Juillet 1771 à 10 heures 36 minutes du soir, il a paru un Météore extraordinaire à Paris & dans les environs. C'étoit une lumiere très vive & très-éclatante qui parut se former au Nord-Ouest de Paris, comme si le ciel s'étoit entrouvert, sur un espace de 15 ou 20 degrés. Ce globe de feu plus gros & plus brillant en apparence que la lune dans son plein, prit la forme d'une poire ou d'une larme batavique, qu'on estimoit avoir un pied de diametre, laissant derriere lui une queue 4 à 5 fois plus longue, fort large, en forme de lame crenelée, blanche dans le milieu, jaune sur les bords, & qui paroissoit jetter des étincelles & des couleurs variées. Son mouvement se fit du Nord-Ouest au Sud-Est ou

plus approchant cependant de la direction Nord-&-Sud, passant fort près du Zénit, & à-peu-près comme une fusée, mais d'une vîtesse moins rapide; la lumiere *étoit bleuâtre*, & la trace que *le globe* de lumiere laissoit après *lui*, parut s'abaisser en divers endroits de Paris, de maniere qu'on a cru que ce feu étoit tombé; les uns ont dit l'avoir vu tomber à la place Vendôme, les autres dans la rue des bons Enfans, quelques-uns dans la rue Tournon, au Jardin du roi, dans la Riviere à l'Est de Paris, d'autres à Passy qui est à une demi-lieue du côté du couchant; dans un Jardin de la rue cassette, un arbre paroît avoir eu les feuilles brulées.

A Vanvres qui est à une lieue vers le Sud-Ouest plusieurs personnes furent comme environnées par une traînée de lumiere, sans avoir eu le moindre mal; on assûre seulement qu'une femme dans le village en a eu les cheveux brûlés. A Bercy il est tombé un lumignon ou

ou une partie de feu qui a noirci les dalles sur lesquelles il a frappé; dans d'autres endroits, on s'est cru de même environné par le feu. M. Bailly qui étoit à Chaillot, vit ce globe s'épanouir du côté du Sud-Est; il répandit une grande lumiere blanche avec grand nombre d'étincelles semblables aux étoiles des feux d'artifices; cette grande lumiere ne dura pas plus d'une seconde, mais tout Paris en fut éclairé d'une maniere frappante.

M. Héritier qui a vu ce Météore à Passy, estimoit que ce feu pouvoit avoir quatre on cinq pieds de long, il étoit à son extrémité d'une couleur jaune, qui devenoit d'un rouge vif à mesure qu'elle approchoit de l'extrémité, qui avoit la forme d'une poire. Le feu lui parut descendre jusqu'à la hauteur de ses fenêtres, il l'estimoit à la distance de 5 à 6 pieds; il s'ouvrit alors en forme du tulippe à trois feuilles avec les plus belles couleurs de l'Arc-en-

ciel, la chambre parut remplie d'une lumiere bleue très-vive.

A Versailles, on vit cette lumiere descendre & remonter de terre & se dissiper, avec un grand *éclat* de lumiere.

A Senlis on ne vit qu'une *petite lumiere*, qui prit naissance à l'ouest & qui traversa vers l'est.

Environ deux minutes (ou selon M. de Lorenzi, 1′ 40″) après le grand éclat de lumiere nous entendîmes un bruit semblable à celui du tonnerre, ou de 3 à 4 coups de canon, mais c'étoit un bruit sourd, qui dura quelques secondes: (ou une minute suivant d'autres) l'intervalle de deux minutes annonce une détonnation faite à 8 ou 10 lieues de Paris; & M. le chevalier de Lorenzi remarqua que ce bruit venoit de l'Orient. Plusieurs personnes ont comparé ce bruit au mouvement d'une voiture qui descendroit rapidement d'une colline. Les vîtres en ont été ébranlées dans plusieurs endroits, sur-tout à l'observatoire Royal. La

chaleur avoit été depuis 3 jours jusqu'à 24 degres; le ciel étoit fort beau; après ce Météore l'air parut devenir plus chaud; pendant la nuit le tems se couvrit, & le 18 l'air étoit d'une chaleur étouffante; il tomba vers les 11 heures du matin de grosses gouttes d'eau; cette pluie sentoit mauvais; mais elle ne dura pas cinq minutes. Le 19 la pluie raffraichit le tems & le Thermometre n'alla pas au delà de 17 degrés.

Les paysans qui virent ce Météore dans la campagne, se jetterent à terre par la frayeur qu'il leur causa, & craignirent d'être engloutis.

Une personne qui étoit à 15 lieues à l'Occident de Paris me dit le lendemain avoir vu le même météore, & entendu le même bruit; on écrit qu'il a été apperçu à Senlis, à Beaumont, à Evreux, à Mantes, à Rouen, à Dole en Franche-comté, à Sens, à Auxerre, à Dijon, à Lyon, en Perigord & en Alsace. On l'a vu à Auxerre à-peu près avec les mê-

mes circonſtances qu'à Paris. On m'a dit qu'à Corbeil & à Melun le bruit avoit été plus fort qu'à Paris.

Il y avoit alors une légere bordure de nuages vers le couchant, mais il ne paroît pas que ce météore ſoit venu de ſi loin ; cependant le vent qui avoit été à l'eſt pendant la journée du 17 étoit tourné à l'oueſt vers le ſoir, ce qui a pu déterminer la direction de ce feu ; au-reſte l'air paroiſſoit très-pur & très-ſerein dans tout l'eſpace que le météore a parcouru.

Le Barometre qui le matin étoit à 28 pouces 2 lignes étoit deſcendu à 28 pouces 0 lig. ſur le ſoir, ſuivant l'obſervation de M. Lavoiſier, faite à 25 pieds au-deſſus du niveau de la ſeine ; M. Bailly à Paſſy n'avoit que 27 pouces 11 lignes, mais il étoit plus élevé.

M. le Duc de Chaulnes avoit fait depuis quelques jours dans la plaine de Montrouge l'expérience des cerf-volans électriques dont M. de Romas s'étoit ſervi il y a quelques

années pour démontrer l'électricité de l'air; on s'est persuadé dans le public qu'il y avoit du rapport entre ces expériences & le météore dont il s'agit, mais cela n'a pas besoin de réfutation.

Il y a bien des exemples de météores semblables; on en trouve dans tous les Livres de Physique, & l'explication en est connue, mais celui-ci a été accompagné de quelques circonstances qui méritent d'être remarquées, & comparées avec d'autres faits.

Les étoiles tombantes sont le phénomeme le plus ordinaire de cette espece; il en tombe souvent jusqu'à terre, comme Mussenbroek lui-même l'a observé; on peut imiter ces sortes de Météores ou d'étoiles, en mêlant ensemble du soufre & du nitre avec un peu de limon, que l'on arrose avec du vin ou de l'eau de vie. Lorsqu'on a formé de ce mêlange une boule, & qu'on la jette dans l'air après y avoir mis le feu, elle répand en brûlant une lumiere sem-

blable à celle de l'étoile tombante, & quand elle est tombée, il ne reste plus qu'une matiere visqueuse, qui ne differe pas de celle que laisse l'étoile après sa chûte.

Il flotte çà & là dans l'air du camfre qui est fort volatil ; il y a aussi beaucoup de nitre & des particules terreuses fort déliées, desorte que ces parties venant à se rencontrer, s'incorporent & forment une longue traînée, qui n'a plus alors besoin que d'être allumée par l'une ou l'autre de ses extrêmités, à l'aide de l'effervescence qui se fait par le mélange de quelques autres matieres qu'elle rencontre.

On voit rarement ces étoiles tombantes d'une maniere aussi remarquable que le 13 Juillet 1738 à *Paris*. M. de Gensanne vit ce jour là un Météore en forme de grande étoile aussi brillante que vénus, ayant le quart du diametre de la lune, & une queue courte, mais aussi brillante que la tête ; son mouvement étoit très-rapide & fort bizar-

zarre; ce phénomene dura une demi heure; il décrivit une courbe qui, après avoir monté redescendoit jusqu'à un point un peu plus bas que celui de l'origine; là s'éleverent par cinq ou six reprises des especes de fusées qui retomboient ensuite au point commun d'où elles étoient parties, & de la le phénomene retourna au premier point de son origine par une seconde courbe, qui s'élevoit moins que la premiere; ensuite il retourna encore vers le même point où il s'étoit arrêté dans son premier cours, mais par une courbe beaucoup moins réguliere que les deux précédentes; elle étoit ondée s'élevant & s'abaissant alternativement, & elle se seroit étendue plus loin que les deux autres, si une colline n'eût pas caché le tout. (*Hist. de l'Acad.* 1738. pag. 37.) Il paroît que ce Météore étoit fort éloigné, & s'il eût été plus près, le spectacle en eût été plus effrayant que celui dont j'ai l'honneur de vous rendre compte;

quelquefois ces Phénomenes font si près de la terre que le spectacle en est effrayant.

Le 30 Mai 1725. M. de Bocanbray en Normandie entendit un bruit confus à 4 heures du soir après un orage, & quelques coups de tonnerre; c'étoit comme le bruit d'un carrosse qui iroit sur le pavé, mais par secousses & à différentes reprises. Au bout de ¼ d'heure il vit un tourbillon de feu roulant sur la terre avec un bruit terrible, il en sortoit une espece de fumée rousse plus claire dans son milieu & s'éclaircissant toujours à mesure qu'elle montoit, elle paroissoit comme d'un pied & demi de large, & montoit en bouillonnant d'une rapidité incroyable jusqu'à une nuée noire qui étoit au dessus; lorsqu'elle la touchoit elle se rabattoit en tourbillonnant, comme de la fumée qui trouve de la résistance. Cette traînée de vapeurs n'étoit pas toujours égale, il paroissoit de tems en tems qu'elle diminuoit, & alors le bruit

diminuoit un peu aussi; mais un moment après elle augmentoit, de même que le bruit. Lorsque ce Météore se fut éloigné d'environ un quart de lieue, il vint du nord un grand coup de tonnerre avec une très grosse pluie; le Phénomene fut caché ou plutôt dissipé & éteint, le bruit cessa, & il n'en resta aucune trace en aucun endroit. *Hist. de l'Acad.* 1725. p. 5.

C'est ordinairement l'été & après de grandes sécheresses que l'on voit paroître ces sortes de météores. Le 4 Juin 1731. à Lessay proche Coutances, après des coups de tonnerre extraordinaires tout le ciel parut en feu depuis l'horison jusqu'au *Zénit*, on voyoit comme dans un feu d'artifice le jeu d'une infinité de fusées volantes, il tomboit de toutes parts comme des gouttes de métal fondu & embrasé, & le spectacle eut été charmant, sans la violence des coups de tonnerre qui causoient un effroi général; les édifices en étoient ébranlés quelques maisons

furent brûlées, il y eut des bestiaux tués; cependant la pluie ne fut pas des plus abondantes, & la sécheresse dont on se plaignoit continua toujours (*Hist. de l'Acad.* 1731. p. 19.)

Cependant il arrive aussi quelquefois de ces météores en hiver, il y en a deux exemples remarquables dans l'histoire de l'Académie des Sciences: le 4 Janvier 1717, au Quesnoy, le têms étant fort couvert, les nuages baisserent au point qu'ils paroissoient toucher les maisons; un tourbillon ou globe de feu parut dans le nuage au milieu de la place, alla avec l'éclat d'un coup de canon se briser contre la tour de l'Eglise & se répandit sur la place comme une pluie de feu. La même chose arriva encore au même lieu une seconde fois (*Hist de l'Acad.* 1717. p. 8.)

La nuit du 23 au 24 Février 1740, on vit vers la rade de Toulon un globe de feu comme violet qui s'étant élevé peu-à-peu plongea ensuite dans la mer, d'où il s'éleva comme

une balle qui réfléchiroit, après quoi étant parvenu à une certaine hauteur, il creva & répandit plusieurs globes de feu, dont les uns parurent tomber dans la mer & les autres sur les montagnes. Le bruit qu'il fit en courant fut semblable pour l'éclat à celui du plus grand coup de tonnerre, mais il dura peu (*Hist. de l'Acad.* 1740. p. 3.)

Dans les Transactions Philosophiques de 1751, on trouve l'histoire d'un globe de feu qui parut le 22 Juillet 1750 à 8 heures 40′ du soir, le globe paroissoit plus grand qu'une étoile de la premiere grandeur & la queue sembloit avoir 3 pieds ½ de long; il paroissoit se mouvoir horizontalement du nord Ouest au Sud-Ouest, à-peu-près avec la vitesse d'un pigeon qui vole. C'est ainsi que M. Smith le voyoit à Péterboroug. Mais M. Harderon à Norwich le voyoit sous un angle de plus de deux degrés, avec une queue d'environ 21 degrés; il parut dans une grande partie de l'Angleterre.

La grande chaleur qu'il avoit fait pendant le mois de juillet, avoit sans doute donné lieu au météore. Le 11e de Juillet avoit été le jour le plus chaud dont on se souvint en Angleterre. Ce météore sa cacha dans des nuages.

Mais il arrive souvent qu'on en voit même par le tems le plus serein, comme il est arrivé cette année, & comme il arriva le 4 Novembre 1753, à 3 heures 25′ après midi: le soleil étant chaud & brillant, on apperçut à Yvoy en Berry, terre appartenante à M. le Marquis de Putanges, une grosse boule de feu accompagnée d'une longue queue de même matiere dont on ne voyoit pas la fin. Ce météore étoit placé entre le nord & le levant: il y demeura suspendu, paroissant environ à 20 pieds de terre pendant quelques secondes, après quoi il parut un grosse fumée blanche qui s'éleva en l'air, & un moment après on entendit comme deux coups de canon; ce feu ne causa aucun dommage & le tems resta fort clair tout le reste de la jour-

née. Dans l'été 1752 M. le Chevalier de Lorenzi étant à Nîmes, vit aussi en plein jour & par un très-beau tems, un globe de feu qui creva avec une explosion semblable à celle d'une grenade.

On trouve plusieurs exemples de ces météores plus ou moins remarquables dans les Transactions philosophiques No. 360 pag. 978, de 1740. p. 346, de 1741. No. 462, 463. pag. 60, de 1750. No. 494. pag. 1, & 3; de 1751. Vol. 47. pag. 1. Dans les Mémoires de Bologne tom. 1. pag. 285. Dans l'histoire naturelle de l'air, par M. l'Abbé Richard, imprimée en 1770, dans le Journal des Sçavans, & dans les Mémoires de l'Académie 1751, 1761 &c.

Mais celui de tous les météores qui a peut-être le plus de rapport avec le nôtre, est celui dont vous parlates, Messieurs dans votre Journal de 1676, & que Montanari observa le 31 mars à Bologne. Il vit cette lumiere passer la mer Adria-

tique, comme si elle venoit de Dalmatie, elle traversa ensuite l'Italie, & l'on entendit un craquement dans tous les endroits au-dessus desquels elle se trouva dans une position verticale.

On entendit à Livourne un bruit semblable à une décharge d'artillerie, & lorsqu'elle se trouva à la hauteur de l'Isle de Corse, on entendit un bruit semblable à celui qu'auroient produit plusieurs chariots qui auroient roulé sur du pavé; son mouvement étoit d'une rapidité étonnante; elle fit environ 50 lieues dans l'espace d'une minute: on remarqua ce phénomene en plusieurs autres endroits: Or cette vîtesse étonnante du météore, ne dépendoit certainement point de l'action du vent; car on ne connoit aucun vent qui puisse se mouvoir avec autant de promptitude: d'où il suit, dit Mussenbroek, que nous ne connoissons point encore la force projectile qui anime ces sortes de globes. Pour moi, Messieurs, je serois tenté de croire que souvent ce n'est point une trans-

lation effective, mais plutôt une inflammation successive des parties huileuses ou sulfureuses qui sont répandues dans l'atmosphere, occasionnée par la premiere explosion, d'une substance qui s'est trouvée en plus grande abondance dans l'endroit de la premiere détonnation, & qui finit quand elle rencontre des matieres capables de faire une violente détonnation propre à disperser toutes les matieres inflammables.

M. Pringle aussi célébre dans la physique que dans la médecine, a donné dans les Transactions Philosophiques de 1759 deux grands Mémoires sur le météore vu en Angleterre le 26 novembre 1758; après avoir comparé toutes les observations qu'il avoit rassemblées pour en conclure la véritable route, la vitesse, la grandeur, la distance & les autres circonstances de ce météore, il juge que ce météore s'enflamma verticalement au dessus de Cambridge, à 3 lieues de hauteur perpendiculaire & qu'il disparut

en Ecosse, au-dessus du fort Guillaume, dans la province d'Invernesſ, après avoir parcouru 400 milles, ou environ 130 lieues; sa distance étant alors de 10 lieues; M. Pringle juge qu'il faisoit 10 lieues par secondes. Il me paroît presque impossible de croire à ce grand éloignement, & par conséquent à cette grande vitesse: on n'a ni assez de tems pour faire ces observations ni assez d'Observateurs exacts qui se trouvent avoir apperçu ces sortes de phénomenes, & l'on ne peut jamais être sûr que la portion de matiere qui a été vue au Zénit d'un Observateur, soit la même que celle qu'un autre aura vue vers l'horizon.

Nous eûmes en France l'année suivante un phénomene de ce genre. Le 13 Juin 1759 vers les neuf heures du soir, le ciel étant clair & serein, avec un vent frais qui venoit du nord, le Curé du village de Captieux (à deux lieues de Bazas) apperçut en l'air une colon-

ne de feu, qui sembloit se diriger du Levant au Midi; mais bientôt des bois lui en déroberent la vue. Cependant étant rentré chez lui, il entendit bientôt crier au feu; son frere courut promptement à une écurie où l'incendie paroissoit, le feu la remplissoit déjà de toutes parts; la flamme ayant disparu aussi promptement, il vît quatre chevaux qui venoient d'être tués, sans aucune marque de brûlure; tout le fumier avoit été consumé par le feu; & il sentit une odeur de souffre si forte, qu'elle étoit capable de l'étouffer; on eut beaucoup de peine à le faire revenir. Cependant le plancher supérieur de cette écurie n'étoit point enflammé, on n'y trouva que deux trous de trois ou quatre pouces de diametre; mais toute la charpente du toit étoit embrasée, & il fallut l'abattre pour sauver la maison. Un heure après, il parut une autre colonne de feu qui alla se jetter dans la petite riviere de la Gainere, & qui en tom-

bant éclata avec plus de force qu'un coup de tonnerre. Ce qu'il y a de singulier, c'est que pendant tout ce fracas, le Ciel étoit clair & sans nuages & la nuit étoit tres-belle, ainsi que dans le météore du 17 Juillet 1771 qui est l'occasion de cette lettre.

En 1761 le 12 Novembre à 4 heures du matin, il y eut encore un météore semblable à celui de cette année, qui fut vu depuis Paris jusqu'à Ville-franche en Beaujolois, (Histoire de l'Académie 1761. pag. 28.)

De tout ce qui précéde on peut conclure que le météore qui a paru si singulier à Paris n'a rien de nouveau pour les Physiciens, qu'on en a vu dans tous les tems & dans tous les pays, même par un tems serein, en hiver & en été; ils ne dépendent que des matieres inflammables qui se rencontrent presque toujours dans la partie supérieure de l'atmosphere & qui sont rassemblées quelquefois en abondance par des

vents contraires, des exhalaisons élevées de la terre, des nuages très-électriques, ou d'autres causes semblables.

DE L'HOMME MORAL, PAR M. *l'Abbé de Crillon.* A Paris, chez Desprez, Imprimeur du Roi, & du clergé de France, rue S. Jacques; & chez la veuve Duchesne, même rue. Avec approbation & privilege du Roi 1771. Un volume *in-12.* de 180. pages, avec cette Epigraphe.

Respice primum
Et scrutare viros. Juv. Sat. 2

LE nom de Crillon si célebre dans les armes, paroît aujourd'hui dans la République des Lettres; le ton, la noblesse, le courage même qui caractérisent l'ami d'Henri IV, inspirent encore l'héritier de son nom dans la carriere où il se présente: il dit à l'homme des vérités fortes, il lui fait connoître

ce qu'il eſt, ce qu'il pourroit être, & s'il extirpe des vices, il aura plus fait que le gain d'une bataille.

Son ouvrage eſt dédié à un Prince ennemi déclaré de tout ce qui peut corrompre les hommes, puiſque cette ſeule connoiſſance peut donner le grand art de regner.

L'Epitre Dédicatoire eſt ſuivie d'un court Avertiſſement que nous croyons devoir tranſcrire en entier. L'ame de l'Auteur s'y épanouit, pour ainſi dire, & ſes vertus montrent au Lecteur qu'il ne peut s'égarer en prenant un tel guide.

„ J'oſe eſſayer le grand tableau „ de l'homme; j'entreprends de met„ tre en action ſes vertus & ſes vi„ ces, & de les faire marcher pour „ ainſi dire, à ſes yeux.

„ Pour mieux décompoſer cet „ être ſi difficile à concevoir, j'ai „ penſé que je devois ſuivre les „ vertus qui ſemblent naître les unes „ des autres; j'obſerve le même ordre „ pour les vices, afin de mieux ca„ ractériſer ceux qui ſont plus ani-

„ logues aux ames fortes & aux ames
„ foibles : il n'y a rien d'indifférent
„ dans la saine morale ; elle ne
„ connoît point d'atômes ; tout en
„ est intéressant, & la plus petite
„ découverte dans ce genre est aux
„ yeux de la raison, plus grande &
„ plus utile, que la découverte de
„ cent mondes nouveaux.

„ Le dessein que je me propose
„ est grand ; j'invite un homme de
„ génie à le remplir : quelle gloire
„ pour lui s'il peut rendre meilleurs
„ ses semblables ? Alors je briserai
„ mes pinceaux, & je profiterai de
„ son ouvrage pour me rendre plus
„ heureux ".

La crainte, l'espérance, la pitié, la honte sont les premiers sentimens qui se manifestent dans l'homme & les degrés pour lesquels il arrive aux vertus & aux vices, M. l'Abbé de Crillon en a fait le sujet de son premier chapitre, il les analyse, & après avoir considéré dans sa grandeur primitive l'être qui déchu par son orgueil eut encore sa

consolation dans l'espérance, il passe aux vertus, objet de la premiere partie de son ouvrage.

La pudeur naît de l'idée d'un abaissement qui afflige notre ame, & qui a pour principe la crainte & la honte. Ici, l'Auteur s'éleve dans une note contre les systêmes très-hasardés de ceux qui ont soutenu qu'elle est une vertu de convention.

„ Le premier homme dégradé „ rougit, son ame fut atteinte & „ blessée par un sentiment de crainte „ & de honte. Ce trait lancé des „ mains d'un Dieu, resta fixé dans „ le cœur de tous les hommes ".

Tous connoissent la pudeur, tant qu'ils sont capables de remords; car les remords supposent la honte & la pudeur; cette derniere ne cesse d'exister que lorsqu'elle est étouffée par l'audace du vice. C'est pour rendre hommage à la pudeur, que les hommes errans dans les forêts se couvrent de la dépouille des oiseaux ou de celle des bêtes féroces; la honte n'est point pourtant dans la

nudité, mais dans l'image qu'elle nous trace, qui nous assimile aux animaux, & nous rappelle notre dégradation.

„ Aimable pudeur s'écrie M. l'Ab-
„ bé de Crillon, vous seule prêtez
„ des graces à la beauté... séduisante
„ à tous les yeux, le Sage en vous
„ voyant, croit voir la vertu; l'hom-
„ me sent seul, la volupté".

La Bienfaisance est la premiere vertu de l'homme, c'est très-mal à-propos que les hommes la confondent avec l'humanité; celle-ci est de l'essence de l'homme. Etre homme & ne pas être humain, c'est exister contre les Loix de la nature; l'humanité est donc un devoir, mais la Bienfaisance est une vertu, l'homme bienfaisant n'est heureux que par l'adoucissement qu'il procure aux peines des êtres infortunés qui l'environnent. „ Oh!
„ que je me méfie, dit M. l'Abbé
„ de Crillon, de ces hommes qui
„ ont toujours le mot d'humanité
„ sur les lévres. Ils parlent en Lé-

„ giſlateurs, ils embraſſent l'Uni-
„ vers, & le vaſte tableau de nos
„ miſeres ne leur fait former que
„ des vœux ſuperflus. L'Impoſſi-
„ bilité de ſoulager tous les hommes,
„ leur ſert de prétexte pour n'en ſou-
„ lager aucun: ils dictent les loix du
„ bonheur, & l'indigent, faute de
„ ſecours, expire à leurs yeux ".

La crainte, l'eſpérance, la pitié, la bienfaiſance renferment un beſoin d'aimer; & la bienfaiſance ſurtout, qui eſt une vertu tranquille, déſire un amour ſage, & nous rend propres à l'amour & à l'amitié.

L'Amour eſt un déſir violent de s'unir à ſon objet; la ſenſibilité naturelle du cœur, le déſir de ſe reproduire, les douceurs de l'amitié, la vanité même entrent dans la compoſition de l'amour, & ſes effets ſont auſſi différents que nos caracteres. Une belle ame, dans le charme des ſens, donne pour ainſi dire un corps à toutes les vertus. Une ame médiocre aveuglée par les graces & la volupté ne voit point de

vices dans l'objet de son amour. Une ame vulgaire prend ses vices pour des vertus & finit par lui ressembler. Les causes & les effets de l'amour déréglé sont plus difficiles à connoître que ceux de l'amour vertueux, „ qui „ n'a pas connu l'amour ne peut le „ définir, & celui qui croit le définir „ l'a peu connu... Compagne de l'hom„ me, vous qui joignez mille appas „ aux plus brillantes vertus; sortez „ des mains de la nature, parez-vous „ des plus belles fleurs, & venez faire „ la conquête d'un Sage; que l'aima„ ble pudeur tempère l'éclat de vos „ yeux; que la bienfaisance, l'ami„ tié, lui présentent un cœur „ fait pour aimer; vos charmes „ rendront la vertu plus facile; „ vous donnerez au ciel des ado„ rateurs nouveaux, & des héros „ à la patrie ".

L'idée que l'on se forme de l'amitié est souvent trop forte ou trop foible. Les uns la rendent trop difficile & les autres trop commune. Le devoir de l'amitié est

de ſupporter les foibleſſes de ſon ami : ſes délices, de jouir de ſes vertus ; elle exige de la droiture dans le cœur, de la douceur, de la complaiſance, de la ſenſibilité ; des vertus trop ſéveres l'effarouchent preſque autant que des paſſions trop ardentes, c'eſt la ſageſſe, la ſympathie, & l'égalité qui forment les nœuds de l'amitié. On la chercheroit en vain ; il faut la rencontrer. M. l'Abbé de Crillon qui a ſémé ſon ouvrage d'exemples intéreſſans rapporte ici une anecdote trop longue pour avoir place dans cet extrait, mais écrite avec chaleur, & qui fera plaiſir à ceux qui la liront.

La Prudence n'attend ſa lumiere que de la vérité, elle porte ſes connoiſſances, & ſes jugemens juſques dans l'avenir, les événemens qui font échouer ſes projets ne lui ôtent jamais ſes reſſources ; comme une vigne féconde, elle pouſſe ſes branches, s'accroît, & s'augmente dans tous les âges, elle eſt l'ornement &

l'appanage de la vieilleſſe; elle rend l'homme d'un âge avancé, plus cher, plus néceſſaire à ſes enfans, plus utile à ſa Patrie.

„ La Juſtice eſt l'enſemble de „ toutes les vertus; elle conſiſte à „ remplir ce que l'on doit à ſoi-mê„ me, ce que l'on doit à ſes ſembla„ bles". La ſcience d'un homme juſte eſt de connoître juſqu'à quel point on doit s'aimer.

„ Abandonner ſes jours au hazard „ & à la frivolité, c'eſt la plus „ haute injuſtice que l'on puiſſe ſe „ faire à ſoi-même. L'homme juſte „ ſe ſuffit: il trouve en lui ſeul des „ amis & des Sages; pour lui la ſo„ litude à mille attraits; le travail „ eſt plein de charmes, & ſon „ ame enſevelie dans une médita„ tion délicieuſe, ſe nourrit de ſes „ penſées".

Le Juſte découvre Dieu dans toute la nature; elle lui préſente un Livre, qui ſous mille traits différens lui preſcrit ſes devoirs. Mais où eſt il cet homme juſte? „ Il ſe-

„ roit, malgré lui, le Despote de
„ ses peuples; & ce despotisme, si
„ contraire à la liberté des hom-
„ mes, ce genre de gouvernement
„ dont le nom les fait frémir, *seroit*
„ le seul qui les rendroit heureux".
Tout ce morceau est plein de grandes idées écrites d'un style noble & touchant.

Le Chapitre du Courage termine la partie de ce Volume qui traite des vertus de l'homme, c'est le plus étendu de tous; le courage, dit l'Auteur, est la force réunie de toutes les vertus. Cette courte définition est suivie de réflexions sur la vertu en général aussi utiles que solides; par exemple, l'Auteur avance qu'il est aussi impossible d'en posseder une éminemment sans les réunir toutes, que de former un vice de la vertu même. On peut, à son avis, concevoir un homme plus ou moins vertueux; mais il est difficile de se le représenter avec une vertu seule & isolée, qui se confond au milieu de ses vices. Plût

au ciel que, tant de personnes qui ne se passionnent que pour une vertu à l'ombre de laquelle ils laissent croître beaucoup de vices, puissent être bien persuadées de cette vérité !

L'Auteur voudroit que, fixant les idées des termes, on réservât le nom de *Valeur* pour ces actions vives & téméraires qui sont utiles à la Patrie, & le nom de *Courage* pour caractériser cette force d'ame qui fait les grands hommes. Le vrai courage est une vertu qui ne doit produire que des effets louables ou utiles. La valeur n'est pas plus une vertu qu'un vice ; c'est un moyen que la nature donne à l'homme pour signaler ses vertus ou ses passions. La timidité n'est pas un vice de l'ame, elle tient à la constitution de l'homme.

M. l'Abbé de Crillon ne peut reconnoître les caracteres du vrai courage dans l'ame de ce furieux, de ce soldat forcené, qui ne respire que le sang, ce n'est qu'une frené-

sie; ni dans l'ame de cet homme qui, accablé par la douleur, se donne la mort qu'il regarde comme le seul terme de ses maux: est-ce lâcheté ou vertu? Non: c'est le délire de de la valeur; ni dans ce Sage du Paganisme, qui souffre avec constance tous les maux de la vie, mais ne peut survivre à la perte de sa liberté: est-ce lâcheté ou vertu? Non, c'est la foiblesse d'une ame courageuse.

Socrate a dit que le courage n'est que la *connoissance des choses terribles*, & de *celles qui ne le sont pas*. Il faut voir dans l'Ouvrage de qu'elle maniere M. l'Abbé de Crillon développe cette pensée, & en montre la profondeur.

Ce chapitre est terminé par un trait historique qui vient à l'appui du raisonnement, & prouve que la plume de M. l'Abbé de Crillon devient entre ses mains un pinceau quand il lui plaît.

Les vices sont l'objet de la seconde partie de cet Ouvrage, distribué

tribué en douze Chapitres, dont le premier traite de la foibleſſe. Où paroît davantage la foibleſſe ? c'eſt dans la connoiſſance des grandes vérités. ,, Il ſemble qu'on s'étudie ,, à ſéduire cette raiſon que le ciel ,, nous a donnée, elle ſert à nous ,, égarer ". Parmi les paſſions & les vices qui nous tyranniſent, il me ſemble, dit l'Auteur, qu'il en eſt d'analogues à la trempe de nos ames. L'orgueil, l'ambition, la licence, ſont les foibleſſes des ames fortes; la vanité, la jalouſie, l'envie, la flatterie, la colere, l'avarice, la cruauté même, ſont les vices des ames foibles. Mais les hommes doués d'une ame forte, ont auſſi leurs inſtans de foibleſſe, & ſe livrent par-là quelquefois aux vices des ames foibles. Ils les portent alors aux derniers excès.

Les vices, ainſi que les vertus, ſe tiennent, mais il eſt une diſtance entr'eux, c'eſt ce qui fait l'objet des Chapitres ſuivans.

L'amour propre, principe des

vertus & des vices est un Protée qui prend mille formes différentes sous lesquelles il faut le considérer; les portraits qui en sont tracés dans cet Ouvrage, tels qu'un *drame* où l'on représente les mœurs *du siecle*, amusent le Lecteur en *le corrigeant*.

L'ambition est un amour excessif de nous-mêmes, fomenté par l'orgueil qui tient l'homme dans un délire continuel, & ne le satisfait jamais. ,, Il y a dans l'ame de l'or-
,, gueilleux moins d'élévation que
,, d'orgueil; il se croit indépendant
,, & son amour propre lui déguise
,, la servitude; il l'appelle devoir
,, auprès des rois, & politique au-
,, près des grands, l'espoir de com-
,, mander lui fait traîner sa chaîne
,, avec audace: enfin pour s'élever
,, il rampera devant les hommes les
,, plus méprisables. La licence sup-
,, pose la corruption de l'esprit
,, & des mœurs, elle développe les
,, vices, ou plutôt les déchaîne.
,, La licence dans les mœurs ins-

„ pire le mépris des loix ; & sans
„ les loix les états ne sçauroient sub-
„ sister long-tems, elle rend les Prin-
„ ces cruels, les grands audacieux,
„ & les Peuples rebelles ".

La colere qui assimile l'homme à la bête féroce, vient d'un mal que l'on craint. On entend ici par *mal*, *tout obstacle*, *toute contrariété*, *tout mal-aise* ; ce mal se présente à nous sous divers rapports, il y en a de puissans & de foibles. Les accès de la colere sont plus fréquens chez les femmes & les vieillards, à cause des fibres délicates des unes & des ressorts usés des autres ; mais ils sont plus violens & plus longs chez l'homme qui est dans la force de l'âge.

La perte fait la colere de l'avare, l'amour propre outragé celle de l'orgueilleux. „ Les femmes plus vaines
„ qu'orgueilleuses redoutent moins
„ le mépris qu'elles ne cherchent la
„ louange ".

De toutes les passions il n'en est

point qui excite une colere plus terrible que celle de l'amour.

„ Il ne faut pas confondre l'in-
„ dignation avec la colere, car la
„ premiere est un mouvement qui
„ ne se fait sentir qu'aux grandes
„ ames. Si la colere n'étoit un at-
„ tribut odieux; on pourroit dire
„ que l'indignation est la colere de
„ la vertu ".

Dans le Chapitre suivant on considere l'envie sous deux rapports différents; dans les hommes orgueilleux, & dans les hommes foibles. On suit sa marche, on voit ses forfaits, & les tourmens affreux qu'elle fait sentir à celui qui la reçoit dans son sein L'émulation bien différente de cette passion hideuse, ne doit jamais être confondue avec elle; car l'émulation, fait connoître à l'homme ses forces, en l'excitant à imiter les grands exemples, elle nous porte à les surpasser; de-là viennent les grands talens, les heureuses découvertes, &c.

La jalousie ressemble à l'envie, quoique moins méprisable qu'elle, ses effets sont pourtant plus violens encore parce qu'un intérêt plus vif l'anime. „ L'envie voudroit arracher un bien qu'elle n'a pas, „ moins pour le plaisir d'en jouir, „ que pour écarter la douleur d'en „ voir jouir un autre: la jalousie „ défend un bien qu'elle possède, „ ou qu'elle croit avoir seule droit „ de posséder ". Si celle-ci tient essentiellement au caractere, elle suppose beaucoup plus d'amour propre & de vanité que de véritable amour. Aussi un homme de peu de mérite n'est souvent jaloux que par un retour sur lui-même. La jalousie paroît soumise & rempante jusqu'au moment où elle commande. L'homme jaloux cherche un motif de consolation dans l'aveu de ce qui l'offense: „ mais quand on s'est prêté „ à ce dernier excès de la foiblesse „ des hommes ; on ne doit plus en „ attendre que le mépris, la haine, „ ou la vengeance ".

Ici se trouve une note, où les Femmes apprendront ce que la Religion, les loix de l'honneur & de la société veulent qu'elles fassent dans des circonstances délicates où celles qui ont trop de franchise & trop peu d'expérience pourroient se trouver embarrassées.

Il est pourtant une jalousie qui regne paisiblement dans une ame tendre, elle naît de la crainte de ne pas plaire assez, quelquefois même de déplaire & de cesser d'être aimé; mais aisément on la distingue de la premiere.

La flatterie naît près des grands & des rois. Jamais elle ne présente que l'illusion accompagnée de plaisirs, au milieu desquels se cachent l'erreur & le crime. Il est un charme que nos vices mettent en usage pour enchanter la raison de l'homme & le porter à nous accorder ce que nous désirons en obtenir. Elle suppose la corruption du cœur & la lâcheté de l'ame.

Un flatter est un observateur per-

fide qui nous connoît mieux que nous-mêmes. „ Semblable à un Athlete exercé dans l'art de la lutte, „ il se baisse pour nous terrasser plus „ facilement ".

Ici M. l'Abbé de Crillon montre au beau sexe tout le danger de la flatterie que sa vanité reçoit avec empressement, & lui fait ensuite cette Apostrophe qui dit beaucoup en peu de mots. „ Sexe trop cré„ dule, apprenez à vous mieux „ connoître, ou connoissez mieux „ les hommes ".

L'Avarice se cache dans l'obscurité, cependant on la découvre dans sa sombre retraite, c'est un spectre hideux, c'est une passion ignoble & funeste des ames foibles. „ L'Au„ teur la définit, la démence d'une „ ame vile & foible frappée de „ terreur ": cependant, dit-il, „ si „ l'avare n'étoit agité par la crainte „ il seroit le plus heureux des mor„ tels. Il semble que le tems se „ présente à l'esprit de l'Avare sous „ une autre image qu'aux autres

„ hommes; il ne voit le présent que „ dans l'avenir..... Il n'y a point d'a- „ vare qui croie l'être, il se trouve „ toujours trop généreux ; & com- „ me il fait de l'avarice une grande „ vertu, il se propose ses derniers „ excès comme le terme de la per- „ fection ".

Le luxe, selon M. l'Abbé de Crillon, „ est le produit & le ter- „ me de tous les vices parvenus à „ leur comble ". Pour établir la justesse de cette définition, l'Auteur développe quelques principes qui ne prouvent peut-être pas assez la vérité de l'assertion dans toute la généralité que les termes lui donnent. Quoiqu'il en soit, „ le luxe „ est la cause du malheur des peu- „ ples & de la destruction des plus „ grands Empires. Il énerve l'hom- „ me, il étouffe le germe des ver- „ tus. Le bien apparent qu'il pro- „ cure dans un état florissant n'est „ que l'éclat d'une lumiere brillante „ qui disparoît, ou plutôt c'est un „ feu qui ne l'éclaire jamais d'a- van-

„ vantage que lorsqu'il est le plus „ près de le consumer". Vérité effrayante qui n'est que trop confirmée par l'histoire de la plûpart des Empires. Rome Maîtresse du monde en offre un terrible exemple, les Annales de la Chine en présentent un autre que l'Auteur décrit avec chaleur & d'une maniere intéressante. On y voit l'Empereur *Kia* détrôné errer de Province en Province, & mourir enfin victime d'un luxe insensé, l'opprobre du Trône, & le mépris de ses Peuples.

La dépravation des mœurs produit le délire de la raison, & ce délire, de la raison, & ce délire, dit l'Auteur, peut-être appellé *le luxe de l'esprit*, c'est l'irréligion, fléau destructeur des états. Elle rougit de penser, comme le commun des hommes, sur les vérités les plus essentielles à l'homme.

Le comble de ce funeste délire c'est de rejetter l'existence d'un être Suprême. Mais, comme le dit excellemment M. l'Abbé de Crillon, „ s'il

„ manque un Dieu à la nature, le „ crime ſeul y reſte. La juſtice „ éternelle une fois bannie, que „ craindrons nous ſur la terre? .... „ les loix. Mais nous commettrons „ tranquillement tous les forfaits qui „ ne pourront être ni connus ni pu„ nis". L'incrédulité entraine, l'ame foible aux plus grands excès. L'opinion, l'honneur même diſparoiſſent, & font place au libertinage & à la licence. Delà de pénibles efforts pour ſe livrer au vice ſans ſcrupule. „ Le doute, dit l'Auteur, „ eſt un ſpectre effrayant qui fait „ pâlir le crime; & l'incrédulité qui „ le fait commettre, veut étouffer „ le doute & le remords... Il faut „ un culte, une communication en„ tre le Créateur & ſa Créature; „ il faut une Religion; c'eſt une „ chaine inviſible, dont une extré„ mité tient au ciel, & l'autre à la „ terre.. Mais Dieu eſt la vérité „ même, la vérité eſt une; donc „ il n'y a qu'une religion. Aimer „ ſon créateur & ſon ſemblable, voilà

„ la Religion naturelle, la Loi de
„ Moyse & l'Evangile : ces trois reli-
„ gions avouées du ciel n'en font
„ qu'une ".

Le Christianisme annoncé dès la naissance du monde, préparé pendant quatre mille ans, qui pouvoit l'apporter au monde ? „ Dieu seul, répond l'Auteur : il s'est fait hom-
„ me. Voilà le mystere. Le myst-
„ tere est donc dans la Divinité.
„ Oui, j'ose le dire. le Christianis-
„ me seroit le terme de la puissance
„ de Dieu, s'il ne s'y retrouvoit lui-
„ même ". Grande idée, & matie-
„ re à réflexions.

On se révolte contre les mysteres ; mais, comme le remarque l'Auteur, la saine raison n'est-elle pas satisfaite quand elle peut se convaincre que Dieu a parlé ? les mysteres, ajoute t-il, sont présentés à notre esprit, & doivent en abbattre l'orgueil ; la morale à nos sens, & doit subjuguer les passions. „ l'Etre Su-
„ prême exige que notre esprit s'a-
„ néantisse devant lui ; c'est un mé-

„ rite qu'il veut nous laisser; en au„ rions-nous, s'il étoit impossible „ de ne pas croire"?

Observons seulement ici qu'il ne faut pourtant pas confondre la *foi* qu'on appelle *spéculative*, opération de l'entendement, lequel n'est pas une faculté libre, avec la foi *pratique*, qui tient à la volonté, & seule peut-être une vertu méritoire. Il est impossible à l'esprit de se refuser à une vérité qui lui est démontrée: il est forcé de la croire, & ne peut mériter par cet acte d'adhésion.

La foi, don du Tout puissant, qu'il récompense, parce qu'elle est en même-tems un mouvement libre de la volonté humaine, est d'une espece totalement différente.

M. l'Abbé de Crillon termine ce chapitre & son ouvrage par ces paroles qu'il adresse à Madame Louise de France. „ J'ai parlé du Créateur „ & de son culte, Auguste fille de „ nos rois, que n'ai-je pu pénétrer „ dans votre cœur, en dévoiler les „ pensées, les transmettre à l'Uni-

„ vers! la raiſon de l'homme reſte-
„ roit dans le ſilence, je donnerois
„ la foi, & mon ouvrage ſeroit im-
„ mortel ".

Les traits que nous en avons tirés ne ſuffiſent pas pour en juger, ni pour l'apprécier. Il faut le lire, il faut le méditer, pour ſaiſir la liaiſon des principes, l'ordre des idées, la marche rapide de l'Auteur, qui ne préſente en grand que la maſſe des objets, & attache ſon lecteur, en lui donnant toujours à penſer.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE *générale des Voyages, ou Collection nouvelle 1° des Relations des Voyages par mer, découvertes, obſervations, deſcriptions, omiſes dans celle de feu M. l'Abbé Prevôt ou publiées depuis cet ouvrage 2°. Des Voyages par terre faits dans toutes les parties du monde; contenant ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré, avec les mœurs des habitans, la re-*

ligion, *les usages*, *Arts*, *Sciences*, *Commerce*, *Manufactures*, *&c.* Enrichie de cartes Géographiques, & de figures. Tomes 73, 74, 75. 76. A Paris, chez Panckoucke, libraire, rue des Poitevins, 1770. Avec approbation & privilége du roi.

CES quatre volumes de l'Histoire des Voyages qui répondent au 19e volume *in*-4°. termineront les voyages de mer; le premier volume & la moitié du sécond renferment l'histoire & la description du Groenland, découvert il y a sept à huit siecles par des Norvégiens & des Islandois; Groenland signifie terre verte, c'est le nom que lui donnerent ces voyageurs, à cause de la verdure inespérée qu'ils avoient trouvée en quelques endroits de ses rivages. Sa position est entre la Mer Glaciale à l'orient, & le détroit de Davis au couchant, dans un espâce d'environ 35 degrés de longitude; il s'avance & s'étend depuis le 59e dégré de la

titude nord jusqu'au 78e. C'est du moins à ce voisinage du pole que se sont arrêtés nos voyageurs ; sans-doute ils iront plus loin encore ; alors on sçaura si le Groenland confine & se joint au Spitz-berg, & à la Nouvelle Zemble, s'il réunit les deux hémispheres du côté du pole, s'il touche à l'Amérique, & si c'est par là que le nouveau monde s'est peuplé des Sauvages de l'ancien monde.

On ne connoît proprement que la côte occidentale du Groenland hérissée de rochers inaccessibles, où l'on ne trouve qu'une terre stérile & une neige presque éternelle. En montant au nord l'on trouve le détroit de Forbisher, par lequel on croit que la mer passe de l'orient à l'Occident. M. David Crantz, dont les relations plus récentes & plus étendues ont beaucoup enrichi cette partie de la connoissance du globe, prétend que le détroit de Forbisher existe, mais que

les glaces en ont fermé le passage.

Il y a plusieurs petites colonies ou lieux habités par les naturels du Pays, & où les Européens vont négocier de l'huile de baleine, des peaux de renards, & de veaux marins; les Danois en 1759 y ont formé un nouvel établissement. Des montagnes de glaces qui ressemblent à des Villes & qui flottent pendant des années entieres, sont une des choses singulieres de ces parages; les bois flottans que les glaces des montagnes ont renfermés, ou entraînés par leurs chûtes, sont une des ressources de ces malheureux habitans, qui sans cela n'auroient pas même du bois pour se chauffer. L'Auteur croit que ces grands arbres flottans viennent de la Siberie ou de la Tartarie Asiatique, où les bois sont arrachés des montagnes par les grandes pluies, & les débordemens qui enlevent des pieces de terre toutes couvertes d'arbres, les roulent dans les grandes rivieres & de là dans la mer. Ensuite les

glaces flottantes les entraînent avec le courant vers le pole, jusqu'au voisinage du Spitzberg, où les courans du nord les repoussent entre l'Islande & le Groenland.

En vain les Européens ont tenté d'y semer de l'avoine & du bled. La paille ou le tuyau croissent assez vîte, mais rarement ils vont jusqu'à l'épi, & jamais à la maturité, même dans les tems & les lieux les plus chauds du Groenland, parce que les nuits froides y reviennent trop tôt. C'est par la même raison, que le pays ne peut avoir aucune production de Jardins: car à la mi-Juin où l'on plante, la terre est encore gélée par-dessous, & dès le mois de Septembre, le froid y revient, & géle la surface. Il faut donc tout arracher ou laisser périr, excepté les poiraux qui passent l'hiver sous la neige. La salade & les choux ne peuvent s'y transplanter & restent toujours petits. Il n'y a que les raves qui croissent au Groenland aussi bien

qu'ailleurs & quelques navets qui ſont très-petits, mais qui ſont bons à manger, même verds. En général rien n'y vient & tout périt ſur pied; ce peu de légumes ou de plantes a même beſoin pour réuſſir d'être garanti des vents du Nord.

On y trouve cependant quelques arbuſtes, & quelques plantes herbacées, ſur-tout le *Cochlearia*, qui eſt un remede ſouverain contre le ſcorbut.

La pêche de la Baleine à la maniere des Européens & à la maniere des Groenlandois, le caractére & mœurs des habitans, leurs uſages, leurs occupations rempliſſent la plus grande partie de ce Volume; Ces peuples ne ſont point féroces ni barbares; ils n'ont point de Maître & ils ſemblent avoir peu beſoin de loix, leur pauvreté les leur rend inutiles; elle fait en même-tems qu'ils n'ont point de guerre à craindre.

Le zèle des Miſſionnaires Luthériens & l'intérêt des Danois pour le

commerce ont fait faire plusieurs tentatives depuis 1733 jusqu'à 1740, pour établir uu commerce réglé sur ces côtes, mais la famine & les maladies ont nui beaucoup à ces entreprises; cependant M. Crantz à la fin de son histoire du Groenland donne une description des diverses églises que sa Congrégation des *Herrnhutes* y a établies & de ce qu'ils ont fait pour tâcher d'instruire & de policer les habitans du Groenland.

L'Histoire du Kamtschatka occupe la valeur d'un Volume. Cette grande presqu'isle située à la partie orientale de l'Asie fut découverte ou soumise en 1697 par le *Cosaque Atlasow*, par ordre de la cour de Russie, & l'on y a formé divers établissemens: à la suite de cette histoire on trouve la description du pays, de trois volcans qui s'y trouvent, des eaux minérales qu'on y observe & de tout ce qu'il y a de remarquable.

La Mer a couvert la terre du Kamtschatka: rien n'autorise plus cette conjecture que les rivages de

la *Bolschaia-Reka*, coupés à pic; où l'on trouve sous plusieurs couches de glace, de sable, de fange & de vase, à six pieds de profondeur, des arbres d'une espece inconnue, actuellement au Kamtschatka.

Si les cantons voisins de la mer sont communément stériles; les endroits élevés, & les collines qui s'en éloignent, se couvrent de bois & de cette nuance de fraicheur & de vie qui semble inviter à la culture. Mais la neige qui précéde la gélée aux premiers jours de l'Automne s'oppose à la semence des grains; soit avant l'hiver, parce que venant à fondre elle emporte, ou corrompt les semences; soit au printems, parce qu'elle y séjourne jusqu'à la moitié de Mai, après quoi les pluies durent jusqu'au mois d'Août. Ce qu'on a semé, ne laisse pas de croître assez vîte au milieu de ces eaux, mais comme la saison de l'été se trouve fort courte & qu'elle a même quelquefois 15 jours sans Soleil, la moisson ne mûrit point, & la gélée vient la surprendre en fleur.

La production la plus précieuse de ce climat est la *Zibéline*, espece de fouine dont la fourure est si recherchée en Europe; celles du Kamtschatka sont les plus belles, au noir près. C'est pour cela que leurs peaux passent à la Chine où la teinture acheve de leur donner la couleur foncée qui leur manque. Les plus précieuses sont au nord de la presqu'isle, les plus mauvaises au midi, mais celles-ci ont la queue si fournie, & si noire, qu'une de ces queues vaut une Zibéline ordinaire. Cependant les Kamtschadales font peu de cas de ces animaux. Autrefois ils n'en prenoient que pour les manger: aujourd'hui c'est pour payer le tribut de peaux que les Russes leur ont imposé, & ils préférent une peau de chien qui les défend du froid, au vain ornement d'une queue de Martre. Leur richesse n'est pas encore parvenue jusqu'au luxe. Les Chasseurs de profession vont passer l'hiver dans les montagnes, où les Zibélines se tiennent en plus grand nom-

bre, mais c'eſt toujours un petit objet d'occupation & de lucre pour les Kamtſchadales, toujours trop pareſſeux au gré des Ruſſes.

La Langue des Kamtſchadales a beaucoup de mots terminés, comme celle des Mungales Chinois, en *ong*, *ing*, *tchin*, *tcha*, *kſin*, *kſung*. Ces deux Langues ſe reſſemblent dans les déclinaiſons, & les mots dérivés, les variations & les aberrations qui ſe trouvent entr'elles, viennent des tems & du climat.

Une autre preuve de la deſcendance eſt la conformité des figures, les Kamtſchadales ſont petits & baſanés comme les Mungales. Ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, le viſage large & plat, le nez écraſé comme les *Kalmoucks*, les traits irréguliers, des yeux enfoncés, les jambes grêles, & le ventre pendant; enfin des rapports dans les caractères des deux Nations, achevent de prouver, qu'elles ont une origine commune ou que l'une vient de l'autre. Mais leur ſéparation, dit M.

Steller, doit être antérieure à celle du Japon d'avec la Chine, & la preuve qu'elle est très-ancienne, c'est que les Kamtschadales n'ont aucun usage du fer, dont les Mungales se servent depuis plus de deux mille ans.

Ce peuple vit de racines, de poissons & d'amphibies, mais il fait plusieurs sortes de mêlanges de ces trois substances. Leur principal aliment est le *Joukola* ou le *Zaal* : c'est leur pain, ils prennent toutes sortes de poissons saumonés. Ils les découpent en six parties, on en fait pourrir la tête dans des fossés, pour la manger en poisson salé. Le dos, le ventre, séchent à la fumée, la queue & les côtes à l'air. On pile la chair pour les hommes, & les arêtes pour les chiens. On desséche cette espece de pâte & l'on en mange tous les jours.

Les figures qui sont jointes à cet ouvrage représentent les habillemens & quelques uns des exercices de cette nation. Elle ne connoissoit

point le commerce lorſque les Ruſſes y pénétrerent; mais actuellement on y porte de la Sibérie différens vaiſſeaux de fer, de cuivre, du fer en barre, & divers outils de métal, comme des couteaux, des hâches, des ſcies, & des briquets, de la cire, du ſel, du chanvre, du fil pour faire des filets, de gros draps & des toiles communes. De la *Boukharie*, & du pays des *Calmouques* on y porte des toiles peintes, des toiles de coton blanches, luſtrées & de différentes couleurs. On y apporte de la Chine des étoffes de ſoie & de coton, du tabac, du corail & des aiguilles, que les Kamtſchadales préférent à celles de la Ruſſie. Enfin on leur apporte du pays des *Koriaques*, toutes ſortes de peaux de Rennes crues & préparées. C'eſt la meilleure marchandiſe, parce qu'il s'en fait un grand débit.

On importe pour dix mille roubles de marchandiſes, qui en rapportent 30 ou 40 mille.

Les pays voiſins de cette preſqu'iſ-

qu'isle, tels que les Isles Kouriles sont également décrits dans le volume 75, & l'on y trouve un extrait des voyages & des découvertes faites par les Russes le long des côtes de la Mer Glaciale, & sur l'Océan oriental, tant vers le Japon que vers l'Amérique; cette histoire a été composée par M. Muller, ci devant Secrétaire de l'Académie Impériale de Russie, connu autant par son érudition que par ses travaux & ses voyages, & qui a déjà publié plusieurs Volumes sous le titre de supplément à l'histoire de Russie; mais M. Engel soupçonne que l'on n'a pas permis a M. Muller d'être sincere sur cet article. Nous avons rendu compte fort en détail de l'ouvrage de M. Engel sur les passages du nord, il a réfuté par douze faits la relation de l'Amiral de Fonté, publiée par les Anglois en 1708 & sur laquelle M. Delisle & M. Buache ont aussi beaucoup écrit, & nous avons traité assez au long cet article de l'histoire

des Voyages au nord de l'Aſie & de l'Amérique.

Le voyage de M. l'Abbé Chappe en Siberie, ſera d'autant plus agréable au Public que l'édition originale étoit d'un prix exorbitant & hors de la portée du commun des lecteurs. L'extrait qu'on en donne dans la Collection que nous annonçons renferme ce qu'il y a de plus curieux, & de plus intéreſſant dans les trois volumes *in*-4o. qu'il a publiés en 1768. On y rappelle ſes obſervations, tant ſur l'hiſtoire naturelle que ſur les mœurs de la Ruſſie & de la Siberie. On ſçait que M. l'Abbé Chappe n'a point épargné la nation Ruſſe & que l'on a fait imprimer à Pétersbourg une réfutation amere de ſon ouvrage. Il avoit auſſi cherché à rabattre beaucoup de l'opinion qu'on a des forces de la Ruſſie, l'Editeur obſerve avec raiſon que les circonſtances actuelles de la guerre & ſur terre & ſur mer, prouvent aſſez que cette nation eſt redoutable lorſqu'elle eſt bien conduite.

Le résultat des observations du Barometre faites par M. l'Abbé Chappe, est que le terrein de la Siberie est peu élevé, ce qui est contre l'opinion commune; mais nous ne sçaurions dissimuler que les observations du Barometre laissent dans ce nivellement beaucoup d'incertitudes, tant qu'on ne connoitra pas la hauteur du Barometre qui auroit eu lieu dans chaque station, indépendamment de sa hauteur au-dessus du niveau de la mer, la différence peut aller à 200 toises, & l'effet de la chaleur peut être encore aussi considérable. Cet Académicien paroît aussi n'avoir pas connu la maniere de déduire la hauteur des montagnes, de celle du Barometre, par une théorie qui a été donnée d'une maniere sûre, claire, & précise, par M. de la Lande, dans la connoissance des mouvemens Célestes de 1765, d'après les expériences & les découvertes de M. de Luc, célébre physicien de Geneve, qui donnera dans quelques

mois un ouvrage ſur cette importante matiere.

On trouve dans le livre dont nous parlons l'obſervation même du paſſage de vénus, que M. l'Abbé *Chappe* étoit allé faire en *Siberie*; & l'Editeur en exalte l'importance avec beaucoup d'emphaſe; nous ne lui ferons pas le même reproche ſur ce qu'il dit en finiſſant, à l'occaſion de la mort de cet Académicien. Il eſt permis de chercher à émouvoir dans une matiere auſſi touchante: tous ceux qui ont connu M. l'Abbé Chappe ont été témoins de ſon zèle pour les Sciences; on ſçait l'intrépidité avec laquelle il ſe livra aux dangers de la mer en 1768 ſur un brigantin de ſept hommes d'équipage, avec lequel il vouloit reſter à S. Joſeph en Californie, malgré la contagion qui commençoit à y regner; ceux qui ont entendu ou qui liront la maniere dont il parloit des dangers, dont il bravoit les fatigues, dont il alloit au-devant des travaux les

plus pénibles, ne pourront s'empêcher de donner à sa mort de véritables regrets. L'observation qui lui a couté la vie le premier Août 1769 étoit faite depuis le trois de Juin. La latitude du lieu étoit connue par les observations des jours précédens. Il pouvoit donc partir aussi-tôt après le passage de Vénus, & les Officiers Espagnols qui l'accompagnoient avoient envie de l'y forcer, mais il aima mieux continuer de faire des observations dont il pouvoit se passer, parce qu'elles rendoient son travail plus complet; il tomba malade huit jours après; malgré la fievre & l'abattement de sa derniere maladie il se traînoit chaque jour à sa lunette pour y profiter des moindres circonstances, & il mourut enfin sans secours, & sans autre consolation que celle d'avoir donné, exemple du plus grand zèle pour les Sciences, & d'avoir fait une observation unique, & également importante pour l'Astronomie.

Le Volume 76 commence par la Description historique de la Laponie Suédoise, composée en Suédois par M. Pierre Hægstræm, Ministre de la Paroisse de Ghelliware, traduite par M. de Kéralio, Capitaine-Aide-Major à l'Ecole-Royale Militaire, à la suite de laquelle se trouve un Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Norlande occidentale, & dans la Province Lapone d'Aschle, ou d'Anghermanlande, au mois de Juin 1742.

Cet ouvrage traduit également du Suédois est entierement neuf pour les François, & la traduction en a été consacrée à l'Histoire des Voyages. Cela étendra nos connoissances sur un pays qui est stérile & désert, mais assez voisin de nos états policés pour mériter l'attention de l'Europe.

Si jamais il arrivoit une invasion dans nos pays, elle viendroit sans doute de ces regions que nous méprisons aujourd'hui. Les peuples les plus pauvres n'attendent qu'une forte

ſecouſſe, une porte ouverte en Europe; pour y fondre de toutes parts; & peut-être, les Norlandois joueroient ils un rôle dans cette grande révolution.

L'Auteur accorde aux Lapons, une forte d'eſprit, un peu plus ce ſemble qu'on n'en donne aux Sauvages de l'Amérique, que M. de la Condamine appelle de grands enfans; ils ſont forts & d'aſſez, grande taille. La vie des Lapons eſt rigoureuſe & chétive; mais elle eſt encore préférable à celle des Groenlandois qui n'ont que des glaces, & qui n'ont pas même de troupeaux pour Compagnons & pour ſoutiens de leur miſere. Leur ſort vaut mieux que celui des peuples de la Siberie, qui ne voient arriver chez eux que des Soldats pour les vexer, ou des courtiſans diſgraciés dont la chûte annonce une puiſſance effrayante. La vie pauvre & errante des Lapons, n'eſt point inquiétée & flétriſſante pour le cœur; ils n'ont point le talent d'écrire, mais

il leur reſte la liberté de parler, ils ſont tous également ſujets aux maux de la nature, & preſque également indépendans de ceux que cauſent les hommes, ils ne craignent pas d'être punis de leurs vertus, perſécutés pour leurs opinions, trahis par leur bonne foi. *La Société* n'exige pas chez eux ces menagemens qui font une idolatrie publique des vices à la mode. On n'étouffe pas en eux les ſentimens de l'honnêteté pour les beſoins du néceſſaire, ils ne connoiſſent aucune trace de méchanceté, & de ce deſir de nuire qui fatigue & étouffe les meilleures intentions, ils ne craignent ni les coups imprévus du ſort qui menent l'indigent au ſupplice, ni les inventions de la guerre, ni les horreurs du deſpotiſme; ils ne connoiſſent que la viciſſitude des ſaiſons, moins deſtructive pour l'homme que les injures de la fortune. Enfin, l'exemption de nos peines les dédommage avec uſure de la privation de nos plaiſirs.

RE-

RECUEIL DE MÉMOIRES & DISSERTATIONS *qui établiſſent que c'eſt par erreur & un mauvais uſage que l'on nomme l'Auguſte Maiſon qui qui regne en France*, la Maiſon de Bourbon, *que ſon nom eſt de* France, *& qu'entre toutes les Maiſons Impériales & Royales regnantes, elle eſt la ſeule qui ait pour nom de famille le nom même de ſa Couronne*, &c.

Beata terra cujus Rex nobilis eſt. Eccl. cap. 10. v. 8.

A Amſterdam, & ſe trouve à Paris, chez J. B. G. Muſier fils, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée, 1769. Brochure *in*-12. 183 pages & les Préliminaires 8.

L'ÉDITEUR de ces différens Mémoires, qui tous rentrent dans le même objet, paroit attacher une bien grande importance à la queſtion qu'on y traite, puiſqu'il s'exprime ainſi:

„ Certainement ce n'étoit ni un „ bon François ni un bon Logicien „ qui répondit en 1761 à l'Auteur „ de la troisieme piéce. *Qu'importe après tout qu'on dise la Maison* „ DE BOURBON *ou la Maison* DE „ FRANCE, *quand on ne dispute à* „ *cette Royale Maison aucun de ses* „ *droits, & qu'on s'entend parfaitement dans l'une & l'autre maniere* „ *de parler?* ".

Il nous paroît un peu dur de refuser non-seulement le titre de bon Logicien, mais encore celui de bon François à l'Auteur de cette objection. Il nous paroît aussi que la question dont il s'agit, bien loin d'exiger un Livre, n'exigeoit pas même une discussion, & nous ne trouvons d'intéressant dans tout cela que ce morceau d'un Mémoire de M. de Sallo.

A la différence des autres Maisons regnantes en Europe, „ la Maison „ de France n'a point d'autre nom „ que celui de sa Couronne. Cette „ prérogative vient de ce que la cou-

„ ronne étoit dans la Maiſon de
„ France avant que les noms fuſſent
„ devenus perſonnels & de famille;
„ & ainſi dans la néceſſité de ſatis-
„ faire à la coutume, qui veut que
„ chaque maiſon ait un nom qui lui
„ ſoit propre & particulier, elle n'en
„ a pu avoir d'autre que celui de ſa
„ couronne. Au-contraire les au-
„ tres maiſons royales étant parve-
„ nues à leur couronne depuis que
„ les noms ſont devenus perſonnels,
„ elles ſe ſont trouvées avec un nom
„ de Famille qu'elles n'ont pu quit-
„ ter pour prendre celui de la cou-
„ ronne à laquelle elles étoient par-
„ venues ".

Voilà toute la ſubſtance du livre, & voilà une opinion raiſonnable & fondée, nous ne croyons pas pourtant qu'elle donne le droit de faire le procès aux Hiſtoriens qui ſe ſont permis de dire : *la Maiſon d'Eſpagne, la maiſon d'Angleterre*, &c, comme nous diſons *la Maiſon de France*. Ce ſont des tournures uſitées qui ſervent de Synonymes a-

besoin & qui varient l'expression, sans jamais causer ni d'embarras ni d'équivoque. Le zèle de notre Editeur nous paroît donc excessif, & en tout ce n'étoit pas-là le cas de faire un livre.

LES IMPOSTURES DE L'HISTOIRE *Ancienne & Profane, ouvrage nécessaire aux jeunes Gens, aux Instituteurs, & généralement à toutes les personnes qui veulent lire l'histoire avec fruit.* A Londres, & se trouve à Paris, chez J. P. Costard, Libraire, rue S. Jean de Beauvais, la premiere porte cochere au-dessus du College, 1770. Deux parties. 2 Volumes. Le premier de 239 pages, & les Préliminaires 24. Le second de 271.

CET ouvrage est fait dans le même esprit que celui de M. de Voltaire, qui a pour titre : *Les Mensonges imprimés*, il est annoncé dans la Préface de l'Editeur pour être de

M. Lancellotti, sçavant Italien, & pour avoir été traduit par feu M. Oliva, dont l'Editeur a revu la traduction, & lui a donné un assez grande liberté pour que l'ouvrage soit censé lui appartenir en grande partie; il releve sûrement bien des erreurs, dont plusieurs même sont reconnues pour telles, mais il nous paroit pousser quelquefois trop loin l'incrédulité. Le moindre défaut de vraisemblance est pour lui une raison de rejetter un fait. Sur ce fondement il proscrit un grand nombre de traits rapportés par Valere-Maxime & que cet Auteur a choisis précisément, parce qu'ils sortoient de l'ordre commun. Par exemple, notre Editeur ne veut pas croire que Zaleucus, Législateur des Locriens, obligé par sa propre loi de faire crever les yeux à son fils pour adultere ou pour tout autre crime, ait partagé la peine entre lui & son fils pour satisfaire à la fois au pere & au législateur. C'est un fait singulier & remarquable sans-doute, mais qu'a-

t-il d'incroyable? Pourquoi encore refuſerons-nous abſolument de croire que chez un peuple très-ſenſible à l'éloquence, l'Orateur Marc-Antoine ait pu déſarmer par ſon éloquence les Soldats envoyés par Marius pour le tuer? Pourquoi enfin ne comprendrons-nous pas que ſi la morale eſt la même par-tout, les idées ſur les mœurs extérieures n'en ſont pas moins variées & qu'il peut être tout naturel que Caton le Censeur ait chaſſé du Sénat Manlius, pour avoir en plein jour donné un baiſer à ſa femme en préſence de ſa fille? Pouvons-nous d'après nos uſages, eſtimer le degré d'indécence que les mœurs Romaines attachoient à l'action de Manlius? Et faut-il ainſi traiter d'impoſture tout ce qui n'eſt pas dans nos mœurs? Ne faut-il pas ſe ſouvenir qu'il y a plus de choſes poſſibles qu'on ne penſe, que le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable, & qu'en matiere d'Hiſtoire comme ſur tout le reſte, il peut-être également dangereux de

croire & de ne pas croire? Bornons nous du moins à douter & ne rejettons point si légerement tout ce qui nous étonne.

NOUVELLES LITTERAIRES.

SUISSE.

DE LAUSANNE.

ALBERTI V. HALLER, *Domini in Goumoens le Jux & Eclagnens; Præsidis Societatis Regiæ Gottingensis; nec non Societatis œconomicæ Bernensis; Sodalis Academiæ Regiæ Scientiarum Parisinæ, &c, &c, in Supremo Senatu Reip. Bernensis ducentum viri, Primæ Lineæ Physiologiæ, in usum prælectionum Academicarum quarto auctæ & emendatæ. Lausannæ, apud Franciscum Grasset & Socios* 1771, & se trouve à Paris chez Didot le jeune, Libraire, Quai des Augustins. Vol. *in*-12. de 562 pages. Prix 1 liv. 12 sols relié.

C'est une quatrieme Edition de

la petite Physiologie de l'illustre M. Haller. Ce Livre du même genre que les Instituts du grand Boerrhave & destiné au même usage, c'est-à-dire à servir de cannevas aux Leçons de son célébre Auteur, étoit devenu nécessaire, à cause des découvertes nombreuses qui ont été faites dans ces derniers tems & qui en grande partie sont dues à M. Haller lui-même. Il est du nombre de ces ouvrages que l'on nomme *Classiques*, parce qu'ils sont de premiere nécessité à tous ceux qui veulent apprendre la science dont ils traitent. Les Livres élémentaires médiocres peuvent être faits pour ainsi dire par-tout le monde, mais il n'appartient qu'aux Sçavans du premier ordre & aux hommes de génie d'en faire d'excellens comme celui-ci.

On trouve chez le même Libraire, Didot le jeune, quelques Exemplaires complets de la grande *Physiologie* du même Auteur en 8 Vol. *in-4°.* Latin. Prix rélié 96 liv.

Il a aussi quelques Exemplaires séparés des Tomes 6, 7 & 8. Prix relié, chaque Vol. 12 liv.

N. D. Gaubii adversariorum varii argumenti liber unus in-4°. fig. *Leidæ* 1771. 4 liv. 4 sols.

Hipocratis opera genuina; recensuit & præfatus est Alb. Haller 4 Volumes *in*-8°. *Lausannæ*. Broché, 12 liv.

FRANCE.

DE SENLIS.

Code des Seigneurs Hauts-Justiciers & Féodaux, ou maximes concernant les Fiefs & droits Féodeaux, les Justices Seigneuriales, & les droits qui appartiennent aux Seigneurs à cause de leur Justice en Pays Coutumier. Nouvelle Édition, revue corrigée & considérablement augmentée. *Par Me. Henriquez, Avocat en Parlement.* A Senlis, chez N. Desrocques; &

à Paris, chez Saillant & Nyon, Libraires, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége, 1771. Avec Approbation & Privilége du roi. Un volume *in*-12. de 534 pages. Prix 9 livres rélié.

Ce Traité ſur la Juriſprudence Féodale eſt deſtiné particuliérement aux Propriétaires & Adminiſtrateurs de biens. On y trouve des déciſions claires & préciſes des différentes difficultés qui s'élevent journellement. On indique au bas de chaque page les ſources d'où elles ſont tirées. Par les additions qui ſe trouvent dans cette nouvelle Edition, on a ſous les yeux tout ce que l'on peut deſirer ſur cette matiere.

DE PARIS.

Libertés de l'Egliſe Gallicane, prouvées & commentées ſuivant l'ordre & la diſpoſition des articles divers par P. Pithou & Dupuy, publiées par M. Durand de Maillane. 5. Vol. *in*-4o. 66 liv. réliés.

Coutume de la Ville, Gardiage & Viguérie de Toulouse, en Latin & en François, par M, de Soutatges 1770. in-4°. 12 liv.

Ces deux ouvrages se trouvent à Paris, chez Saillant & Nyon, Libraires, rue S. Jean de Beauvais.

Zendavesta, ouvrage de Zoroastre, contenant les idées Théologiques, Physiques & Morales de ce Législateur, les Cérémonies du culte Religieux qu'il a établi & plusieurs traits importans, rélatifs à l'ancienne histoire des Perses: traduit en François sur l'original Zend avec des remarques & accompagné de plusieurs traités propres à éclaircir les matieres qui en sont l'objet. Par M. Anquetil du Perron de l'Académie royale des Inscriptions & Belles-Lettres, & Interprête du roi pour les Langues Orientales.

Tome I. premiere Partie qui comprend l'introduction au Zendavesta, formée principalement de la relation du Voyage du traducteur aux Indes Orientales, suivie du plan de l'ouvra-

ge; & un appendix sur les monnoies & poids de l'Inde, sur quelques objets d'Histoire Naturelle & de Commerce & sur les Manuscrits Orientaux du traducteur.

Seconde partie qui comprend le Vendidad Sadé (c'est-à-dire l'Isceschné, le Vispered & le Vendidad proprement dit) *précédé des Notices, des Manuscrits Zends, Pehlvi, Persans & Indiens, déposés par le traducteur à la Bibliothéque du roi, des titres & des sommaires raisonnés des articles, &c, des deux Tomes de cet ouvrage & de la vie de Zoroastre.*

Tome second qui comprend les Jeschts Sadés, le Sirouzé, le Boun Deheschs, traduit sur l'original Pehlvi, deux Vocabulaires, le premier rend Pehlvi & François, le second Pehlvi Persan & François; l'exposition des usages civils & religieux des Perses & le systême cérémonial & moral des Livres Zends & Pehlvi, consideré en lui-même & relativement au systême Théologique de ces mêmes Livres ornés de planches gravées en taille-douce. A

Paris, chez N. M. Tilliard, Libraire, Quai des Auguſtins, à S. Benoit. 1771. Avec Approbation & Privilége du roi. trois volumes *in*-4°. Le 1 de 578; le 2e de 552 le 3e de 810 pages.

Nous rendrons compte inceſſamment de ce grand & important ouvrage, attendu depuis long-tems par tous les Sçavans de l'Europe.

Curioſités de Londres & de l'Angleterre, par le Rouge : ouvrage utile aux Voyageurs. L'on y a joint un abrégé de l'Hiſtoire & des curioſités de la Hollande A Paris, chez Saugrain, libraire de M. le comte d'Artois, Quai des Auguſtins, près la rue Pavée, 1770. Volume *in*-12. de 170 pages 1 liv. 4 ſols broché.

L'Auteur de cet ouvrage ſe propoſe d'établir une fontaine en faveur des priſonniers, elle ſera d'ailleurs utile en cas de feu, l'argent, dit-il, que ces curioſités de l'Anglerre & de la Hollande produiront ſera employé à rembourſer les avances qui ont été faites par les En-

trepreneurs. Il a déjà paru une premiere Edition de cet ouvrage, l'Auteur a fait à celle-ci quelques augmentations.

Essai sur une amitié Patriotique, où l'on propose des moyens infaillibles, pour rendre les hommes plus vertueux & meilleurs Citoyens.

Unum corpus, & unus Spiritus........
Unus Deus & Pater omnium.
Gal. 1. 6.

A Londres, & se trouve à Paris chez J. P. Costard, libraire, rue S. Jean de Beauvais. la premiere porte cochere au-dessus du Collége. 1770. Petit *in*-12. 189. pages.

Le titre de cet ouvrage a besoin d'explication. Voici comment l'Auteur définit l'Amitié Patriotique; c'est, selon lui, la loi, d'aimer ses Concitoyens en faveur de la Patrie, *le but* de cette loi, c'est le bonheur de la Patrie, *les* moyens d'inspirer l'amitié Patriotique sont l'honneur, la crain-

te du blâme, la force de l'exemple, celle de l'éducation. Tout cela n'ajoute rien aux notions Communes sur l'amour de la Patrie, sur la nécessité de ce sentiment, sur l'activité, sur l'étendue qu'il doit avoir; & peut-être l'Auteur ne devoit-il pas avoir l'air de dire une chose nouvelle & de proposer un plan, mais il est toujours beau de prendre la Patrie pour l'objet de ses travaux, il est toujours utile de redire aux hommes, que ,, celui qui néglige d'être utile ,, à ses freres est un être de trop ,, dans la nature; que celui qui s'endort au bruit des gémissemens, ne ,, doit respirer que l'air des ours & ,, des tigres; que celui qui s'occupe ,, des besoins des hommes, qui aime ,, à y pourvoir, ne fait que remplir ,, ses sermens ".

Traduction d'anciens ouvrages Latins, relatifs à l'Agriculture & à la Médecine Vétérinaire, avec des notes. Par M. Saboureux de la Bonnetrie Ecuyer, Avocat au Parlement, & Docteur Agrégé de la Faculté des

Droits en l'Université de Paris. A Paris, chez P. François Didot le jeune, Libraire, Quai des Augustins. 1771. Avec Approbation & Privilége du Roi. 2 Volumes *in*-8. Prix 9 livres les deux Volumes reliés.

Dans un tems où paroissent tant d'écrits modernes sur l'Agriculture, on doit être curieux de sçavoir de quelle maniere elle a été pratiquée par les Romains qui en avoient fait une étude sérieuse. Ainsi l'Ouvrage que présente au Public M. Saboureux de la Bonnetrie ne peut manquer d'être accueilli.

L'Economie rurale de Caton, & celle de Varron sont comprises dans les deux Volumes qui paroissent. Nous nous proposons de faire connoître cette nouvelle production qui doit intéresser par l'importance de son objet. On y trouve des *notes* intéressantes sur tous les passages *difficiles*, une table de réduction des poids & des mesures, des noms de Villes rapprochés de la Géographie Mo-

Moderne, des figures en taille-douce qui font connoître en détail toutes les machines dont les Auteurs ont parlé, & les instrumens anciens relatifs à l'économie rurale. On y trouve même des notes Astronomiques par M de la Lande, de l'Académie des Sciences.

Le Libraire annonce qu'il imprime actuellement *Columelle* qui paroîtra dans peu, & qu'il se propose de rassembler par la suite tout ce qui est épars dans une multitude d'Ouvrages sur le même objet. C'est une entreprise qui ne peut manquer d'être agréable au public & qu'on doit l'exhorter à porter à sa perfection. On trouve chez lui tous les ouvrages à l'usage des Ecoles Royales Vétérinaires, & un très grand nombre de livres d'Anatomie, de Médecine, de Chirurgie, de Botanique, d'Histoire Naturelle, de Chymie. d'Alchymie, &c &c.

Les Nuits Angloises, ou Recueil de traits singuliers, d'anecdotes, d'évenemens remarquables, de faits extra-

ordinaires, de bizarreries, d'observations critiques & de pensées Philosophiques, &c, propres à faire connoître le génie & le caractere des Anglois. A Paris, chez J. P. Costard, Libraire, rue Saint Jean de Beauvais, la premiere porte cochere au-dessus du Collége. 1770. Avec Approbation & Privilége du roi. *in*-12. 4 Parties, 4 Volumes d'environ 400 pages chacun.

Les nuits Attiques d'Aulu Gelle ont-sans-doute donné l'idée de ce titre & même de cet ouvrage. C'est aux gens du monde & aux gens qui aiment à s'instruire sans travail que ces sortes de livres sont consacrés, ils ne sont pas susceptibles d'extrait, & leur second titre qui développe le premier, suffit pour le faire connoître. Celui-ci est recommandable par la multitude & la variété des objets, & par la briéveté de chaque article. Il résulte du tout ensemble, comme le titre l'annonce, des notions particuliéres sur le génie de la Nation des *Anglois*.

Agriculture complette, ou l'art d'améliorer les terres; Tome Ier de 505 pages, *contenant la maniere d'enclorre les terres; des pâturages & des prairies, comment on doit faire le foin, des différentes graines de foin, des terres labourables, du labour, de la semaille des bleds, des fumiers, & autres amendemens, des différentes especes de bleds & de graines, comme pois, féves, lentilles, de la façon de les ménager & de les employer, du chanvre, du lin, du houblon, des différentes façons de faire la dreche.* T. 2e. de 534 pages, *contenant la description des bestiaux & de la volaille nécessaire pour une ferme, des chevaux & des jumens, des bœufs, vaches, moutons, & autres, avec les remédes pour toutes sortes de maladies, des arbres, des taillis, de la transplantation des arbres, de leurs maladies, de la taille des bois, maniere de les déraciner.* Tome 3e de 383 pages, *contenant la description des herbes, racines qui composent ordinairement un Jardin potager, du Jardinage, des haies &*

autres clôtures des Jardins, des eaux, des différentes fleurs, & leur culture. Tome 4e de 373 pages, *contenant la maniere de greffer les arbres, les différentes greffes, la culture des vergers, la transplantation des arbres, des différentes espèces de fruits, la culture de la vigne, la maniere de faire le vin, des oliviers, la cueillete du fruit, de la biere, du cidre, & autres boissons, avec un Calendrier propre au Laboureur, pour sçavoir ce qu'il a à faire chaque mois de l'année* 4 Volumes *in-*12. avec des figures; traduits de l'Anglois *de Mortimer.* Seconde Edition. A Paris, chez Saugrain le jeune, Libraire ordinaire de M. le C. d'Artois, Quai des Augustins, entre la rue Pavée & celle des Augustins. 1771. Avec Approbation & Privilége du roi. Prix dix livres reliés.

La multitude des Editions faites en Angleterre sont des preuves de l'utilité de cet ouvrage. Il contient une foule d'expériences d'un parti-

culier qui faisoit valoir son fond. On y a ajouté le traité de la vigne & de l'olivier & on y a fait plusieurs corrections qui rendent cet ouvrage propre à la France. Les titres qui sont à la tête de chaque Volume annoncent assez en détail les différentes matieres qui y sont traitées.

La Nature considérée sous ses différens aspects, &c. Tome quatrieme, 16e, 17e & 18e Cahiers.

Observations curieuses sur toutes les parties de la Physique & de l'Histoire Naturelle, extraites & recueillies des meilleurs Mémoires. Tom 4e. A Paris, rue Dauphine, chez Charles-Antoine Jombert pere, Libraire pour le Génie & l'Artillerie, à l'Image Notre-Dame, *in*-12. de 552 pages.

L'accueil que le Public a fait aux trois premiers Volumes de cet ouvrage, composé principalement pour

les gens du monde & pour contribuer à l'éducation des jeunes gens, a engagé l'Auteur à publier ce 4e. Volume, qui sera bientôt suivi d'un cinquieme & probablement de plusieurs autres. Les Livres du genre de celui-ci doivent être regardés comme bons, quand leurs Auteurs ont puisé avec goût & avec choix dans de bonnes sources, & que la lecture en est agréable & profitable aux personnes auxquelles ils sont destinés. Or ce Recueil d'observations de Physique, que nous annonçons, nous paroît avoir ce mérite.

EXTRAITS
DES
MEILLEURS JOURNAUX
DE L'EUROPE.



ARTICLE I.

Lettre sur l'état actuel de *la Pologne, & sur l'origine de ses malheurs*, par Mr. L.

(Tiré des Ephémérides du Citoyen.)

Nous voici, Monsieur, à la seconde époque de nos Remarques Historiques : vous y verrez encore mieux que dans la précédente, l'ambition des Moscovites consommer sans relâche la ruine de la République, & la Noblesse Polonoise

courir elle-même à sa perte, démolissant de ses propres mains tout ce qui pouvoit conserver la Patrie.

Je dois vous analyser d'abord *sous* cette seconde époque la politique usurpatrice & destructive des Moscovites, en parcourant successivement, comme j'ai fait sous la premiere, les regnes de leurs Souverains.

Je n'en compte que quatre, le Czar Pierre, puis les trois Czarines, Anne, Elisabeth, & Catherine qui gouverne actuellement ces Peuples. La veuve de Pierre I, ainsi que ses petits-fils Pierre II, & Pierre III, n'ont fait que paroître sur ce trône sujet à tant de révolutions depuis qu'il est occupé par la postérité des Romanove qui l'usurperent en 1613, & qui surent s'y maintenir au préjudice des Princes descendants du *Sang* Rurik, dont la race, encore subsistante en plusieurs branches, l'avoit rempli depuis l'an 860 jusqu'au dernier siecle.

N° PREMIER.

Le Czar Pierre.

Je vous ai prévenu, Monsieur, que le Czar Pierre ne fut dans notre siecle que l'exécuteur d'un plan formé deux cents ans auparavant par les Czars de Moscovie. Je vous ai fait voir ce plan concerté dans toutes ses parties par Jean III, qui mourut en 1505.

Attirer en Moscovie les arts d'Europe, & sur-tout l'art militaire; entretenir des intelligences avec l'Angleterre, le Danemarck, l'Empereur, & même avec le Pape & l'Italie; former une marine, détruire les Tartares; élever des prétentions à l'Empire de Constantinople; usurper la Suede & la Pologne, ou les anéantir; n'est-ce pas là précisément le Czar Pierre? Vous vous rappellerez que ce furent également les desseins annoncés par Jean III, &, qui plus est, exécutés autant que les circonstances le permirent.

Si Pierre, plus heureux, plus inſtruit, & un peu moins féroce, remplit en grande partie les vaſtes projets que ce Jean III avoit imaginés, il eſt encore vrai qu'il trouva non-ſeulement le plan tout tracé, mais même l'exécution bien avancée.

Jean IV, petit-fils du premier auteur de ces deſſeins, après avoir battu les Tartares de Crimée, avoit uſurpé ſur d'autres Princes de cette Nation, les Royaumes de Caſan & d'Aſtracan; il avoit conquis ſans le ſavoir la Sibérie; dans le temps qu'il déſoloit la Pologne & la Suede, il entretenoit, comme ſon aieul, des correſpondances avec le Pape, avec la fameuſe Eliſabeth d'Angleterre, qui fit paſſer dans ſes Etats une colonie nombreuſe d'Artiſans, d'Officiers, de Canonniers & d'Ingénieurs.

Il fut toujours en alliance très étroite avec Charles-Quint, & avec l'Empereur Rodolphe II, qui lui fournit des hommes habiles dans tous les arts; il ſe déclara comme

son grand-pere le protecteur & le bienfaiteur de tous les Evêques & de tous les Moines Grecs de l'Empire Turc, & s'étoit uni formellement contre cette Nation avec Rodolphe.

Le grand-pere & le pere du Czar Pierre, quoiqu'étrangers à la famille de Jean III & de Jean IV, n'en avoient pas moins adopté leur plan, & en avoient toujours avancé l'exécution, comme je vous l'ai fait remarquer; civilisant sans cesse l'intérieur de leurs Etats sauvages; disciplinant leurs Troupes autant qu'il leur étoit possible; attaquant la Suede, la Pologne & la Turquie; ménageant le Danemarck, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre & même le Pape, pour se faire connoître jusqu'en Italie: tout enfin, jusqu'au projet de fonder une Marine dans la Mer noire, étoit imaginé avant la naissance du Czar Pierre.

J'ai cru, Monsieur, qu'il étoit très intéressant de noter ce plan d'hostilités & d'invasions, parcequ'en

effet, nous voyons encore les Moſcovites, marchant ſans ceſſe ſur la même ligne, réaliſer autant qu'ils peuvent les projets de Jean III, & de Jean IV ſurnommé le tyran.

Suede, Pologne, Turquie, voilà donc les trois Peuples que l'ancien ſyſtême politique donnoit au Czar Pierre pour ennemis à détruire autant qu'il y trouveroit de poſſibilité.

Son regne commence proprement en 1699, lorſqu'il eut perdu ſon frere, fini ſes premiers voyages, & appaiſé les révoltes ſuſcitées par ſa ſœur; c'eſt alors qu'il commença ſérieuſement l'exécution du plan politique.

La Suede épuiſée depuis longtemps par les guerres étrangeres, étoit gouvernée par un Prince de dix-ſept ans. La Pologne venoit de couronner l'Electeur de Saxe, plein d'ambition & de fierté; les Turcs attaqués avec ſuccès dans Azof, par le Czar Pierre, pendant le temps qu'ils étoient aux

prises avec l'Allemagne & la Pologne, venoient de faire la paix avec ces deux voisins, & n'eussent pas alors regardé le Moscovite seul comme un ennemi redoutable.

Ce point de vue dictoit clairement au Czar Pierre la conduite qu'il avoit à suivre; s'assurer d'une treve avec le Turc; tromper le nouveau Roi de Pologne par une fausse alliance; & assaillir le jeune Roi de Suede, en lui suscitant tous les anciens ennemis de son Etat; telles devoient être & telles furent en effet les résolutions du Czar, toujours conformes au plan de destruction renouvellé par ses peres, d'après les idées de leurs anciens Maîtres.

Tout à coup on voit éclater une triple alliance offensive contre le jeune Monarque de Suede; le Czar en étoit le premier instigateur, malgré les traités de paix renouvellés par lui-même en 1683, & fidellement observés par la Suede. L'Electeur de Saxe, Roi de Pologne, étoit

le second agresseur, malgré la paix d'Oliva, solemnellement conclue dès l'an 1660 d'accord avec toutes les Puissances de l'Europe, & violée sans nul autre motif que d'anciens droits problématiques abandonnés très positivement par ce traité célebre. Le Roi de Danemarck étoit le troisieme sous le prétexte de quelques démêlés dans lesquels le Roi de Suede n'entroit en réalité que comme allié du Duc de Holstein, & sur lesquels on avoit consenti d'écouter des arbitres.

Tout étoit évidemment injuste dans cette ligue, les conspirateurs n'avoient de raisons que leurs forces qu'ils croyoient supérieures, que l'envie de piller & d'envahir de malheureuses Provinces.

C'est à cette fatale alliance de l'Electeur de Saxe que commence, Monsieur, l'époque désastreuse de l'asservissement total de la République aux Moscovites.

Vous ne verrez plus cette Nation prendre publiquement le titre d'en-

nemie des Polonois; vous la verrez se qualifier sans cesse d'amie, d'alliée ou de protectrice, vous la verrez toujours infester la Pologne de ses armées, piller & détruire ses Villes, ravager ses campagnes & les arroser du sang de leurs habitants.

Auguste fut séduit par le faux appas de conquérir la Livonie, chimere déjà si fatale aux Polonois, sous Sigismond Auguste & sous les autres Rois qui lui succéderent, disons mieux, cette conquête n'étoit pour l'ambition de l'Electeur qu'un spécieux prétexte. Ses troupes Saxones traversoient toute la Pologne & toute la Lithuanie, pour attaquer les Suédois, elles avoient déjà pris sur la Noblesse Polonoise le ton de supériorité que donne la discipline militaire sur des assemblées irrégulieres: c'est au pouvoir absolu que visoit Auguste en se faisant l'allié du Moscovite, en se déclarant le pacificateur à main armée des querelles intestines entre les *Oginski* & les

Sapieha, en cherchant à se décorer du titre de conquerant.

Les premieres tentatives eurent le succès que méritent les injustes agresseurs; le Roi de Danemarck fut humilié dans sa Capitale même, les Saxons se retirerent avec honte devant Riga, les Moscovites fuirent à Narva, devant Charles XII, comme un troupeau de moutons devant le loup qui les poursuit.

Ces revers ne découragerent ni le Czar Pierre ni le Roi de Pologne, ils s'assemblerent à Birzen, ville de Samogitie, & là se conclut un traité qui mit enfin le comble à la ruine de la Pologne.

Oui, Monsieur, je vous prie de faire à cet accord de Birzen toute l'attention qu'il mérite, vous verrez qu'Auguste y vendit réellement la Pologne au Moscovite, pour le faux espoir de conquérir la Livonie.

Le but du Czar étoit, d'une part, d'usurper sur la Suede toutes les terres qui sont à l'orient du gol-

ſe de Finlande, de l'autre, de ſe former au milieu de l'anarchie Polonoiſe une puiſſance irréſiſtible: il vint à bout de ce deſſein en peu d'années, & la conduite du Roi de Pologne, celle de la Nobleſſe principale ne l'y ſervirent pas moins que celle de Charles XII.

Par ce traité de Birzen, fait en 1701, Auguſte s'engagea de donner trente mille Saxons au Czar, pour ſubjuguer la Livonie: mais reſpectivement Pierre devoit donner au Saxon, trente mille Moſcovites pour les diſcipliner en Pologne.

Il eſt bien ſingulier que dans ces derniers temps on ait oublié parfaitement cette convention ſi remarquable, il ſemble que la Nation Polonoiſe & tous les autres Peuples aient été ſurpris de découvrir tout-à-coup que la Pologne n'avoit plus d'exiſtence par elle-même, qu'elle étoit abſolument aſſervie aux Moſcovites, je dis aſſervie dans toute la force du terme: on a regardé cette révolution comme un événement

nouveau, cependant elle fut consommée très parfaitement par le traité de Birzen, en 1701, & depuis ce moment les Moſcovites ont été ſans ceſſe & très complettement les Maîtres de la Pologne, ſous les beaux noms d'alliés & de protecteurs.

Auguſte & Pierre en ſe confédérant, ne doutoient point du ſuccès de leurs armes: trente mille Saxons bien diſciplinés, & quarante mille Moſcovites, devoient aſſaillir la Livonie, tandis que la Finlande étoit attaquée par d'autres Troupes, tandis que la Mer & les Lacs étoient déjà couverts des nouveaux navires du Czar.

On avoit cru ſans-doute, au fond, n'avoir aucun beſoin de la Nation Polonoiſe, puiſqu'on marchoit toujours ſans attendre ſa détermination, cependant par une condition captieuſe on avoit ſtipulé que dans le cas où la République entreroit dans cette guerre offenſive, ce ſeroit à elle qu'appartiendroit la Livonie, ce qui

signifioit exactement que dans le cas où la République seroit assez sage, comme elle le fut en effet, & comme on avoit prévu qu'elle le seroit, pour garder la neutralité, & pour respecter la paix d'Oliva, la Livonie resteroit en propre à l'Electeur de Saxe.

Je vous prie, donc M. de réfléchir un moment sur l'état où se seroit trouvé la Pologne si l'accord de Birzen avoit été suivi du succès que les deux contractants s'en étoient promis; Auguste, maître de la Livonie en son propre nom, y tenant trente mille hommes de Troupes Saxones régulieres, secourues de quarante mille Moscovites, le même Prince à la tête de trente mille autres Moscovites disciplinés par ses soins en Pologne, recevant du Czar quatre millions & demi par an, ayant en outre les Troupes & les revenus de son Electorat.

Vous savez, M. que la Livonie est au nord des Etats de la République, que la Saxe est au midi; je de-

mande à présent ce que devenoit la liberté Polonoise, dans le cas où le Czar Pierre & le Roi Auguste feroient sortis victorieux des campagnes de 1702, 1703 & 1704?

N'est-il pas souverainement évident que le Saxon étoit absolument le maître en Pologne, à la seule condition de ménager le Moscovite sous la dépendance duquel il se mettoit sans-doute beaucoup trop pour sa propre sureté?

C'est ainsi que l'ambition & la cupidité aveuglent toujours ceux qu'elles possedent; le nouveau Roi d'un Peuple libre, fut la dupe de ces passions & de la politique Moscovite.

L'événement fut absolument contraire aux espérances d'Auguste, mais il ne fut pas à beaucoup près aussi fatal au Czar Pierre, quoiqu'il feignit de le croire.

Tandis que ses Troupes ravageoient la Finlande, l'Ingrie & la Livonie; tandis qu'il établissoit Pétersbourg & sa marine, il vit sans-doute avec quel-

que satisfaction intérieure le formidable Charles XII porter ses plus grands efforts en Pologne.

Rien ne pouvoit arriver de plus heureux aux Moscovites, qui dans le fond redoutoient autant les Polonois que la Suede, aussi le Czar ne fit il aucune démarche importante pour empêcher l'invasion, pendant trois ans il se contenta de quelques légers secours de troupes & d'argent, & porta toutes ses forces vers Pétersbourg, vers les Provinces d'Ingrie & de Livonie dont il vouloit s'assurer, content de voir la Pologne dévastée tour-à-tour par les Saxons d'Auguste, par les Suédois de Charles XII, & par ses propres dissentions.

Voilà, M. ce qui est important à remarquer dans la conduite du Czar Pierre. Ce fut en 1701 que Charles XII, au lieu de tourner ses efforts contre la Moscovie, les porta sur la Pologne pour détrôner Auguste. Cette année, le secours effectif envoyé par les Moscovites fut de qua-

tre mille hommes, qui se joignirent aux Saxons pour se faire battre sur la riviere de Dzuina, sous la conduite d'un chef nommé *Repnin.* Toute la Pologne fut parcourue par les Suédois en 1702, tandis que le Czar Pierre conqueroit sur Charles XII, bâtissoit des villes & des flottes, & qui pis est, prenoit tout ce qu'il pouvoit d'hommes & de bétail en Pologne pour en peupler ses propres Etats.

Au mois de Novembre 1703, pendant que la Pologne étoit depuis deux ans & demi le théâtre de la guerre entre les Saxons & les Suédois, il envoya douze mille hommes d'infanterie, & quinze cents mille francs d'argent au Roi Auguste, que ce foible secours n'empêcha pas d'être détroné le 12 Juillet.

A cette nouvelle le Czar fit partir le 19 Août 1704 six mille hommes d'Infanterie nouvelle, six mille hommes de Cavalerie; c'étoit en apparence pour secourir son allié; dans le vrai néanmoins, ce nouveau corps de

Troupes n'étoit point encore destiné pour l'objet qu'il annonçoit, mais pour investir Riga, Capitale de la Livonie.

Pierre avoit promis autrefois cette Ville & cette Province à l'Electeur de Saxe, mais il n'étoit plus temps de tenir sa parole. Auguste, chassé du trône de Pologne, devoit s'estimer trop heureux d'en être quitte pour perdre ses chimériques espérances. Le Czar se destinoit dès-lors ouvertement à lui-même la Province de Livonie.

Sa campagne de 1705 en Lithuanie n'eut donc d'objet réel que de former l'investissement de Riga; ses efforts se porterent sur la Courlande qui couvre cette Ville du côté du sud, le fleuve de Dzuina servant de barriere entre deux.

Après s'être assuré de toute la rive méridionale de ce fleuve jusqu'en Courlande, le Czar volant au secours de son Général Scheremetof, qui s'étoit fait battre à *Gemavershoff*, s'empara de la ville & de la citadelle de Mittau, capitale de la Courlande.

Déjà maître de Narva & de toute l'Ingrie, Pierre en se fortifiant ainsi dans la Courlande & sur les bords de la Dzuina, formoit la circonvallation complette de la Livonie.

Pendant ce temps les Polonois partagés sous les étendards d'Auguste & de Stanislas, aidoient aux Saxons, aux Moscovites & aux Suédois à ravager la Patrie.

C'est à ce point que le Czar Pierre les attendoit pour paroître comme Libérateur. Cependant sa campagne de 1706 ne fut d'abord qu'illusoire, comme les précédentes, en faveur d'Auguste & de ses partisans; l'armée Moscovite ne passa pas la ville de Grodno en Lithuanie. Charles XII parut à peine, que Pierre abandonnant ses Troupes fugitives à son favori Mentzikof, qui en ramena ce qu'il put à Kiovie, se rendit lui-même à celles qu'il destinoit à la conquête de Vibourg, objet de sa campagne, plus sincérement désiré que la délivrance du Roi Auguste, mais qui n'eut pas plus de succès.

Le

Le Saxon fuyoit partout devant l'Alexandre du Nord, & les Polonois commençoient à se réunir sous les drapeaux de Stanislas; le Czar crut enfin qu'il étoit temps de dominer dans un pays ravagé depuis cinq ans par ses propres citoyens & par deux armées étrangeres.

Son favori Mentzikof, entre donc à la tête de vingt-mille hommes par une extrémité du Royaume, pendant que Charles XII en sortoit par l'autre, pour pénétrer dans l'Electorat de Saxe, où se conclut malgré le Czar un traité de paix avec Auguste, qui légitima lui-même sa déposition & l'élection de Stanislas.

Tels furent les premiers fruits de l'étrange convention de Birzen; Pierre avoit pour partage les Provinces qui occupent la rive orientale du golfe de Finlande; il avoit aguerri ses Généraux & ses Troupes, ruiné sans ressource la Suede & la Pologne, ses deux voisins redoutables. Toujours en butte à

l'ambition Moscovite, Auguste déchu de ses vaines espérances, bien loin d'avoir acquis la Livonie pour lui-même, bien loin de s'être fait une autorité formidable & absolue dans la République, bien loin d'avoir enrichi son Electorat, comme il s'en étoit flatté, se voyoit au contraire chassé du trône de Pologne, accablé de dettes & couvert de honte, par un ennemi qui le bravoit jusques dans la Capitale de ses anciens Etats.

Il ne manquoit plus à ce Prince que de trouver un ennemi dans la personne du Czar, & c'est ce qu'il éprouva dans la campagne de 1707.

Déjà le Moscovite vouloit en Pologne un Roi qui lui fût dévoué; le Saxon qui souscrivoit à son détrônement, n'étoit plus son allié; Stanislas couronné par Charles XII, étoit son ennemi. Cent mille hommes sont jettés par le Czar sur toutes les terres de la République, afin d'en disputer pied-à-pied le terrein au

Roi de Suede, à ſon retour de Saxe.

Ces cent mille hommes vouloient auſſi forcer la Nobleſſe Polonoiſe à l'élection d'un troiſieme Roi, choiſi par le Czar avec quelques Polonois qui s'étoient laiſſés corrompre par l'or des Moſcovites. Ce premier deſſein ne put réuſſir dans une eſpece de diete aſſemblée à Lublin, au commencement de cette année 1707, encore moins celui de diſputer à Charles XII le retour en Pologne.

Les cent mille Moſcovites furent pouſſés par-tout & contraints de fuir devant le Suédois; mais dans leur déroute générale, ils ne remplirent que trop bien le troiſieme objet de leur politique. Tout fut dévaſté par eux, avec la plus étrange barbarie. Chaque diſtrict qu'ils abandonnoient n'étoit plus qu'un vaſte déſert couvert de cendres.

Par cette affreuſe conduite, Pierre détruiſoit, ſans reſſource pour l'avenir, les forces de la République ſi

redoutables à ses prédécesseurs, & retardoit pour le moment la marche victorieuse des Suédois.

Deux siecles de la plus grande prospérité ne pourroient pas réparer les maux que cette abominable campagne de 1707 fit à la Pologne, par le fer & le feu des Moscovites, & par ceux des Suédois acharnés à les poursuivre. Toutes les Villes furent saccagées, toutes les campagnes mises au plus horrible pillage. Stanislas prenant possession effective du Royaume, n'y trouva que solitude & que ruine.

Dès le commencement de 1708, les mêmes horreurs se renouvellent en Lithuanie. Les premieres hostilités faillirent à être fatales aux deux Chefs; Charles XII, à la tête de huit cens hommes, surprit le Czar Pierre à la tête de son armée, dans la ville de Grodno. La même nuit, Pierre, à son tour, surprit Charles par la trahison des Jésuites, dont il avoit pris le Couvent pour demeure. Ces deux attaques imprévues n'aboutirent qu'à

tuer bien des hommes, & à ruiner de fond en comble la ville de Grodno, qui s'en ressent encore, ainsi que toutes les autres places considérables de Pologne, dont aucune jusqu'à présent n'a pu réparer les ravages de 1707 & 1708. Elles offrent toutes, sans exception, l'aspect de la désolation & de l'incendie.

L'année 1708 se passa donc, de la part des Moscovites, à ruiner la Lithuanie comme ils avoient fait la Pologne; & par les Suédois, à s'emparer du peu qu'il pouvoit rester d'argent & de vivres parmi ces ruines. Les dégâts ordonnés par Pierre avoient été si bien exécutés, que Charles XII, maître de toutes les terres de la République, voyoit son armée, quoique peu nombreuse, mourir de faim & de misere.

Ces horribles dévastations, la famine & la peste qui les suivirent, obligerent Charles XII à s'enfoncer, en 1709, dans les déserts de l'Ukraine, où la journée de Pultava mit fin à toutes ses victoires.

Auguste s'empressa de recueillir les fruits de cette défaite : il appelle le Czar en Pologne, renouvelle avec lui le traité fatal de Birzen, avec cette différence, qu'il renonce à l'espoir chimérique de conquérir la Livonie, source de tous les malheurs qui venoient d'accabler la République. Cette Province, dont les Suédois occupoient encore la Capitale, est garantie par le Saxon & le roi de Danemarck au Moscovite qui l'avoit en vue depuis deux cents ans.

Stanislas fuit, le Czar regne dans la Pologne inondée de ses Troupes, tandis que Charles XII, prisonnier des Turcs à Bender, laisse à l'abandon la Suede, totalement épuisée d'argent & de Soldats.

L'ambition Moscovite n'étoit pas satisfaite, il falloit attaquer son troisieme ennemi, s'avancer sur les Turcs, & consommer la ruine de la Pologne, en faisant servir à la conquête de la Moldavie & de la Valachie le peu de ressources que les

dégats précédents avoient laissé renaître.

Cette acquisition auroit eu trois effets, le premier, de contenir absolument la République investie de toutes parts; le second, d'entamer les Turcs; le troisieme, de menacer même la maison d'Autriche, que les deux Provinces de Moldavie & de Valachie prennent à revers.

Les Evêques & les Moines Grecs, déjà depuis long-temps vendus aux Moscovites, étoient les instigateurs de la révolte qui devoit éclater dans l'une & dans l'autre Province, par les pratiques du Patriarche de Jérusalem.

L'année 1711 fut donc employée principalement à ce projet qu'on a vu renouveller deux fois depuis.

Deux armées Moscovites parcoururent toute la Pologne pour marcher contre le Turc; l'une partit de Kioff, sur le Niéper ou Borysthene, traversant les vastes campagnes de la Volhine & de la Podolie;

l'autre partit de Riga, dont le Czar avoit enfin achevé la conquête, & passa successivement toute la Lithuanie, toute la Pologne occidentale.

Tout le monde sait que cette campagne fut honteuse & fatale au Czar Pierre & à son armée, qui se vit contrainte de capituler avec le Vizir *Baltagi Mehemet*, qui la tenoit enfermée sur les rives du Pruth: trop heureuse encore que la fameuse *Catherine* eût eu le courage de tenter une négociation avec les Turcs, & le bonheur d'y réussir.

Mais une circonstance remarquable en ces moments, qui n'en a pas moins été parfaitement oubliée par les Polonois eux-mêmes, & par ceux qui s'intéressent à la liberté de la République, c'est que même au moment de la plus triste nécessité, le Czar prêt à tomber lui-même au pouvoir des Turcs, n'avoit rien tant à cœur que de maintenir en Pologne ses Troupes & sa puissance. Le

Le célebre Comte *Poniatouski*, l'ami, le conseil, le sauveur de Charles XII, étoit présent à cette fameuse négociation du Pruth. Il fit tous ses efforts pour que le Vizir exigeât des Moscovites l'évacuation prompte & générale des terres de la République; service essentiel qu'il vouloit rendre à sa patrie: mais son zele éclairé n'eut pas le succès qu'il en pouvoit raisonnablement espérer: on se contenta de leur faire évacuer les frontieres Turques. Le reste de la Pologne demeura toujours à leur discrétion jusqu'en 1721, pendant tout le temps que le Czar employa constamment à détruire sans ressource le Royaume de Suede, afin de s'assurer ses conquêtes de Livonie, d'Estonie, d'Ingrie & d'une partie de la Carelie, qui lui furent abandonnées sans réserve par la paix de Neustadt.

Ce n'est pas qu'en 1712, le même Comte *Poniatouski* présent à Constantinople lorsque le Czar faisoit négocier un traité plus favorable pour lui

avec le nouveau Visir *Jussuff*, n'eût encore insisté sur l'évàcuation de la Pologne, par les Troupes étrangeres; mais la proposition fut encore éludée par les intrigues de Pierre.

Si vous desirez, M. vous faire une idée de la maniere dont les Moscovites dominoient alors en Pologne, en voici un trait qui les caractérise. En 1715, Pierre marioit sa niece Catherine, fille du Czar Jean, son frere, avec le Duc de Mecklenbourg; la cérémonie s'en fit dans la ville de Dantzick, où le Roi de Pologne se trouvoit à la suite du Czar.

Les Bourgeois de Dantzick, qui forment, comme vous savez, une espece de République, sous la protection de la Pologne; avoient reçu les deux Princes avec toutes les démonstrations de respect, de confiance & de joie. Tout à *coup*, au milieu des fêtes, Pierre *sort* secrettement de Dantzick, va au-devant de quarante-cinq galeres qu'il

attendoit, les fait approcher de la Ville, & en extorque cent cinquante mille écus de contribution pour la guerre contre les Suédois.

Les Commandants des Troupes qu'il entretenoit dans toute la Pologne, pour y faire regner l'Electeur de Saxe, n'imitoient que trop bien l'exemple du Maître.

Je vous ferai voir, M. dans ma Lettre ſuivante, que les Polonois, par leur conduite, favoriſoient de mieux en mieux les deſſeins de leurs oppreſſeurs.

Cependant la paix de Neuſtadt qui dépouilloit totalement les Suédois; les nouvelles entrepriſes du Czar en Perſe, pour s'emparer de la Mer Caſpienne; ſes vues ſur le Duché de Holſtein, qui lui préparoient les moyens d'intriguer en Allemagne; ſa conduite étrange & ſi peu fidelle envers le Danemarck qui l'avoit tant aidé contre Charles XII; tous ces nouveaux projets laiſſerent un peu reſpirer la Pologne pendant les dernieres années du

Moscovite & du Saxon, qui leur avoient fait tant de mal pendant plus de vingt années consécutives.

Il n'en est pas moins vrai que Pierre, à l'instant de sa mort, tenoit dans la dépendance la plus absolue, le Roi de Pologne qui ne regnoit que par lui, & toute la République qu'il avoit ruinée complettement.

Je joins, Monsieur, au regne de Pierre I, celui de sa veuve Catherine, qui ne gouverna que deux ans; & celui de Pierre II, son petit-fils du premier lit.

Deux événements nous feront voir à quel point les Moscovites dominoient sur la Pologne. Le premier est du regne de Catherine: c'est la domination qu'ils s'attribuerent sur le Duché de Courlande, la soumission du Roi de Pologne & de la *Nation* même aux volontés de *Catherine*. Le fameux Comte Maurice de Saxe, *élu* très légitimement, fut abandonné par son propre pere aussi-tôt

que la veuve du Czar eut notifié sa volonté.

Le second événement est encore plus singulier: Pierre II vouloit que la République reconnût ce titre d'Empereur que le Czar Pierre premier avoit pris, & que les sages de toutes les Nations trouvoient beaucoup trop dangereux pour le Chef d'une Nation si facile à se laisser enivrer d'orgueil, si fertile en projets ambitieux, & si peu modérée dans sa conduite.

Le nouveau Czar, d'accord avec la Cour de Saxe, pour exiger ce titre, met en avant deux demandes singuliérement remarquables.

La premiere étoit une indemnité qu'il demandoit à la République, pour la guerre que Pierre avoit faite contre les Suédois.

Jugez par là, M. avec quelle pudeur on traitoit dès-lors la noblesse Polonoise. Les Moscovites agresseurs des Suédois, contre la foi des traités, qui avoient acquis trois cents lieues de pays par cette guerre,

vouloient en faire encore payer les frais à cette malheureuſe Nation, qui n'en avoit recueilli pour tout avantage, que vingt-ans de la plus affreuſe déſolation.

La ſeconde demande de Pierre II, qui a ſervi de modele aux dernieres prétentions de la Czarine actuelle, c'étoit la liberté parfaite de religion pour les Grecs ſchiſmatiques.

La Pologne en fut quitte cette fois pour le titre d'Empereur, & pour quelques ménagements, dont le Clergé Romain promit d'uſer envers les payſans de pluſieurs cantons, qui ſont de même Religion que les Moſcovites.

Réſumons de tout ceci, M. que l'alliance de Frédéric Auguſte, Electeur de Saxe, avec le Czar Pierre, a vraiment ruiné la Pologne, & conſommé depuis plus de cinquante ans l'aſſerviſſement de la République au joug de ſes plus cruels ennemis.

No. II.

La Czarine Anne.

Nous avons vu, M. le Czar Pierre regner en Pologne ſous le nom de Frédéric Auguſte Electeur de Saxe; je dis regner à la maniere des conquérants & des uſurpateurs, c'eſt-à-dire ravager & détruire, ſous l'apparence trompeuſe d'une amitié plus fatale à la Nation que la haine de ſes prédéceſſeurs.

Nous allons voir trois femmes gouverner après lui ſa Nation, & marcher ſur les mêmes traces, ſans jamais s'écarter du même plan d'hoſtilités publiques ou déguiſées contre les Nations voiſines des Moſcovites.

A peine la Czarine Anne étoit-elle aſſiſe ſolidement ſur le trône, que Fréderic Auguſte laiſſa vaquer celui de Pologne, qu'il avoit occupé ſi long-temps & ſous de ſi triſtes auſpices.

Pour être fidele à l'ancien plan

de politique dévaſtatrice dont le Czar Pierre avoit ſuivi l'exécution avec tant de bonheur il falloit donner aux Polonois un Roi totalement à la dévotion des Moſcovites, afin de dominer ſans partage ſur la République; il falloit ſe lier avec l'Empereur, & ſe ménager toutes les occaſions d'attaquer la Suede ou les Turcs.

Tel fut le regne de la Czarine *Anne*. Déjà l'Empereur Charles VI, ayant reclamé ſon aſſiſtance contre les François, un corps de troupes Moſcovites avoit traverſé la Pologne & l'Allemagne pour s'avancer juſques ſur le Rhin, lorſque la nouvelle élection du Roi Staniſlas, porté pour la ſeconde fois ſur le trône par la plus nombreuſe & la plus ſage partie de la Nation, rendit la Czarine arbitre de la Pologne, & maîtreſſe de la couronne en 1733.

Plus diviſée que jamais, & moins conſtante dans ſes projets, la Nobleſſe Polonoiſe ne fit que de foibles efforts en faveur de Staniſlas,

malgré le zele du Primat, du Général Poniatouski, & du Comte Maſſalski, Maréchal de la diete de convocation, Chefs très zélés du parti François.

Les Moſcovites réunis aux Saxons & au parti de l'Empereur Charles VI, firent une autre élection, ils donnerent une ſeconde fois la couronne Royale au nouvel Electeur de Saxe, fils du dernier Roi de Pologne, & ſecond compétiteur de Staniſlas.

C'étoit la créature des Moſcovites qu'on couronnoit en ce Prince, ils en faiſoient preſque tous les frais, bien aſſurés de regner ſous ſon nom, & de faire ſervir la Pologne d'inſtrument à leurs deſſeins ultérieurs de vengeances, de ravages ou de conquêtes.

Staniſlas, mal ſecondé, fut donc bientôt réduit à la ville de Dantzick, que les Moſcovites vinrent aſſiéger; un ſecours de quinze cents François, qu'une politique puſillanime & trop parcimonieuſe avoit fa-

crifié, n'étoit ſurement pas capable de conquérir toute la Pologne, malgré la Czarine, l'Electeur de Saxe, l'Empereur & les partiſans qu'ils avoient dans la Nation même.

On vit donc en vain des prodiges de valeur: le Comte de Plelo ſe fit tuer à la tête de la petite troupe Françoiſe; les Bourgeois de Dantzick ſe défendirent avec acharnement, excités entr'autres par le courage de Madame Maſſalska, qui mit elle-même le feu au premier canon tiré des remparts de Dantzick contre les aſſiégeants.

Le Général Moſcovite Munich trompa les François par une fauſſe capitulation; le Comte Maſſalski mit en ſureté la perſonne ſeule de Staniſlas; le Primat & le Général Poniatouski refuſerent généreuſement de ſouſcrire à la capitulation des Bourgeois: Dantzick ſe rendit, & bientôt Staniſlas réduit au ſeul nom de Roi de Pologne, laiſſa regner ſon compétiteur, ou plutôt ſous ſon nom, les Moſcovites.

La mort du dernier des descendants de *Ketler* Ferdinand, Duc de Courlande, arrivée en 1737, prouva que cette puissance étoit supérieure à tout en Pologne; la Czarine en fit Duc, par sa seule autorité, Jean Ernest Büren, son favori. La République fut obligée d'oublier ses droits, & Frédéric Auguste III du nom, se crut heureux d'avoir cette occasion de faire sa Cour à ceux qui l'avoient fait Roi.

Bientôt les Ministres d'Anne reprirent les plans de conquête du Czar Pierre, ils voulurent enlever aux Turcs la Moldavie & la Valachie, aux Tartares, Otzakoff & Bender, aux Suédois la Finlande.

Et toujours les malheureuse Provinces de la Pologne furent impunément parcourues & traversées par les Moscovites, qui se faisoient donner des chariots de transport, des vivres & des fourrages, pour des conquêtes qui n'avoient de but évident & infaillible, que le projet de confirmer & perpétuer l'asservissement absolu de la République.

Car enfin, Monsieur, je le répéte, la domination des Moscovites dans ces deux Provinces de Moldavie & de Valachie, enfermeroit la Pologne dans leurs domaines, & les mettroit sans cesse à portée d'assaillir ou les Turcs ou la Maison d'Autriche aux dépens des Polonois, qu'ils feroient contribuer à la ruine de leurs alliés.

Le prétexte de cette guerre contre les Turcs étoit de sécourir l'Empereur; mais le vrai but étoit cette conquête de Moldavie & de Valachie: acquisition très inutile sans doute à la Czarine (qui possede tant de terres excellentes, mais incultes & dépeuplées) si la politique Moscovite n'avoit pas étendu ses vues d'ambition sur l'Empire d'Allemagne & sur celui de Constantinople.

Heureusement pour la Pologne, ces efforts contre le Turc furent sans succès, ainsi que les entreprises d'Anne contre la Suede.

Elle mourut en 1740, & le jeu-

ne Prince Iwan ou Jean, qui lui succéda pour un an seulement, fit bientôt place à la Czarine Elisabeth.

Dans ce regne court & foible d'Anne, vous voyez, Monsieur, le même plan de conduite que sous le Czar Pierre, les mêmes alliés, les mêmes ennemis, les mêmes projets de conquêtes.

Sur-tout vous voyez non-seulement un Roi de Pologne fait par la Czarine; mais vous le voyez élu de force par un petit nombre, après une élection libre, authentique & solemnelle d'un autre. Vous le voyez mis en possession à main armée par des Moscovites qui chassent le Monarque légitime, Stanislas, Prince vraiment desiré de la Nation dont il étoit citoyen, & dont il méritoit si bien d'être Roi.

No. III.

La Czarine Elisabeth.

En montant sur le Trône par

une conjuration, le nouvelle Czarine trouva quelques changements dans le systême politique des Moscovites.

La Pologne n'étoit plus à craindre, son asservissement paroissoit total & irrévocable; la Suede commençoit à prendre la même couleur, elle venoit de choisir pour successeur de son Royaume un Prince de Holstein, protégé par les Moscovites, oncle du Grand Duc, déclaré successeur d'Elisabeth.

Par cette élection qui reçut bientôt son effet, les trois Couronnes du Nord, Danemarck, Suede & Moscovie, se trouverent appartenir à trois branches de cette Maison de Holstein, comme les trois Couronnes du Midi à trois branches de la Maison de Bourbon; circonstance heureuse, si une politique sage & bienfaisante la faisoit servir à la paix, au bonheur de ces *Etats*, à la tranquillité générale, à la prospérité de notre Europe, au bien-être de toute l'humanité.

Elisabeth fut donc presque toujours assurée d'avoir une grande autorité dans la Suede, tellement épuisée d'ailleurs, & par les guerres continuelles, & par une administration vicieuse, plus fatale que les guerres mêmes, que ses ennemis n'en avoient rien a redouter.

Ce n'étoit pas le temps de provoquer les Turcs: le dernier rejetton de la Maison d'Autriche, l'Auguste Marie Thérese étoit attaquée de toutes parts dans les Etats héréditaires de ses aïeux; & l'Allemagne entiere divisée par cette guerre, eût laissé seuls aux prises contre les Musulmans & contre les Tartares qui leur étoient encore affectionnés, les Moscovites qui ne se sentoient pas alors la force & le courage de les affronter en pareil cas.

La politique d'Elisabeth se réduisit donc, 1°. à dominer en Suede par ses négociations, dont le but fut & sera toujours d'y maintenir, augmenter, d'y perpétuer l'*anarchie totale*, dont l'établissement en

Pologne a été si favorable aux projets destructeurs des Moscovites.

2°. A soutenir sa puissance militaire en Pologne, saisissant toutes les occasions d'entretenir ses troupes sur les terres de la République.

3°. A se fortifier par tout aux dépens des Tartares, notamment à intercepter toute communication entre des Peuples & les Polonois, en établissant une espece de Colonie en Ukraine, sous le nom de Nouvelle Servie, qu'on a nommée depuis nouvelle Russie, qui sépare la Volhinie & la Podolie Polonoises, des Tartares qui campent depuis Otzakoff jusqu'à Bender.

4°. Enfin à se faire du crédit & des alliances en Allemagne, & à se donner même une influence dans tout le midi de l'Europe.

Vous remarquerez, Monsieur, avec satisfaction, que ce plan politique étoit un peu différent, quant aux moyens, des affreux projets de Jean le Tyran, & même des hostilités lamentables du Czar Pierre, qui

qui couterent tant de sang à ces malheureuses contrées du Nord.

Il tendoit néanmoins aux mêmes fins, à l'agrandissement & à l'élévation de la puissance Moscovite. Les trois Czarines prenant des conseils plus analogues à leur sexe & à leurs mœurs, sans changer d'objet principal, ont suivi l'ancien conseil proverbial de coudre la peau du renard pour allonger celle du lion.

Le secours offert & accordé réellement à Marie Therese, avoit, outre son effet ultérieur, celui de faire occuper la Pologne par les Troupes d'Elisabeth: c'étoit un des traits de la reconnoissance d'*Auguste III* envers ceux qui l'avoient fait Roi, que d'engager la République à tolérer cette occupation déguisée sous le nom de passage.

Les zèlés Républicains soupçonnoient le nouveau Monarque visiblement uni aux Moscovites, de travailler à étendre sa propre puissance en multipliant aussi ses troupes Saxonnes en Pologne.

On fut près, en 1745, de voir éclater une *confédération patriotique* dont le but étoit d'empêcher les soldats étrangers de résider continuellement en Pologne, & de s'y mêler de toutes les affaires publiques & même particulieres.

Les démarches tendantes à cette confédération occasionnerent une déclaration authentique de la Czarine, que je vais vous transcrire ici, comme une piece très curieuse & très importante.

Vous avez vu, Monsieur, dans ces derniers temps, non-seulement les Polonois, mais encore toute l'Europe s'étonner du langage que tenoient publiquement à Warsovie les Ministres de la Czarine : *on l'a* regardé comme la nouveauté la plus singuliere, & comme la suite d'un systême tout récent qu'on imputoit aux personnes qui remplissent aujourd'hui les premieres places.

Ce langage, Monsieur, qui n'annonce au fond que l'asservissement total de *la* Pologne à l'influence pré-

pondérante & irrésistible des Moscovites, est précisément celui que tenoit il y a trente-six ans la Czarine Elisabeth, & qui pis est, celui qu'elle a toujours soutenu par les effets: voici mot à mot sa déclaration.

Déclaration publiée à Warsovie en 1745.

„ Comme Sa Majesté Impériale
„ de toutes les Russies, en vrai al-
„ liée, ne cesse de prendre part non-
„ seulement à la prospérité & au re-
„ pos de la République de Pologne,
„ mais aussi à la conservation de sa
„ liberté & de ses droits, & cela
„ tant à cause du bon voisinage,
„ qu'en considération de l'amitié
„ qui subsiste heureusement depuis
„ tant d'années, & des étroits en-
„ gagements dans lesquels se trou-
„ ve Sadite Majesté avec Sa Majes-
„ té le Roi & la République; ce
„ n'est qu'avec bien du déplaisir que
„ Sa Majesté Impériale vient d'ap-
„ prendre que par-ci, par-là, il y

„ ait des traces & indices d'une
„ scission & confédération qu'on
„ trame dans la République ; desorte
„ qu'elle ne peut se dispenser de
„ faire ici connoître combien il lui
„ seroit desagréable, si dans un
„ Royaume voisin, de pareils désor-
„ dres & troubles devoient être ex-
„ cités.

„ Sa Majesté Impériale, suivant
„ ce qui est dit ci-dessus, est trop
„ intéressée dans tout ce qui concer-
„ ne la sureté de Sa Majesté le Roi,
„ comme aussi le repos, le bien &
„ la liberté de la République, pour
„ pouvoir regarder avec indifférence
„ qu'il y fût effectivement porté
„ quelque altération ou atteinte :
„ ainsi Sa Majesté Impériale, pour
„ donner une nouvelle marque de
„ ses sentiments pacifiques, & de
„ l'amitié sincere qu'elle a pour Sa
„ Majesté le Roi & la République,
„ a enjoint à ses Ministres plénipo-
„ tentiaires qui résident ici de dé-
„ clarer par la présente à Sa Majes-
„ té le Roi & la République, &

„ d'assurer de la maniere la plus for-
„ te, qu'elle ne souffrira jamais la
„ moindre confédération, trouble
„ ou innovation contre la personne
„ sacrée de Sa Majesté le Roi, ou
„ contre la République, de même
„ que contre sa liberté & ses droits,
„ de qui, par qui, & sous quelque
„ prétexte qu'ils puissent être susci-
„ tés, & que bien au contraire, Sa-
„ dite Majesté Impériale, pour y
„ obvier de toutes ses forces, ne
„ manquera pas de prendre en con-
„ séquence les mesures convena-
„ bles.

Vous voyez, Monsieur, que ce texte est trop clair pour avoir besoin de longs commentaires. Le systême des Moscovites authentiquement déclaré dès 1745, étoit donc, qu'après avoir donné par la force de leurs armes, en 1733, à la Pologne un Roi tel qu'il convenoit à leurs intérêts, le voisinage, l'alliance avec la République, & les engagements étroits pris avec ce Roi de leur création, les autorisoient à se *mêler* dans

toutes les affaires intérieures de la Pologne, & à prendre toutes les mesures qu'ils jugeoient convenables pour empêcher les *troubles* & les *confédérations*.

Remarquez bien, je vous prie, avec quelle adresse la Czarine & son ministère se rendoient à *la* face de toute l'Europe les arbitres absolus de toute la Pologne, & se ménageoient des prétextes pour prendre le parti qu'ils jugeroient pour le moment le plus convenable à leurs desseins.

Ils se rendent garants continuels des droits *du Roi* d'une part, & de la *liberté* publique de l'autre; or dans l'Etat de la Nation Polonoise c'est un titre assuré pour avoir toujours des Sentences à prononcer & à soutenir à main armée.

En effet, Monsieur, les prétentions que la Noblesse appelle droits de la liberté, & celles que les *Rois* défendent de leur mieux, comme droits du Trône, ou comme nécessaires à leur propre sureté person-

nelle, forment un choc sensible & continuel.

Une puissance qui se dit autorisée à maintenir à main armée la juste balance entre ces deux partis, ne peut jamais manquer d'occupation, sur-tout vis-à-vis de la Noblesse Polonoise, & vu l'état actuel de sa constitution.

C'est surement une prétention bien étrange, & jusqu'à présent bien inouie dans le droit public de l'Europe, que celle des Moscovites, qu'il leur appartient de se mêler de toutes les affaires intérieures des Nations qui sont leurs alliées de prescrire aux partis le juste milieu qu'ils doivent observer, & d'appuyer par la force des armes l'espece de jugement arbitral qu'ils se croient en droit de prononcer.

Mais enfin, quelque étrange que soit ce systême, vous voyez, Monsieur, que la Czarine Elisabeth le regardoit dès 1745 comme indubitable; vous voyez qu'elle invoquoit pour titres les engagements pris

avec le Roi que les Moscovites avoient couronné.

On a été surpris dans ces derniers temps d'entendre le ministere de Petersbourg tenir le même langage & la même conduite ; cet étonnement étoit au fond très naturel, en ce qu'on ne s'accoutume point à entendre dire que des alliés aient le droit d'inspecter tout ce qui se passe chez leurs alliés, & de régler jusqu'aux détails de leur administration intérieure. On avoit donc raison de regarder ce langage & cette conduite comme très étranges ; mais on a eu tort, ce me semble, d'en être frappés comme d'une *nouveauté* inouie, & de l'attribuer aux personnes vivantes, aux circonstances les plus modernes ; puisque c'étoit évidemment depuis plus de trente ans le plan des Moscovites, leurs prétentions publiques & annoncées à toute l'Europe dès 1745.

Elisabeth eut toujours le plus grand soin de maintenir cet ascendant ou plutôt cette domination en Pologne.

La

La Maiſon d'Autriche en guerre alors avec celle de Bourbon, & recherchant les ſecours des Moſcovites, n'avoit pas d'autre intérêt que de les favoriſer.

L'alliance défenſive de l'an 1746, entre l'Impératrice Reine & la Czarine, fit mettre en mouvement un corps de troupes auxiliaires, qui marchant par échelons, ne laiſſa jamais la Pologne ſans ſoldats étrangers pendant les trois années ſuivantes.

Il ne manquoit plus au malheur de la Pologne, que de voir ſon aſſerviſſement total aux Moſcovites, ſinon approuvé formellement, au moins tacitement toléré par les Puiſſances méridionales de l'Europe, que la République a toujours chéries, toujours reſpectées, & qui n'avoient jamais eu de la part de ſes oppreſſeurs que des ſujets de mécontentement.

La derniere guerre qui vient de déſoler toutes les partie du monde depuis 1756 juſqu'en 1763, mit en

quelque sorte ce dernier sceau à la domination des Moscovites sur les Polonois.

Alliée de la Maison de Bourbon & de la Maison d'Autriche, protectrice du Roi de Pologne, Electeur de Saxe, dont les intérêts étoient alors très chers à la France, la Czarine *Elisabeth*, obligée de faire marcher & subsister ses armées en Allemagne, ne trouva nulle opposition sur les terres de la République, si ce n'est celle des Prussiens, & des citoyens qui ne se sont jamais accoutumés à ces passages ou cantonnements perpétuels des Moscovites en Pologne & en Lithuanie.

Le zele de ces Patriotes fut sur le point de faire éclater une confédération en la Grande Pologne, à la fin de 1761. L'objet de cette insurrection étoit d'éloigner les soldats étrangers qui dévastoient par tous les moyens imaginables les terres de la République, & qui faisoient souffrir à ces malheureuses contrées, quoiqu'absolument neutres, les sui-

tes de la guerre autant & peut-être plus encore qu'aux Provinces des Puissances belligérantes.

Ce dessein fut regardé comme une rébellion, comme un crime d'Etat. Douze mille Moscovites sous les ordres du Prince Wolkonski, furent envoyés sur les lieux pour dissiper les assemblées de la Noblesse, pour empêcher les réclamations des patriotes, & la réunion de leurs efforts en faveur de la *liberté*.

Ensorte que la Czarine Elisabeth, lorsqu'elle mourut en 1762, occupoit réellement par ses troupes toute la Pologne & toute la Lithuanie, sans qu'il fût permis aux citoyens les plus éclairés sur les intérêts de la République, & par conséquent les plus ennemis de la politique destructive des Moscovites, de réclamer contre leur domination, & contre les suites qu'elle entraînoit.

Tel fut, Monsieur, l'effet de la dernière guerre générale d'Europe sur le sort des Polonois. La République étoit regardée comme neutre;

& cependant de tous les Etats de notre continent, il n'en est peut-être pas un seul auquel les hostilités aient été plus fatales.

ARTICLE II.

INSTUCTION SUR LA CULTURE DE *la Garance, & la maniere d'en préparer les racines pour la teinture.*

LE Gouvernement employe depuis plusieurs années tous les moyens qui sont en son pouvoir pour encourager la culture de la Garance; il a fait venir du Levant de la graine de cette plante, & il en a fait distribuer à un très-grand nombre de Cultivateurs: on a généralement reconnu que la garance réussit très-bien dans toutes les provinces du royaume; mais on ne paroît pas suffisamment instruit de la meilleure maniere de la cultiver, de la sécher, de la *rober*, c'est-à-dire d'en séparer la partie la plus précieuse; enfin la derniere difficulté est celle de la réduire en pou-

dre pour en faire la vente aux Peinturiers.

M. d'Ambournay, de la Société d'Agriculture de Rouen & de plusieurs Académies, est de tous les Cultivateurs celui qui dans tous ces points a eu les succès les plus constants, par les moyens les plus surs, les plus simples & les moins dispendieux: on n'a donc rien pu faire de mieux que de le consulter sur la publication d'une méthode de cultiver & de préparer la garance, qui fut par sa facilité à la portée de tous les Cultivateurs. Il s'est empressé de répondre aux vues du Gouvernement, & il a donné dans cette occasion de nouvelles preuves de son amour desintéressé pour le bien public & pour le progrès des connoissances utiles. Monsieur d'Ambournay a communiqué nous ses procédés, & l'extrait suivant a repassé sous ses yeux, ainsi on peut les suivre avec une entiere confiance.

Culture de la Garance.

Les especes de garance qui procurent la couleur la plus vive & la plus solide, sont la garance originaire d'Oissel en Normandie (1), celle du Poitou & le lizary ou *hazala* de Smyrne: on en cultive aussi en Flandre & en Hollande, où les réfugiés Flamands la porterent à la fin du siecle dernier; mais elle paroît généralement inférieure aux autres especes. La difficulté de se procurer de bonne graine de garance du Poitou ou d'Oissel, n'est plus un obstacle pour en étendre la culture, depuis qu'on en reçoit de Smyrne qui a très bien réussi, principalement en Provence, dans les montagnes du Forès, en Alsace, en Normandie, en Poitou & dans plusieurs autres provinces, mais comme cette ressource peut manquer

(1) *Nota.* Il faut consulter des Mémoires de M. d'Ambournay, qui ont été à la Société d'Agriculture de Rouen, & qui sont imprimés dans ses Recueils de 1763 & 1762.

tout-à-coup, on ne sauroit trop inviter les Cultivateurs à recueillir la graine qui sera produite par leurs plantes de garance ; on en parlera dans la suite de ce Mémoire.

Il y a deux manieres de cultiver la garance, l'une d'en semer la graine, l'autre d'en transplanter des boutures ; mais quoique la Dictionnaire encyclopédique & quelques Auteurs assurent que la garance ensemencée demeure cinq ans à faire les progrès que la garance venue de boutures fait en dix-huit mois, il résulte néanmoins des expériences répétées par un nombre de Cultivateurs éclairés, que les avantages de l'une & de l'autre maniere sont à-peu-près égaux, & que s'il y avoit une préférence à donner, ce seroit en faveur de la garance venue de graine ; d'ailleurs la garance donne de la graine la premiere année, & dès la seconde on recueille jusqu'à deux mille grains sur une plante qui fourniroit au plus vingt boutures. Cette différence sur les moyens de multi-

plication, est décisive pour tous les pays où la graine vient à maturité, c'est-à-dire dans la plus grande partie des provinces du royaume, malgré le préjugé contraire.

Mais il y a encore deux manieres de semer la graine, ou sur couches ou en pleine terre.

L'une & l'autre méthode ayant chacune leurs avantages particuliers, on va donner le détail des soins que chacune exige; c'est aux circonstances locales à décider le choix de l'une ou de l'autre.

La garance croît dans toutes sortes de terreins, mais elle n'y prospere pas également: les terres *trop* fortes & sables arides ne lui conviennent pas aussi bien; son produit est, comme celui de toutes les plantes, proportionné à la qualité de la terre & aux soins qu'on lui *donne*: elle fait de grands progrès dans un sable gras ou dans une terre douce, légere, un peu humide, profondément labouré & bien fumée.

Il faut avant l'hiver faire *écobuer*

la piece de terre dont on se propose de faire une garanciere, c'est-à-dire qu'après un labour de huit à neuf pouces, il faut faire remuer le champ par des femmes qui, avec des fourches, en ôteront & ramasseront avec soin toutes les racines de *chiendent* & autres herbes vivaces. Ces racines bien séchées à l'air, seront amoncelées, brûlées, & leurs cendres répandues sur le terrein : si l'humidité de la saison empêche de les brûler, il faut enlever toutes ces racines & les porter au loin.

On laissera ainsi le terrein sans le herser, exposé aux pluies, à la neige & aux gelées jusqu'au commencement de Février, que par un beau temps on lui donnera un pareil labour, mais s'il se peut transversalement.

On hersera légérement avec le dos de la herse, de peur d'enlever trop de fumier.

Vers le 10 Avril, si la terre commence à jetter, c'est-à-dire, à produire de nouvelles herbes annuelles,

on réitérera cette opération, excepté qu'on hersera le terrein à fond.

Si l'on s'apperçoit qu'il y ait dans la terre des *mans* ou *vers d'hanneton*, il faut les faire ramasser le plus exactement qu'il sera possible par deux personnes qui suivront la charrue.

Quinze jours après, il faut semer la garance : l'attelier doit être composé, savoir ; du Laboureur avec sa charrue :

Deux hommes avec des houes légeres pour perfectionner les sillons :

Deux femmes pour ramasser les vers d'hanneton :

Deux femmes pour semer la graine dans les rayons :

Deux hommes avec des rateaux pour recouvrir la graine.

Il faut semer trente livres de graine de garance par acre de Normandie, qui fait un peu plus d'un arpent & demi, ce qui revient à vingt livres par arpent ordinaire. Il faut *avoir* les mêmes précautions & se servir de la même maniere dont on seme les haricots. On ne doit pas être

effrayé ni de l'appareil de ces opérations, ni de leur dépense. Le travail se fait en très-peu de temps, & les frais n'en sont pas aussi considérables qu'on pourroit le présumer au premier coup d'œil.

On avoit essayé de semer de la garance avec des haricots pour que le terrein ne fût pas, la premiere année, sans récolte; mais les haricots levent trop promptement; les façons dont-ils ont besoin nuisent à la garance quand elle commence à paroître, & il a fallu renoncer au projet de semer ces deux graines en même temps; on verra plus bas un moyen de faire croître ensemble la garance & les haricots, ou quelque autre légume dont les racines ne soient pas profondes. Quinze ou vingt jours après que la garance est levée, il faut sarcler les mauvaises herbes, & dans le courant de la premiere année il faut faire, entre les rangs, deux fouitures à la fourche.

Au prin-temps de la seconde année, il faut encore une fouiture, la

quelle est plus difficile à cause des racines qui ont commencé à se croiser dans des rangs.

Vers le mois de Juin il faut un sarclage parcouru ; & enfin, au mois d'Octobre on arrache la garance : à peine est-elle arrachée, qu'il ne faut qu'un seul labour pour mettre la terre en état de recevoir du bled, qui y fait autant de progrès que dans le terrein le mieux fumé & le mieux préparé ; c'est un des avantages de la culture de la garance qui doit engager des Cultivateurs à s'y adonner.

La seconde maniere de semer la garance, qu'on a annoncée, est de la semer sur couches, en observant la méthode suivante :

Le long d'un mur qui garantit du vent du nord, on creuse une tranchée de deux pieds de profondeur, cinq de largeur, & de longueur à volonté ; laquelle vers le 15 *Février* l'on emplit de fumier chaud, de cheval ou de mulet : le fumier étant bien tassé & monté jusqu'à trois pouces

au-dessous du niveau de la terre, on acheve de combler la tranchée de terreau consommé, que l'on presse un peu & qu'on unit au rateau : cette espece de couche est préférable, en ce que l'homme le moins intelligent peut la bien faire, au lieu que souvent il faudroit avoir recours à un jardinier pour établir une couche montée. La dépense n'est point à regretter, puisque cette couche pourra être semée six fois dans une année; & qu'ensuite le terreau qu'elle produire, vaudra autant d'argent que le premier fumier qu'on y aura employé. Ceci n'exclut pas les semis dans des planches de potagers ; mais comme on ne doit les entreprendre que vers le 15 Mars, de peur des gelées, il y a un grand avantage à semer sur couche ; un mois gagné dans cette saison ne se peut apprécier.

Il faut semer vers le 20 Février, sur cette couche enterrée, la graine de garance, dans de petits rayons d'un pouce de profondeur, & dis-

tants l'un de l'autre de trois pouces: cette méthode est toujours préférable au semis à la volée, parceque la graine est mieux recouverte, & qu'on a plus de facilité à sarcler les mauvaises herbes. Les jeunes plantes paroissent après dix-neuf ou vingt jours; on les arrose & on les sarcle lorsqu'elles en ont besoin: vers le 30 Avril, elles se trouvent en état d'être transplantées en pleine terre, ce qui ne doit se faire que par un temps humide; circonstance absolument nécessaire.

Pour le faire avec succès, la terre doit être préparée & fumée comme on l'a prescrit ci-dessus, & comme on le pratique pour les fêves, les haricots, &c. c'est même ici le cas de faire croître ensemble la garance & les haricots ou fêves blanches.

Dans chaque raie de charrue où l'on seme des haricots, on fait déposer par des femmes & des enfants, les petites plantes de garance à six ou sept pouces l'une de l'autre; la racine doit être fixée au fond de la

raie par une poignée de terre sur chacune, & la fane ou tige verte, appuyée contre l'ados de ladite raie, qu'elle doit excéder au-moins d'un étage de feuilles. La Laboureur attend un peu au bout de la raie jusqu'à ce qu'elle soit entiérement garnie; il en ouvre ensuite une seconde dans laquelle on ne seme & l'on ne plante rien. Le versoir de sa charrue remplit la premiere; une femme perfectionne ce remplissage avec un rateau, tant pour bien enterrer les fêves, que pour garnir de terre le collet des plantes. Enfin, dans la troisieme raie on seme & on plante de nouveau jusqu'à ce que toute la largeur de la piece soit occupée par des lignes de verdure, distantes entre elles d'environ quinze pouces. Ce travail, qui ne change rien à la routine d'usage pour la façon des fêves (excepté qu'on n'emploie que les deux tiers de semence) se fait aisément & promptement par un Laboureur, trois femmes & trois enfants.

Les plantes de garance ont repris

terre & poussé lorsque les feves levent: on leur donne sans danger les deux fouitures à la fourche, & le rechaussement à la houe, suivant l'usage, lorsqu'elles en ont besoin. Tout vient bien concurremment: quand les feves sont mûres on les arrache, & la garance qui reste seule en possession du terrein, le couvre comme une prairie artificielle. La recolte des feves équivaut au moins aux frais, & l'année suivante on a la graine & la racine de garance pour un simple *houettage* & un *sarclage* au printemps.

Nous avons dit que la couche dans laquelle on seme la graine, peut servir à en faire lever cinq à six fois dans l'année. Mais pour cet effet, à peine la couche est elle vuide, qu'il faut y semer de nouvelles garances; & sur la fin de l'été, pour accélerer les opérations, il faut faire germer la graine de la maniere suivante:

On met au fond d'une caisse percée d'un grand nombre de trous pour l'écoulement de l'eau, un lit de terreau umide à l'épaisseur de trois lignes, le

lequel on couvre entiérement de graine, & ainsi alternativement lit par lit, le dernier en terreau. On entretient cette caisse bien arrosée & exposée au soleil: vers le huitieme jour le germe commence à paroître, & en vingt quatre heures il est déjà long de neuf lignes. C'est cet instant qu'il faut saisir pour semer dans les rayons, la graine & le terreau dans lequel elle avoit germé; on ratisse doucement, & six jours après tous les rangs sont marqués: ce moyen épargne même un sarclage qui devient ordinairement nécessaire aussi tôt que la graine qu'on n'a pas fait germer d'avance, leve.

On peut, sur l'arriere-saison, semer sur la couche de la graine germée, & l'y laisser passer l'hiver pour la transplanter aux beaux jours: peut être même ne seroit il possible de semer avec succès, vers la fin d'Avril, de la graine germée avec des feves. La germination de la graine la feroit lever presque aussi-tôt que les feves qui, par cette raison, ne pourroient pas l'étouffer, & on épargneroit le

temps & les frais de la transplantation des jeunes plantes : c'est une expérience que les Cultivateurs intelligents pourront tenter.

Mais un objet qui doit fixer toute leur attention, c'est la récolte de la graine, qui se fait dans le mois de Septembre ; elle est dispendieuse lorsqu'on a peu de graines, parceque de crainte d'en perdre, on la cueille encore presque grain à-grain : ce n'est que lorsque l'on a une certaine quantité qu'on peut employer un moyen plus expéditif. On fait couper alors avec une faucille toutes les grappes, à l'extrémité desquelles il ne reste point, ou peu de grains encore verds, car la graine doit être noire ou violette lorsqu'elle est mûre. On met le tout au soleil, sur des draps blancs; & en deux ou trois jours les branches & les feuilles deviennent si friables, que quelques coups de baguettes les réduisent en poussiere ; deux tours de van les écartent, de même que les grains verds qui, après leur dessication, se trouvent plus légers que

ceux qui étoient mûrs, & dans lesquels la substance *cornacée* étoit formée: on pourroit même, dans une grande culture, faire faucher à la fois les branches & les tiges dont on sépareroit la graine.

Lorsque la graine est ainsi séparée des pailles, elle doit être exposée au soleil jusqu'à ce qu'elle devienne absolument séche & sonnante; car s'il restoit la moindre mucosité dans la pulpe noire qui l'environne, il s'ensuivroit pendant l'hiver une fermentation, ou au-moins une moisissure qui détruiroit le germe; il faut ensuite l'enfermer dans des sacs de toile claire que l'on suspend au plancher d'un lieu sec & aéré, tant pour les défendre de toute humidité, que pour les préserver de la dent des souris qui en sont très friandes On doit observer qu'il feroit inutile de faire dessécher la graine au soleil si on vouloit la semer tout de suite sur une couche; sa mucosité ne lui feroit alors aucun tort.

Si l'on a dessein de semer du bled

dans la garanciere, il faut au commencement d'Octobre de la deuxieme année arracher les racines. Un homme avec une houe à deux longues dents retourne la terre, & des femmes & des enfants le ſuivent en ramaſſant les racines. Le travail fini, on laboutera pour ſemer le bled ſans aucun fumier, & l'on doit épargner un tiers au-moins un quart de ſemences.

Mais il ne ſuffit pas d'avoir donné ſes ſoins à la culture de la garance, il faut en deſſécher les racines avec art.

Maniere de deſſécher & de pulvériſer les racines de Garance.

La racine de garance peut s'employer en ſortant de la terre, en obſervant de la laver pour la dépouiller des parties terreuſes qui y ſont attachées; mais peu de Cultivateurs ſeront à portée de l'employer ainſi fraîche, ſuivant la découverte & les expériences de M. d'Ambournay; voi-

ci donc la maniere de la dessécher & de la pulvériser.

C'est, comme on l'a dit, dans le mois d'Octobre que l'on arrache la garance; mais si l'on veut la sécher avec plus d'économie, il faut se contenter d'arracher en Octobre les racines que l'on veut replanter pour former une nouvelle garanciere, & laisser le reste en terre jusqu'au printemps suivant, afin que la chaleur du soleil serve à dessécher les racines sans le secours des fours ou des étuves. Si même la garance étoit déjà arrachée, on pourroit la conserver pendant l'hiver dans une fosse faite à une certaine profondeur, en observant seulement d'y faire des lits alternatifs de racines & d'un peu de terre.

Les racines en sortant de la terre doivent être déposées sur des claies sous un hangard, à couvert du soleil & de la pluie & exposées au vent elles y restent de quatre à douze jours, suivant la saison, & jusqu'à ce qu'elles soient devenues molle comme des ficelles, & qu'en

les tordant on n'en fasse plus sortir de jus; c'est-là le point à saisir pour brusquer la desficcation, soit au grand soleil, soit dans des fours dont on vient de retirer le pain & dont on laisse l'étoupail entr'ouvert afin que les vapeurs aient une libre issue. Il faut ordinairement qu'elles y passent deux fois de suite; & lorsquelles sont cassantes & sonnantes presque comme des filets de verre, on les porte sur l'aire d'une grange, où on les bat légérement avec le fleau: ainsi brisées on les vanne pour en séparer la terre & la surpeau grise ou l'épiderme. On les jette à la pele sur un crible d'osier très incliné pour en assortir à peu-près la grosseur, & enfin elles sont en état de passer au moulin.

Tel est l'unique secret qu'on a trouvé pour conserver la couleur jaune, qui fait le mérite de la garance en poudre, au point qu'une nuance de plus ou de moins la fait vendre 10 sous par livre de plus. Si on laisse languir & sécher en plein

ses racines sur les claies, elles deviennent rouges dans tout leur intérieur; il en arrive autant si on les met au four & au soleil après les avoir sorties de la terre: la poudre qu'on en fait est rouge, & quoiqu'également bonne, le consommateur n'en veut point.

Lorsqu'on veut faire de la poudre *de commande*, qui se vend jusqu'à 4 francs la livre, on choisit les plus grosses racines, parceque ce sont celles qui donnent le plus de poudre jaune, & on les fait moudre séparement; mais soit qu'on ait fait ce choix ou non, la maniere de moudre est toujours la même.

Les moulins qu'on doit préférer, quant à l'économie & à la perfection de la poudre, sont de doubles moulins à poivre qui consistent dans un cône creux armé de lames de fer, dans lequel entre une noix de même forme & de même armure, au centre de laquelle est un arbre de fer où s'adapte une manivelle qu'un ou deux hommes font tourner; une

vis placée derriere approche plus ou moins la noix des parois de cône creux, & fait moudre plus ou moins fin. Le moyen d'avoir de la poudre jaune des racines bien séchées, est de les dépouiller d'abord de leur parenchyme qui donne une poudre brune, & à cet effet on les engraine dans la trémie ; on tient le moulin très lâche, c'est-à-dire que la vis ne porte point contre la noix ; on tourne la manivelle ; les racines ne sont que froissées entre ses lames de fer, elles passent promptement & tombent dans un bluteau tremblant, à travers le canevas duquel la poudre brune tombe dans la huche tandis que les racines sortent par le fondement dudit bluteau : lorsque tout ce qu'on a de racines a souffert ce froissement, on vuide la huche, & la poudre qu'on y trouve est ce qu'on appelle de la *garance commune*, très bonne, mais que le préjugé ne fait valoir que 15 sous la livre ; on retire cette poudre, on serre la vis de deux ou trois pas & l'on r'engraine la racine

ne, le froissement devient plus vigeureux, & si les racines ont été assorties de grosseur, elles sortent en fragments gros comme des grains de poivre, & absolument dépouillées de leur parenchyme; sinon on les repasse une troisieme fois, en serrant encore de deux ou trois pas la vis; la poudre de cette seconde & troisieme opération reste mêlée ordinairement & forme de la garance à 80 sous la livre.

On remet tous ces fragments jaunes au four ou au soleil, & quand ils y ont repris une grande sécheresse on les rengraine dans le moulin, mais on serre tout-à-fait la vis; alors elles éprouvent une trituration réelle, & il en résulte la belle poudre jaune qui se vend depuis 40 sous jusqu'à 4 francs la livre, suivant son degré de couleur. Cette derniere opération est délicate, en ce que la moindre humidité, ou seulement la chaleur que le frottement occasionne, fait empâter le moulin, & alors il n'est point de force qui pût faire

tourner la noix : l'expérience ſeule & l'adreſſe des Ouvriers préviennent ces inconvénients, & lorſqu'ils arrivent il faut démonter le moulin, & avec un ciſeau peu tranchant on nettoie les gencives, tant du cône creux que de la noix, & l'on ſe remet en beſogne avec plus de précautions.

La garance réduite en poudre n'eſt pas encore prête à être vendue, il la faut étendre à l'épaiſſeur de trois pouces ſur un plancher de plâtre dur, de briques ou de pierres ſciées dans un lieu où le concours de l'air ſoit libre. Au bout de trois jours on la remet en monceau pour l'étendre de nouveau, afin que ſucceſſivement toutes les portions aient touché le plancher ou ſe ſoient trouvées à l'action de l'air ; elle y perd le feu que la deſſiccation & la mouture lui avoient donné ; elle y acquiert un degré léger d'humidité qui permet de la taſſer & preſſer dans les *barils* : c'eſt ordinairement l'affaire de douze ou quinze jours.

Lorſque l'on travaille un peu en grand, il faut conſacrer un jour entier à faire de la garance commune, un autre à faire de la garance moyenne, un autre à la ſupérieure; les Ouvriers en ont moins d'embarras & font plus d'ouvrage: il faut particuliérement employer les nuits à la deſſiccation au four, c'eſt-à-dire le remplir tous les ſoirs & le vuider le matin. Deux hommes entretenus de garance ſéche doivent faire quarante livres de poudre par jour.

Réſumé.

1o. Faire ſécher les racines à l'abri du ſoleil & de la plue.

2o. Les deſſécher deux fois au four quand le pain en eſt retiré.

3o. Les battre ſur l'aire & les vanner.

4o. Les paſſer au crible d'oſier pour aſſortir les groſſeurs.

5o. Les moudre d'abord très lâches, ſans ſerrer la vis, à un moulin de la forme des moulins à poivre.

6o. Les bluter pour séparer la poudre brune qui fait la garance commune.

7o. Remoudre les racines en serrant la vis de deux ou trois pas, pour faire des fragments gros comme des grains de poivre.

8o. Mettre tout le produit de cette seconde mouture au four pour lui faire prendre la sécheresse convenable à la troisieme mouture.

9o. Moudre une troisieme fois en serrant tout-à-fait la vis du moulin.

10o. Etendre la poudre sur un plancher de plâtre ou de brique, & la retourner au bout de deux ou trois jours.

11o. La mettre en baril.

Produit en argent.

On voit par tous ces détails qu'on peut faire tous les deux ans une bonne récolte de garance, si l'on veille attentivement à préserver la

garanciere des mauvaises herbes & des insectes, & qu'un acre (1) de terre peut rendre neuf cents livres de garance en poudre qui, à 30 sous la livre, feroient . . . 1350 l.

Les frais de culture doivent aller à . . . . . . 800 l.

Reste pour deux ans . . . 550 l.

Et par année . . . . 275 l.

l'acre de Normandie, ou environ 180 livres l'arpent de Paris.

On n'oubliera pas que la terre d'où l'on a arraché la garance, est toute préparée pour recevoir la semence du bled, sans avoir besoin de fumier, & que souvent le produit des feves qu'on a semées avec la garance, paie les frais de culture de la premiere année.

NOUVELLES LITTERAIRES.

PROGRAMME.

LA SOCIÉTÉ Zélandoise des Sciences, a tenu son Assemblée gé-

(1) C'est-à-dire un arpent & demi, guere plus.

nérale, à Flessingue le 20 Septembre 1771. Et sur la question, qu'elle avoit proposée pour le prix de cette Année, *Quelles sont les causes des fréquens éboulemens des Digues, sur, tout dans la Province de Zélande? Et quel est le meilleur moyen de prévenir de tels éboulemens; ou s'il en arrive, de les reparer de la maniere la plus prompte est la moins couteuse.* Elle a jugé que de toutes les Réponses qui lui sont parvenues, aucune n'y satisfaisoit *pleinement*, au-moins quant à la Seconde partie de la proposition, qui regarde *le meilleur moyen de prévenir les* susdits *Eboulemens.* Cependant le Mémoire, qui a pour dévise, *Uit Zucht tot nuttig zyn*, étant celui qui a pure répondre le mieux à la question proposée; elle a adjugé le prix de la Médaille d'or, à l'Auteur, qui a l'ouverture du billet, s'est trouvé être le Sieur *Bastiaen Nebbens*, *Capitaine Major de la ville de middelburg.*

Elle a jugé aussi que les deux

Mémoires, qui approchent le plus de l'ouvrage couronné, sont ceux qui ont pour Dévise; l'un *Tot Uit van Zeeland*, l'autre, *Myn Vaderlands Welweezen, is 't grootste doelwit in deezen.* Et elle a trouvé bon d'assigner une médaille d'argent a chacun de leurs Auteurs, en cas qu'ils jugent à propos de se faire connoître.

De plus, dans le desir de recevoir une Réponse satisfaisaute, sur un sujet si utile & si important, on a résolu de proposer encore la même Question, & Spécialement le second membre dont elle est composée. La Société promet donc encore une Médaille d'or, à celui, qui avant le 1er. Mai 1773, aura répondu pleinement & d'une maniere dont elle soit satisfaite, à cette demande: *Quels moyens peuvent être les meilleurs & les moins couteux, pour prévenir les éboulemens des Digues sur-tout dans la Province de Zélande.* Et quoique rélativement au Prix, la Société se borne à la Question suf-

mentionnée; Elle verra cependant avec plaisir, que les Auteurs, donnent au premier & au troisieme quelque nouveau jour, en indiquant les causes & les moyens qui y sont demandés, autant qu'ils le jugeront convenable pour cette fin.

Quant aux deux Médailles d'argent, promises dans le Programme de l'année précédente, pour les deux meilleurs mémoires, qui viendroient à être envoyés, sur d'autres sujets: elles ont été adjugées, l'une au Sieur *Alexandre Pierre Nahuys*, *Maîtres Arts*, *Docteur en Philosophie & en Médecine*. *& Professeur à Hardewyk*, pour ses *Observations concernant une entiere suppression d'Urine, & une véhémente Peripneumonie, heureusement terminées, par le moyen d'une salivation survenue d'elle même*. Comme aussi concernant *un nombre considérable d'Hydatides rendues par les selles*: l'autre au Sieur S. van Nooten, Jansz: demeurant à *Amsterdam*, pour son mémoire sur *quelques Expériences*, qu'il a faites, con-

cernant l'usage de l'Electricité dans les Paralysies.

La Société continue à se flatter, que la générosité avec laquelle elle distribue ces prix honorables, excitera de plus en plus l'émulation. Elle se promet en conséquence de recevoir des réponses satisfaisantes sur la question, proposée en 1770, pour le prix de l'année 1772. *Un Naturaliste peut-il tirer, des observations & des expériences déjà faites, des conséquences ultérieures, qui servent à découvrir les causes encore inconnues, des Phenomenes? S'il le peut, jusqu'ou le peut-il? Et quelles regles doit-il observer en ce cas?*

Elle propose Aussi cette nouvelle question, pour le prix de l'année 1773. *Quelle est la cause du grand décroissement des Dunes & des Rivages, dans la Province de Zélande, & principalement dans l'Isle de Walcheren? Comment le prévenir; & quels moyens peut-on employer, outre ceux qu'on connoît déjà, pour les conserver de la maniere la plus utile & la moins couteuse.*

Le prix, mis sur chacune des questions susmentionnées, est une Médaille d'or, frappée au coin de la Société, qui indiquera le nom de l'Auteur, & l'année de son couronnement. Ce prix sera adjugé à celui, dont la réponse sera jugée la plus satisfaisante.

Les aspirans sont priés d'avoir soin, que leurs Mémoires arrivent avant le 1. May 1772 & 1773. Et l'on avertit qu'après ce terme, ils ne seront plus admis au concours.

Les Auteurs ne se nommeront point dans leurs Mémoires. Mais ils y mettront une Dévise. Et ils marqueront leur nom & leur adresse dans un billet cacheté, dont le dessus portera la même dévise. On demande que les ouvrages soient écrits lisiblement, soit en Flamand, soit en François, ou en Latin; & qu'on les envoye, francs de port, au Sieur Juste Tjeenk, Secrétaire de la Société.

On stipule Aussi que l'Auteur qui *remportera le prix*, ne fera imprimer le mémoire couronné; ni en tout,

ni en partie; ni à part, ni avec un autre ouvrage; à moins qu'il n'en obtienne un consentement exprès de la Société.

Chacun peut aspirer au prix. On n'exclut du concours que les seuls membres de la Société. Il sera cependant permis à ceux-ci d'écrire sur les questions proposées, & d'envoyer leurs ouvrages de la même maniere, en ajoutant seulement à la dévise, ces mots: *membre de la Société Zélandoise*. Et la Société pourra aussi en faire un usage utile, en publiant, soit les ouvrages entiers, soit des extraits de ce qu'elle y remarquera de plus particulier.

Et quant aux ouvrages, de ceux qui ne sont pas membres de la Société, quoiqu'elle ne puisse en couronner qu'un seul, elle se propose cependant de ne pas laisser les autres dans l'obscurité, mais de les communiquer aussi au Public, soit en tout, soit en partie. Et ils paroîtront sous leurs simples dévises, ou sous les noms de leurs Auteurs, selon que

les Auteurs mêmes jugeront à propos, de demeurer inconnus, ou de se faire connoître, après que le prix remporté aura été annoncé dans les nouvelles publiques.

La Société recevra aussi avec plaisir, tous les Mémoires, qui pourront renfermer de nouvelles inventions, ou des moyens d'en perfectionner d'anciennes; des observations sur diverses branches d'Arts ou de Sciences, ou toute autre chose propre à les avancer. Elle invite toute sorte de personnes à lui en envoyer. Et pour les y exciter, elle promet encore deux *médailles d'argent*, à ceux dont elle jugera avoir reçu *les deux* meilleurs Mémoires.

Au reste la Société a, dans cette même assemblée, aggrégé au nombre de ses Directeurs, les Sieurs Henri Vink, docteur en médecine, professeur honoraire en anatomie & chirurgie, ancien échevin de la ville de Rotterdam, Pierre van Damme, demeurant à Amsterdam; & Mrs. Adrien Hagoort, échevin & conseiller à Gor-

nichem : & au nombre de ses membres les Sieurs Dionysius van de Wynpersse, maître es Arts, docteur en théologie, & professeur en philosophie à Leyden; Jean Frederic Hennert, maître es Arts docteur & professeur en philosophie, en mathematiques & en Astronomie à Utrecht; Charles Linnæus, Chevalier &c. medecin de Sa Majesté Suédoise, & Jean Bernard Sandifort, docteur en médecine, à la Haye.

Le Sens propre & littéral des Psaumes de David, exposé briévement dans une interprétation suivie, avec le sujet de chaque Psaume. (Par le P. *Lallemant*). Douzieme édition. A Paris, chez *Lottin* le jeune, rue S. Jacques, 1771. Vol. *in*-12 de 528 pag. Prix 2 liv. 10 sols. Le livre des Pseaumes, qu'on a nommé l'Abrégé de l'Ecriture Sainte, a été si souvent traduit en notre langue, outre les paraphrases & les commentaires, qu'on feroit un ample catalogue des seules traductions Françoises; mais, entre les meilleures, aucune ne réu-

nit mieux que celle-ci le ſens littéral & le ſens ſpirituel. Auſſi la voyons-nous munie des approbations de 16 Evêques, à la tête deſquels eſt l'illuſtre Archevêque de Cambrai, M. de Fénelon. „ PAR-TOUT, dit ce Prélat", „ on ſent que l'*Auteur* ne „ cherche qu'à conſerver l'onction „ du Texte, & qu'à en rendre la „ beauté, la force, & la magnifi- „ cence, en éclairciſſant les endroits „ qui ont quelque obſcurité dans la „ Vulgate. Par-tout on voit qu'il „ aime ce qu'il traduit, & qu'il ne „ ſonge qu'à le faire aimer". On trouve chez le même Libraire la nouvelle Edition des *Soliloques*, des *Méditations*, du *Manuel*, & du Livre *de l'Eſprit & de la Lettre* : Ouvrages de S. Auguſtin traduits en François, ſur l'Edition Latine des Bénédictins, par M. *Dubois*, de l'Académie Françoiſe *in*-12.

L'Eſprit des Journaliſtes de Trévoux, ou *Morceaux précieux de Littérature répandus dans les Mémoires pour l'hiſtoire des Sciences & des Beaux-Arts*,

depuis leur origine en 1701 *jusqu'en* 1762, „Contenant ce qu'il y a de „ plus neuf & de plus curieux, soit „ pour les Ouvrages dont ces Littérateurs ont rendu compte, soit „ pour les Réflexions judicieuses qui „ servent de préliminaire à leurs Analyses". (Par M *Allets*) A Paris, chez *de Hansy* le jeune, rue S. Jacques, près des Mathurins, 1771. 4 vol. *in*-12. QUELQUE mépris qu'ayent affecté, dans ces derniers tems, pour le *Journal de Trévoux* qui a cessé en 1762, des Ecrivains intéressés à décrier un Ouvrage qui déceloit leurs erreurs, leurs ignorances, leurs sophismes, leurs plagiats, leurs bévues, &c; qui sans-cesse contreminoit les ennemis de la Religion, & les corrupteurs des bonnes Lettres, c'étoit le meilleur Journal de France, le plus instructif, le mieux fait, le mieux écrit, & le plus utile. Nous osons le dire, dix ans après qu'il ne subsiste plus, & nous le démontrerions sans peine. L'Auteur de cette Collection ne pou-

voit donc faire un meilleur choix en ce genre, ni peut-être faire rien de mieux, que de reproduire une infinité d'excellens traits de littérature & de critique, de jugemens propres à former l'esprit & le goût, de bons préceptes pour tous les genres d'écrire, de saines maximes de morale, &c. répandus dans 800 volumes que peu de gens sont en état de fouiller. Son Ouvrage est distribué très-commodément par ordre de matieres, & divisé en cinq Parties. La premiere contient toutes les matieres relatives à la Science du Gouvernement, la Législation, la Politique, la Population, l'Agriculture, le Commerce, les Finances, le Luxe, la Guerre, la Tactique & l'Artillerie, les Négociations, & des Matieres mêlées. Les matieres de la seconde Partie, sont tout ce qui a rapport aux *Belles-Lettres*, c'est-à-dire, aux Langues, à l'Histoire, à l'Eloquence, à la Poésie, au Théatre, &c. La 3e. est composée d'Observations sur diverses Sciences, Logique, Physique, Cosmo-

mographie, Systêmes du monde, Géographie, Electricité, Mécanique, Chymie, Médecine, Histoire Naturelle, Regne Animal, Minéralogie, &c. La 4 Partie comprend les Observations sur les Beaux-Arts, Musique, Architecture, Peinture, Sculpture, Gravure, & fonte des Métaux. Dans la 5 & derniere Partie, sont rassemblées les Matieres rélatives à la Méthaphysique, telles que l'existence de Dieu, les Preuves de la Spiritualité & de l'Immortalité de l'ame, la réfutation du Matérialisme, & des Livres Impies, les principes de la Morale, la distinction des Vertus & des Vices, & les fondemens de la vraie Religion.

Alberti Haller, &c. Primæ Lineæ Physiologiæ, &c. „ Institutions de „ Physiologie, par M. *Haller*, Sei- „ gneur de Goumoens, le Jux & „ Eclagnens, Président de la Socié- „ té Royale de Goettingue, de la „ Société Economique de Berne, „ Associé de l'Académie Royale des

„ Sciences de Paris, &c. l'un des
„ 200 du ſuprême Sénat de la Ré-
„ publique de Berne ; pour ſervir
„ d'Introduction à ſes Leçons de
„ Médecine". *Quatrieme Édition, corrigée & augmentée.* A Lauſanne, chez *Graſſet*, & les Libraires aſſociés, 1771 ; & ſe trouve à Paris, chez P. F. *Didot* le jeune, Quai des Auguſtins. Vol. in-12. de 562 pag. Prix 3 liv. 12 ſ. relié. Voilà un de ces Livres Claſſiques, dont les fréquentes réimpreſſions & l'uſage établiſſent de plus en plus le mérite & la réputation. On connoit les *Elémens de Phyſiologie de M. Haller, en* 8 *vol. in*-4, qui ſe trouvent chez le même Libraire, (Prix 96 liv.), & dont les trois derniers volumes ſe vendent ſéparément 12 liv. chacun. Ce ſont ici littéralement les premiers traits de cet important Ouvrage; c'eſt un excellent Abrégé, qui, relativement à cette grande hiſtoire du Corps Humain, la plus exacte & la plus riche que nous ayons, peut-être en quelque façon

regardé comme une de ces Mappemondes réduites (faites de main de maître), qu'il suffit d'avoir sous les yeux, pour embrasser d'un coup d'œil toute l'étendue de notre globe, sans y rien confondre. La Physiologie, qui n'est proprement que l'Anatomie animée, comme la définit M. Haller, est en effet à la Médecine ce que la Géographie est à l'Histoire. Ainsi le Physicien qui finit où commence le Médecin, trouvera dans ces Institutions de quoi se former l'idée la plus juste du plus intéressant des Corps, de celui qui, par les sens & par la pensée, est l'instrument & le dépôt de toutes les connoissances, même de celles dont il est l'objet. Cet Ouvrage, divisé en 30 Chapitres, fait parcourir tout le systême animal, toutes les parties solides & fluides, & leurs principales fonctions. „ Le Créa-
„ teur, dit M. Haller, nous a don-
„ né deux Gardiens, qui concou-
„ rent à notre conservation, la
„ Douleur & le Plaisir : la premie-

„ re, pour nous faire éviter le mal ; „ l'autre, pour nous inviter aux „ actions utiles". Il remarque que, quoiqu'il meure beaucoup de vieillards ou d'hommes dans un âge très-avancé, très peu meurent purement de vieillesse. On trouve encore chez *Didot*, une belle Edition d'Hippocrate, sous ce titre : *Hippocratis Opera genuina recensuit & præfatus est A. Haller.* „ Véritables Oeuvres „ d'Hippocrate, par M. Haller. 4 „ vol. in-8".

La Nymphomanie, ou *Traité de la fureur Utérine, dans lequel on explique avec autant de clarté que de méthode, les commencemens & les progrès de cette cruelle maladie, dont on développe les différentes causes ; ensuite on propose les moyens de conduite dans les divers périodes, & les Spécifiques les plus éprouvés pour la Curation.* Par M. D. T. *de Bienville*, Docteur en Médecine. A Amsterdam, chez MM. Rey, & se trouve à Paris, chez le même *Didot* le jeune, 1771. Vol. in 12. de 168 pag. Prix 30 f. broché,

Ce Livre, aussi curieux qu'il nous a paru bien fait, est en quelque sorte le pendant de l'*Onanisme* de M. Tissot. On voit du moins que notre Auteur suit d'assez près le Médecin Génevois, puisqu'il promet de publier incessamment un *Avis aux Dames sur leur Santé*, & que cet Ouvrage est peut-être actuellement sous presse. Quant au Traité de la fureur Utérine, il est trop clair en effet, & la maladie qui en est l'objet, quoique très-connue, exige trop de circonspection, pour nous permettre aucun détail sur ce Livre. L'Auteur indique ici plusieurs Remedes, & entre autres, un Remede extérieur pour les *Fleurs-blanches*, dont il rapporte la découverte à M. *Goulard*, Professeur & Démonstrateur Royal en Chirurgie de l'Université de Montpellier.

Les Saisons, Poëme (de M. de Saint Lambert, *de l'Académie Françoise)*. Troisieme Edition, corrigée & augmentée. A Paris, sous le titre d'Amsterdam, chez *Pissot*, Quai de Con-

ti, 1771. Vol. in-8. de 455 pag. Nous avons soigneusement conféré cette Edition avec celle dont nous avons rendu compte dans nos Feuilles des 26 Juillet & 2 Août 1769. Les corrections ne sont pas nombreuses. M. D. S. L. a retouché quelque chose à l'article de Racine, & l'a un peu adouci, mais sans mettre encore aucunes bornes à la profusion des louanges qu'il donne à M. de Voltaire. C'est toujours entre ses mains qu'il persiste à laisser le sceptre de la Scene, comme si, dans les Etats du Parnasse, il étoit le Maréchal de la Diete. *Eminere est & post duos esse*, dit Séneque : ne dérangeons point la hiérarchie Théatrale, & laissons assigner le rang de notre illustre contemporain, à l'équitable Postérité qui jugera nos jugemens. Quant aux augmentations faites au Poëme, elles sont en effet considérables. Elles consistent d'une part dans une assez belle *Peinture de la Zone Torride* ; de l'autre, *dans une Description très-poétique des Glacieres de Suisse*,

& dans l'Episode de deux Epoux, dont l'histoire réchauffe agréablement le chant de l'hiver.

AVIS DIVERS.

La Partition de *la Fête de Flore*, Pastorale en un acte, composée par feu M. *Trial*, Directeur de l'Académie Royale de Musique, & nouvellement gravée, se distribue à Paris, chez le Sr. *le Marchand*, cloître de S. Thomas-du-Louvre. Prix 15 livres.

La *Fabrique d'Huile Vitriol*, établie à Rouen sous les ordres de M. Trudaine, & sous les auspices du Conseil, par M. *Holker* fils, Inspecteur général des Manufactures de France, soutient toute la réputation annoncée déjà dans notre Feuille du 3 Janvier 1770. Les épreuves exactes & rigoureuses auxquelles cette Huile a été soumise par M. *Cadet*, ancien Apothicaire Major des armées du Roi, de l'Académie Royale des Sciences, prouvent qu'elle a tous les avantages de celle d'Angleterre, si même elle

ne lui eſt pas ſupérieure. Elle a été employée, avec le plus grand ſuccès, à la teinture des Bleus & des Verds de Saxe ſur toutes les étoffes de laine. Les Fabricans d'Indienne ou de Toiles Peintes, & entr'autres la Manufacture de Jouy, en font une grande conſommation pour le dégorgeage & le blanchiſſage des Toiles. Cette intéreſſante Fabrique, la ſeule qu'il y ait dans le Royaume en ce genre, eſt en état, non-ſeulement de fournir à toute la conſommation de nos Manufactures d'Etoffes, mais encore de concourir, pour la conſommation de l'Etranger, avec celle d'Angleterre, qui depuis un ſiecle étoit en poſſeſſion de fournir toute l'Europe d'Huile de Vitriol. La Fabrique de Rouen, a déjà débité plus de cent milliers peſant de cette Huile. Cet Etabliſſement, dont nous ſommes redevables au zele patriotique de M. Trudaine, eſt d'autant plus utile à l'Etat, & à tous ceux qui conſomment de l'Huile de Vitriol, que cette Huile ſe fabriquant

dans

dans l'intérieur du Royaume, les Consommateurs ne dépendent plus des Anglois, & que ceux qui tirent cette Huile en droiture de la Fabrique de Rouen, tenue par le Sr. *Chatel* & Compagnie, jouissent d'un bénéfice de 30 pour cent au-moins, quelques-uns même de plus de 50 pour cent.

Mezeray (dans son *Abrégé Chronologique*, *regne de Henri IV*,) remarque „ Que le Luxe ne se déborde jamais si fort que dans les calamités „ publiques". Les Spectacles qui suivent aussi toujours les progrès du Luxe & de la misere, se multiplient de même en raison de l'excès où sont portés l'un & l'autre: c'est encore ce qu'on a vu de tout tems. Quand les Romains ne demandoient plus que leur juste subsistance & les Jeux du Cirque, *Panem & Circenses*, ce Peuple, au milieu du luxe effroyable qui régnoit à Rome au tems que décrit Juvenal, étoit bien déchu de son aisance & de sa grandeur. On se tromperoit donc bien aujourd'hui, si l'on jugeoit la Capitale plus riche

qu'elle ne fut jamais, par le luxe énorme qu'elle étale & par la multiplicité des Spectacles dont elle jouit. Les ſpéculations les plus fauſſes ſeroient celles qui ſeroient établies ſur l'idée d'une opulence extérieure, réduite ici preſque à la montre, ou qui n'a de *réalité* que chez une portion d'habitans, dont le nombre n'a certainement aucune proportion avec le reſte. Trois Spectacles, ou quatre au plus, nous ſuffiſoient depuis plus d'un ſiecle. La réunion de l'Opéra-Comique à la Comédie Italienne, paroiſſoit même nous avoir moins privés d'un Théâtre qu'enrichis d'un nouveau Spectacle qui repréſentoit deux genres pour un. Les petits Spectacles forains, continués même hors de leur ſaiſon, rempliſſoient le vuide du Théâtre aboli. Le goût de la Danſe, paſſion épidémique, ſe réveille tout-à-coup avec une ſorte de fureur; des Bals champêtres s'ouvrent de toutes parts dans les environs de la Capitale, à *Auteuil*, à *S. Cloud*, à *Vincennes*. Des

Artificiers Italiens inventent & donnent des *Spectacles Pyriques*; &, pour les animer encore plus, ils y réunissent les Danses. Enfin des Virtuoses imaginent, d'après les *Vaux hall* & les *Renelagh* Anglois, de construire à grands frais des Lieux d'assemblée, décorés comme des Théatres, pour y attirer par la Danse, la Symphonie, les Illuminations, souvent par le seul concours des personnes qu'on y peut voir, ou dont on peut être vu, les curieux, les gens de plaisir, les citoyens desœuvrés, ceux qui le sont moins, les femmes surtout, les jeunes gens, &c. &c. Ces divers Etablissemens ont le succès de la nouveauté, toujours attrayante pour nous. Enfin s'éleve un vaste Edifice ouvrage d'un habile Architecte, M. *le Camus*, qui par sa hardiesse & sa grandeur, si ce n'est par sa forme, nous donne au moins quelque idée de ces Monumens des Romains, dont les seules ruines nous étonnent; & par cette raison sans-doute on lui donne aussi-tôt le nom

du fameux *Colisée* de Rome, reſte du ſuperbe Amphitéatre de Veſpaſien. Cet édifice, placé au bout des Champs-Elyſées, ne pouvoit être dans une ſituation plus heureuſe, ſi notre ciel plus conſtant & moins pluvieux ne rendoit une grande partie de l'année nos promenades impraticables. Il préſente d'abord une très-grande Cour ornée de portiques en treillages, & une belle façade décorée des mêmes ornemens. On entre par un large veſtibule ſous un eſpece de Porche en colonnes, où ſont des boutiques de Marchands. On paſſe de-là dans un Sallon circulaire d'une étendue & d'une élévation ſurprenantes. Autour de l'entablement & de la Coupole, regnent trois Galleries l'une au-deſſus de l'autre. Le tour & les entrecolonnemens du Sallon ſont garnis de gradins; & tout eſt magnifiquement décoré. Chaque Gallerie a de tous côtés des dégagemens commodes, d'où l'on ſe répand dans des Salles, ſur des Terraſſes, dans des Cours, dans un Enclos

planté d'arbres, & dans un eſpece de Cirque découvert. C'eſt dans ce Cirque que l'on tire des Feux d'artifice, & qu'il ſe fait des Joûtes ſur l'eau, au moyen d'un Baſſin d'eaux ramaſſées qu'on renouvelle de tems en tems. Par cette courte Deſcription, que d'autres détailleront mieux, on voit combien ce Coliſée mérite d'être vu. Mais ce qui fait ſa principale beauté, ſon étendue même a ſon inconvénient pour bien des Perſonnes. Si l'on ſe perd une fois de vue, on a de la peine à ſe retrouver, & la peine, augmente encore à proportion du concours. Au-reſte, rien n'eſt oublié pour attirer le Public: Symphonie, Danſe, Illumination, Artifice, Loterie de Bijoux, Concert même, mais pour lequel il faut payer ſéparément, &c, &c.

Etats formés en Europe après la chûte de l'Empire Romain en Occident. Par M. d'*Anville*, de l'Académie Roy. des Inſcriptions & Belles-Lettres, & de celle des Sciences de Pétersbourg, Secrétaire de S. A. S. M. le Duc d'Orléans. A Pa-

ris, de l'Imprimerie Royale, 1771. Vol. *in*-4°. de 269 pag. De toutes les parties de l'Hiſtoire la moins diſcutée & la moins connue, eſt celle des différens Peuples qui ont occupé ſucceſſivement toutes les Régions habitées. Car il faut ſe repréſenter le Monde, ou, ſi l'on veut ſe borner aux parties les plus peuplées, l'Aſie & l'Europe, comme un vaſte champ que des hommes, par le ſeul droit de la force, ſe ſont continuellement diſputé. En effet, dès le premiers tems, ou dès les tems les plus anciens & les plus obſcurs, on voit ces deux portions du Globe, agitées par l'inquiétude & la cupidité de leurs habitans, éprouver en chaque contrée comme un flux & un reflux perpétuel d'Hommes qui ſe pouſſent les uns les autres, qui s'emparent des terreins défrichés ou incultes, s'y établiſſent, & qui bientôt en ſont chaſſés à leur tour; on voit, une ſucceſſion rapide de Peuples vagabonds, de Nations errantes, qui partent du coin de la terre où ils étoient confinés,

ſoit pour étendre leurs limites & reculer leurs voiſins, ſoit pour ſe transplanter au loin, ſous d'autres climats, en déplaçer les habitans naturels, enfin, ſous le beau nom de *conquête*, bouleverſer tout & changer la face du monde. Et quel Spectacle à conſidérer que toutes ces incurſions, ces irruptions, ces invaſions! que cette immenſe fourmiliere, toujours active & remuante, acharnée à ſa propre deſtruction, & laiſſant par-tout où elle s'agite, de triſtes marques de ſon paſſage! Hobbes avoit-il donc ſi grand tort de croire que l'état de guerre étoit l'état naturel de l'homme, puiſque l'expérience au moins & toute l'hiſtoire dépoſent du fait? Que les Révolutions arrivées ſur la ſurface du Globe, exercent la ſagacité du Phyſicien, du Naturaliſte. L'étude propre du Géographe a principalement pour l'objet les révolutions du Monde moral, parce que tous les lieux de la Terre ne ſont connus que par les noms que leur ont impoſés les hommes qui les ont habités ou par-

courus. Bochart, dans ses laborieuses recherches sur la Géographie sacrée, Wolfgang Lazius, dans son histoire des Emigrations, & plusieurs Savans du Nord, ont ébauché le Tableau de la filiation des Peuplades, qui se sont succédé sur la terre; mais cette ébauché en est restée là. M. d'*Anville*, le Géographe le plus instruit de l'Antiquité, après nous avoir mis sur la voie de chercher les traces de ces Révolutions locales, par sa *Géographie ancienne*, expose ici le tableau des divers Etats qui se sont formés en Europe, sur les ruines de l'Empire Romain. Ces Etats sont 1o. dans la Germanie, l'Allemagne, la France Orientale, la Saxe, la Frise, la Thuringe, les Nations Slavones sorties des Sarmates, la Pologne & la Bohême, la Boiarie (la Baviere; 2o. dans la France, l'Austrasie, la Neustrie, la Bretagne, l'Aquitaine, la Vesconie (la Gascogne), la Gothie ou Septimanie (le Languedoc), la *Bourgogne, la Provence*; 3o. en I-*talie, les Goths, les Lombards, les*

Francs, le Royaume d'Italie, les Normands, la Sicile; 4°. en Espagne, les Goths, les Arabes ou les Maures, les Royaumes de Léon & de Castille, la Navarre & l'Arragon, la Marche d'Espagne, le Portugal; 5°. dans la grande Bretagne, les Saxons, & les Anglois, l'Angleterre, les Danois, les Normands, les Cambro-bretons, l'Ecosse, l'Hibernie (l'Irlande). Une très-belle Carte qui se présente à la tête du Livre, après l'Avertissement, met sous les yeux tous ces Etats dans le point de vue le plus propre à les faire démêler sans confusion. Suit une courte Introduction ou une Vue générale sur les causes & sur les effets de la décadence de l'Empire Romain; & comme il fut détruit en Occident par des Nations Germaniques, la Notice de la Germanie ouvre l'histoire des Etats modernes, formés des débris de cet Empire. Celle de la France, qui vient ensuite, est encore plus intéressante, par les lumieres qu'elle répand sur les commencemens de notre histoire.

Les autres ſont également remplies de très-ſçavantes Recherches; & toutes enſemble comprennent l'histoire d'environ 8 ſiecles. A la fin du volume, eſt joint un Mémoire de l'Auteur, ſur les Peuples qui habitent aujourd'hui la Dace de Trajan: Piece tirée du 30e volume de l'Académie des Inſcriptions.

Méthode pour recueillir les Grains dans les années pluvieuſes, & les empêcher de germer. Dialogue entre un Voyageur & trois Fermiers ou Laboureurs. Par M. *Ducarne de Blangy*, A Paris, chez *Gueffier*, rue de la Harpe, 1771. broch. de 43 pag. *in*-8°. Prix 24 ſ. Cette Méthode, dont les avantages paroiſſent démontrés à M. *Guettard*, approbateur de l'Ouvrage, conſiſte dans l'arrangement des Javelles. On forme de petites Moies ou Meules de 50 à 60 gerbes, ſur le champ même où l'on a fauché, & par la diſpoſition de ces Meules, le grain à couvert ſous le chaume eſt abſolument garantis le l'eau. Une Planche gravée, jointe à l'Explication de l'Auteur, met

clairement ſon procédé ſous les yeux. Nous rendrons compte inceſſamment d'un autre Ouvrage de la même main, ſur l'Education des Abeilles.

L'art de conſerver les Grains, *par* Barthelemy Intieri. *Ouvrage traduit de l'Italien*, *par les ſoins de M. D. N. E. ancien Officier de Cavalerie*, *avec figures*. A Paris, chez *Saugrain* le jeune, quai des Auguſtins, 1770 broch. *in*-8o. de 103 pag. Cet utile Ouvrage eſt compoſé de cinq Chapitres. Le premier traite des moyens dont on s'eſt ſervi juſqu'ici pour conſerver les grains, & fait voir l'imperfection de ces moyens. On démontre, dans le ſecond, l'activité du feu pour préſerver le grain de toute eſpece de deſtruction. Le 3e, intitulé du ſecret de deſſécher les grains dans une Etuve, en détaille le procédé. Le 4e contient l'hiſtoire de l'Etuve à grains, depuis 1728 juſqu'à 1753. Dans le 5e, ſont réſumées toutes les Expériences faites ſur les grains, ſoit par d'autres. On prétend que l'ingénieux Auteur des *Dialogues ſur le*

Commerce des Bleds, indiqués dans notre Feuille du 14 Novembre 1770, a bonne part à cet Ouvrage.

Lettres de M. Desprez de Boissi, *Avocat au Parlement, sur les Spectacles, avec une histoire des Ouvrages pour & contre les Théâtres. Quatrieme Edition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.* A Paris, chez *Butard* & *Boudet*, rue S. Jacques; *Saillant* & *Nyon*, rue S. Jean-de-Beauvais; la veuve *Desaint*, rue du Foin, 1771. 2 Vol. *in* 12. Prix 2 liv. broché. Voilà pour la 4e fois que nous revenons sur un Ouvrage que la fureur la plus déchaînée pour les Spectacles de tout genre n'empêche point de se reproduire & d'être lû, parce que la Raison, une Morale sensée, une agréable érudition n'ont pas moins d'attrait pour les esprits solides ou sérieux, que les bagatelles les plus folles ou les plus graves en ont pour les autres. L'Avertissement du premier Tome où l'on a rappellé nos Feuilles & rapporté sommairement ce que nous avons dit dans celles des 17 Mars

1756, 14 Mars 1757, 10 Janvier 1759, & 22 Mars 1769, des Editions qui ont précédé celle-ci, nous dispense de répéter les témoignages vrais que nous n'avons pû refuser à ce bon Ouvrage; ainsi nous n'avons plus qu'à rendre compte des dernieres augmentations que l'Auteur y a faites. Les Lettres en étoient peu susceptibles, & nous n'y avons remarqué que quelques corrections dans le style & dans les citations qui sont plus exactes. Ces Citations sont assez nombreuses, mais toutes bien choisies. Ce sont des armes empruntées par l'Auteur, autant pour orner que pour fortifier sa cause: *Decus & tutamen in armis.* Quand on attaque un Préjugé de la force de celui qu'il combat, un Préjugé presqu'universel, défendu par le nombre & par l'autorité réunis (car le Théâtre a pour lui les gros bataillons; *Defendit numerus junctæ que umbone phalanges*), on ne peut rassembler trop de secours. Et, sans parler de tous les sages Payens, des plus grands hommes de l'Antiquité, de Bossuet

& tant d'autres, quels Auxiliaires que le Chancelier d'Agueſſeau, que Racine lui-même, que M. Rouſſeau de Geneve, qu'on intéreſſe dans cette querelle! L'augmentation la plus conſidérable, eſt dans l'Hiſtoire des Ecrits publiés pour & contre les Spectacles; *elle fait monter la totalité de l'Ouvrage à près de 700 pag. au lieu que la 3e. Edition n'en contenoit pas 500.* Les principales additions, dans cette partie, ſont: des Notices préliminaires ſur l'Hiſtoire de nos Spectacles; nombre d'indications nouvelles d'Ouvrages concernant le Théatre; pluſieurs Pièces en vers ſur le même ſujet; l'Extrait d'un Réglement de l'Impératrice Reine de Hongrie, & celui d'un Ouvrage Eſpagnol touchant les Spectacles. La Lettre de M. Greſſet, qui n'avoit été donnée que par extrait, eſt réimprimée ici toute entiere. Enfin, par toutes les Recherches que l'Auteur a faites ſur cette matiere, *cet Ouvrage eſt maintenant auſſi complet, dans ſon genre, que l'on pouvoit le déſirer.*

TABLE DES ARTICLES.

du Journal des Sçavans

OCTOBRE 1771

EXTRAITS DES MEILLEURS JOURNAUX DE L'EUROPE.

